Albert Bordeaux. Le Mexique et ses mines d'argent...

Source gallica.bnf.fr / Médiathèque du Musée du quai Branly

{BnF Gallica

Bordeaux, Albert (1865-1937). Albert Bordeaux. Le Mexique et ses mines d'argent.... 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Médiathèque du Musée du quai Branly

109.

BIBLIOTHÈQUE DU
MUSÉE DE L'HOMME

ALBERT BORDEAUX

LE MEXIQUE
ET SES MINES D'ARGENT

Avec une carte et 16 gravures hors texte

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e
1910
Tous droits réservés

FONDS MARC DE VILLIERS DU TERRAGE

BIBLIOTHÈQUE DU
MUSÉE DE L'HOMME

4

LE MEXIQUE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Rhodésie et Transvaal. Impressions de voyage. 2e édition. Un volume in-18, orné de gravures et d'une carte. . . . 4 fr.

Sibérie. *Notes de voyage et de séjour* (1902-1903). Ouvrage accompagné de douze gravures hors texte et d'une carte. 2e édition. Un volume in-16. . . . . 4 fr.

La Bosnie populaire. *Paysages — Mœurs et coutumes — Légendes — Chants populaires — Mines.* Un volume in-16, accompagné de douze gravures et d'une carte. . . . . 4 fr.

La Guyane inconnue. *Voyage à l'intérieur de la Guyane française.* Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14036.

BIBLIOTHÈQUE DU
MUSÉE DE L'HOMME

ALBERT BORDEAUX

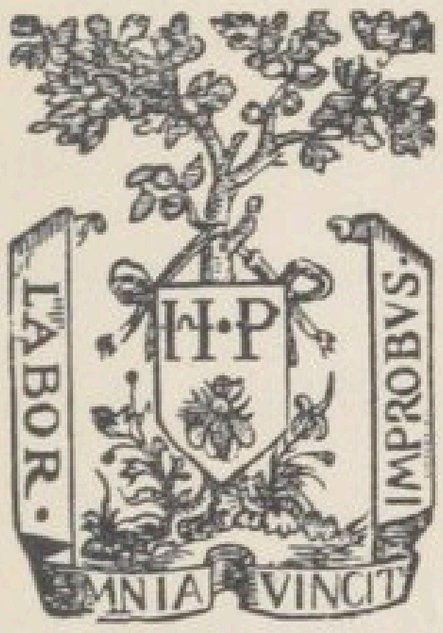
F
1225.5
.V6
B72
M

LE MEXIQUE

ET SES MINES D'ARGENT

Avec une carte et 16 gravures hors texte

Musée du quai Branly
Médiathèque



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1910

Tous droits réservés

62 · 81

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.
Copyright 1910 by Plon-Nourrit et Cie.

INTRODUCTION

La surface de la terre sera bientôt entièrement explorée; les surprises ne sont plus guère possibles.

Mais si la terre est connue et d'un accès presque facile, à peu près partout, il nous reste à l'étudier de près, à lui appliquer les procédés d'investigation de la science. La science est encore capable de renouveler notre intérêt, et son champ est vaste. Nous tendons partout vers plus de vérité et de précision. Le monde est entraîné vers une phase scientifique.

Il n'y a plus que les sauvages pour mentir, car l'erreur est bien vite dévoilée. Si nous voulons connaître les origines et les causes, nous voulons aussi connaître les hommes. Loin donc de détruire les sauvages comme des ennemis, on cherche à utiliser leurs aptitudes. C'est ainsi qu'ils font partie de

la recherche scientifique à laquelle nous sommes voués peut-être désormais. Une étude qui négligerait l'étude de la vie et surtout l'étude de l'homme serait bien incomplète : ce n'est donc pas tout d'aimer la science, il faut aimer les hommes et les élever.

On ne trouvera peut-être que peu de nouveauté descriptive dans ce voyage au Mexique, mais j'ai cherché l'intérêt scientifique des vieilles mines d'argent, et de leur exploitation; je me suis intéressé aussi aux Indiens qui les ont creusées, qui ont eu une ancienne civilisation et qui forment encore le tiers de la population mexicaine.

L'ancien Mexique s'étendait encore, en 1850, jusqu'à l'État d'Orégon, bien loin au nord de San-Francisco. Je suis allé aussi dans cette région, et même au delà; la description rapide de ces pays et de la frontière canadienne terminera ce récit de voyage.

LE MEXIQUE

ET SES MINES D'ARGENT

CHAPITRE PREMIER

D'EL PASO A DURANGO

Les pays neufs exercent une influence remarquable sur les hommes ; leurs qualités et leurs défauts de caractère s'y accusent beaucoup plus que dans nos vieux pays d'Europe, où, à force de contacts, les caractères s'émoussent, et tendent à se fondre dans un même moule. C'est l'effet de la civilisation, elle use les hommes, tout comme, à force de circuler, les vieilles monnaies finissent par ne plus garder que des vestiges des anciennes effigies.

Il est bien évident que je veux parler ici des types, et non pas de leur valeur ; celle-ci au contraire doit être d'autant plus forte pour résister à ce frottement perpétuel de la civilisation, qui ne cesse de tout remettre en question, mais elle a d'autant plus de peine à se faire jour.

C'est aussi pour cette raison que, parmi les œuvres de l'esprit humain, certaines des plus remarquables, des plus fermes de caractère, appartiennent à l'aurore des civilisations, et gardent quelque chose de barbare, de sauvage même, depuis *l'Iliade* et *l'Odyssée*, jusqu'aux

drames de Shakespeare et aux romans de Tolstoï. Je retrouve cela, même dans un art où la science et l'éducation ont apporté d'immenses perfectionnements, dans la musique. Il y a dans les œuvres, un peu barbares encore, des compositeurs russes et scandinaves, un charme, une poésie, une saveur bien rare dans notre musique moderne; celle-ci d'ailleurs a d'autres qualités tout aussi remarquables.

La science même s'est élevée dès l'origine à des sommets, mais si un génie comme celui d'Archimède n'a pas été dépassé, la science moderne, qui a dû embrasser un champ de plus en plus vaste, a compris beaucoup plus de choses, et, à travers d'immenses difficultés, ne s'est jamais découragée.

Ce n'est point par les œuvres de l'esprit que le Mexique est remarquable, je veux dire que ce n'est ni par la littérature, ni par la musique, ni même par la science, mais c'est par l'activité. Le Mexique s'est transformé durant ces vingt dernières années, grâce au développement de son industrie, sous l'impulsion énergique des capitaux européens et américains. Mais c'est là justement ce qui va lui faire passer rapidement cette sorte d'âge d'or de la civilisation, après laquelle le nivellement commence, cette époque où l'on jouit encore de plus de liberté pas toujours bien employée, où l'on est moins gêné par ses semblables, où la nature s'expose aux regards sans barrières, sans murs, sans amoncellements d'édifices, semblables à des fourmilières, comme les États-Unis nous en offrent déjà des exemples sensationnels.

L'âge d'or du Mexique pourrait s'appeler plutôt un âge d'argent, car aucun pays du monde n'en a produit autant. Le Mexique est avant tout un pays de mines et par conséquent, peut-on dire, il est aussi un pays de légendes. Il en devient d'autant plus intéres-

sant, et il prend même un caractère quelque peu mystérieux, comme tout ce qui demeure inaccessible au plus grand nombre. Plus encore, ce mystère se prolonge dans les anciens âges, bien avant la conquête espagnole, avant même la période aztèque, par la présence de monuments anciens et magnifiques, d'une origine inconnue, et qui font que dans le nouveau monde, le Mexique occupe une place comparable à celle de l'Égypte dans notre vieux pays. Nous verrons les mines et les vieux temples, mais il faut d'abord aborder le Mexique moderne, très accessible par des moyens de transports dont l'antiquité ni le moyen âge ne se sont jamais doutés.

De loin, le Mexique fait l'impression d'un pays rocailleux et aride. C'est peut-être parce que, pour y parvenir, on parcourt les plateaux peu fortunés du Texas, du Nouveau-Mexique, du Nevada, de l'Arizona, ou de la Californie méridionale, et le premier aspect qui frappe n'est pas fait pour changer cette idée, que l'on entre au Mexique par El Paso, Eagle Pass, ou Laredo.

De New-York à El Paso, la voie ferrée la plus courte passe par Saint-Louis. Jusqu'à El Paso, il y a tous les jours un express avec restaurant, fumoir, wagon de plaisance à la queue du train, en un mot tout le confort du moderne Américain, bon Anglo-Saxon; rien ne lui manque pour satisfaire son idéal purement industriel. Car l'Américain lui-même s'industrialise, rien ne ressemble plus à un Américain qu'un autre, de même qu'une fourmi à une autre, d'autant plus qu'ils sont tous bons travailleurs. Seulement, à partir d'El Paso, l'idéal commence à changer, les trains qui parcourent le Mexique ne sont pas aussi luxueux. Celui d'Eagle Pass, celui de Laredo, comme celui d'El Paso à Mexico, n'ont plus ni restaurants, ni wagon de plaisance. Ils conservent pourtant les Pullmann-cars. Ajoutons que

par Laredo ou Eagle Pass on gagne vingt-quatre heures sur la ligne d'El Paso, et cela en vaut bien la peine.

En somme, du Havre à Mexico, on peut aller actuellement en onze jours, dont six et demi à sept de traversée, et quatre et demi en chemin de fer.

Comme il s'agissait pour moi d'aller dans l'État de Durango, il n'y avait pas grand inconvénient à passer par El Paso, et je pense qu'on ne verra pas d'inconvénient non plus à ce que je commence à raconter mon voyage à partir de mon entrée dans l'État du Kansas.

Le Kansas, où l'on m'avait proposé un jour de coloniser, parce qu'il y a tout un village savoyard, est un pays bien plat; il produit sans doute beaucoup, mais cela ne compense pas la monotonie : seule, la station de Mac-Pherson, avec ses beaux arbres, me parut jolie; si mes compatriotes eussent été là, avec le souvenir d'Ossian derrière eux, je serais peut-être resté. Mais le train m'entraîne au Texas. Dans cet État, qui est immense, le vin est interdit au wagon-restaurant : le *boy*, un nègre sain d'aspect, qui a la charge du Pullman, vous prévient avant la frontière de cet État rétrograde, en vous offrant du vin à un dollar la demi-bouteille; vous le boirez dans votre Pullman, au sortir du wagon-restaurant. C'est cocasse, mais le Texas est si grand (il dure un jour entier) qu'on achète du vin, en se demandant pourquoi il est si cher, alors qu'en France on le vend péniblement à six sous la bouteille. Celui qu'on boit au Texas est des plus ordinaires.

Heureusement nous entrons au Nouveau-Mexique, et la défense est levée. Quant au pays, c'est un désert d'armoise et de yucca. Le train est envahi par la poussière. Nous sommes en février, et l'air est chaud, bien qu'il y ait des traces de neige sur les collines où poussent de petits cèdres et des pins rabougris. Alamogordo est une exception avec ses jolis arbres, et un

grand réservoir où barbotent des canards, ce qui fait un effet rafraîchissant.

Nous voyons apparaître ensuite des collines de 3 à 400 mètres de hauteur, avec de la neige sur leurs sommets; en même temps, un journal d'El Paso nous apprend qu'il a neigé à Mexico; c'est bien extraordinaire, moins à cause de la température qu'à cause de la sécheresse habituelle en cette saison.

Autre fait curieux : le conducteur du train qui nous porte est un Français : il a vingt-six ans, et il est venu à seize ans au Kansas avec ses parents qui sont cultivateurs. Mais bientôt il a préféré à sa ferme la vie errante des trains; il aime surtout les trains de marchandises où l'on gagne davantage, tant par kilomètre, et il paraît que la multiplication des kilomètres est sans limites.

Dans le wagon de plaisance, il nous vante les beautés de son pays, depuis celles de Saint-Louis où l'on expose d'ironiques plaisirs de Paris (dans un but moral), pour en détourner la jeunesse américaine, jusqu'aux séductions d'El Paso, cette ville frontière dont les mœurs faciles sont fort goûtées des libres citoyens transatlantiques. Le dollar est tout-puissant dans le Nord américain, plus puissant que partout ailleurs, car il supprime toute barrière, même légale; il industrialise même le plaisir, mais par là même il prouve toute la vanité de sa puissance.

La gare d'El Paso est magnifique, mais on n'en saurait dire autant de la ville elle-même, dont le climat est d'ailleurs peu agréable. Il y fait très chaud en ce mois de février. Nous allons y passer la nuit, le train mexicain ne partant que demain matin. L'hôtel des Anges (los Angeles), que nous a indiqué l'obligeant conducteur, n'est pas le meilleur, pourtant il a un théâtre où l'on étouffe et des salles pleines de visi-

teurs. Les chambres donnent sur la voie ferrée, et l'on s'y trouve peu agréablement bercé par l'air chaud de la nuit, et les cloches des locomotives qui sonnent à tout instant. Les Américains ont cru de bon goût de nous prendre les sonneries de nos églises, au moment où certains politiciens de notre pays les trouvaient gênantes : elles l'étaient beaucoup moins qu'ici.

El Paso est bien le type de toutes ces villes frontières où s'exercent toutes sortes de métiers à l'abri de l'un ou l'autre des deux pays qui s'avoisinent en se chicanant sur leurs produits. J'y rencontrai du moins un type curieux, celui de l'ingénieur méridional américain; c'est un mélange d'Italien, de Saxon et d'Espagnol, qui voile des énormités sous un grand sang-froid, en parlant le français avec *l'assent* du Midi : « Cette mine, dit-il, a une quantité de minerai très heffrayeux, elle a des millions de tons (tonne s'écrit ton en anglais), à la vue. » Voilà tout le genre de renseignements que j'en pus obtenir. Je m'amusai à classer les experts de mine d'après la proportion de ce qu'ils considèrent comme des mines excellentes : cela varie depuis zéro jusqu'à 99 pour 100, et mon type était de cette dernière catégorie. Le sens de la mesure est décidément rare, tout comme l'esprit de finesse, et le sens moral en tant qu'opposé au sens industriel. Je comprends ici la rancune des Méridionaux contre Daudet; le royaume de l'exagération est universel, et même il n'est pas toujours drôle. Mon type d'El Paso trouvait moyen de l'être encore, bien qu'il ne fût pas inoffensif. Ses rapports pouvaient convenir à peu près à n'importe quelle mine; en y ajoutant l'accent du Midi, on eût fait un joli monologue dans une comédie sur les lanceurs d'affaires. Il y a en Amérique des clichés tout faits pour les rapports : le plus difficile à remplir est celui qui exige un an d'études et cent mille dol-

lars de travaux. Il ne doit rien laisser à désirer.

El Paso d'ailleurs est prospère avec ses rues à angle droit, et malgré ses flots de poussière, malgré aussi sa chaleur et l'aridité des environs. Mais le succès et la prospérité des affaires sont indépendants du charme des pays où elles se font, c'est une vérité qu'El Paso fait constater une fois de plus; on ne peut pas tout avoir.

Ciudad-Juarez, la ville frontière mexicaine, est de l'autre côté du Rio Grande, une affreuse rivière d'eau jaune qui ne justifie en rien son nom grandiloquent. Plus ancienne qu'El Paso, cette ville est bien délaissée; il nous faut sans cesse du nouveau. Il y a peu d'années, c'est encore ici qu'on passait la nuit. Un ingénieur français, qui y fut piloté un jour par un soi-disant Mexicain, reconnut en lui un confrère français, un condisciple même, mais d'échec en échec, réduit à la famine après avoir dirigé une mine d'argent. Il était si affamé qu'en guise de pourboire, il demanda à dîner, mais il eut davantage : le généreux Français auquel il eut affaire lui paya son voyage à Mexico pour y chercher un emploi. Il n'est pas donné a tout le monde de réussir. On m'a assuré, et j'ai vu plus tard le cas se présenter, qu'en divers endroits du Mexique, dans les mines ou ailleurs, on trouve bien des épaves de la civilisation européenne, noyées dans le flot mexicain, et se tirant plus ou moins d'affaire dans des emplois inférieurs, heureux encore s'ils ont pu trouver une femme laborieuse et avoir une famille. Ils sont parfois plus estimables que certains lanceurs d'affaires aux dehors somptueux qu'on voit dans nos grandes villes.

Le monde est trop tenté de ne voir que les succès : il en est hypnotisé, tandis que le malheur se cache et qu'on n'aime pas à parler des échecs. Ils découragent,

et, en affaires, le courage est la première condition. Montrez à un capitaliste les risques d'une affaire, il croira que vous vous moquez de lui. Dites-lui avec l'accent méridional qu'il y a des quantités effroyables de minerai très riche dans une mine, si vous êtes Américain, il vous croira sans vérifier, ou, s'il fait vérifier, c'est pour recevoir un rapport favorable : tout autre rapport sera enfoui dans des cartons poussiéreux, sans même recevoir l'honneur d'une copie à la machine; elle pourrait s'envoler, c'est du papier si léger! Il arrive qu'un financier regarde un rapport défavorable comme un affront personnel.

Il faut faire ici une autre réflexion : tant de gens partent en guerre sans être armés pour la lutte, que les échecs sont souvent inévitables; il faudrait rester dans la limite de ses moyens. En France on a voulu faire arriver tout le monde à la science sans distinction; il en résulte que bien des gens, incapables soit de caractère, soit de jugement, et sans avantages sociaux, ont pris des places qui ne leur étaient pas destinées, évinçant d'autres qui étaient mieux à leur place. L'*étape* est quelquefois nécessaire. A quoi bon arriver, pourrait-on dire? Ni l'idéal ni le bonheur ne sont dans la civilisation industrielle. Et puis la nature aussi remet parfois les gens à leur place, elle refait un mineur ou un paysan de celui qui avait fait fi de ces métiers, et qui le paye durement. D'autres n'étaient point faits pour cela, et s'en accommodent quand même.

A la douane de Ciudad-Juarez, on est très poli, et tout se passe très bien, sauf que nos bagages, et ce ne sont pas les seuls, ne sont pas arrivés. Mais le cas est prévu, on confie ses clefs aux douaniers, et les bagages suivront. C'est une habitude.

De Ciudad-Juarez à Chihuahua, le train file à travers un pays presque désert, et peu à peu la poussière

envahit l'intérieur des wagons, malgré les doubles fenêtres. Le train n'a plus de wagon-restaurant, c'est le système des *broiler-cars*. Ce nom pompeux indique que chaque voiture se transforme en wagon-restaurant au moyen de tables suspendues, et que dans un petit réduit se trouvent quelques provisions, des conserves, et un petit fourneau où le nègre préposé aux couchettes de nuit peut faire un peu de cuisine pour un prix élevé.

Sur le menu, étourdissant de variété, figurent des canards. Nous en demandons, mon camarade et moi, deux portions pour notre déjeuner. Après une fort longue attente, nous voyons arriver deux canards entiers, rôtis à peu près. Nous en refusons un, bien entendu, et mangeons l'autre. Au moment de l'addition, le nègre réclame les deux canards : chacun deux dollars. Une discussion est fort ennuyeuse, surtout devant des Américains si contents d'eux, et avec un nègre officiel froid et sûr de lui, aussi je lui dis : « Soit, mais servez-nous le second canard à dîner ce soir. » Alors le nègre rit en montrant ses dents blanches; il l'avait mangé, le second canard, avec son camarade du wagon voisin, et je m'en étais bien douté; aussi cette fois, le canard s'envole de l'addition.

La poussière rend le voyage bien désagréable au Mexique, comme d'ailleurs en Arizona et dans la Californie du Sud. Cette poussière est formée de débris calcaires et siliceux transportés des montagnes par les eaux, qui ensuite se sont évaporées sur ces immenses plateaux, laissant partout une couche de particules très fines, dispersées au moindre vent, et par l'agitation de l'air au passage des trains. Presque tout le plateau central mexicain a dû former autrefois un lac immense, recevant les torrents des montagnes,

et accumulant leurs sables. Le lac s'est évaporé, et les rivières aussi avant d'arriver nulle part.

Voici que nous passons une petite ville mexicaine dominée par une grande église, et une dame américaine me demande : « Est-ce une église ou un bâtiment de mines? » Faut-il qu'elle soit hantée par les mines mexicaines? On rit, et elle s'excuse : « Je croyais voir des cheminées », elle montre les tuyaux par où s'écoulent les eaux des toitures.

Plus loin, elle nous dit : « Avez-vous vu le tropique du Cancer? — Non vraiment. — C'est un gros rocher, il a bien dix mètres de haut. » On rit de plus belle, mais elle-même rit de si bon cœur que l'on est désarmé de sa candeur. Il est vrai que sur ce rocher, on a écrit, en espagnol et en anglais : Tropique du Cancer.

A Gomez Palacio se trouve l'embranchement qui dessert la riche région cotonnière de Lerdo : il paraît qu'il suffit d'ensemencer une seule fois pour une période de trois ou quatre ans. Après la station, nous traversons la rivière sur un pont en fer d'où l'on voit les digues et les réservoirs construits pour irriguer le pays.

Le train a du retard, c'est une habitude au Mexique; vers 10 heures du matin seulement nous sommes à Torreon : c'est d'ici que part l'embranchement de Durango. Comme il n'y aura plus de wagon-restaurant ni même de broiler-cars, nous nous mettons en quête d'un déjeuner. Il y a ici des hôtels américains, italiens et même français; mais entre les repas, on n'y trouve rien, alors nous découvrons dans l'entre-croisement même des voies un petit hôtel en bois où des Japonais nous serviront tout ce que nous voudrons. Plaignons-nous donc des Japonais! Dans maint endroit au Mexique, il n'y a qu'eux pour tenir un restaurant. Un

peuple si bien disposé à rendre d'utiles services mérite bien sa place dans le concert des nations.

Torreon est une ville de seize à dix-huit mille habitants, extrêmement prospère malgré un site des plus ingrats. C'est le croisement de trois voies ferrées importantes : le Mexican Central, la ligne de Monterrey et San Antonio, et celle de Durango. L'altitude est la plus basse du chemin de fer central mexicain, ce qui fait de cette plaine poussiéreuse, entourée de collines pelées, un vrai réservoir de chaleur, où malgré la sécheresse pullulent les moustiques. Mais cela n'empêche de prospérer ni les fabriques de coton, ni les fonderies de fer, plomb et cuivre, ni les brasseries, ni les fabriques de glace et autres manufactures, ni enfin les Compagnies de cars électriques. Par contre, la ville est si neuve qu'il n'y a encore ni églises, ni dômes castillans, mais on attend des missions américaines protestantes; du moment qu'il y a de l'argent, il y a place pour des ministres, même avec de nombreuses familles. Les affaires sont les affaires, les légendes ne font pas vivre.

Torreon a dans son voisinage des mines importantes, dont la fameuse Peñoles, qui a donné des millions de dividendes. Enfin il y a un district viticole, le meilleur du Mexique, sur la ligne de Saltillo et Monterrey.

Pour aller à Durango, nous prenons le train vers midi; c'est un train d'une sage lenteur. La voie devient un peu intéressante à Pedriceña, d'où un petit embranchement conduit aux mines et usines de Velardeña. Il y a sur cette ligne une caverne dans les rochers, ayant servi de repaire autrefois aux bandits qui assaillaient la diligence. L'entrée de la caverne est très haut sur des falaises rocheuses à pic et juste assez grande pour le passage d'un homme, mais l'intérieur forme une vaste chambre confortable.

De la station de Gabriel, une route conduit à un autre groupe de mines de plomb et d'argent; d'ailleurs une bonne partie de ce pays, en apparence stérile, es assez fertile grâce aux irrigations. Au milieu de la monotonie de ces plateaux ondulés de collines et de rochers presque déserts, on voit tout à coup des palmiers, sans même qu'il y ait de cultures. Bien des fermes ont réussi dans ce pays, contre toute espérance des agriculteurs. Le proverbe dit : « Au Mexique, rien n'est impossible. » on oublie d'ajouter : « grâce à la nature ».

On monte lentement à travers un dédale de collines presque pelées jusqu'à ce qu'enfin la végétation semble reprendre de la vigueur, avec des arbres de petite taille, mais touffus, et comme concentrés sur eux-mêmes pour résister à la sécheresse; ils sont espacés sur un sol d'herbe maigre, et constituent ainsi ce qu'on appelle la forêt de Durango. Ils grandissent un peu à mesure qu'on approche de la station; la forêt à mis plus d'une demi-heure à défiler sous nos yeux quand le train s'arrête enfin vers 7 heures du soir devant la petite gare en planches peintes, entourée de bouquets d'arbres.

CHAPITRE II

DURANGO

Une nuée de Mexicains se précipite sur nous pour prendre nos bagages, tandis qu'une rangée de landaus se tient à distance. Les chapeaux pointus et les couvertures rouges se mêlent aux voyageurs en une cohue indescriptible. Nos bagages sont saisis par des mains hâlées et traînés vers des voitures où nous comptons trouver une place. Une à une nous les explorons, et partout le cocher nous repousse : il est retenu. De guerre lasse, nous partons à pied avec deux porteurs, mais l'hôtel est fort loin, et les rues sont mal éclairées et mal pavées. Enfin voici une voiture qui descend vers la gare, et nous l'arrêtons au passage bon gré mal gré. Ce service des voitures est bien mal fait au Mexique, et même à Mexico, comme nous le verrons.

L'hôtel Victoria, où nous descendons, est une immense maison à un seul étage avec une grande cour intérieure plantée d'arbres; une vaste galerie en pierres en fait le tour. Des colonnes et des balustres en pierre donnent à l'ensemble l'aspect d'un cloître, égayé par des plantes grimpantes et de grands vases de fleurs. C'est d'un joli style mauresque, avec un air de décrépitude; c'est un palais devenu hôtel à bon marché; grandeur et décadence, c'est l'Espagne au Mexique, car, en Europe, elle est en voie de relèvement.

Le jour pénètre à flots le matin par mes immenses fenêtres, et je descends sur la place qu'encadrent deux églises. En entrant dans l'une, je suis entouré de Mexicains semblables à des sauvages, d'un brun noirâtre, chaussés de sandales, et drapés dans de rouges *zarapés*, ou couvertures, mais ils prient dévotement. Sur la place, ce qui frappe, ce sont leurs chapeaux. Ils sont immenses et coniques, avec des rebords gigantesques, le tout en paille ou en feutre. Pour eux, le grand chic consiste à acquérir un ces immenses chapeaux pointus en feutre gris ou noir, couvert de galons d'or ou d'argent, pesant plusieurs kilos, et valant jusqu'à 200 francs. Quelle chose extraordinaire que la vanité humaine!

Le lendemain, une heureuse nouvelle nous arrive : nos bagages sont arrivés de la douane frontière avec leurs clefs. On dirait qu'on ne les a même pas ouverts. Alors pourquoi tant de formalités à toutes ces frontières?

Il y a à Durango un agent consulaire français, et trente ou quarante Français installés depuis l'occupation française sous Napoléon III. Il y avait un fort français ici-même. Les soldats sont devenus fabricants de draps et de pantalons mexicains, occupation toute pacifique. La ville ressemble, comme constructions, à un ville d'Algérie avec ses terrasses plates et ses murs blancs. Le climat est très bon et égal, on ne se plaint que des scorpions, mais ils disparaissent. L'eau potable est peu abondante; on a dû la capter dans des réservoirs, mais elle est limpide; les sources sont au pied de la colline où était le fort français.

Ce qui fait la célébrité de Durango, c'est sa montagne de fer. On prétend que cette montagne, qui est à moins de 800 mètres de la ville, pourrait suffire à la consommation de fer du monde entier pendant trois

cents ans; ce qui me paraît digne d'un rapport d'Américain méridional. La montagne, en la supposant pleine de minerai pur, a 200 mètres de haut, 1 800 de long et 800 de large, ce qui vaut 30 millions de mètres cubes, *à la vue;* seulement tout n'est pas fer. A l'époque de Cortez, elle avait la réputation d'être en argent, *pas moins;* c'était bien plus fort. Un cavalier, nommé Mercado, ébloui de cette renommée, fit à cheval le voyage de 1300 kilomètres depuis Mexico, et dut être fortement désappointé en trouvant du fer. Il a du moins laissé son nom à la montagne, qui s'appelle le Cerro del Mercado. Le minerai contient du fer météorique, on l'a même considéré comme les débris d'un bolide énorme de fer météorique, qui n'aurait évidemment jamais eu son pareil.

Au café Richelieu, le rendez-vous élégant de Durango, on rencontre des ingénieurs américains plus ou moins célèbres, d'ailleurs fort bien disposés à vous donner des lettres d'introduction pour des mines du Mexique. Ils aiment à causer de leurs innombrables entreprises de mines dans ce pays qui rivalise de richesse avec les États-Unis. Il y a là M. Treadwell, l'inventeur de la fameuse mine d'or Alaska-Treadwell, et qui en cherche d'autres au Mexique. A force de rivaliser dans le merveilleux inépuisable des histoires de mines, on arrive à dire des tartarinades : telle est la mine d'or des *Quatro Soñores* (les quatre messieurs), dans le Sinaloa. Quatre mineurs se sont tellement enrichis là-bas avec une mine d'or, qu'ils y ont bâti un château formé de quatre manoirs indépendants, avec cour intérieure surmontée d'une toiture vitrée, et servant d'immense salle à manger : on me décrit en détail la ventilation, le service des bains, etc. Ces quatre messieurs ont maintenant dans les cinquante ans, aucun ne s'est marié, et leur temps se passe à rêver, à

regarder marcher leur usine de quarante pilons, et à voyager, tandis que de pauvres diables exploitent leur filon en gagnant péniblement leur vie. Je commence à croire que les vieilles légendes des mines mexicaines ne seront bientôt plus rien à côté des nouvelles légendes qui vont naître des découvertes nouvelles des Américains du Nord.

Ce café Richelieu, témoin de tant de prouesses minières, est fort agréable avec ses arceaux vêtus de plantes grimpantes et sa véranda; aux États-Unis, on ne trouve pas ce genre de café, les Américains n'ont pas le temps chez eux, ils le prennent ailleurs. Je me demande seulement d'où vient ce nom de Richelieu; il faut que le premier propriétaire ait été un Français, pour lequel ce nom représentait un souvenir particulier.

Il y a de bons hôtels à Durango, et l'on y vit à fort bon marché. L'un des meilleurs, l'Iturbide, est tenu par un Français, et la cuisine passe pour être la meilleure du pays. L'Iturbide et le Richelieu donnent sur la Plaza Mayor, la grande place de Durango, qui est un jardin entouré de petits palais, dont l'hôtel de ville. Au milieu de la place s'élève une sorte de pagode où l'on fait de la musique presque tous les soirs, mais c'est de la musique mexicaine : au Mexique, il est vrai, la musique est souveraine, il paraît que le Parlement même est une musique, le Président n'a qu'à parler, tout le monde est d'accord, un acquiescement harmonieux se fait entendre, on ne se dispute jamais.

Le soir, tout Durango est là à se promener autour du jardin, ou à causer sur les bancs ombragés de buissons fleuris : c'est une procession sans fin où s'ébauchent bien des projets. Les soirs d'illumination, c'est féerique, tout le jardin est couvert de fleurs en papier coloré dont le centre est éclairé par une mèche

dans l'huile ; en outre, ce sont à profusion des girandoles et des lampes électriques. Les autres attractions de Durango sont le Paseo et l'Alameda avec leurs grands arbres et leurs ponts pittoresques, enfin les magnifiques résidences privées des alentours.

Durango était déjà une grande ville, plus de trois cents ans avant l'inauguration du chemin de fer, et c'est ce qui donne de l'intérêt à cette ville. D'une immense région alentour, tous les produits venaient y chercher un marché. Des mines d'argent, dont quelques-unes à peu de distance, d'autres éparpillées sur un vaste territoire, y créaient de temps à autre de grandes fortunes. Les beaux hôtels privés, avec leurs cours de marbre, leurs vieux ombrages, leurs parterres de fleurs, les arceaux de leurs colonnades, témoignent encore d'une ancienne opulence. Actuellement, bien des mines sont épuisées, c'est l'agriculture qui se développe, et ce sont aussi les manufactures, dont plusieurs sont entre les mains de Français.

Il paraît qu'avant même la première découverte des mines dans le pays, il y avait une ferme, un *rancho*, à l'endroit même où se trouve Durango, vers 1550. Des colons espagnols vinrent s'y établir, chassant devant eux les Indiens. Puis on trouva sur une de ces fermes une mine d'argent, et l'heureux propriétaire construisit avec ses profits la demeure qui est maintenant le palais du gouverneur. Sa fortune fut telle qu'il demanda au roi d'Espagne, en lui envoyant un présent royal, la permission d'orner son palais d'un portail et de balustrades d'argent massif. Le roi refusa, sous le prétexte que c'était là un privilège réservé au roi lui-même. Voilà bien la légende mexicaine, d'autant plus que ce qui se raconte ensuite est traditionnel avec toutes les riches mines mexicaines : le riche mineur, à l'occasion du mariage de sa fille, fit paver

de briques d'argent tout le parcours des rues conduisant de son palais jusqu'à l'église. La mine a disparu, ainsi hélas! que l'ancienne opulence de cette famille, qui n'est pas éteinte.

De telles légendes donnent une haute idée des mines mexicaines : les églises même doivent leurs richesses aux mines. La cathédrale, de style italien, date de 1695; on mit vingt ans à terminer l'intérieur avec ses treize travées et une des tours. L'autre tour et les accessoires ne furent achevés qu'en 1840. Divers incendies, dus à la politique, détruisirent la bibliothèque et les archives.

Si je voulais faire un guide du Mexique, je décrirais en détail les églises de Durango, mais je ne veux pas enlever aux voyageurs le plaisir d'étudier l'un ou l'autre des nombreux guides américains que l'on offre à profusion dans les Pullman-cars pour plusieurs dollars.

J'ai vu à Durango l'inévitable course de taureaux. Si ce n'eût été la première, je n'y serais point allé. Cela me fait le même effet qu'une séance de boxe; sauf qu'il y a plus d'adresse et d'élégance déployées, c'est toujours la même chose. Je suis tenté pourtant d'en faire une description générale, pouvant convenir à toutes les courses, au moins comme les rapports de mon ingénieur d'El Paso pouvaient servir à toutes les mines.

Il faut d'abord décrire la place : c'est une piste entourée d'une barrière, avec un rebord permettant au *torero* poursuivi de sauter par-dessus pour éviter les cornes du taureau. Si celui-ci franchit aussi la barrière, il entre dans un passage si étroit qu'il ne peut user de sa vitesse, et une porte le ramène à son inexorable destin. Le public est assis sur des gradins et paye en proportion inverse de la part de soleil qui lui échoit : l'ombre est recherchée, naturellement.

Sur un siège spécial dominant l'arène, un personnage connu préside aux détails de chaque course ou *corrida*, et remplit le rôle d'arbitre, aidé d'une fanfare qui étouffe les réclamations, et d'un corps de police qui empêche tout acte de violence, comme de lui jeter des sièges à la tête.

Le spectacle commence, accompagné de la musique de *Carmen*. Cette musique est si vraie, si éclatante de couleur locale, que les Espagnols même ne peuvent se faire à cette idée qu'un Français a mieux qu'eux saisi l'âme espagnole. Entre parenthèses, Victor Hugo les déroute tout autant, il est un poète espagnol.

L'alguazil à cheval, en costume brillant, vient demander au président les clefs du toril ; c'est une cérémonie, il y a tout un art dans la manière de recevoir les clefs, mais il faut être connaisseur pour applaudir.

Voici la procession qui entre : d'abord les matadors, puis les banderilleros, puis les capeadors, puis les picadors, enfin les croque-morts, avec leurs mules pour emmener les chevaux morts. N'oublions pas les « sabios monos » ou singes sages, qui donnent des conseils et font ce qu'ils peuvent pour amuser l'audience.

Silence. Le cor sonne. Un taureau entre, la tête ornée de rubans. Son caractère est à étudier, d'après sa pose et ses attitudes. Il en est de pacifiques, que ni capes, ni lances, ni banderillas ne peuvent exciter : il faut les renvoyer, et on *doit* murmurer.

Le taureau batailleur s'excite dès les appels de trompette, et la foule s'excite avec lui. Capeadors et banderilleros n'ont que le temps de filer par-dessus les barrières. Les picadors tombent de leurs vieux chevaux, éventrés par les cornes du taureau, comme la toile par l'aiguille de Pénélope. Ce n'est pas trop ici d'une comparaison homérique.

C'est le tour des banderilleros de fatiguer le taureau. Ici le combat a quelque chose de plus intéressant, d'artistique, disent les Mexicains. La banderilla est un dard de deux pieds de long, à pointe recourbée, à rubans de toutes couleurs. Il s'agit d'en tenir un dans chaque main et de les planter à la fois dans les épaules du taureau, en s'élançant en face de lui, et au moment de l'attaque, non pas quand il est calme. Ces dards pleins de rubans ne font qu'exciter la rage du taureau, tandis qu'ils semblent l'orner. Le banderillero doit être un Achille aux pieds légers. On dit bien que le taureau ferme l'œil au moment de foncer, mais il ne s'endort pas, et c'est un instant qu'il faut savoir saisir. C'est l'adresse contre la force, aussi le banderillero est-il le grand favori, le héros de la *tauromachie*. Plus d'un matador en est jaloux.

Le matador joue le rôle d'*étoile* dans le spectacle. Il s'avance majestueusement vers le président pour dédier sa victime à l'objet de son choix, l'*objet aimé*, pour être précis. Puis il brandit son épée droite et pointue, en tenant sur son bras gauche la *muleta*, pièce de flanelle rouge. Devant le taureau fatigué, il agite la muleta de façon à attirer l'animal à sa droite et dès que celui-ci arrive, tête baissée, il lui plante l'épée dans les épaules, tranchant ainsi l'épine dorsale. Le taureau tombe sur les genoux, et, s'il n'est pas mort, le glaive court du cachatero l'achève.

Ce sont alors des cris sans fin; on jette dans l'arène des chapeaux, des cannes, des habits, des cigares, de l'argent. Autant que possible, chapeaux, cannes et habits reviennent à leurs propriétaires égarés par l'enthousiasme. L'argent reste au matador. Ce métier a tenté à Mexico un jeune homme fort riche et de vieille souche, et il l'exerce, paraît-il, avec succès.

Le spectacle ne cesse que lorsque cinq ou six tau-

reaux ont été immolés. Ce sacrifice rappelle de loin ceux d'autrefois, il indique un progrès, mais il manque encore d'intérêt, au moins pour un profane : je n'ai fait, pour ma part, aucune différence entre les taureaux batailleurs. C'est qu'il faut s'y connaître. Et j'en tirerai une conclusion, c'est que lorsqu'on fait des rapports convenant à toutes les mines, c'est qu'on ne s'y connaît pas, ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie.

CHAPITRE III

GUANACEVI. — LA MONTAGNE

A Durango, nous fîmes la connaissance d'un Mexicain encore jeune, M. Peñalonga, qui devait nous faire visiter ses mines. Le voyage devait être une partie de plaisir, car il se proposait d'emmener avec nous son fils, tout jeune émoulu du collège et qui venait de parfaire une éducation ultra-moderne en Europe.

Comme il y aura, paraît-il, de longs trajets à faire à cheval, nous faisons une course aux environs de Durango, en guise d'apprentissage. Tout se passe pour le mieux, sauf qu'au retour, après un arrêt aux réservoirs d'eau potable de la ville, le cheval de notre Mexicain montre des signes d'impatience. Au moment où son cavalier se remet en selle, il fait une pirouette, le jette à terre et part au galop : terreur du jeune homme, indifférence des Mexicains, aucun mal heureusement. Seul le cheval est blessé, il a une plaie sur le dos qui l'irrite. Un de nos cavaliers s'élance à sa poursuite et bientôt le ramène. C'est une leçon : il faut soigner les chevaux qui ont des plaies dans le dos, avant de les monter : si chacun soignait et sellait soi-même son cheval, pareille chose n'arriverait pas. On dit bien, c'est une fiche de consolation, que le grand Condé lui-même ne savait pas seller sa monture.

Pour aller à Guanacevi, il faut d'abord prendre le train pour Tepehuanes : ce train ne fonctionne que trois

fois par semaine, et bien rarement sans accident. On part à 8 heures du matin et on met dix heures pour faire ce trajet de 212 kilomètres. Nos Mexicains ont bien fait les choses : en prévision d'un voyage à travers un pays désert, disent-ils, pendant une semaine, et autant pour le retour, ils ont organisé une véritable expédition. Nous emportons vingt-six caisses de bagages, dont quinze de conserves de première marque, achetées à Mexico, des vins fins et du champagne, de la bière et des eaux minérales, une tente et ses accessoires, des lits pliants, des oreillers, des couvertures, des ustensiles de cuisine très bien disposés dans une malle *ad hoc*, des selles, des brides, des malles de linge, des effets, etc. Je me demande s'il faut voir là un effet de l'exagération mexicaine; elle est due au soleil qui est si beau.

Notre train transporte un évêque en tournée pastorale; aussi à chaque station toute la population est à la gare, à cheval ou à pied, en chapeaux pointus et habits voyants. Les femmes s'agenouillent à côté du train et élèvent leurs bébés en l'air pour que l'évêque les bénisse : celui-ci est âgé et paraît fatigué; il se dérange à peine devant cet enthousiasme, que d'ailleurs rien ne refroidit.

A la station de Conatlan, tout le monde descend pour aller dîner; il y a un buffet mexicain, mais nous avons des provisions. D'ailleurs le buffet n'est pas digne d'un Mexicain de haut parage, aussi dînerons-nous dans le wagon, de mets froids, mais distingués et tirés, non sans peine, d'une caisse bien clouée. En outre, pour ouvrir les bouteilles, de fermeture originale, il faut aller au buffet chercher l'outil spécial. J'aurais préféré voir de près manger des gens du pays, mais chacun a un point de vue différent pour envisager les choses.

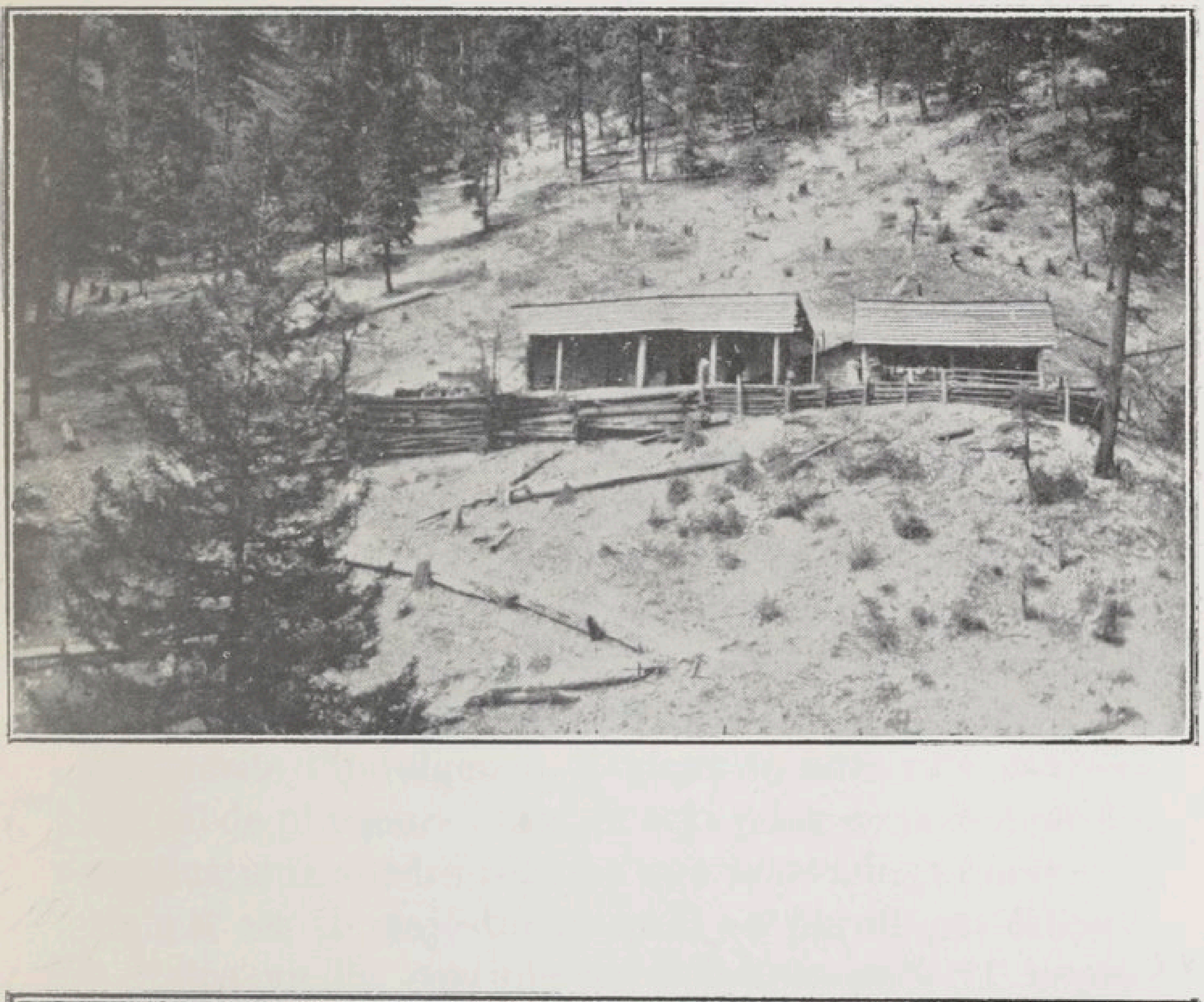
Cependant, chose curieuse, le train finit par arriver sans accident, et avec peu de retard, à Tepehuanes, point terminus de la ligne.

A Tepehuanes, la démonstration en faveur de l'évêque dépasse tout ce qu'on peut imaginer; toutes les voitures du pays sont là. Il faut passer à gué une rivière, puis parcourir un bon kilomètre dans le sable, pour arriver en ville. L'évêque a la meilleure voiture. La nôtre suit péniblement, attelée de bêtes fatiguées; une centaine de cavaliers fait autour de nous jaillir l'eau de tout côtés : une ligne de cailloux jalonne le passage des piétons, qui sont éclaboussés. Notre voiture a tant de peine à se hisser sur la berge opposée que plusieurs descendent et aident à la pousser, mais nos grands seigneurs mexicains préfèrent ne pas se déranger.

Le pays est montagneux, rocailleux, aride en cette saison; le long des 200 kilomètres de la voie, à peine avons-nous vu quelques ranchos où pâturent de maigres chevaux, et des mules étiques, parmi des figuiers de Barbarie, des cactus, des arbustes poussifs, un peu partout, mais plutôt clairsemés. Nous sommes en février; à partir de juin, paraît-il, il pleut énormément. Il faudrait ici notre ingénieur d'El Paso pour traduire dignement ces terribles intempéries.

L'hôtel *International* n'est qu'une baraque en adobé, c'est-à-dire en terre battue sous forme de petits cubes, mais il est assez propre, et on y mange des choses saines, sinon excellentes. La soirée se passe à faire venir de la gare nos vingt-six caisses, ce qui donne fort à faire à nos amis mexicains.

Le lendemain matin, c'est tout le branle-bas d'un départ. Nous avons tant de choses qu'on dirait que nous allons partir pour un pays désert, inaccessible, sans ressources. Pour tout cela, notre voiture à quatre



UNE MINE D'ARGENT INDIENNE (ÉTAT DE DURANGO)

places, haute carriole de forme primitive, recouverte de toile grise, est notoirement insuffisante; il faut engager tout un train de mules, avec leurs conducteurs. Les voyages sont chers au Mexique, si l'on veut du confort.

Cependant, je ne sais pourquoi, le Mexique est loin de me faire un effet si terrible. Mais s'ils sont tous si pleins de prudence silencieuse, les Mexicains finiront par nous épouvanter, et nous faire fuir de leur pays. En voici un plus loquace, rencontré à l'hôtel; il s'est mis en tête, le pauvre garçon, de m'expliquer les lois religieuses et la loi de séparation en France. Son début n'est pas heureux, malgré la pompe de son débit, il finit par se perdre dans ses phrases. Cependant son cas mérite l'indulgence, il vient de faire une course à cheval de plusieurs jours, et cela pour nous donner des explications sur les régions que nous allons parcourir. Mais il est si majestueux qu'il ne paraît pas fatigué.

Notre vieille carriole ne s'ébranle qu'à 11 heures du matin, attelée de six mules, et escortée de douze autres avec leurs conducteurs, puis du majestueux voyageur, et d'un Arabe authentique qui fait le service de la poste pour les mines. On traverse toute la longueur de Tepehuanes qui a l'air d'une ville arabe avec ses maisons sans toitures, à la mode mexicaine.

La campagne qui suit est toujours la même : pays aride, malgré ses petits arbres, peu de terres labourées. On monte et on redescend des collines interminables. La route existe à peine, c'est une piste, tantôt dans des ornières, tantôt sur des rochers polis, mais crevassés. Je plains les mules. Nous-mêmes, pour résister à des chocs formidables, sommes obligés de nous cramponner aux banquettes de bois, dont les coussins de cuir sont vite tombés.

Sur le siège il y a deux cochers, dont l'un est le plus

souvent occupé à trotter dans la poussière et les rochers pour fouetter les quatre mules de tête. Quand il est fatigué, il vient s'asseoir; malgré le soleil, il ne transpire pas. Tous deux ont le teint bronzé, presque noir; ce sont des métis d'Indiens et d'Espagnols, comme la majeure partie de la population du Mexique; ils sont vêtus de toile blanche, portent de grands chapeaux et des sandales, ce sont des gars solides et bien découplés.

A 2 heures, nous faisons halte pour déjeuner, à côté d'une baraque assez propre, bâtie sur le roc bien aplani qui porte les meubles. Grâce aux provisions, nous avons de quoi manger et boire en abondance, cependant je cherche de l'eau. Il n'y en a pas trace dans le ravin, celle qu'on m'apporte est comme laiteuse, mais assez fraîche. « C'est du pulque », me dit M. Peñalonga. Il se moque, car je n'ai pas vu l'agave cultivée ici. Je ne savais pas que les Mexicains fussent moqueurs : ils aiment le pulque au point d'en voir partout.

Nous sommes à 7 heures du soir à un endroit qui s'appelle Sieneca, où il y a une toute petite rivière et quelques baraques. On y peut manger et dormir, c'est une halte de la diligence postale.

Les baraques où se reposent les voyageurs sont véritablement bien primitives, et en même temps fort loin d'éveiller l'idée de propreté. C'est ce qui m'explique l'usage d'une tente et de lits de camp perfectionnés. Il y a tout au plus un peu d'exagération dans notre confort, mais il y a un jeune homme, et les jeunes gens, chacun le sait, sont plus difficiles que les grandes personnes; ils n'ont pas fait l'expérience de la vie, n'en ont pas vu les passages pénibles. Mais la tente est bien petite, et les porteurs l'ont si mal montée, sans vouloir qu'on les aide, qu'il n'y a place que pour deux lits. Le majestueux voyageur, pareil à Wotan, couchera dans le désert.

Je renonce aussi, pour ma part, à cette illusion de coucher dans le désert, que me donnait cette tente dans la prairie, sous les étoiles, pour ne pas gêner les Peñalonga, et je vais chercher un lit dans une des deux baraques. En le retournant, je m'aperçois qu'il est propre; comme j'allais sortir, on me montre la table, avec un poulet servi. Ayant faim, je me sers en un clin d'œil, ce sera un acompte sur le dîner, et je retourne à la tente. Là, je ne suis pas trop fâché d'avoir pris les devants, car mes braves amis ont si peu d'appétit qu'ils se contentent de pain et d'une tranche de saucisson à la lueur d'une bougie qui vacille. En revanche, la caisse de champagne se trouvant là, on l'ouvre, et, en peu d'instants, six demi-bouteilles sont vidées, il est vrai que les conducteurs des mules en ont une part. L'entrain revenant, je raconte l'histoire du poulet, et on trouve qu'il ne faut jamais dédaigner ce qui vient s'offrir. Il y a une fable que La Fontaine a faite évidemment pour les pays neufs : c'est celle du héron, qui laisse échapper toutes sortes de poissons excellents pour être, en fin de compte :

Tout heureux et tout aise de rencontrer un limaçon.

J'avais cette fable en tête, quand le poulet m'apparut sur la table.

La nuit est bonne, il n'y a ni puces, ni punaises, nous sommes en hiver, mais quelques souris passent sur mon chapeau dont j'avais pris soin de me couvrir la figure : ce sont de petites bêtes si inoffensives!

Le lendemain, entre Sieneca et Guanacevi, le même pays continue : pins éparpillés, chênes rabougris, petits thuyas, puis des chênes verts, mais malingres. Il y a partout des arbres, mais sans que l'impression d'aridité change.

Nous déjeunons à Zapé, dans un lit de torrent desséché où le soleil darde. Ensuite nous allons voir le village où il y a une jolie église, isolée, à côté d'un lac tout petit. Sur un autel, il y a un grand miroir, mais quelle fraîcheur à côté de notre torrent sec! Ce sont les contrastes du Mexique.

Guanacevi, où nous sommes vers 6 heures du soir, est un vieux centre minier pittoresque, mais aride, bâti sur des pentes raides, et au fond d'un ravin rocailleux dépourvu de végétation. La route est abrupte, et du fond du ravin grimpent, à grand effort, des mules remorquant d'énormes chars de minerai concentré. Chaque char porte dix tonnes; dix mules, dont une portant le conducteur, tendent tous leurs efforts pour sortir de cet entonnoir. C'est affreux de voir ces pauvres bêtes, dont la plupart sont écorchées par les harnais et les chaînes d'attelage.

M. Peñalonga nous dit que, si la métempsychose était vraie, pour rien au monde il ne voudrait devenir une mule de Guanacevi. Qui sait, dis-je, si la métempsychose ne fournirait pas une solution au problème des peines temporelles! Ceux qui se seraient trop prélassés dans leur vie peineraient ensuite : et en même temps, cela expliquerait très bien l'âme des bêtes. Quant aux peines éternelles, elles seraient réservées aux êtres absolument insensibles, ils passeraient à l'état de cailloux. Mais M. Peñalonga n'aime pas plaisanter sur les âmes.

A Guanacevi, nous passons quelques heures. La ville est fort curieuse, on se croirait en Palestine, avec ces rochers et ce triste rio qui traîne une eau fangeuse. Il y a une église fort élégante à deux tours élancées qui fait plaisir à voir : quelques demeures paraissent très confortables.

Nous devons passer la nuit à San Pedro, à

600 mètres plus haut que Guanacevi. Nous y coucherons, paraît-il, chez des habitants qui ont vendu leur mine un beau prix à M. Peñalonga. C'est une raison de compter sur une belle réception.

Entre temps, la montée est rude. Je la fais à pied dans la nuit; j'exagère peut-être la pitié; mais c'est pour décharger nos mules : je suis rejoint par un mineur mexicain qui parle anglais, et dont la conversation me fait passer un agréable moment. Il me parle d'un Anglais, un cousin de Cecil Rhodes, qui s'est installé à Guanacevi, pour monter une affaire gigantesque. C'est dommage qu'il n'y ait plus au Mexique de champs d'exploration si vastes qu'en Rhodésie. Les Espagnols, depuis quatre cents ans, sont bien près d'avoir tout exploré au Mexique.

Nous arrivons à San Pedro dans la nuit noire. Il est 10 heures du soir, personne ne nous attend. Après avoir erré quelque temps, nous voyons s'ouvrir les portes barricadées d'une cour, au fond de laquelle il y a des bâtiments, où l'on nous introduit. Des enfants dorment dans la chambre où nous entrons, c'est pitié de les déranger à cette heure. Et nous qui n'avons rien mangé à Guanacevi, comptant dîner ici! Et il faut décharger et caser toutes nos caisses. L'hospitalité mexicaine est d'ailleurs muette, on n'entend pas un mot.

Quant au dîner, en l'absence de tout, on nous fera du café! Et nous tirerons de l'unique boîte ouverte en route, du saucisson et du fromage. Le saucisson de Lyon étant fait avec du mulet, à ce que dit M. Peñalonga, notre Wotan m'offre *de la mule*. Que d'esprit a ce Mexicain! Mais non, décidément, j'ai trop vu de mules aujourd'hui, et dans un triste état. Nous savons bien, hélas! en consultant nos papiers, que la caisse n° 8 contient d'excellentes choses, nous n'aurions qu'à

chercher un marteau, un ciseau, des tenailles. C'est vrai, mais les enfants dorment, et ce n'est pas moi qui les réveillerai à cette heure.

Nous attendons les lits qu'on nous prépare dans le silence, tandis que minuit sonne. Quand nous pénétrons dans les chambres préparées, que trouvons-nous? Des sommiers métalliques, mais ni matelas ni draps, ni couvertures. Heureusement encore, nous avons des couvertures, car il fait froid.

Ceci n'est rien, mais je ne puis m'empêcher de songer à un voyage que je fis en Guyane, et où, dans un pays sans ressources ni habitants, mon guide trouvait tout à point, ayant tout prévu, tandis qu'ici, en plein pays habité où l'on peut tout avoir, nous sommes dans l'imprévu. Le Mexicain paraît briller par l'indifférence, presque la nonchalance.

Le lendemain matin, comme il y a ici une grande Compagnie américaine, je songe qu'elle doit avoir un restaurant pour ses employés, et nous y faisons en effet un déjeuner réconfortant.

Nous partons tous à cheval, vers onze heures, avec un train de quatorze mules, et nous allons parcourir un pays décidément fort pittoresque, si pittoresque même, qu'il m'enlève toute idée de penser aux petits inconvénients des lenteurs mexicaines. Du moins, on a le temps de voir le pays.

Bientôt, en effet, nous quittons le plateau de San Pedro pour monter un ravin rocailleux, et, au bout d'une longue gorge, rencontrer les premières forêts. Celles-ci sont encore maigres, les pins sont hérissés de longues aiguilles, comme pour saisir au passage la moindre trace d'humidité. Des rocs aigus dressés comme des tours prennent des airs sinistres de vieux châteaux forts en ruines. Ces paysages étranges sont décrits en peu de mots, mais le pays est si accidenté

que, pour les franchir, il faut deux à trois heures, du train de procession qu'ont pris nos Mexicains. Le temps ici n'est pas de l'argent.

Après un bref déjeuner, nous reprenons notre train de procession pour parcourir, cette fois, des forêts plus belles, de pins, thuyas, chênes verts, avec un sous-bois de buissons, parmi lesquels je retrouve le manzanita de Californie, au tronc rouge et aux petites fleurs roses. Mais n'importe, ce n'est ni la même sève, ni la même luxuriance de végétation qu'en Californie. Tout de même, c'est une belle forêt, d'autant plus qu'on s'attend moins à la trouver, en plein Mexique. Et ici, elle couvre une très grande étendue de pays, formée d'ondulations de terrains coupés de ravins peu profonds, sans plateaux véritables. La marche est facile et agréable sous ces ombrages, et il fait une brise fraîche. Le gibier ne se fait pas voir, et il paraît qu'il n'abonde pas.

Arrêt vers 6 heures, caisses à ouvrir, tente à monter etc., j'ai dit que je n'insisterais pas. Pourtant les nuits sont froides ici, à près de 3 000 mètres d'altitude. Une pelisse russe que j'ai emportée à tout hasard va décidément me rendre de très grands services, car la tente ne nous abrite qu'à moitié. Le jeune Peñalonga, qui n'a pas de pelisse, ne sent plus ses pieds le matin, ils sont comme gelés.

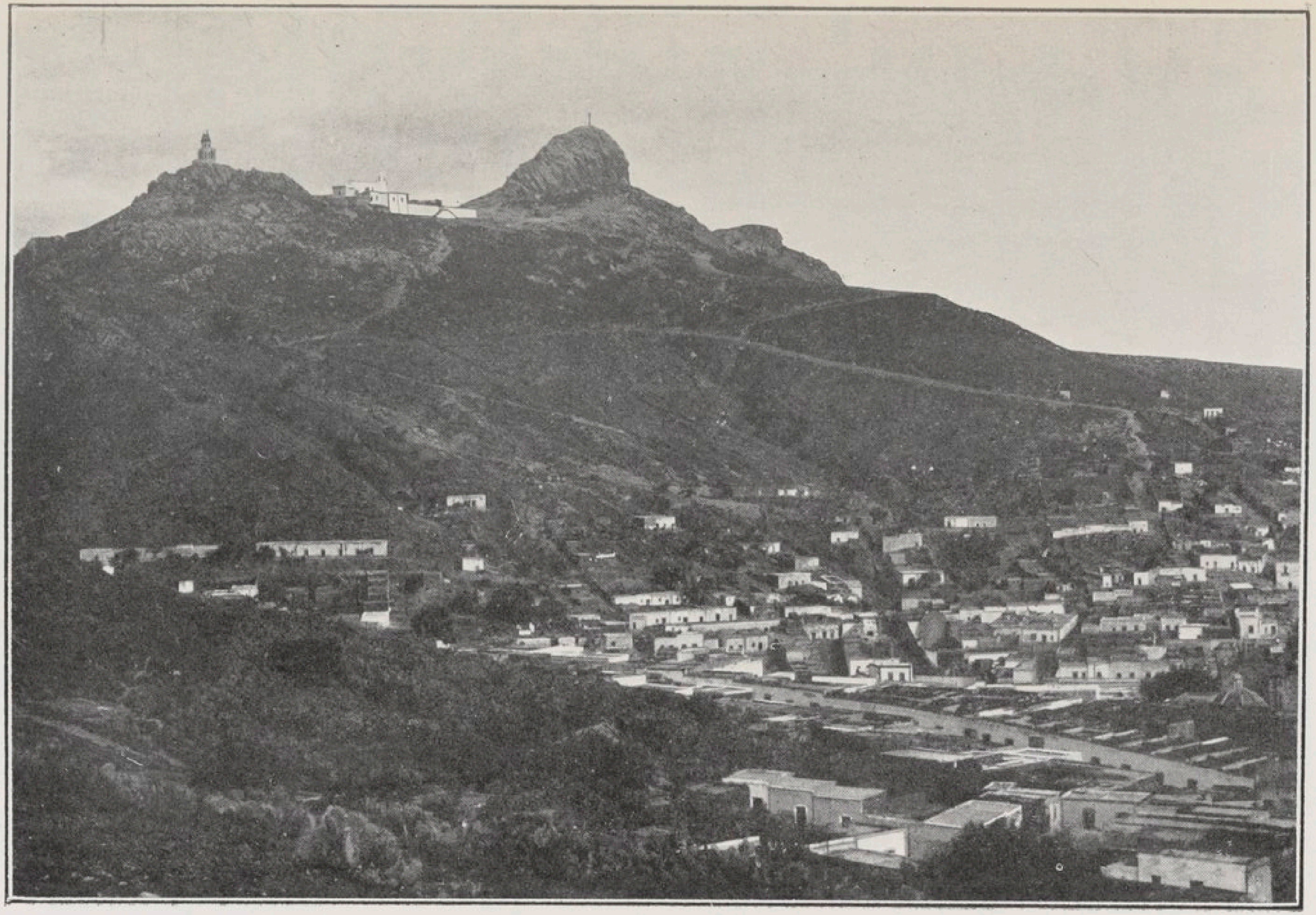
La journée suivante nous voit toujours défiler majestueusement sous les grands pins. Le paysage est agrémenté en quelques endroits par des cavernes naturelles très hautes, aux parois noircies par le feu, où souvent les Indiens campent la nuit. Malgré leur intérêt, et celui d'un petit torrent que nous longeons, malgré des roches intéressantes, dont un véritable gîte de quartz coloré et d'opale qui me fait passer un moment; malgré tout, je voudrais bien voir cette

mine. S'il ne tenait qu'aux Mexicains, nous arriverions dans deux jours, mais, à force d'insistance, nous gagnons un jour.

Enfin nous y voici en pleine nuit, après une longue descente dans un ravin très étroit semé de cailloux branlants, qui sont bien faits pour éprouver toute la valeur des mules et chevaux mexicains. Mais là je m'arrête, aussi bien par discrétion que pour ne pas abuser de la patience des lecteurs. Ce qu'il y a de curieux dans certaines de ces mines, c'est qu'elles étaient connues des Indiens; d'ailleurs il en devait être de même à l'arrivée des Espagnols au Mexique. Mais les Indiens n'ont pas de titres de concessions; ils s'en souciaient bien, les pauvres diables! Un blanc arrive, prend la concession et voilà les Indiens à la porte. J'ai vu pourtant des arrastras pour écraser la roche, avec des canaux et des prises d'eau, des dalles de concassage, etc., le tout organisé par des Indiens. C'était rudimentaire, mais de grandes mines du Mexique ont peut-être commencé ainsi. Une fois entre les mains des blancs, la même histoire recommence, les vols et les disputes, c'est souvent du moins toute l'histoire des mines : la ruine de l'un fait la fortune de l'autre.

Quant aux Indiens ou aux métis mexicains dans ces montagnes, ils se logent comme des sauvages, leurs huttes ne valent pas plus que celles des nègres de la Guyane, et pourtant le climat est bien plus dur; mais pourvu qu'ils aient un chapeau pointu en feutre et une couverture, ils sont heureux. Il en est qui se drapent dans leur couverture, d'autres font une fente au milieu, en doublent le contour et cousent les bords pour consolider la fente, puis ils passent la tête dans ce trou, et se trouvent vêtus sans avoir la peine de se draper.

Des mines à San Pedro, je revins en compagnie de



VUE DE ZACATECAS

deux métis, et avec quelques conserves et du pain. N'ayant plus d'impedimenta dignes de ceux d'Annibal, je pus notablement regagner le temps perdu, mais j'arrivai de nuit à San Pedro, une nuit si noire que je fus sur le point de coucher auprès d'un grand tronc allumé par des Indiens transporteurs d'oranges, en caravane. Mais j'étais trop près de San Pedro. Par contre, là nul ne m'attendait. Cependant on m'ouvre la grande maison et on me donne trois pièces, tout un appartement, mais pas un meuble, et le sol carrelé. Avec de la patience, j'obtiens des œufs au plat, du café et du pain. C'était plus que lors de notre arrivée en groupe organisé avec voitures et cavalerie. On m'apporte même un lit et enfin des couvertures, et le sommeil ensuite ne se fit pas attendre.

De Guanacevi à Tepehuanes, je fis un voyage de deux jours très agréable, ayant tout le long de quoi manger, boire et dormir, sans aucune caisse de provisions; avais-je bien eu affaire à des Mexicains?

Par contre, entre Tepehuanes et Durango, j'eus deux accidents. D'abord le train dérailla, par suite d'un gros bloc dégringolé d'un talus qui nous fit perdre sept heures. Ici j'aurais regretté le manque de provisions, si je n'avais eu la chance de porter une veste en toile bleue : celle-ci m'amena à causer avec le mécanicien et quand l'heure de dîner arriva, il m'invita à suivre son chauffeur pour aller dîner à la cantine des ouvriers d'un pont en construction. Sans eux, je n'aurais mangé qu'à 11 heures du soir. C'est que la locomotive dut subir un second arrêt par suite d'un tiroir en mauvais état, qu'il fallut réparer.

Après une course dans les montagnes, Durango fait l'effet d'un petit Paris, cependant je n'y restai pas, car je n'avais plus à perdre de temps si je voulais visiter Zacatecas et Guanajuato.

CHAPITRE IV

ZACATECAS

Depuis bien longtemps, depuis que j'ai entendu parler de mines, ces noms mexicains un peu étranges : Zacatecas, Guanajuato, avaient pour moi quelque chose de magique, ils brillaient comme d'un rayonnement de légende. C'est là qu'on a extrait de la terre les plus grandes masses d'argent du monde. Elles ont fait d'abord des fortunes, puis se sont répandues partout pour en créer d'autres, tandis que les hommes qui ont usé leurs forces à les extraire ont continué leur vie pénible sans se plaindre, de génération en génération, jusqu'à l'heure actuelle, en passant par la guerre d'indépendance du Mexique, où ils ont cru conquérir la liberté. On peut se demander en effet s'il existe une bien grande différence entre le mineur d'autrefois et le mineur actuel, employé par des Compagnies américaines ou européennes qui ont remplacé le conquérant espagnol. Le mineur actuel est mieux rétribué, car l'autre ne recevait parfois que sa nourriture, et même, dans certains cas, devait, dit-on, passer sa vie dans la mine. Le mineur actuel est libre, relativement, car il est si pauvre souvent que le travail des mines lui est imposé, dans les districts où l'agriculture ne peut exister; l'ancien mineur était souvent un esclave.

Par exemple, rien n'égale la morgue, le dédain

avec lequel le nouveau *parvenu*, l'Anglo-Saxon, traite non seulement le mineur mexicain, le *péon*, comme on l'appelle, mais même l'ancien parvenu, l'Espagnol, pour ne rien dire des autres Européens. Et pourtant il vient faire la même chose, s'enrichir par le travail de celui qu'il méprise, et auquel il vend en outre ses produits commerciaux. Si cette civilisation, comme on l'appelle, consistait en même temps à relever le caractère et l'intelligence, elle ferait une œuvre utile à tout un pays, mais c'est par le côté brutal qu'elle l'emporte de beaucoup, et réellement le bonheur matériel qu'elle donne ne paraît pas suffire à réaliser un idéal. Le Mexicain aurait besoin d'être relevé, moralement plus encore que matériellement.

L'arrivée à Zacatecas, du moins, correspondit fort bien pour moi à l'idéal légendaire sous lequel je me figurais cet endroit fabuleux. L'impression est extraordinaire : au sortir d'un tunnel, des ravins d'où émergent des rocs aigus, un sol défiguré par des amas de déblais et des fouilles profondes de tous côtés, sans un arbre, à peine une herbe maigre; puis un immense aqueduc, des maisons basses, sans toitures, étagées sur des pentes escarpées, les tours d'une cathédrale, et, couronnant le tout, une vaste cime arrondie en arc de cercle, formée d'une roche verdâtre, et qui semble une énorme vague solidifiée de la veille, la Bufa de Zacatecas. Tout cela est à l'altitude de 2 500 mètres, la plus élevée de la voie ferrée entre El Paso et Mexico.

Malheureusement cette apparence extraordinaire cache la réalité actuelle, beaucoup moins brillante que ces marques d'un passé éclatant. Dès l'entrée en gare, commence la désillusion. Il semble que le chemin de fer eût dû galvaniser une vieille cité minière, et je songeais à Butte, la ville du cuivre, au Montana, dont la gare est un encombrement de gens, de voitures, de

tramways et de moyens de transport de toute sorte. Ici il y a bien des Mexicains aux grands sombreros, mais ils regardent et ne s'agitent pas. En fait de voitures, il n'y en a pas, il n'y a qu'un vilain petit tramway traîné par un âne. Pour les bagages, on les installe sans plus de façons sur les banquettes des voyageurs; cela est simple et commode, mais indique l'absence de toute concurrence. On ne prend plus les places d'assaut, pour conquérir les mines.

Ces opérations de débarquement prennent du temps au Mexique, où rien ne presse : c'est curieux comme ce pays, qu'on se figure ardent, est plutôt flegmatique. La nuit est tombée pendant notre attente interminable à la gare. Quand nous partons, c'est pour défiler avec lenteur; le tramway monte entre des maisons basses, des rues éclairées de rares lampes électriques, et ces rues sont étroites et tortueuses.

Nous montons toujours, les rues s'élargissent, et les lumières augmentent : voici des magasins, un théâtre, les sombres tours de la cathédrale, et enfin une jolie place plantée d'arbres, où le tramway s'arrête. L'hôtel est là et on descend mes bagages.

Cet hôtel est le meilleur de Zacatecas, et il est tenu par une famille française. Tout de suite, j'y retrouve la vie de famille, car il y a même des enfants; j'entrevois que ce court séjour va être un des plus agréables que je ferai au Mexique. Bien entendu, la cuisine est excellente, elle a tiré parti de ce qu'il y a de bon en Amérique en l'accommodant au goût français; et puis il y a des fruits qui viennent de loin : des bananes, des oranges et des goyaves bien parfumées.

L'hôtel a l'air d'un petit manoir, tout en pierres et en fer. La porte d'entrée est en fer forgé, ainsi que les balustrades des galeries qui donnent sur la cour intérieure, du fond de laquelle part un escalier à rampe

de fer forgé également. Dans cet intérieur, il fait toute la journée une agréable fraîcheur. Des fenêtres, on a vue d'un côté sur les arbres de la place, de l'autre sur un ravin bordé de maisons blanches, au delà duquel se dresse la Bufa et ses masses pétrifiées, même vitrifiées, comme il convient à une roche éruptive.

Comme le climat à cette altitude au Mexique est très agréable, je ne demanderais pas mieux que d'y rester plus longtemps qu'il n'est nécessaire pour visiter de vieilles mines, la plupart abandonnées. J'en dirai quelques mots, mais d'abord Zacatecas vaut la peine d'une description.

Un voyageur américain que je rencontrai trouvait une ressemblance frappante entre ce pays et les arides collines de la Palestine, entre ces rues aux maisons plates et celles de Bethléem. Il est pourtant difficile d'établir un rapprochement entre cette ville, dans un climat plutôt rude, créée pour des mines et qui sans elles n'existerait pas, et une cité biblique, dans un climat très doux, qui est un rendez-vous de pasteurs et ne vit que des campagnes d'alentour. Il est vrai qu'ici, comme là-bas, il y a des caravanes d'ânes chargés le long de routes aussi dures que celle de la Terre Sainte. La route qui mène à Guadelupe surtout laisse cette impression d'aridité. On peut la parcourir dans un petit tramway à mules qu'on va voir par curiosité. La pente est si forte qu'il faut user du frein tout le long de la descente ; il paraît que pour aller plus vite, certain conducteur américain (du Midi probablement) avait imaginé de mettre derrière la voiture une plate-forme roulante, sur laquelle les deux mules, bien dressées, venaient s'installer d'elles-mêmes, pour se faire redescendre avec moins de peine à Guadelupe. Si l'histoire est inventée, elle pourrait du moins être vraie.

Les Français ont occupé Zacatecas, et la population

compte encore plusieurs familles françaises datant de cette époque et qui ont réussi.

Zacatecas renferme plusieurs belles églises, un palais fédéral, un palais municipal, un vaste marché couvert, de style mauresque, et un beau théâtre qui a coûté fort cher; il y a enfin deux jardins publics pleins de fleurs, avec des fontaines et des kiosques où la musique militaire se fait souvent entendre. Mais je veux parler d'abord d'un vieux monument qui m'a frappé plus que toute autre chose. Ce sont les restes, encore en assez bon état, d'une immense construction qui paraît avoir été tout à la fois une forteresse, un couvent et une fonderie d'argent. D'énormes murailles presque massives donnent sur un fossé, où ne coule plus qu'un filet d'eau : des tours rondes protègent les angles des murailles; une église s'appuie contre ces tours. A l'intérieur, un cloître à demi ruiné montre encore des arceaux et des colonnes, tandis qu'un patio dallé, entre des débris de muraille, marque encore la place où s'opérait le traitement des minerais d'argent. L'impression est saisissante, de ce cloître avec ce fort d'aspect étrange : des murs massifs, des arcades, une grosse tour, des contreforts, une coupole, un fronton d'église, et un clocher ruiné, entre deux collines arides et rougeâtres; c'est bien curieux, et c'est toute une longue histoire.

J'ai gravi des rues très raides et dallées, conduisant au sommet de la ville, en passant sous l'immense aqueduc; partout ce sont les mêmes maisons plates, mais beaucoup sont abandonnées. La décadence de Zacatecas est bien marquée depuis la baisse de la production des mines : de quatre-vingt mille habitants en 1870, la population est tombée à vingt-cinq mille. Les Américains vont tenter de reprendre d'anciennes mines, et l'on verra bientôt sans doute avec quels résultats.

La cathédrale surpasse de beaucoup toutes les autres églises de Zacatecas. Elle est vraiment magnifique, on l'appelle Nuestra Señora de la Asunsion. La façade, en grès brun, est merveilleusement sculptée : ce ne sont que colonnes, pilastres, arceaux, rosaces, décorations de toute sorte avec des détails si minutieux qu'il y a même excès de richesse. Entre des colonnes, des niches renferment les statues du Christ et des douze Apôtres, toutes de la taille d'un homme. Deux tours surmontées de colonnes richement sculptées, l'une achevée tout récemment, encadrent la façade. L'intérieur est en forme de croix latine avec un dôme, il est entièrement blanc et or. Il y avait autrefois des fonts baptismaux en argent massif, représentant une fortune; ils ont été confisqués par le gouvernement. Cette cathédrale date de 1612 et a été construite en grande partie avec les revenus des mines d'argent.

L'église San Francisco est plus ancienne, datant de 1567.

L'ancienne église San Agostin est devenue un temple protestant, et le vieux couvent a été transformé péniblement en hôtel.

Il y a évidemment dans ces églises des objets d'art et des peintures de grande valeur, mais il faudrait être plus connaisseur que je ne suis pour les juger. Ce qu'il y a de curieux, ce sont des châsses avec des saints de cire à cheveux naturels, des socles portant des moines en bois revêtus de leur froc de bure, et faisant des gestes exagérés. Cela donne comme une image de l'Espagne orgueilleuse imposant ses croyances. Aujourd'hui même, la messe à la cathédrale est d'une splendeur qui impose : il y a huit prêtres, quinze enfants de chœur, de l'encens à profusion, des chants liturgiques; et cela d'ailleurs impressionne toujours d'entendre au Mexique comme en Europe la même

musique d'église accompagnant les mêmes cérémonies. Cela fait comme toucher du doigt l'Église catholique universelle, la seule qui possède l'unité de croyances.

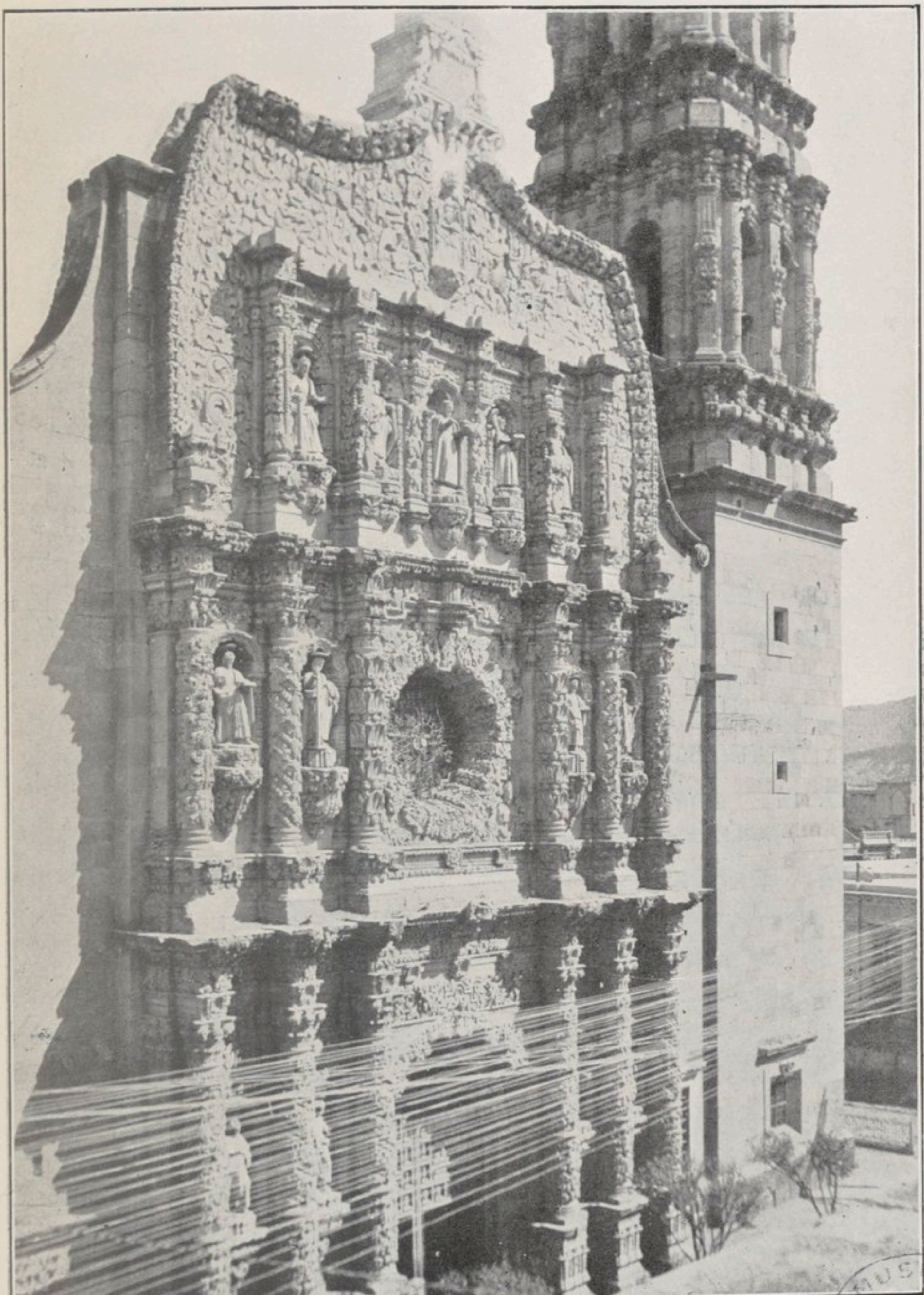
L'église de Guadelupe, à 6 kilomètres de Zacatecas, a un intérêt particulier. Devant le portail se trouve un véritable champ de roses. L'autel principal supporte un groupe de statues de taille naturelle représentant le Crucifiement, sur un fond qui est une immense toile figurant la colline du Calvaire, avec les juifs et les soldats romains : l'effet est d'un réalisme saisissant.

Le vieux couvent, à droite de l'église, renferme une quantité d'anciennes peintures représentant la vie des saints, quelques-unes avec de curieux détails pénétrant profondément dans le caractère des personnages. Les principaux tableaux sont d'Antonio de Torres, et datent de 1720; il y a un saint Joseph d'Ybarra.

A côté de cette église, se trouve la chapelle de la Purissima, qui est une des plus riches du Mexique; les fonds ont été fournis par une vieille fille fort riche. L'autel est entouré d'une grille d'onyx et d'argent massif, et renferme des ornements d'or et d'argent. Le sol est recouvert d'un parquet de bois durs de diverses couleurs, et les murailles sont peintes à fresques. Cette église neuve fait un contraste curieux à côté de sa vieille voisine.

Un asile d'orphelins, à côté du couvent, sert en même temps d'école des arts et des sciences; il est de fondation récente.

Arrivons maintenant aux fameuses mines de Zacatecas. Les Espagnols ont commencé d'exploiter ici l'argent en 1546, avec Juan de Tolosa. Les mines se montrèrent si riches, que, dès 1585, l'endroit reçut le rang de cité, par décret du roi Philippe II. De 1548 à 1870, la production, d'après des statistiques malheureuse-



ZACATECAS — PORTAIL DE LA CATHÉDRALE

ment bien incomplètes, passe pour avoir atteint environ cinq milliards.

Les montagnes qui entourent Zacatecas présentent à la vue une quantité d'excavations et d'amas de débris sortis de la roche, de tous côtés, sans grande régularité. Les Américains ont un mot pour exprimer cela; ils disent que le pays est *honeycombed*, c'est-à-dire percé de trous si nombreux qu'on dirait un rayon de miel.

Il y a en réalité plusieurs filons, plus ou moins parallèles, dont les parties riches ont été exploitées par diverses Compagnies. Ces filons s'étendent à des kilomètres de Zacatecas, mais dès les abords mêmes de la ville, les tunnels et les puits commencent. Rien de plus curieux par exemple, que de suivre au delà de ce grand couvent et château fort dont j'ai parlé, un vaste tunnel de 1 200 mètres de long au bout duquel on a foncé un grand puits circulaire de plus de 100 mètres de profondeur. Ce puits a été creusé au moyen d'un manège à chevaux, de si grand diamètre, que la lumière des torches dont se servent les Mexicains se perd dans ses profondeurs : c'est une cathédrale souterraine. L'eau remplit la moitié du puits, et les travaux sont abandonnés. C'est ici comme une ruine souterraine, qui prolonge dans les profondeurs du sol les ruines étranges de cette fonderie d'argent, dirigée par des moines.

Il serait curieux de suivre l'histoire de ces mines de Zacatecas, mais elle est assez obscure : une grand part de leurs richesses allait aux gouverneurs espagnols, et une autre aux églises. Quant au pays et aux indigènes mexicains, ils en ont bien peu profité. L'Espagne a tiré, durant quatre cents ans, plusieurs milliards de Zacatecas, mais on se demande ce qu'ils sont devenus, en présence de la situation minière actuelle de l'Es-

pagne, où la plupart des mines sont à des étrangers. Elle a vu s'édifier des fortunes, tandis que les mineurs mexicains restaient pauvres, heureux encore de posséder ces cathédrales bâties par la magnificence de quelques favorisés du sort. Malgré la disparition de ses trésors, le Mexique est peut-être maintenant plus riche que l'Espagne, il y a d'ailleurs d'inépuisables richesses, et le mineur mexicain se moque de l'Espagnol, qu'il appelle *Gatchupino,* car la langue indienne n'a pas disparu. J'ai partout admiré comme le mineur aime sa mine; il aime le danger et l'inconnu, sans doute comme le pêcheur aime la mer; il y a de la poésie partout où il y a du mystère, et la moitié de la vie, pour beaucoup, consiste dans l'attente de l'inconnu.

Zacatecas offre de tous côtés des mines à vendre pour rien même : on ne demande que d'y dépenser de l'argent, en recherches et en essais, ce qui est d'ailleurs fort cher. On ne peut demander à une mine d'être toujours riche, c'est bon pour la terre, la pauvre terre, que les humains pourtant ne se lassent pas de retourner sans cesse depuis des milliers d'années : elle seule n'est pas encore lasse de produire.

Non seulement ces mines ne sont pas toujours riches, mais elles ne le sont même pas partout, elles ont ce qu'on appelle des *bonanzas,* c'est-à-dire des parties riches qui ont commencé le plus souvent dès la surface, et se sont prolongées à 3 et 400 mètres de profondeur verticale.

J'ai vu exploiter encore des bonanzas à ces profondeurs. Les chambres d'exploitation sont immenses, elles atteignent 30 à 40 mètres de longueur, et des hauteurs où se perd la lumière des torches. Dans le fond, on voit des groupes de mineurs avec des bougies scintillantes, comme des vers luisants au fond d'une cave. La température est élevée, et l'air est si lourd, que les

mineurs travaillent presque nus. Par contre, il y a peu d'eau à ces profondeurs. Dans les tunnels qui desservent ces vastes chantiers, j'ai vu parfois une chapelle dédiée à la Vierge, avec un cierge brûlant devant son image, seul point éclairé du ténébreux passage. Outre l'argent, il y a de l'or dans ces mines, mais en petites quantités, si petites qu'il est invisible à l'œil. C'est par centaines qu'on compte encore les mineurs dans l'une ou l'autre de ces vieilles mines, on les paye 2 francs à 2 francs 50 centimes, mais cela vaut le double au Mexique.

On gravit des escaliers taillés dans la roche pour monter aux étages supérieurs, mais il ne faudrait pas croire que c'est là un travail architectural. Par contre, ces escaliers ont tant d'imprévu, ouvrent des perspectives si curieuses, qu'on ne regrette pas de les avoir parcourus.

Certaines veines, comme celle de la Cantera, s'étendent sur douze kilomètres de longueur, avec une puissance, ou largeur, qui arrive à 60 mètres, mais elle se contente en général de 15 à 20 mètres. Il existe beaucoup d'autres veines moins puissantes, qui ont eu pourtant, elles aussi, leurs *bonanzas*.

La mine de Quebradillas a produit à elle seule plus d'un milliard.

La mine de San Acasio a fait la première fortune du Français Laborde, qui depuis en fit une autre à Taxco, dans le Guerrero, où il bâtit une cathédrale, puis s'installa à Cuernavaca où il construisit des jardins dignes de ceux de Versailles.

La veine, appelée Veta Grande, a produit près de deux milliards, jusqu'en 1832, et celle de la Cantera, la plus longue de toutes, a produit presque autant.

Après avoir parlé des mines, il faut dire, pour satisfaire à une curiosité bien légitime, quelques mots sur

la manière de traiter les minerais. Ce traitement est d'ailleurs fameux, c'est le procédé du *patio*, introduit au Mexique vers 1600, par le moine Bartholomé Medina, et qu'on croit être d'origine asiatique. Ce procédé, un peu modernisé, est si parfait qu'il est encore en usage à Pachuca. Brièvement décrit, il consiste en ceci : le minerai, finement broyé par des meules, est entassé dans une cour dallée, sur une épaisseur de près d'un pied, et mélangé avec du sel marin et du sulfate de cuivre, que les alchimistes appelaient du *magistral*. Ce magistral était simplement obtenu sur place par des pyrites de fer et de cuivre légèrement grillées et étendues d'eau. Ensuite on faisait fouler le minerai réduit en boue, pendant une ou plusieurs semaines, par des mules, en y ajoutant du mercure. Ce traitement fut d'abord exécuté par des Indiens, mais on dut y renoncer en présence de la fâcheuse influence du mercure sur leurs pieds nus. Actuellement ce sont des charrues électriques qui opèrent ce malaxage à Pachuca.

Au bout d'un certain temps, l'argent passait dans le mercure en formant un amalgame, on le séparait dans des cuves en pierre en y ajoutant de l'eau, et en le faisant encore malaxer par des Indiens. L'amalgame s'accumulait au fond des cuves, et il ne restait plus qu'à le distiller pour en retirer l'argent. Cependant, dans certains cas, où l'argent résistait à l'amalgamation, les Mexicains le fondaient directement.

Il a fallu le procédé tout moderne de la cyanuration, qui a d'ailleurs quelques rapports avec celui-ci, pour détrôner peu à peu l'antique procédé du *patio*, et ce n'est pas fini. A Pachuca, le *patio* paraît vouloir durer encore.

Cette ville de Zacatecas est vraiment bien curieuse. On a ici comme une image de ce que deviendront bien

des villes minières, actuellement florissantes, mais en des pays qui ne sont pas productifs ou qui le sont très peu. Il y a une cathédrale superbe, dont la façade est une véritable œuvre d'art, encore qu'un peu massive; il y a des monuments, des statues, des théâtres, et avec cela c'est la population qui diminue toujours, ce sont des rues presque entières inhabitées. Et à côté de monuments modernes, il y a ce vieux couvent en ruines, dont l'église presque seule est encore debout, malgré son fronton et son clocher découronnés; le cloître du couvent, témoin des splendeurs du temps où l'on fondait l'argent chaque jour ici-même, est transformé en écuries où s'entassent les petits ânes, les *burros*. Ainsi peut-être en sera-t-il bientôt d'autres grandes villes qu'il est inutile de nommer.

A 50 kilomètres environ à l'ouest de Zacatecas, se trouvent les ruines d'une autre ville beaucoup plus ancienne, comme pour accentuer encore le côté éphémère des constructions humaines. Les ruines de la Quemada passent pour être celles de l'ancienne cité aztèque de Chicomostoc, au douzième siècle. Rien n'empêche pourtant de penser que les monuments qu'on y trouve sont beaucoup plus anciens : ce sont des colonnes, des murailles, des mausolées, de grands espaces dallés, une pyramide. Ces monuments sont de proportions massives : les colonnes ont 6 mètres de circonférence; elles se trouvent surtout dans un espace de 70 mètres sur 60, qu'on appelle la citadelle, et qui pouvait être un temple. On ne peut dire si l'on saura jamais l'histoire de ces ruines, car on ne connaît l'existence d'aucun document pouvant l'éclaicir. Les hiéroglyphes mexicaines qu'on trouve encore sur certains bas-reliefs de pierre sont indéchiffrables. Peut-être la Quemada, comme Zacatecas, dut-elle son origine à des mines d'argent dont les vestiges même ont disparu.

CHAPITRE V

GUANAJUATO

De Zacatecas à Guanajuato, il n'y a que 320 kilomètres, ou 7 heures de chemin de fer, sur le Central Mexicain. On part à 7 heures du soir, pour être à 3 heures du matin à Silao, d'où part un embranchement sur Guanajuato. Mais il n'y a pas de train avant 9 heures. Que faire en pleine nuit dans cette petite gare de Silao, où l'on ne voit personne? Mais voici qu'au dehors, un homme, le seul visible, en couverture rouge et chapeau pointu, m'offre sans mot dire de prendre ma valise. A tout hasard, je le laisse faire, et au bout de 5 à 600 mètres, il m'arrête dans un jardin, devant une longue maison basse; là, un gamin à demi endormi sur un banc, se lève et vient m'ouvrir une porte qui donne directement sur le jardin. C'est une chambre à coucher, d'ailleurs fort simple. Mais en ce moment tout luxe m'était bien inutile, je m'enferme et me couche.

A 8 heures, je suis debout, et cherche un déjeuner. Mais rien ne s'offrait à ma vue. Drôle de pays! Je vais à la gare, où déjà se démènent des marchands ambulants; ils ont de quoi manger, des fraises, par exemple. J'avise deux longs wagons sur une voie isolée avec des gens qui ont l'air de faire de la cuisine. Ce sont des Japonais : ils ont pris deux vieux wagons hors d'usage, ont fait de l'un une cuisine, de l'autre

un restaurant. Et avec cela, ils font de l'argent, et les voyageurs ont de quoi manger; vraiment les Mexicains ne sont pas de taille à lutter avec les Japonais, même chez eux.

L'embranchement de Guanajuato traverse une gorge très curieuse. Ce district minier est un dédale de montagnes, dominant l'immense plateau central où court la voie ferrée, et pour arriver au cœur des mines, on suit une gorge de plus en plus profonde. C'est ici le pays des cactus-cierges, ou orgues, comme disent les Américains; on dirait en effet des tuyaux d'orgue, alignés sans souci de leurs grandeurs différentes; il est vrai que certaines orgues ont leurs tuyaux disposés sans ordre apparent, tout autour d'une église, comme c'est le cas à Turin, où il y a même des tuyaux horizontaux; le cactus-orgue, du moins, est toujours vertical. On l'emploie ici en guise de haie; avec des figuiers de Barbarie, également abondants, on rend facilement un terrain inabordable.

Sur la route, nous rencontrons plusieurs *haciendas* ou fermes, avec des massifs d'arbres semblables à des saules pleureurs, mais dont les feuilles sont découpées comme celles des mimosas. Il y a des plantations superbes, qui contrastent avec l'aridité des montagnes environnantes. Malgré cette fertilité, on me dit que les Compagnies minières américaines, installées à Guanajuato, font tout venir des États-Unis en boîtes de conserves, et emploient peu d'ouvriers mexicains, de sorte que le pays ne gagne guère à cet afflux d'étrangers.

Les vieux mineurs mexicains quittent, paraît-il, Guanajuato; et ceux qui restent, avec le système d'organisation si pratique des Américains, leur laissent sans le vouloir leur salaire, en échange de marchandises sur lesquels la Compagnie fait son profit. De la sorte, même si la mine ne donne pas de profits, on

trouve moyen d'en faire sur les marchandises. Et ceci me rappelle le souvenir des marchands russes qui ont des mines en Sibérie, ils gagnent par leur commerce, quel que soit le résultat des mines. Décidément l'Américain a le génie du commerce.

Le train s'arrête à Marfil, d'où il n'y a plus que des tramways pour Guanajuato. On va, paraît-il, pousser plus loin la voie ferrée. On se presse pour pénétrer dans les tramways, il y en a sept ou huit à la file, qui attendent les voyageurs. Tandis que tout se tasse, colis et gens, le soleil chauffe dur sur ce pays sec; enfin on part dans un flot de poussière.

Ici le paysage devient franchement laid. La gorge est étroite, les montagnes sont pelées et sans grandeur, sans pentes escarpées; la rivière n'a que peu d'eau, et étale au soleil un sable terne et brûlant. De temps à autre, un tram déraille, mais on le remet en place assez vivement, on voit que c'est une habitude. On longe une muraille interminable au bout de laquelle il faut encore changer de voiture. C'est ici en effet que commencent les rues, ou plutôt la rue principale, qui suit le fond de la gorge, mais voici d'autres gorges qui débouchent, et chacune est une rue, ou même une ville. On dirait que la gorge principale pousse des ramifications à chaque instant, comme les tentacules d'une pieuvre immense. Nous sommes à Guanajuato, qu'on prononce Ouanaouato, c'est un nom indien.

Bientôt la ville ne se contente plus du fond de la gorge, les maisons s'étagent sur les collines, toutes blanches et carrées, la plupart en adolé, ou terre battue. L'ensemble paraîtrait bien aride, si de temps à autre un jardin public ou privé ne jetait comme un lac de verdure sur ce blanc continuel. Enfin le tram s'arrête sur un très joli jardin public, de forme triangulaire, petit, mais entouré de belles maisons, dont un

théâtre luxueux qui frappe les regards, et une église surchargée de sculptures. L'hôtel français donne sur cette place, ou ce jardin, ce qui lui donne un agrément particulier.

Dès que ma chambre est retenue, je suis si intrigué de connaître cette curieuse ville, que je remonte dans un tram pour l'explorer jusqu'au bout. Il y a un poste de police, tel qu'on représente celui de Carmen, puis une autre place. Ensuite la pente augmente, et c'est alors le quartier marchand et ouvrier, que parcourent des mules chargées. Puis, nouvelle surprise, voici cette fois la verdure qui envahit tout. Des arbres superbes, des haies de roses et de fleurs de toutes couleurs, une avenue d'épais ombrages, et des jardins, et des villas : c'est le quartier riche, où se reposent de riches Mexicains, et aussi les nouveaux venus, les Yankees toujours épris de confort. Après, il n'y a plus rien, les rochers s'étagent jusqu'à d'immenses réservoirs où l'on capte les eaux de la ville, et celles des usines d'argent. Ces réservoirs sont d'ailleurs fort beaux et la verdure n'y manque pas. Guanajuato vraiment ne manque pas d'originalité.

Ce sont les mines qui donnent la clef de cette originalité, comme elles sont aussi le secret de tant d'autres villes si captivantes du Mexique : Potosi, Zacatecas, Pachuca, Cuernavaca, Catorce, Oaxaca.

Comme je vais sortir de l'hôtel, le lendemain matin, je suis frappé d'un petit spectacle, pourtant fort simple, mais rien n'est indifférent ici. Au Mexique, comme aux États-Unis, ce n'est pas l'usage de cirer les souliers dans les hôtels; mais il y a des gamins un peu partout, qui en font un véritable métier. Sous le hall de l'hôtel, des voyageurs posaient sur des bancs, et de petits Mexicains à la peau brune se disputaient leurs chaussures; survint un pauvre petit bossu, timide,

craintif, gauche, et non sans raison. Il est bien humain de préférer une frimousse éveillée à une mine contrainte, aussi le petit bossu n'avait pas de clients. Il partait, quand le plus éveillé de la bande l'attrapa, le fit rire et lui passa son client resté impassible. Quand il eut fini, l'exemple était devenu contagieux, et il gagna sa journée. Et j'admirai comme il y a plus de générosité chez un pauvre cireur de chaussures, que chez de riches voyageurs, qui arrivent à ne plus même penser que d'autres peuvent manquer du nécessaire. Le sens moral a besoin d'être exercé de temps à autre, sans quoi il s'atrophie, comme tout autre sens.

Donc Guanajuato est la ville des mines, elle a produit de l'argent pour des milliards, plus encore peut-être que Zacatecas. C'est pourquoi un auteur américain qui lui a dédié un livre, l'appelle : « Mexico treasure house », le trésor du Mexique. Mais un journal américain a surenchéri encore, il a dit que Guanajuato est une ville tout en or. Avec un peu plus de réflexion, il aurait dit que c'est une ville en argent.

Ce qui frappe d'abord, aux alentours de cette ville, ce ne sont pas les mines, mais les monuments : les églises occupent des situations absolument étranges au premier abord. Lorsqu'on gravit les montagnes, tout change. De l'atmosphère un peu lourde et chaude du fond de la gorge, on passe à un air vif et frais qui régénère, comme la brise des Alpes; j'y trouvais en plus le souvenir des jolies montagnes de certains districts du Transvaal, avec cette même atmosphère si pure où la vue peut s'étendre si loin. On est comme soulevé dans un monde différent de celui d'en bas.

Alors s'ajoute un nouveau charme au paysage : des villes de mineurs apparaissent de distance en distance, et derrière chacune d'elles, couronnant une crête isolée, une cathédrale surgit dans un magnifique relief.

Telles sont les belles églises de Valenciana, de Mellado, et au loin, visible à la lorgnette seulement, la cathédrale de la Luz. Ce sont là les plus belles, mais il y en a bien d'autres, et en allant voir les mines, ce sera une joie de plus, de voir de tout près ces monuments qui semblent porter avec eux la lumière.

On s'aperçoit tout de suite d'une différence tranchée, entre les mines mexicaines et celles des États-Unis. Au Mexique, on fondait des églises ; aux États-Unis, on fonde des banques, des hôtels, des théâtres. Tous, bien entendu, créent des magasins, parce que c'est nécessaire. Mais tandis que, chez l'Espagnol, le souci, en dehors des besoins immédiats, était d'élever un monument idéal, le souci de l'Américain, c'est le bénéfice, le confort et le plaisir. Je sais bien qu'au Mexique, l'Église faisait vivre les moines, mais d'abord, ceux-ci n'avaient guère plus de confort ou de plaisir que les mineurs, et en outre ils faisaient œuvre de développement agricole dans le pays où ils étaient venus ; en somme, ils étaient des compagnies de colonisation. Je sais bien aussi que notre civilisation a produit le confort, comme un besoin que le Mexicain ne sent pas encore, mais il semble aussi que ce confort et ce luxe ont détourné l'esprit d'un idéal plus élevé ; si l'on se plaint partout de l'absence d'œuvres d'architecture, c'est peut-être bien qu'on n'a plus le temps d'y penser, *le temps étant devenu de l'argent*.

Le Mexique est plein de monuments. Les États-Unis construisent des édifices, énormes, mais il reste à savoir si ce sont des monuments.

Les montagnes de Guanajuato ont un caractère spécial : ce sont des rochers à pic, surplombant des pentes douces, où pénètrent des gorges étroites. Il y a surtout, dominant Guanajuato, trois énormes rochers carrés qu'on voit de partout, et qui suffisent à

caractériser l'endroit. A mesure qu'on monte, vers les églises dont je parlais tout à l'heure, on s'aperçoit qu'on aboutit peu à peu à ce qui semble être de véritables forteresses, des remparts de pierre, hauts de 20 à 40 mètres, avec d'énormes contreforts, le tout couronné de tours et de charpentes étranges arcs-boutées; le moyen âge n'avait guère de châteaux plus massifs. On a peine à croire qu'il s'agit ici de mines. Les mines sont des constructions souterraines. Ici ce sont des monuments élevés, qui paraissent commander chacun une gorge différente, en se regardant par-dessus les contreforts des montagnes.

C'est pourtant la nécessité qui a commandé ce genre d'exploitation. On suivait le filon de minerai le long des pentes, à une assez grande hauteur : peu à peu, les débris s'accumulaient sur la pente, produisant ainsi de véritables terrasses pour y installer le traitement des minerais, mais il fallait consolider ces terrasses par des murs. Plus tard, lorsqu'on voulut atteindre les parties profondes du filon incliné du côté des pentes, on perça à travers ces déblais le puits vertical dont il reste encore ces gigantesques charpentes, servant de chevalement pour l'extraction et qui, vues de loin, paraissent extraordinaires.

Au nord-ouest de Guanajuato, je compte cinq de ces forteresses, dont Valenciana, Mellado, et Rayas; ces deux dernières sont les plus proches.

Les soubassements de Rayas forment cinq étages, de moins en moins hauts, en retrait les uns sur les autres, les plus bas en forme d'arcs-boutants de 10 mètres de hauteur. Le tout est surmonté d'autres arceaux dont l'usage n'apparaît plus clairement. Entre Rayas et Mellado, le fond du ravin est occupé par un vaste enclos de hautes murailles en gradins, surmontant un tunnel dans lequel on a enfermé le torrent :

c'étaient là les ouvrages métallurgiques. Il ne devait pas être facile d'aller des mines aux usines, il fallait suivre des sentiers taillés dans le roc; le minerai trié était porté à dos d'hommes probablement.

Mellado est plus imposant encore que Rayas, par l'énorme étendue de ses hautes murailles, à contre-forts disposés comme des cannelures. Mais le plus curieux, c'est l'immense plate-forme qui domine ces murailles. Il y avait là de tout, depuis des tours et une chapelle, jusqu'à un *patio* pour écraser le minerai, et des fours pour le fondre; et au milieu de ce vaste espace à découvert, dominant de haut les gorges de Guanajuato, s'ouvre, comme à Rayas, mais en plus grand encore, la bouche d'un puits de dimensions colossales, un véritable abîme. Il a près de 500 mètres de profondeur verticale, et plus de 10 mètres de diamètre; il n'est pas circulaire, il forme un polygone d'une vingtaine de côtés, sans doute pour faciliter la construction des parois, car il est entièrement muraillé. Ce gouffre serait vertigineux à voir sans une barrière de fer, même en bien mauvais état. Il est abrité des pluies par une toiture, et c'est cette toiture qui est si étrange à voir de loin, car elle est supportée par quatre énormes poutres arquées l'une vers l'autre, comme seraient les quatre pattes d'une bête chimérique dressant sa carapace à une grande hauteur. Derrière le puits se dressent des cheminées de forge, puis les deux tours carrées et le dôme de l'église de Mellado, qui est un vrai monument.

Il existe sous terre, au fond, et autour de ce puits, d'immenses vides souterrains, aussi grands que cette église, car le filon était énorme. Les mineurs avaient un autre accès dans la mine, par des escaliers en pierre, tantôt droits, tantôt en hélice à travers la roche. Longtemps même ces escaliers ont été l'unique

moyen d'extraire le minerai à dos d'hommes, de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Plus tard seulement le puits servit à l'extraction, au moyen d'une cage suspendue dans le vide, et ramenée au jour par un câble que tirait un vaste manège de mules ou de chevaux qu'on voit encore à côté du puits. Le câble s'enroulait sur un énorme tambour disposé verticalement.

La mine Cata sépare Mellado de Valenciana; une Compagnie américaine essaie de retrouver en profondeur la suite de ses filons; cette mine communique avec ses voisines par d'interminables passages souterrains fort curieux à visiter.

Valenciana est encore plus curieux que Mellado, et son église est la plus riche de toutes, comme la mine a été la plus riche de Guanajuato, ayant produit à elle seule, d'après des ouvrages autorisés, plus d'un milliard d'argent. On accède encore à une certaine profondeur par un grand tunnel de fond, avec un portail monumental orné de sculptures, portant la date de 1760.

Enfin, à l'horizon extrême, on distingue la cathédrale de la Luz, au centre d'un district célèbre où récemment la fameuse mine Providencia a jeté un nouvel éclat.

J'ai dit que pendant bien longtemps, on extrayait le minerai par ces interminables escaliers, à dos d'hommes, dont la vie se passait à monter et à redescendre. Il paraît même que, pendant une certaine période, les mineurs passèrent leur vie sous la terre, sans jamais revenir à la surface; lorsque les porteurs de minerai arrivaient à l'orifice des puits ou galeries, des gardes armés les faisaient rentrer dans la mine, une fois leur charge déposée. Si actuellement les mineurs sont libres, ils ont quand même à supporter

la chaleur aux profondeurs actuelles, où l'air est si lourd qu'ils ne peuvent travailler que presque nus. Ils y sont, il est vrai, habitués depuis des générations ; le Mexique est un pays de mineurs.

Quant à la richesse des minerais, elle ne paraît pas avoir été aussi grande qu'on l'a prétendu. Seulement le travail était très mal rétribué. Le minerai était trié d'abord dans la mine, puis à la surface, de sorte qu'on ne traitait que du minerai fort riche. De là vient l'erreur de certains voyageurs sur la valeur des minerais mexicains. Par contre, le minerai était abondant.

L'ancien procédé du *patio* est ici complètement abandonné, en faveur du procédé moderne de la cyanuration. J'ai eu pourtant l'occasion de voir encore une ancienne cour où se pratiquait le *patio*, à Noria Alta, un peu en aval de Guanajuato.

Noria Alta a aussi quelque chose de féodal : une grosse tour ronde en supporte une autre en retrait avec une toiture écrasée, à côté de la route et de la rivière de Marfil. Un pont de maçonnerie à quatre arches ogivales aboutit à l'étage supérieur de la tour, en partant de la cour du patio qui est ainsi à un niveau bien plus élevé que la route. Cette tour servait de magasin, et on y déposait l'argent avant de l'expédier. C'est un Espagnol qui est encore propriétaire de Noria Alta ; il m'expliqua les détails du vieux procédé, et les résultats obtenus avant lui par sa famille, avec cette urbanité qui caractérise les personnes possédant des traditions. Les conquistadors sans doute étaient brutaux, mais les Espagnols du Mexique sont plus affinés, et il est tout naturel qu'à leur tour ils soient remplacés par les nouveaux venus du Nord, qui savent mettre en affaires toute la brutalité qu'on mettait autrefois dans la guerre : c'est la conquête paci-

fique à laquelle le Mexique ne paraît pas pouvoir échapper, au détriment des Européens.

Une Compagnie américaine va transformer Noria Alta en une usine moderne avec des pilons et des cuves de cyanuration : le pilon figure assez bien le Yankee!

A l'extrême horizon de Guanajuato, les crêtes sont couronnées par la basilique de la Luz, et les murs aux allures de forteresses qui entourent les principales mines de ce district. Ces mines ont eu aussi une période extrêmement prospère, elles ont produit des centaines de millions, mais n'ont pas atteint le véritable *record* du trio Valenciana, Mellado et Rayas.

Quel que soit l'intérêt des travaux souterrains, on retrouve avec plaisir ces montagnes où l'ardeur du soleil est tempérée par une brise vivifiante. On se croirait en Suisse, si bientôt on n'apercevait les toits plats de Guanajuato escaladant les pentes. En bas ce sont les dômes et les tours des églises, avec des oasis verts formés par des jardins, aux endroits où le confluent des gorges latérales laisse un peu plus d'espace libre.

Dans les jardins de Guanajuato, on rencontre des marchands de glace qui courent en criant : *la nieve! la nieve!* Ils vous offrent dans un verre une masse demi-opaque de glace aux fraises ou aux citrons, pour un ou deux sous. Cela paraît bien bon marché lorqu'on paye une glace dans nos villes d'eaux vingt et trente sous. Pourtant j'ai trouvé mieux, sans aller plus loin que la Haute-Savoie : des vendeurs de glaces meilleures qu'à Guanajuato, pour un et deux sous, et avec une gaufrette en plus. Voilà bien un *record!*

Les Américains s'occupent activement à moderniser Guanajuato, aussi bientôt les bas prix disparaîtront. Cependant les vieilles mines pourraient donner des déceptions : on a cru aussi que les anciens déblais des

GUANAJUATO — VUE D'ENSEMBLE

mines, rejetés comme pauvres, et même les sables de la rivière pourraient être traités avec profit par les procédés modernes; il a fallu en rabattre. On a aussi essayé le minerai pauvre employé comme remblai dans les travaux souterrains; là encore, il semble que les anciens n'ont point si mal trié. Le fait est qu'au moment où je suis à Guanajuato, on traite surtout des minerais apportés par les mineurs du pays, minerais provenant de veines relativement nouvelles et du glanage des vieux travaux, de sorte que je me demande un peu si ces magnifiques usines modernes ne feront pas bientôt comme celles de Guanacevi, c'est-à-dire ne se borneront pas à acheter des minerais sans exploiter elles-mêmes des mines : on dit pourtant qu'il y a une bonanza nouvelle dans la Sirena, mais on ne permet pas de la voir. Les Yankees ont de l'or et sont entreprenants, ils peuvent faire des expériences. La production totale des usines de Guanajuato est actuellement de douze tonnes d'argent par mois environ (1).

Les Yankees ont une sorte de brutalité qui écarte partout les races plus policées, et qui contribue à faire leur supériorité. Voici un fait bien américain. Dans un certain endroit du Mexique, on avait construit un haut fourneau pour fondre le fer, et, comme on sait, tout haut fourneau est muni d'un ventilateur puissant pour activer le feu. Un soir, l'ingénieur yankee rentre, probablement un peu *intoxiqué*, comme on dit aux États-Unis : le ventilateur a le malheur de lui déplaire. Il ordonne de l'arrêter. On objecte poliment que le four s'arrêtera. Il se fâche; on arrête le ventilateur: le four

(1) Les statistiques du gouvernement mexicain sont très en retard. La dernière publiée, celle de 1904, donne 98 053 kilogrammes d'argent et or pour Guanajuato, valant 6 603 620 francs. Celles de 1906 et 1907 doivent être de 8 à 10 millions par an.

se refroidit, le fer accumulé au fond bouche tous les orifices de coulée et d'air, et le four est perdu. C'est une dépense de plusieurs centaines de mille francs.

Ce qu'on ne reverra plus sans doute, c'est une noblesse de mines, comme celle que conférait le roi d'Espagne aux heureux mineurs qui lui faisaient de riches présents, et lui payaient d'énormes taxes. On a relevé au Mexique les noms des principaux titulaires de ces titres de noblesse; les plus célèbres sont ceux de Guanajuato : Antonio Obregon fut comte de Valencia pour sa mine Valenciana; José Sardeneta fut marquis de Rayas; Matias de Busto fut marquis de San Clemente; D. Rul fut comte de Rul pour les mines Mellado et Cata; et doña Maria Rul devint comtesse de Perez Galvez pour sa mine de la Luz. Pendant que j'en suis à cette nomenclature, j'ajouterai la noblesse de Zacatecas : Juan Moncada, marquis de Jarral de Berry pour la mine Urista; Mateo, comte de San Mateo Valparaiso, pour la mine Milanesa; doña Compalos, comtesse de Santiago de Lunaga; José Laborde, comte de la Borde; Francisco Urdiñola, marquis de Aguayo pour la mine Albarradon; Fagoago, marquis del Apartado, pour la mine Pabellon, etc.

Dans l'ensemble du Mexique, on a relevé encore une vingtaine de ces titres, qui rapportaient peut-être plus à la Couronne que bien d'autres, conférés pour faits de guerre ou de diplomatie, mais ayant demandé de tout autres qualités. En ce moment, les Yankees dédaignent les titres, c'est entendu; ils en veulent pourtant pour leurs filles, lorsqu'ils sont milliardaires; qui sait si un jour ils ne s'en décerneront pas, eux aussi!

Le nom de Guanajuato, ou Ouanaouato, signifie, paraît-il, la montagne des grenouilles : jusqu'ici on n'y a pourtant découvert qu'une grenouille en pierre

taillée. C'est peut-être un signe qu'il y en avait d'autres.

C'est ici que le fameux moine Hidalgo donna le premier signal de révolte contre la domination espagnole, en partie à cause des abus des mines. Pour s'emparer du château de Granaditas, occupé par les soldats espagnols, et qui sert actuellement de prison, il demanda un homme qui oserait brûler la grande porte. Un péon, c'est-à-dire un paysan mexicain, s'avança portant comme bouclier une énorme pierre plate et une torche de résine. Tranquillement, malgré le feu des Espagnols, il fit son ouvrage; Hidalgo et ses partisans envahirent le château, et la garnison se rendit. On voit maintenant dans un corridor du château la statue de l'Indien avec sa torche, son bouclier de pierre, et un fusil à la ceinture. Hidalgo remporta d'autres victoires sur les Espagnols, mais il en fut si étonné, qu'il s'enfuit jusqu'à Chihuahua où il fut pris et pendu; sa tête fut envoyée à Guanajuato et suspendue au-dessus de la porte de Granaditas. Mais quand l'indépendance fut proclamée, les Mexicains transférèrent ses restes à la cathédrale de Mexico, et lui élevèrent une statue de bronze à la porte de cette église.

Ainsi le château de Granaditas est un monument historique. C'est une construction massive et rectangulaire, avec un seul étage de treize fenêtres de façade, sur neuf latéralement. Une plaque à l'un des angles porte le nom d'Hidalgo. Les portraits sont encadrés de colonnes, et la toiture est supportée par des frises sculptées.

La Monnaie, très ancienne, est un autre monument. Un vieil Indien préside aux opérations, assisté de deux autres Indiens si habitués à manier les piastres que, sans les regarder, ils savent y découvrir les moindres défauts. La Monnaie est encore plus massive que Gra-

naditas; on se croirait à Ninive, d'autant plus que la toiture supporte un jardin suspendu.

Le théâtre Juarez est le plus beau théâtre de tout le Mexique. Il est moderne, avec un magnifique portique supporté par huit colonnes, et portant huit statues qui font toutes des gestes différents, peut-être un peu exagérés, mais un théâtre doit représenter tant de choses : la tragédie, la comédie, la musique, l'art lyrique, la danse, etc.

Il y a une quantité de belles églises, en dehors de celles des mines, dont j'ai parlé. Les trois plus belles se trouvent presque voisines de la place de l'Union, où est aussi le théâtre. La plus grande, la Compañia, date de 1747; elle a un dôme à trois étages de colonnes rappelant celui du Capitole de Washington; les fondations, qu'on a dû creuser dans le rocher, ont coûté à elles seules cinq cent mille francs. Ces églises, de style espagnol, contiennent des peintures remarquables, quelques-unes données par les rois d'Espagne.

On ne peut quitter Guanajuato sans dire un mot de ses étranges catacombes : elles sont construites sur une colline, à côté d'un cimetière. Le long de galeries, fort bien éclairées, on a aligné tous les squelettes qui ont résisté au temps, dans ce climat très sec. Ce sont plutôt des momies, dont quelques-unes ont encore leurs souliers ou leurs sandales. Le spectacle est bien curieux. Il paraît que longtemps ces momies sont restées exposées nues, mais le manque de respect de certains visiteurs a obligé de les recouvrir d'une sorte de sac en toile blanche.

Guanajuato vaut réellement la peine d'une visite : je ne connais aucune cité minière aussi originale dans tous les États-Unis.

Pour aller à Mexico, on va reprendre la voie ferrée

à Silao, ou plutôt à Irapuato, d'où partent des trains directs pour la capitale.

Irapuato est célèbre par ses fraises, et j'en fis l'expérience. Le train avait deux heures de retard; en l'attendant, je parcourais des groupes de vendeurs dont les paniers encombraient tous les abords de la gare. Malgré mes précautions, je heurtai du pied un panier de fraises qui se renversa à demi. Ce fut aussitôt un cri de colère de la part du marchand; je lui offris une dizaine de sous, mais il me réclama une piastre (2 fr. 60). Cela me parut exorbitant et je m'en allai. Le bonhomme me poursuivait d'une manière peu agréable, malgré l'indifférence que j'affectais. Il ne me lâchait un instant que pour revenir plus pressant. Il me parla de la police, et je haussai les épaules. Comme l'heure du train approchait, il se calmait. Alors je lui proposai de me vendre pour vingt sous de fraises. Il se précipita vers son panier et m'en apporta tant que je dus l'arrêter. Je crois bien qu'alors je faillis lui donner sa piastre... mais il avait été trop désagréable.

Celaya, où l'on passe un peu plus tard, est le pays des bonbons, comme Queretaro est le pays des opales, et Aguas Calientes, celui des broderies. Le train est assailli de vendeurs qui passent leur vie le long de la voie, à toutes ces stations. Ici, ils attendent le passage des trains pour bourrer les voyageurs de pâtes de fruits de toute espèce, plus ou moins fades. Peu leur importe, à eux, que le train soit ou non en retard. On s'explique bien l'encombrement des gares mexicaines par ce fait que la voie ferrée constitue un débouché très important pour le commerce local. C'est peut-être même actuellement le débouché le plus important.

Ce n'est que lorsque le réseau des chemins de fer sera plus complet, et le Mexique plus développé et

plus peuplé, que les produits locaux trouveront leur écoulement sur place. En attendant, le voyageur prudent attend le dernier moment pour acheter, sachant bien que les prix baissent à mesure que le départ est imminent. C'était le cas pour mes fraises.

CHAPITRE VI

MEXICO

En arrivant à Mexico, il me semble que je suis de retour en Europe : je trouve une grande gare, pleine de monde, un encombrement de bagages, des fiacres, enfin tous les bienfaits de la civilisation. Les fiacres sont plutôt des landaus, mais fort ordinaires, et donnent les mêmes illusions que ceux de Durango. Pour cent voyageurs qui débarquent, il y a dix fiacres, et il faut attendre des heures pour qu'il en arrive d'autres, à force d'envoyer des gens à la découverte. Les cochers de Mexico sont, paraît-il, comme les Orientaux, indifférents à l'argent.

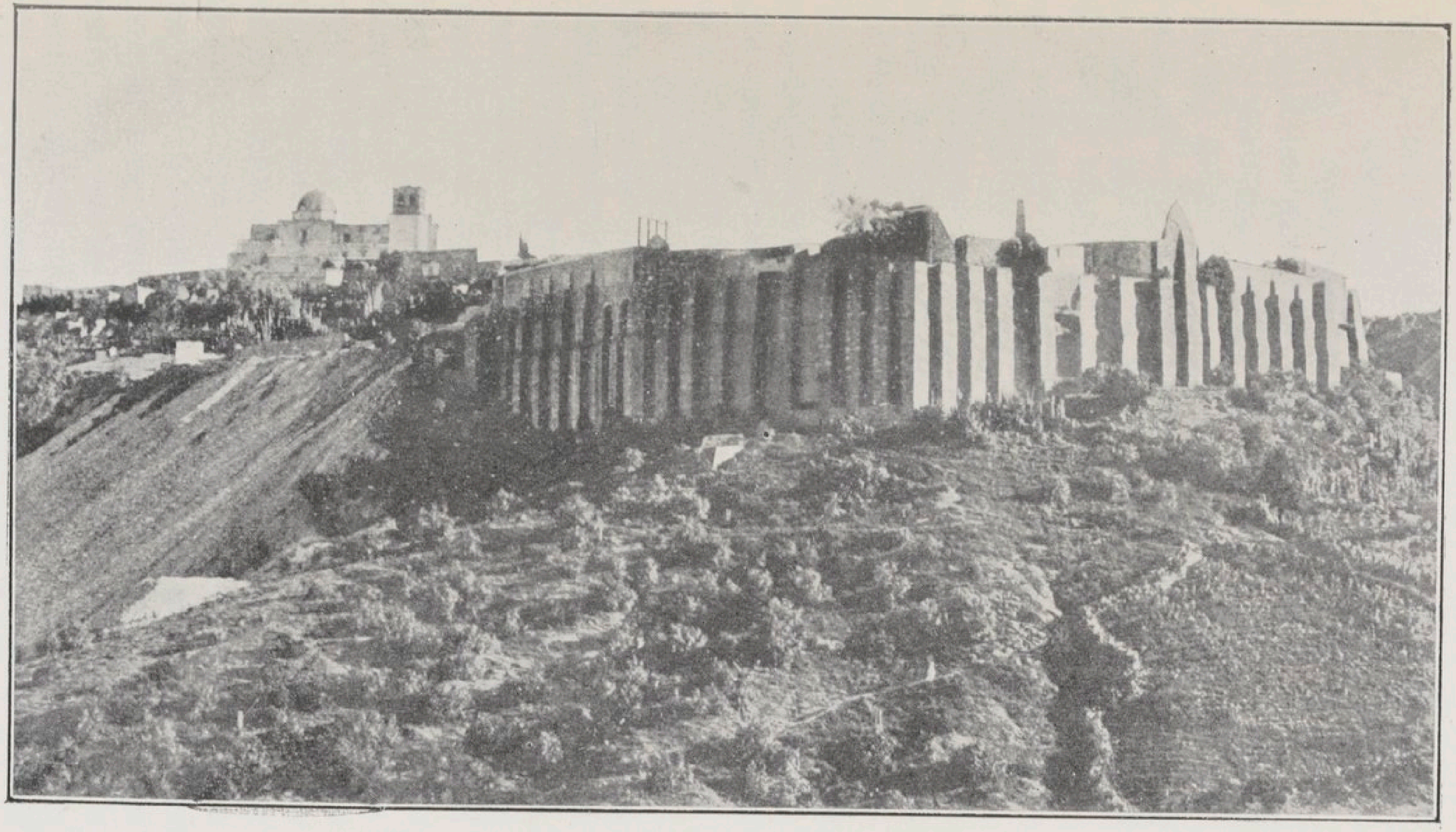
Enfin j'ai un fiacre, et je lui donne l'adresse d'un hôtel français qu'on m'avait recommandé comme tranquille. Mon cocher part sans hésitation; mais plus nous avançons, plus il ralentit, puis il me redemande le nom de l'hôtel. Ce nom ne lui rappelant rien sans doute, il interroge les passants. Heureusement on le renseigne et nous arrivons. C'était un hôtel en effet fort tranquille, même si tranquille que je ne fus pas fâché de le quitter pour trouver ailleurs des compatriotes. D'ailleurs je ne restai que deux semaines à Mexico.

Bien que les grandes villes se ressemblent toutes, on ne tarde pas à trouver à Mexico un aspect caractéristique, dû à sa situation, à son climat, et au goût de ses habitants : Espagnols, Indiens et métis.

D'abord, à cette latitude, entre les tropiques, on est frappé de ne découvrir nulle part le costume blanc ni le casque colonial. Tout le monde porte du drap, car il fait frais à l'ombre, et le soleil n'est point brûlant; les matinées et les soirées sont fraîches, il serait dangereux de prendre froid. C'est que la température ne varie que de 13 à 18 degrés, en raison d'abord de l'altitude, qui dépasse 2 200 mètres, et ensuite du voisinages des deux immenses volcans, le Popocatepetl et l'Ixtaccihuatl, qui ont 5 à 6 000 mètres.

La situation est une des plus pittoresques qui soient au monde. Mexico occupe le centre d'une immense plaine entourée par de hautes montagnes, de telle sorte que l'écoulement des eaux en est assez difficile. C'est ce qui fait qu'autrefois cette plaine était presque entièrement recouverte par les eaux et que même, depuis la construction de la grande ville, les inondations ont produit, notamment en 1552 et en 1629, de véritables catastrophes.

Pour s'expliquer le choix de cet emplacement, on est obligé de s'en rapporter à une légende des Aztèques. C'était un peuple errant : en arrivant sur les bords du grand lac qui couvrait cette plaine, et qui s'appelait le lac Texcoco, ils cherchèrent un lieu de campement sur les rochers qui émergeaient des eaux. Sur l'un d'eux, où poussaient des cactus, ils virent un grand aigle, les ailes déployées, essayant d'échapper à un serpent qui lui mordait les pattes. Or les Aztèques regardaient l'aigle comme le symbole de leur vie errante : sa présence forcée sur ces rocs leur parut donc comme d'un heureux augure pour s'y installer. Ils fondèrent une ville, qu'ils appelèrent Tenoxtitlan, signifiant l'aigle sur le cactus; et la légende est retracée sur les monnaies mexicaines, comme sur le drapeau national mexicain. Elle est devenue l'emblème du Mexique.



GUANAJUATO — MINE DE MELLADO

Mon séjour à Mexico a été si court que je n'en puis parler longuement. Cependant les églises y occupent une place importante, et je ne puis m'empêcher d'en dire quelques mots, surtout de la cathédrale.

Bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple aztèque, la cathédrale de Mexico est un vrai monument. L'ensemble en est extrêmement harmonieux, et donne une impression de paix et de grandeur; l'immense place qui s'étend au-devant des deux tours, largement écartées, augmente encore cette impression. Cette cathédrale date de 1573, et fut achevée en 1625. Les tours, dont le sommet imite gracieusement la forme d'une cloche, ne furent terminées qu'en 1791 : elles ont 78 mètres de haut, et les voûtes de l'église 55 : la longueur intérieure est de 125 mètres. Le dôme, avec ses deux étages, a une allure gracieuse très originale. La façade est en marbre blanc et porte des statues de saints et de grands hommes d'Eglise.

La grandeur du monument apparaît dès l'entrée. Vingt colonnes subdivisées en colonnettes séparent la voûte principale des deux nefs latérales, où se trouvent quatorze chapelles : dans l'une d'elles repose Iturbide, le premier empereur du Mexique. Le chœur, entouré d'une grille de bois sculpté, est relié à un autre autel placé entre les colonnes les plus proches de l'entrée, par un large passage enfermé dans des grilles richement ciselées : ces grilles sont formées d'un alliage de cuivre, or et argent, et portent des anges du même métal tournés vers le passage, et qui semblent regarder la procession des officiants, lorsqu'ils vont d'un autel à l'autre. Ce genre de décoration est très heureux, pour donner aux cérémonies une majesté particulière, et les Espagnols n'étaient pas gens à s'en faire faute, pour augmenter leur prestige aux yeux du peuple mexicain. D'ailleurs l'église de Mexico

possède un des trésors les plus riches du monde.

La cathédrale est attenante à deux autres églises, également riches et anciennes, mais bien plus petites. L'une d'elles, consacrée aux âmes du purgatoire, détient un record, ce qui est inévitable en Amérique : c'est le record des messes dites par une seule personne : le père Don Cayetano Gil de la Concha, est mort à quatre-vingt-sept ans, après avoir dit 45 324 messes. A une messe par jour, cela représente cent vingt-quatre ans!

Une remarque curieuse a été faite au sujet des façades d'églises mexicaines, c'est que tandis que les plans et les dessins sont l'œuvre d'architectes espagnols, l'ouvrage a été exécuté très souvent par des Indiens; l'étrangeté de leur ornementation, qui est très difficile à interpréter, et qui ne ressemble à rien de connu, nous donne comme les traditions de l'ancien art indien. Le plus étrange, c'est que dans tout le Mexique, il n'y a pas deux édifices qui se ressemblent, au point de vue des détails surtout. L'ensemble est remarquable par l'aisance, la grandeur, la grâce aérienne, la fantaisie; les détails suivent toutes ces fantaisies, de façon qu'ils paraissent en faire partie, tout en gardant un caractère personnel, ce qui vraiment frappe d'admiration. Quelle différence avec la froideur de tant d'églises modernes, même en Europe, où on dirait que le protestantisme a imprimé sa sécheresse et sa banalité! La foi catholique a seule possédé cette puissance inexplicable d'animer les pierres, de façon à les rendre belles, et à inspirer une sorte d'amour, l'amour étant, après tout, la *pierre de touche* de toute œuvre d'art.

C'était une époque merveilleuse, de courage aussi bien que de foi, que celle qui, au Mexique, couvrait les villes, et jusqu'aux sommets des montagnes, de ces monuments élégants et grandioses, d'un style où l'art

italien s'allie à l'art mauresque et au travail indien. C'était une vraie Renaissance, grâce à laquelle le Mexique est seul en Amérique, à posséder une période d'art comparable à notre moyen âge.

Les églises ont ceci d'admirable, qu'elles sont des monuments où toute une population a accumulé les trésors d'art plastique de son époque, et d'un art que la foi a porté à sa perfection. Mais elles ont en outre su concentrer l'essence des autres arts, de la musique à la poésie : en Europe, on peut presque dire que les plus grandes merveilles musicales des compositeurs ont été consacrées à la religion et à la foi, la preuve en serait facile. Mais la littérature et la science même, quoi qu'on en ait osé dire, ont été sous l'abri de l'Église, pendant tout le moyen âge; les plus grands hommes de science ont possédé l'esprit religieux, jusqu'à Cauchy et Leverrier. C'est faire preuve d'ignorance et d'ingratitude, de la part de certains savants surtout, que de dire le contraire, de traiter la religion avec mépris et de vouloir la chasser de partout. Jusqu'ici, au Mexique heureusement, la religion est fort respectée, malgré les erreurs qu'elle a pu commettre : on confond trop facilement les idées religieuses avec les hommes qui les pratiquent. Les moines espagnols ont été tentés parfois de jouer non seulement le rôle de grandes Compagnies de colonisation, en y faisant intervenir des motifs religieux, mais même de jouer un rôle politique par l'Inquisition. Ce sont des fautes qui ont été expiées, mais les églises mexicaines restent debout, et on peut admirer sans anxiété, je pense, pour l'avenir, la variété et la noblesse de leurs façades : car malgré le mouvement antireligieux, il n'est pas question de détruire les cathédrales en France actuellement. On est plus ardent au Mexique, et il ne faudrait pas qu'on en arrive là, par suite d'une

admiration exagérée pour la France, à cause de l'intelligence et de l'esprit que le monde entier lui attribue.

Voici une petite anecdote sur une église de Mexico. L'église Santa Térésa la Antigua dut son origine à un procès. Un certain don Luis de Rivera laissa une partie de sa fortune pour construire un couvent de religieuses. Les héritiers ne se pressant nullement d'accomplir cette volonté, l'archevêque leur fit un procès : il obtint l'argent et les propriétés nécessaires : terrains et maisons. Les locataires refusant d'évacuer les maisons, l'énergique évêque pénétra dans la cour intérieure la nuit du 4 juillet 1615, construisit un autel, et suspendit des cloches. Au matin, les cloches sonnèrent, et tout le monde fut informé de la prise de possession. Les locataires durent partir, et moins d'un an plus tard, le couvent était organisé. L'inauguration eut lieu en présence du vice-roi, et une des dames d'honneur de la vice-reine fut si impressionnée qu'elle entra au noviciat.

Des monuments civils de Mexico, le plus remarquable est le nouveau palais des postes, de style mauresque. Ce style convient merveilleusement au pays, au climat et au tempérament mexicains. Quel dommage que, dans nos colonies africaines, on n'ait pas songé à ce style si élégant et fleuri, pour nos palais officiels! J'en dirais autant pour nos églises africaines! Au Mexique, on a encore d'autres ressources, on pourrait trouver un style original en ressuscitant celui des vieilles ruines aztèques et autres, bien antérieures aux Espagnols. C'est un peu monotone, mais solennel, et très agréable en pays chauds, ces puissantes murailles, et les motifs de décoration sont très originaux.

Le château de Chapultepec, où réside le Président du Mexique, est plutôt une villa moderne, au-dessus d'un rocher. Elle est même si moderne qu'un ascen-

seur électrique hisse les visiteurs de marque à travers un puits pratiqué dans le rocher, jusque dans le salon de réception. Le passage existait déjà du temps de Moctezuma, qui avait là aussi une petite résidence. Il paraît qu'il intriguait fort ses sujets un peu naïfs, en faisant si rapidement l'ascension, qu'il paraissait être à la fois en bas et en haut. Le médecin volant, de Molière, n'en faisait même pas autant.

Les environs de Mexico sont fort jolis, Mixcoac et Tacubaya sont de vrais parcs et jardins fleuris. On montre un arbre du tronc duquel jaillit une source. On se passionne pour des combats de coqs, où les enjeux sont invraisemblables. Il n'y a que la grande salle de jeux de Tacubaya pour donner un spectacle encore plus curieux, sinon passionnant.

Il y a aussi certains endroits jadis habités par des moines, ou témoins de légendes vénérées par les Indiens, dont je ne dirais que peu de chose si certains auteurs américains ne les traitaient avec autant d'injustice et de mépris que d'absence d'esprit. Il y eut autrefois un couvent de Carmes à El Desierto; c'est maintenant une ruine, où l'on va à cheval, car elle n'est pas très accessible. Ces moines avaient fait de leur jardin un lieu agréable, avec des roses et des jasmins, ce qui n'est pas défendu; et ils avaient creusé ou agrandi des cavernes, dont ils avaient fait des lieux de prière et de pénitence, par analogie avec les solitaires du désert. Il n'en faut pas davantage pour qu'un protestant vienne de haut les traiter d'hypocrites, qui se retirent du monde pour attirer le monde à eux, et lui faire admirer leurs disciplines, leurs haires, leurs cilices, et *autres jouets du même genre*. Il est facile de se moquer de ce qu'on ne peut faire soi-même, et la sainteté, surtout, paraît dépasser la portée d'esprit des hommes d'affaires, comme les raisins *trop verts* de la fable.

Mais voici le fait le plus extraordinaire des légendes mexicaines. Il faut dire d'abord que les Aztèques avaient, dans leur religion, la notion d'un Sauveur, qu'ils appelaient Malintzi, et de sa mère, une vierge, Tonantzin, à laquelle ils avaient consacré un sanctuaire sur la colline de Tepeyac, à 6 kilomètres de Mexico. C'est cette colline, qui est maintenant célèbre sous le nom de Guadelupe. Écartons tout d'abord l'absurde théorie qui veut voir un mythe solaire dans la tradition, commune à beaucoup de peuples, d'une vierge-mère. Celle-ci serait la terre, qui a produit sans être fécondée. Or c'est là une analogie avec le mystère du monde, et pas autre chose (1).

A ce sanctuaire de Tepeyac, les Mexicains faisaient des sacrifices humains, et quand ils n'avaient pas à lui offrir des ennemis vaincus, ils immolaient leurs propres enfants. Les historiens rapportent que les prêtres mexicains égorgeaient chaque année dans le pays jusqu'à vingt mille victimes. Voilà donc une religion qui a des traditions chrétiennes, et l'idée d'un sacrifice sanglant, mais ces idées sont perverties et dénaturées, jusqu'à devenir des atrocités sans nom à l'époque de la conquête espagnole.

Or voici les faits extraordinaires qui eurent lieu alors. Un jour, en 1531, un Indien, nommé Jean Diégo, faisant le tour de la colline, entendit des voix qui chantaient; une dame s'approcha de lui, et lui dit qu'un temple devait être bâti en son honneur sur la colline. Diégo alla raconter l'histoire à son évêque. Celui-ci, incrédule, lui demanda d'apporter une preuve de ce qu'il disait. Pour la seconde fois, Diégo revit la dame et lui transmit le message de l'évêque : « Va, dit-elle,

(1) L'idée d'une faute me paraît antérieure chez l'homme à l'idée de l'origine du monde, parce qu'elle est plus instinctive.

cueillir des fleurs sur ces rochers. » Et des rochers stériles surgirent des roses. L'Indien avait un manteau en fibres de cactus, ou de maguey, et que dans son langage, on appelle *tilma*. Il cueillit les roses dans sa tilma, et retourna vers l'évêque.

Au moment où il répandait ses fleurs aux pieds de l'évêque, sur sa tilma apparaissait l'image de la Vierge en brillantes couleurs. L'évêque plaça ce manteau indien dans son oratoire et se rendit sur la colline, où bientôt il fit commencer la chapelle actuelle, puis une église beaucoup plus grande au pied des pentes.

Cette légende a été étudiée à Rome, et du vivant des contemporains de Diégo, elle a été confirmée par les gens de la région. Cependant en 1667, Rome déclara superflu de donner un bref spécial au sanctuaire de Guadelupe, à cause de l'analogie entre son histoire et la croyance à l'Immaculée Conception; Léon XIII, amateur de poésie latine, a consacré une poésie à la Vierge de Guadelupe. La tilma a été examinée par des experts qui n'ont pu se prononcer sur l'origine des couleurs, encore claires et fraîches ; elle est conservée dans la grande basilique au-dessus de l'autel.

Cette basilique est d'une richesse extrême : l'autel est entouré de balustrades en argent, et deux hauts escaliers, avec des rampes d'argent, y montent de chaque côté. De grands tableaux représentent l'histoire de l'Indien. Il faut avoir vu cette église pour se faire une idée des fêtes colossales auxquelles elle a donné lieu en 1895, lorsque la tilma fut surmontée d'une tiare d'or et de diamants donnée par la population entière de Mexico. Lors des deux grandes inondations, cette image avait été promenée dans les rues de la ville, et la croyance populaire, qui lui a attribué le retrait des eaux, lui en est restée reconnaissante.

Quant à la vie à Mexico, je n'ai vraiment rien à en

dire : il m'a seulement paru qu'elle était très chère, plus chère même qu'à New-York. Cependant les hôtels n'y sont rien moins qu'extraordinaires; le seul qui ait une façade, l'Iturbide, est un ancien palais de cet empereur, mais l'intérieur est plutôt mesquin. Il y a des restaurants français fort fréquentés, il y a des automobiles qui changent de main avec autant de facilité que les fortunes minières se déplacent, dans ce pays de mines, où l'on tient surtout à éblouir. Cela n'étant point mon ambition, je ne me fis point prier pour partir un jour faire une nouvelle course à travers les montagnes.

CHAPITRE VII

DE MEXICO A TOLUCA

Nous partîmes en automobile, M. X. et moi, pour une course aux mines d'argent de Sultepec et de Temascaltepec. Il faisait à notre départ une matinée merveilleuse, pas un nuage au ciel sur le bleu duquel se détachaient les fins profils blancs des montagnes géantes qui bordent au sud l'immense vallée de Mexico. La route était bonne, et nous filions presque aussi doucement qu'une barque glissant sur l'eau, sur cette route sans poussière, à cette heure matinale. Quel pays merveilleux! Vraiment, de ce grandiose paysage, témoin de la glorieuse destinée de Fernand Cortez, s'évoquait naturellement un hymne comme celui de Vasco de Gama à la terre africaine.

Comme on comprend le rêve de ces conquérants légendaires, leur constance à vouloir se maintenir et vivre dans leur conquête! Ainsi Cortez brûle ses vaisseaux pour s'interdire toute pensée de retour : avec quelques centaines d'Espagnols, il fait crouler l'empire de Moctezuma, qu'il a eu l'habileté de diviser, en s'alliant avec des peuplades indiennes : il se montre à la fois le plus brave et le plus habile de tous. Mais son histoire est fort connue, ainsi que l'ingratitude de l'Espagne. C'est la rançon, car un conquérant déchaîne toujours de grands malheurs sur les peuples vaincus. C'est la loi du plus fort qui, décidément, nous domine;

d'ailleurs et heureusement, les châtiments profitent aux vaincus, ils les élèvent.

Le Popocatepetl a 5 400 mètres de haut : c'est un cône régulier, d'où parfois s'échappent encore quelques fumées ; il est assez facilement accessible. A ses pieds, on cultive tous les fruits, depuis ceux d'Europe jusqu'à ceux des tropiques, mangues et goyaves. Bien avant le sommet, les pentes assez fortes sont recouvertes de glace dans laquelle il faut tailler des marches pour grimper. Derrière la crête, qui est étroite, le cratère a 600 mètres de diamètre, et 250 de profondeur. Le fond de ce gouffre est un lac, près des bords duquel débouchent des soupiraux (*respiradores*), qui soufflent des vapeurs sulfureuses brûlantes, avec une telle force que les pierres lancées au milieu sont violemment jetées de côté. C'est une ascension que beaucoup de Français ont faite; elle est un peu longue, mais sans danger : on part de Puebla ou d'Ameca. La descente sur la glace est, paraît-il, aussi rapide qu'*excitante*, au sens américain du mot.

L'Ixtaccihuatl est un peu plus près de Mexico; il a près de 5 000 mètres, et son sommet n'a pas grand intérêt, il est plutôt plat, aussi ne va-t-on pas le voir.

Au pied de ces montagnes, à Ameca, il se passe tous les ans un spectacle très étrange, paraît-il. On représente la Passion, ni plus, ni moins qu'à Oberammergau, et ce sont des Indiens qui réalisent ce drame. Sur une colline appelée Sacro Monte, vécut un moine, frère Martin de Valence, qui le premier évangélisa les Indiens. Ceux-ci eurent pour lui tant de respect et d'affection, qu'ils l'ensevelirent dans une grotte où il se tenait habituellement, et lui bâtirent une chapelle ; ensuite ils commencèrent à figurer la Passion. Actuellement des milliers de pèlerins s'y rendent chaque année : le Crucifiement est d'un réalisme extraordi-

naire. Décidément le Mexique a des antiquités, un moyen âge, un art réaliste. A quand le Bayreuth indien?

De chaque côté de nous défilent à perte de vue des champs de *maguey*. C'est ce qui, au Mexique, remplace la vigne. Si la vigne, bien que gracieuse, est monotone, le maguey l'est bien davantage avec ses grosses feuilles charnues d'un vert clair, couvrant la plaine de ses interminables alignements en quinconce. C'est un cactus, *l'agave*, qui dépasse 4 mètres de hauteur, et dont la variété cultivée s'appelle maguey, ou aloès américain. Ses ressources sont immenses, mais éphémères. Il ne fleurit qu'une fois dans sa vie, qui pourrait être longue, si on ne lui retranchait ses plus belles années. Au bout de cinq à huit ans, lorsque la tige centrale, destinée à porter plus tard la fleur, commence à s'élever, on la coupe; alors il se forme une sorte de coupe, où s'amasse la sève, qui autrement aurait produit une longue tige. Ce suc, appelé *agua-miel* (eau de miel) ou pulque, donne jusqu'à 5 et 8 litres par jour pendant un ou deux mois. Tous les jours un péon, ou paysan, vient avec un âne chargé d'outres en peau de porc; il tient une gourde ou une pipette percée d'un trou à chaque bout, avec laquelle il aspire le suc de la plante et remplit ses outres. Celles-ci sont conduites à la ferme, d'où elles sont presque aussitôt envoyées sur le marché, car il faut boire l'agua-miel ou le pulque dans les vingt-quatre heures. Dès qu'il y a fermentation, c'est le *pulque* qui est déjà un peu amer. J'aime beaucoup l'agua-miel et le pulque, c'était notre boisson ordinaire à Temascaltepec; il est dommage pour cette plante que sa fraîcheur n'ait qu'un temps. Lorsqu'elle a donné tout son suc, elle meurt, mais pousse des rejetons à ses côtés; elle provigne d'elle-même.

Outre le pulque, le maguey donne le *mescal*, le

tequila, et la *tlachique*, trois liqueurs transparentes très fortes, qu'on obtient par distillation, soit de la racine, soit des feuilles inférieures après les avoir passées au grillage.

Enfin les fibres principales des feuilles donnent un tissu très solide, avec lequel les Indiens tissent leurs manteaux ou *tilmas*, et le reste des feuilles, qui n'a pas d'épines, sert d'aliment aux bestiaux. La plante est entièrement utilisée. Dans le sud du Mexique, le maguey devient beaucoup moins grand, et on en tire surtout le mescal.

Cependant nous commençons à gravir des pentes, nous traversons un village, nous faisons plusieurs lacets. Derrière nous, la grandiose vallée de Mexico s'étend à perte de vue, tandis que, peu à peu, nous arrivons à une cime. Nous allons traverser un col, ou plutôt deux cols, dont le long intervalle, solitaire et comme isolé du monde, s'appelle *las Cruces*, les Croix, à cause des nombreuses croix marquant les tombes des victimes des brigands qui infestaient autrefois ces montagnes. Les sapins envahissent les pentes, et le paysage prend un air complètement alpestre : jamais on ne se croirait au Mexique. C'est que nous sommes à 3 000 mètres d'altitude, sur la zone de séparation des eaux de l'Atlantique et du Pacifique.

Nous passons la cime, et nous descendons vers les lacs de Lerma, dont il a été question d'amener les eaux à Mexico ; mais il faudrait des tunnels et des travaux gigantesques, on a trouvé mieux et plus près, paraît-il. Ce qui était autrefois la grande ville de Lerma, le repaire des brigands, n'est plus qu'un village. Maintenant se dessine au loin la vallée de Toluca, avec la rivière qui semble une traînée d'argent, et au delà une haute cime neigeuse, le volcan de Toluca.

Le long de la route, M. X., qui vient du Guerrero,

ne perd pas une occasion de m'instruire sur le Mexique, il y a tant d'années qu'il le connaît! Il l'a parcouru en tous sens, à pied, à cheval et en automobile. Dans ce dernier véhicule, il a vu des chemins si affreux, même si étroits entre les rochers qu'il a dû faire de longs détours et faire porter à bras son auto. Pour descendre vers le Pacifique, on arrive parfois, paraît-il, *sans s'en douter*, en suivant d'étroits sentiers, au bord de crevasses qui ont 600 mètres de profondeur, de sorte que l'effet de l'abîme est encore plus extraordinaire. Ailleurs... mais laissons les choses fantastiques. Ici la transition sera suffisamment brusque : des sapinières, on passera à des rochers, et brusquement on se trouvera au milieu des bananiers et des plantes tropicales.

M. X. possède un palais à Mexico et un château sur les bords d'un lac aussi beau que les lacs italiens, mais plus grand; seulement ce lac est peu profond. Voilà, c'est bien la profondeur qui manque en Amérique, ce n'est pas la grandeur, ni même l'exagération, et cela suffit pour l'importance de l'effet, pour le bluff, dirait-on!

Ces mineurs qui ont des palais et des châteaux me rappellent l'histoire de ce fameux José Laborde, un ancien mineur mexicain, Français d'origine, qui fit plusieurs fois une immense fortune, à Zacatecas d'abord, puis dans le Guerrero. Au Guerrero, il fit mieux qu'un château, il bâtit à Taxco une cathédrale au milieu des montagnes; sans chercher l'effet, il l'obtint, car celui de cette vraie cathédrale est décuplé par le paysage grandiose et la claire atmosphère. Son autre chef-d'œuvre, ce sont ses jardins de Cuernavaca. Ils imitent ceux de Versailles avec leurs terrasses, leurs lacs, leurs cascades, leurs avenues. José Laborde fut créé comte de la Borde, après avoir retiré de ses

mines des sommes fabuleuses, qu'on évalue à près de cent cinquante millions. Décidément les mines de son époque devaient être riches, car actuellement qu'on exploite autrement vite, les plus riches mines ont de la peine à produire autant en trente ou quarante ans.

Le temps a passé comme l'éclair, quand nous entrons dans Toluca, par d'immenses avenues. Bien que très ancienne, cette ville paraît toute neuve, avec ses maisons blanches, ses belles places et ses jardins. Il y a même un excellent hôtel où ronflent des groupes d'autos : c'est que la route Mexico-Toluca est la seule actuellement au Mexique. Toluca est la capitale de l'État de Mexico, car Mexico, comme Washington aux États-Unis, forme le district fédéral. L'hôtel du Gouvernement, le plus beau de la République, a été construit sur l'emplacement d'un palais de Cortez.

Le marché, sous ses arcades de style pompéien, frappe par la variété de ses produits ; c'est que les terres chaudes ne sont pas loin, mais l'altitude, voisine de 3 000 mètres, suffit à rafraîchir le climat de Toluca.

L'église date de 1585 et renferme le plus vieil orgue du Mexique, je ne puis dire s'il est encore bon ; j'en ai vu de moins vieux qui ne l'étaient plus, bien que touchés autrefois par des mains célèbres. Il y a quelques vieilles peintures, mais on ne peut tout avoir, le Mexique possède un Titien pourtant, dans un petit endroit qui s'appelle Tzin-tzun-tzan et n'a pourtant rien de chinois ; il est sous clef, et à la garde du curé, qui ne le montre qu'à des gens sûrs : c'est étonnant comme on est voleur au Mexique, il est vrai qu'on y est si pauvre, et qu'il est si facile de voler dans les mines riches. Le Mexique a des peintres originaux, il en est même un, Tresquerras, qu'on appelle le Michel-Ange mexicain. On ne saurait chercher plus haut un point de comparaison.

De Toluca, nous allons encore en auto jusqu'à San-Juan de las Huertas. Cela nous rapproche du volcan de Toluca que les Indiens appellent Xinantecatl : le fond de son cratère est occupé par un lac, et ses bords forment une cime aiguë qui n'a, paraît-il, que quelques mètres de largeur. Il a 4 600 mètres de haut et de la neige toute l'année, mais peu en été : l'ascension demande deux jours, mais n'offre aucune difficulté. Sous le blanc des neiges tranche le noir des sapinières qui garnissent les pentes. Nous traversons des cultures et des plantations d'agaves, puis nous longeons la longue rue de San-Juan, jusqu'à la gare du chemin de fer qui vient de Toluca. Ce chemin de fer à voie étroite va, paraît-il, être prolongé jusqu'à Sultepec, le long des pentes si pittoresques du mont Toluca; ce sera, depuis Mexico, une des voies les plus curieuses de tout le Mexique.

Le Mexique a toute une ceinture de volcans, du Pacifique à l'Atlantique, du mont Colima au mont Orizaba. Le Colima, sur le Pacifique, est le seul qui soit encore en activité; de ses deux cratères, l'un est toujours actif, l'autre se repose : il a eu des éruptions violentes et historiques. En certains endroits, fort loin même de cette ceinture volcanique, il y a des sources brûlantes, ou bien le sol tremble et sonne creux, il s'enfonce sous le poids d'un homme : on a pu en faire des descriptions terrifiantes, même dans des traités de géologie. L'éruption la plus célèbre du Mexique a été celle de Xorullo, à mi-chemin entre Mexico et Colima. Du milieu de champs d'agave et de cannes à sucre, surgit en vingt-quatre heures, dit Humboldt qui avait dû être pris d'un accès contagieux d'exagération, une montagne de 500 mètres de haut, couverte de petits cratères, comme des pustules sur une roche vitrifiée. En fait, l'éruption du Xorullo a duré quinze ans, et il

est formé de six cônes volcaniques le long d'une grande fissure. Ce sont les laves qui, en s'étageant, ont formé la montagne : il n'y a même pas eu de tremblements de terre, car les maisons qui existaient autour du volcan avant l'éruption sont restées intactes.

Le Mexique est pourtant sujet à de fréquents tremblements de terre, heureusement peu graves, mais cette ceinture de volcans, qui semble un prolongement de ceux des Antilles, ne laisse pas de causer quelques appréhensions, lors même que l'on croit que notre globe en se refroidissant devient plus tranquille. Il y a des géologues qui ne sont pas de cet avis.

Nous faisons encore une dizaine de kilomètres en auto, par un mauvais chemin de plus en plus étroit et coupé de fondrières, jusqu'aux bâtiments d'une ferme immense, grande comme un canton en France. C'est notre extrême limite et des chevaux nous y attendent. Mais comme il est 11 heures, avant d'entreprendre notre dernière étape, qui sera assez longue, nous prenons un repas fort agréable, bien que modeste, dans ce site entouré de bois.

Une chose frappe dans les villas mexicaines, c'est, avec la présence du *patio*, ou cour intérieure, l'absence de fenêtres à l'extérieur. De la sorte, les chambres sont le plus souvent parfaitement sombres. Comme le climat n'est pas assez chaud pour expliquer cette absence d'ouvertures, il faut bien croire aux histoires de brigands dont fourmille l'histoire du Mexique ; on se défendait contre eux en leur enlevant l'occasion de nuire.

TEMASCALTEPEC — PLACE DU MARCHÉ

CHAPITRE VIII

TEMASCALTEPEC

Depuis la ferme où nous déjeunions, nous avions 40 à 45 kilomètres à faire à cheval jusqu'à la petite ville de Temascaltepec. Comme le chemin est passable, nous comptions le parcourir en cinq à six heures. Ce chemin n'est accessible qu'à des chevaux ou à des chars grossiers, auxquels, dans les fortes pentes, on attelle une bonne douzaine de mulets, et même davantage, comme sur la route de Guanacevi où les mulets déjà nous avaient inspiré tant de pitié. Il n'y a ici aucune diligence, si grossière qu'elle puisse être, car de gros blocs surgissent fréquemment du milieu de la route.

Jusqu'au point culminant, appelé las Cruces (les Croix), la route traverse une région magnifique, tout ombragée de pins superbes, dans les intervalles desquels on voit parfois des montagnes, ou bien la cime neigeuse du mont Toluca : on se croirait en Suisse. Las Cruces n'offre de remarquable que quelques amas de rochers dans une petite clairière, avec une série de croix en bois fort grossières où, me dit-on, de pieuses Mexicaines suspendent ce qui a appartenu à leurs nouveau-nés. Pour le moment, en tout cas, rien ne se balance à ces croix et je me demande si cet endroit n'était pas, lui aussi, un rendez-vous des anciens brigands mexicains.

M. X., bien que sur la pente descendante de la vie, galopait et caracolait comme un jeune homme. Pour moi, mal habitué à ce galop continu des chevaux mexicains, et m'efforçant, sans grand succès, d'obtenir un trot plus doux, je me mettais en retard, et il me fallait galoper de plus belle pour regagner le temps perdu. Un Mexicain, chargé des chevaux, m'attendait obligeamment, et me donnait des conseils qui avaient le grave défaut d'être dans une langue a laquelle j'entendais peu de chose. Un jeune avocat de Toluca tenait compagnie à M. X., en paraissant composer au galop des plaidoiries. La beauté du pays et la chaleur agréable du soleil compensaient heureusement les petits inconvénients de la route, mais je perdais le fil des arguments de l'éloquent Mexicain.

Las Cruces est un point culminant, à 3 000 mètres d'altitude. A partir de ce point, on commence à descendre, et peu à peu, à mesure qu'on arrive dans le fond de la vallée, les pins s'éclaircissent pour laisser la place à des cultures et à de petits villages. Comme dans les montagnes russes, on remonte tout à coup brusquement pour redescendre plus vite encore. On traverse des ravins profonds, des *barrancas*, dans la langue du pays, dont le fond est semé de grosses pierres, et même de bancs de rochers.

Le chemin ne cherche nullement des pentes raisonnables, il va au plus court; on se demande comment peuvent s'en tirer les chariots de transports, mais ce n'est qu'une question de nombre de mules. M. X., qui paraît peu aimer les ingénieurs, nous raconte qu'un jour, un de ces professionnels faisait construire une usine dans ces montagnes; il voulut transporter les lourdes pièces de ses machines par la méthode savante du petit chemin de fer portatif, qu'on construit à mesure et qu'on démonte ensuite.

Un Mexicain, voyant la peine qu'il se donnait, offrit de faire ses transports pour une somme qui paraît dérisoire à l'ingénieur. Il accepta, et fut étonné de voir son travail exécuté, plus vite même qu'il n'aurait cru, à grand renfort de mules, et avec les chariots à roues pleines du pays, roues d'un modèle antique, s'il en fut, mais en rapport avec les conditions non moins antiques du pays. Le Mexicain se contente de peu, mais avec l'invasion des Américains, il va devenir plus ambitieux.

Nous passons le village d'Albarranes et son église perchée sur un rocher : les petites maisons mexicaines paraissent assez propres; puis la chaleur augmente sur la route poudreuse, tandis que je me demande comment elle ne suffit pas pour interrompre les chaleureuses tirades de l'avocat, qui gambade toujours.

Cette route commence à me paraître longue, lorsqu'en essayant de regagner un petit retard, j'ai l'agréable surprise de voir M. X. et l'avocat attablés sous l'auvent d'une cabane, et dégustant des oranges, tandis qu'une maigre fusillade retentit autour d'eux, comme un tonnerre d'opérette. C'est que de Temascaltepec, une députation est venue nous attendre. Du moins elle est venue attendre l'avocat qui, lancé dans la politique, venait voir ses électeurs. C'est curieux comme les mœurs se ressemblent en tous pays. L'Américain du Nord, lui, fait ici une différence. N'aimant pas le nègre, ni l'Indien, il a horreur du métis, et il traite le gouvernement mexicain de gouvernement de métis, voulant dire qu'il a une intelligence un peu supérieure à celle des Indiens, mais une corruption plus grande. Le métis a tous les vices des deux races, à une plus grande puissance. Il ne durerait pas, ni comme longévité, ni comme progéniture, s'il ne se renouvelait sans cesse. Le Mexique a cinq ou six mil-

lions d'Indiens, mais il a bien trois ou quatre millions de métis qui ont toutes les places. Pour moi, ceux-ci ne sont pas de vrais métis : le vrai métis est le produit du blanc et du nègre, ou de la race blanche et de la race jaune, mais l'Indien ne diffère pas tant de l'Européen du Midi; l'Européen lui aussi est un mélange de diverses races, mais toutes blanches.

On boit des orangeades fort rafraîchissantes, et on repart en cavalcade, nous sommes une quinzaine. Cette galopade fait une telle poussière que je bénis le ciel de rester en arrière avec mon fidèle Mexicain : étant donnés les défauts du métis, celui-ci doit être un Indien pour être fidèle.

Autour de nous, ce sont des montagnes boisées, tandis que de chaque côté de la route se creuse un ravin profond. La route s'avance en éperon et va plonger droit sur Temascaltepec, qui est au confluent de deux rivières. La pente est de plus en plus raide, et la chaussée devient pavée de galets ronds, ce qui ajoute à la difficulté de la descente. Enfin nous débouchons à l'entrée d'une rue étroite, bordée de maisons basses aux toits aplatis : telles devaient être au moyen âge les petites villes des Alpes avec le ruisseau coulant au milieu des rues en double pente. Nous arrivons sur une place ombragée de grands arbres, en face d'une église. C'est Temascaltepec, dont l'aspect est vraiment frais, agréable, réconfortant, je suis tenté de dire enchanteur, après cette longue route à cheval.

La région de montagnes où se trouvent Temascaltepec, Sultepec et Zacualpan, comme aussi celle qui se trouve à la frontière de l'État de Guerrero, est célèbre par ses anciennes mines d'argent, dont quelques-unes, arrêtées autrefois par des venues d'eau importantes, sont remises en exploitation plus ou moins heureusement.

Temascaltepec est surtout le centre d'un grand district agricole, prospère par son climat et la nature de son sol apte à toute espèce de cultures. Quant aux histoires de mines, elles ont aussi leur côté fabuleux, comme dans tout le Mexique. A la montagne appelée le Pênon del Rey, se trouve un gros filon de quartz dont on attribue la découverte à un mineur fugitif de Zacatecas. Pourquoi fuyait-il? Sans doute pour des vols, c'est l'histoire quotidienne. La mine fut, dit-on, si riche, que ce mineur, nommé Medina, eut sa grâce, et un document autographe du vice-roi pour le féliciter : on ne dit pas s'il fut annobli. Il fut plus heureux que les forçats fugitifs de Sibérie qui, eux, lorsqu'ils découvraient une mine, s'en voyaient chasser par des hommes d'affaires, malgré la peine qu'ils avaient eue, le titre de forçat enlevant toute espèce de droit de propriété; la Russie est en retard sur le Mexique.

J'ai fait à deux reprises un assez long séjour dans cette région, j'ai visité beaucoup de vieux travaux qui ont été importants, et dont l'histoire serait sans doute fort curieuse à connaître. En dehors des découvertes plus ou moins riches, que de recherches ont pu être infructueuses, que d'accidents ont pu se produire! Et que de gens n'ont plus d'yeux maintenant que pour les fortunes faites, et s'imaginent en voir partout! Les accidents sont fréquents : même en plein jour dans un pays si creusé de puits et de tunnels. Ici c'est un puits, en contre-bas d'un chemin muletier, et dans lequel un jour, pour un faux pas, un cavalier et son cheval sont précipités et littéralement broyés. Là ce sont deux mineurs qui tombent avec une échelle au fond d'un puits : l'un est tué sur le coup, l'autre a les jambes cassées, et reste deux jours sans nourriture à côté d'un cadavre, jusqu'à ce qu'on vienne le retirer. Sans être aussi malheureux, j'ai fait la triste expérience d'un acci-

dent de ce genre. Une échelle mal fixée m'entraîna dans une chute de quinze mètres entre des parois verticales, puis je restai une dizaine d'heures en compagnie des chauves-souris, avant qu'on vienne me rendre à la lumière : hélas ! la lumière du jour était tombée; mais malgré l'état plutôt triste où j'étais, je ne fus pas sans jouir un peu de ma rentrée à travers la montagne, aux lueurs d'une quantité de lampes de mineurs, tandis qu'à tour de rôle, ils me portaient sur un brancard. Il faut vraiment que le corps humain soit résistant, ou bien ce sont de ces cas où l'on est tenté de reconnaître le fait de la Providence.

Les mines de cette région ont la fâcheuse habitude d'être souvent inondées. L'une d'elles en a tant qu'on l'appelle Mina de Agua, *mine d'eau*. Les mineurs auraient préféré de beaucoup une mine de pulque.

Il paraît qu'autrefois l'exploitation de ces régions avait un certain caractère communiste : l'argent produit était partagé par moitié entre le capitaliste et le mineur. C'est Humboldt qui donne ce détail, il a visité Temascaltepec et même les anciennes mines d'argent situées à plus de 100 kilomètres à l'Ouest, à la frontière du Guerrero, et qui ont été tout aussi célèbres que celles-ci.

Un caractère particulier à la plupart des mines de cette région, et que d'ailleurs on retrouve en d'autres pays, est celui de former de vraies colonnes riches parfois si minces qu'on les appelle des *clavos*, clous, ou coins. Ces clous n'ont quelquefois qu'un ou deux mètres de diamètre, mais alors ils sont excessivement riches. Il arrive qu'entre deux clous de ce genre, le filon tient assez d'argent pour payer ses frais d'exploitation, et alors on enlève tout, ce qui produit des vides considérables entre des parois de roche verticale, distantes de un à 2 ou 3 mètres, rarement davantage.

C'est dans un de ces vides que j'eus la malchance de tomber. La profondeur de ces exploitations a très souvent atteint 80 mètres; en quelques endroits, elle est allée à 120 mètres : mais dans des mines récentes, où l'on a pu surmonter les venues d'eau, on a trouvé du bon minerai jusqu'à 200 mètres de profondeur et même davantage.

Les mineurs d'autrefois n'oubliaient pas la part de l'idéal dans leurs entreprises; ils élevaient partout des églises ou des chapelles, et Temascaltepec montre, outre quelques chapelles, plusieurs maisons d'une construction soignée, même élégante, dues à de petites fortunes faites par les anciens mineurs. On raconte que le gouvernement lui-même, très satisfait des taxes payées par les mines, lorsque les principales de celles-ci furent arrêtées par l'eau, fit des dépenses considérables pour permettre l'épuisement, de façon à ne pas arrêter les travaux.

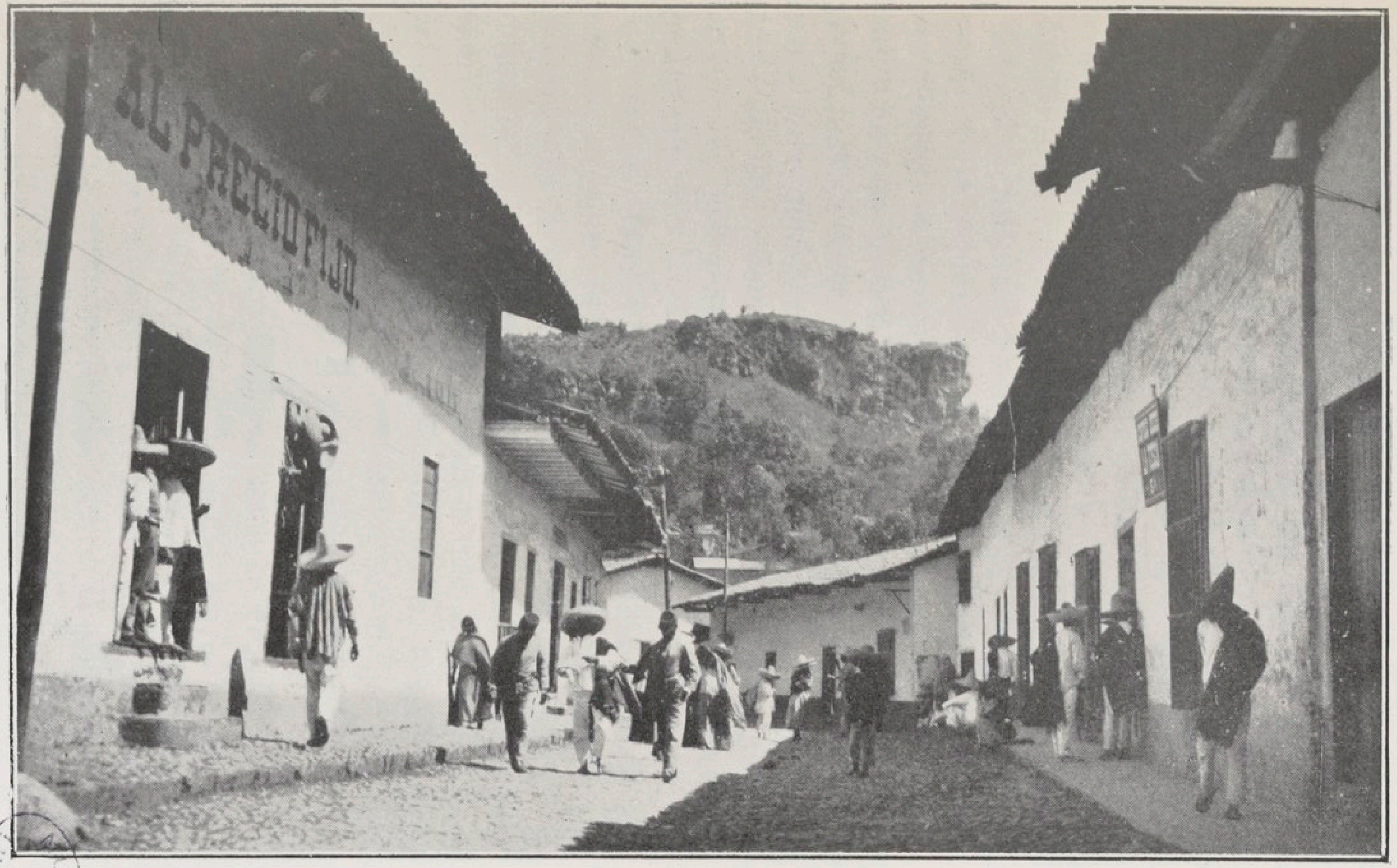
Je m'aperçois que je parle des mines avant de dire un mot de Temascaltepec, qui est pourtant fort pittoresque. Ce petit bourg est au fond d'un ravin, le long d'une rivière et sur des pentes escarpées, ne laissant guère place aux cultures, que sur la rive opposée. Avec ses toits rouges étagés, avançant largement sur les rues en pente et très étroites, avec ses arbres et ses jardins, son entourage de montagnes boisées, on dirait, même pour l'atmosphère, un joli site du Tyrol italien, ou des montagnes de Lombardie. A 1 800 mètres d'altitude on a la brise des Alpes, mais la neige ne tombe jamais; on a pourtant du givre en hiver, et des pluies torrentielles en été.

Au milieu de la place, ombragée d'arbres imposants par leur taille et leur feuillage, se trouve l'inévitable kiosque mexicain, la boîte à musique du dimanche. L'orchestre comprend une clarinette, une

flûte et des mandolines, il y a quelquefois un cornet a piston au trémolo avantageux et divertissant. Au bout de dix minutes, on connaît tout le répertoire; c'est un mouvement perpétuel, qui n'est bientôt plus qu'un bruit peu harmonieux, car les instruments oublient de s'accorder. N'importe, c'est de la vie. La musique mexicaine, oserais-je dire espagnole, n'existe guère plus que la musique américaine (c'est des États-Unis que je veux parler). Il n'y a que des étrangers qui aient découvert quelque chose dans le sens musical espagnol, comme Bizet avec Carmen, ou Balakiref et Moszkowsky avec leurs tableaux de genre et leurs danses. On dirait que l'âme des choses, comme celle des hommes, n'est pas toujours là où l'on est tenté de la chercher.

Sur la place se trouve le long bâtiment de l'administration et de la justice. C'est que Temascaltepec est un chef-lieu de trois mille habitants. C'est le centre d'un district agricole prospère, avec de nombreux petits villages. Les mines ont fait quelques fortunes, dont il ne reste plus guère que trois petites usines de traitement. Les Français et les Suisses occupent, grâce à ces mines et à l'industrie de l'huile et des moulins à farine, une situation particulière. Ils ont fondé la Rincon, la plus riche mine du pays; ils font marcher le Socorro qui le cède à peine au Rincon, et atteint 200 mètres de profondeur. Enfin ils remettent en valeur les vieilles mines de Mina de Agua et d'El Rey. Et l'on dira que les Français ne sont pas industrieux!

La grande place regorge de monde et de boutiques en plein vent tous les dimanches, et rien n'est plus curieux, brillant à l'œil, que tous ces Indiens en couvertures rouges, et vastes chapeaux pointus, à côté des boutiques que tiennent leurs femmes, sur le sol même, jonché de fruits et de légumes de toute sorte.



TEMASCALTEPEC — RUE DE ALLENDE

Il paraît que le soir, une bonne partie du petit profit de la journée s'en va dans les *pulqueries* où la pulque enivrante amène des disputes : la police intervient et plus d'un pauvre diable va passer sa nuit au poste.

Le gendarme mexicain est un type, d'ailleurs fort peu différent de l'Indien : rien de moins militaire que son costume, presque de même couleur que sa peau bronzée; il a un air misérable qui ne s'anime un peu que lorsqu'il aperçoit un pauvre diable pris de boisson. Alors il se précipite pour l'emmener, parfois non sans peine, mais le plus souvent sans cris. Le prisonnier fait les corvées et remplit, s'il est bien choisi, les poches des employés. Aussi est-il une aubaine pour le service. Il est parfois épique de voir des femmes disputer leur proie aux gendarmes, chacun tirant de son côté un bras ou une jambe de la victime, qui ne paraît pas savoir de quel côté il vaut le mieux faire œuvre de soumission.

Quant à l'administration, elle sait très bien de quel côté se tourner. Si le Mexique a renversé le pouvoir dominateur de l'Espagne dans sa fameuse guerre d'indépendance, il paraît avoir créé chez lui un autre pouvoir, celui de l'argent. N'était-ce pas inévitable, avec tant de mines d'argent? Et non moins inévitable, en créant un nouveau gouvernement de métis? Mais j'ai déjà parlé de cela, et il y a autre chose à admirer au Mexique.

J'admire l'Indien d'abord, avec sa frugalité et son courage à porter le poids d'un travail journalier pénible, qu'il soit péon, ou mineur, ou qu'il apporte des terres chaudes les fruits qu'il vend à si bas prix. Vis-à-vis du moindre fonctionnaire, il est exactement comme était notre *vilain* du moyen âge en face du plus petit seigneur, taillable et corvéable à merci. Et il ne se plaint pas, ce qui d'ailleurs serait inutile. J'ai

admiré aussi certain chef de travaux de mine, plus passionné pour sa mine que pour sa famille même, au point d'avoir toujours sa caisse vide. Quelle différence entre lui, il était Allemand, et certains directeurs de mines, des Américains, ceux-là, anciens dentistes ou avocats, contents de bavarder d'un air pompeux sur des sujets qu'ils n'ont vus que dans des livres, et tels que j'en ai vu en plus d'un endroit! Le *bluff* américain sévit au Mexique. Car aux États-Unis, il cesse peu à peu d'avoir cours, il commence à être percé à jour, aussi fleurit-il d'autant plus dans la petite République sœur. Nul ne se demande s'il est capable de remplir une situation, on la prend d'abord, et puis on la garde, et on acquiert de l'expérience aux dépens des autres. Espérons que le bluff ne servira pas trop longtemps au Mexique, que les Américains eux-mêmes y mettront bon ordre.

Le sud du Mexique, jusqu'ici, était resté relativement indemne du bluff américain, mais il en est envahi lui aussi. C'est que c'est la région où la race et les traditions ont gardé le plus d'originalité, et les Américains ne peuvent souffrir l'originalité chez les autres, ils font tant d'efforts, eux, pour paraître extraordinaires! Que ne se contentent-ils de briller par leur travail, la puissance de leurs conceptions, leur audace dans les entreprises, de mines surtout? Ils se rendent compte que c'est là un travail de fourmis, que leurs cités, leurs maisons sont des juxtapositions de cellules, mais ils veulent faire croire qu'ils font davantage, qu'ils sont artistes, qu'ils savent chanter. Non, c'est là revanche de la cigale. Le Mexique a un art, des traditions; il y a plus de poésie dans un sombrero mexicain que dans tout le bluff américain.

Le bluff n'est qu'une forme de l'exagération, mais si forte et si outrecuidante que parfois elle touche à la

naïveté. Comme le Mexique est à l'ordre du jour, aux États-Unis comme ailleurs, aucun dithyrambe ne coûte aux Jonathans. Je lisais à Temascaltepec un nouveau livre, fait par un Américain. C'est soi-disant un livre technique sur les mines de Pachuca, qui constituent le *Trésor du Mexique*. Ce livre est un chef-d'œuvre, depuis sa couverture rouge aux lettres d'argent, jusque dans ses détails financiers. Le Mexique étant catholique, la première gravure est un sujet mystique; rien de plus spirituel, n'est-ce pas, que de mettre les mines sous la protection des saints? Ensuite il faut bien faire l'éloge des Américains qui ont daigné s'occuper des mines de Pachuca, *pour de l'argent* d'ailleurs, aussi sont-ils dépeints comme sortant des meilleures écoles du monde entier et possédant l'expérience et les capacités des premiers cerveaux du globe terrestre. Quel cadeau pour Pachuca!

Ensuite Jonathan a découvert une nouvelle manière de vendre les mines. Il invite les acheteurs à venir les voir, à leurs frais bien entendu, et il leur montrera absolument tout, quand même ces acheteurs n'auraient jamais rien vu, ni mines, ni machines; évidemment ils n'y comprendront rien, ce qui sera parfait.

Enfin Jonathan étale naïvement le bilan de ces sociétés, où l'on voit que les obligataires sont seuls propriétaires de la mine, tout en se payant d'avance de leurs débours par la vente des actions qu'ils ont reçues *gratuitement*. Inutile de dire l'énorme disproportion du capital-espèces. Vraiment en Europe, nous sommes en retard. Toutefois cela suppose aussi au public du Nouveau monde quelque caducité d'esprit, pour donner dans de pareils panneaux : le nouveau monde a marché à pas de géant, mais cette marche a dû le fatiguer; il ne fait plus de nouvelles découvertes chez lui, il lui faut le Mexique.

Peut-être l'Europe découvrira-t-elle bientôt que ses vieilles mines abandonnées n'ont point été exploitées à pas de géant, et qu'il y reste beaucoup à faire; avec le système du bluff américain, elle pourrait très bien ressusciter certains de ces vieux corps de minerai, qui passent pour irrémédiablement perdus et épuisés, mais qui ne sont peut-être qu'à demi étouffés sous l'amas de préjugés dont on les a recouverts.

J'ai parlé de Mina de Agua et d'El Rey. Pour cette dernière mine, j'ajouterai que j'y ai observé en certains endroits le travail au feu qui a dû être pratiqué par les Indiens avant l'arrivée des Espagnols. Ensuite j'ai remarqué de véritables crevasses aux parois polies, ayant des pentes de plus en plus fortes jusqu'à devenir des puits de 100 mètres de profondeur, avec de l'eau au fond. Je n'ai pu me rendre positivement compte si ces vides, qui sont dans le filon, et à la suite de vieux travaux, ne sont pas cependant des vides naturels. Ce sont aussi des repaires de chauves-souris. Autre rapprochement, moderne : certaines grandes excavations, faites de main d'homme pour enlever des *bonanzas*, sont pour la voix d'une résonance merveilleuse, je regrettais de n'avoir pas un Caruso sous la main, assez riche en même temps pour acheter des mines : un simple violon pourtant aurait suffi pour remplir ces bonanzas d'une non moindre richesse, bien que ce ne fût qu'une richesse de son.

L'Espagnol n'a pas le sens du bluff. Si quelqu'un n'est pas bluffeur, c'est bien don Quichotte. Pourtant il exagère, lui aussi, et bien des Espagnols ont leur manière d'exagérer, moins dangereuse pour les autres que celle des Américains du Nord. Il y avait à Temascaltepec un jeune ingénieur qui ne perdait pas une minute de 7 heures du matin à 7 heures du soir : à peine prenait-il le temps de manger. A sa

porte, et dans son bureau, on lisait : *Silence ; on est prié de ne pas parler à l'ingénieur*. Néanmoins, quand il prenait la parole, il ne se faisait pas trop prier, c'était pour quelque temps. Et non seulement il parlait, mais pour mieux se faire comprendre, il gesticulait de tout son corps. Sa mimique était telle, avec sa tête enfoncée dans les épaules, pour mieux en jaillir ensuite et accentuer ses mots que, suivant l'expression imagée d'un auditeur un jour, il avait l'air de parler avec son estomac. Et involontairement je me le représentais comme un de ces personnages de l'Odysée, privés de tête, avec un œil au milieu de la poitrine.

Avec tout cela, ce n'était pas un bluffeur, loin de là, et sa conversation n'était pas ennuyeuse. C'est d'ailleurs beaucoup plus par la fréquentation des Espagnols et des Mexicains, que par celle des gens d'affaire américains ou autres, souvent intéressés à tromper, que j'arrivai à me rendre un compte exact, ici et ailleurs, des mines d'argent du Mexique. Il faut voir beaucoup pour voir juste.

CHAPITRE IX

LE GUERRERO ET L'OAXACA

Je rencontrai un jour, sur la place de Temascaltepec, un personnage très intéressant : il est inutile de dire que c'était un Français. Car d'abord, la similitude de langue permet une plus grande pénétration de pensée; ensuite je commence à croire que les étrangers n'ont pas tort de nous trouver le peuple le plus spirituel de l'univers. Il y a une immense différence dans la manière d'envisager les choses, entre les Français et les autres : nous avons, grâce peut-être à notre culture intellectuelle, des points de vue plus généraux et, partant, plus intelligents. Et la culture de l'esprit ajoute tant d'intérêt à la conversation! Est-ce pour cela que les étrangers savent si rarement causer? Mais de plus, il se trouva que nous avions des relations communes en Afrique, et de là naquit une confiance réciproque.

Il me fit passer de charmantes soirées à me lire un petit roman de sa composition sur le Mexique, un roman fort original, sur la crédulité, et où les traits de mœurs, les dialogues, les descriptions, avaient une saveur toute mexicaine. En outre, et voilà où intervenait la culture grecque et latine, cet ouvrage avait une poésie simple et tranquille rappelant, chose rare, celle du vieil Homère, qu'il savait par cœur, en grec. C'est qu'il y a de la ressemblance entre les Grecs et les

Mexicains, ne serait-ce que par la simplicité de la vie. Rien de plus curieux que ce héros du roman, arrivé à ne plus faire qu'un être avec son cheval, de façon que pour lui, le voyage n'existait plus, il était le centre du monde, et les paysages défilaient devant lui, comme au cinématographe, mais avec la lenteur antique, en des phrases cadencées où les noms mexicains, si harmonieux, avaient une allure hellénique. Où sont les Américains qui savent *l'Iliade*, et surtout en comprennent le sens? Il n'y avait dans tout le pays qu'un docteur allemand pour soutenir une discussion avec ce Français, son érudition grecque et ses douze ou quinze ans d'expérience mexicaine.

Le résultat de nos conversations fut que je pris un certain intérêt à des mines situées à faible distance, dans le Guerrero, mais tout près de la frontière de l'État de Mexico, les mines du Vadeliste. On peut s'y rendre en deux à trois jours à cheval, depuis Temascaltepec.

Ces mines me font à regret négliger la poésie homérique, mais celle-ci ne peut suffire à nourrir, même un poète, au Mexique. Elles furent découvertes sous le vice-roi Enriquez de Guzman, comte de Alva de Aliste, dont leur nom est dérivé. Les historiens disent que ce fut l'événement le plus considérable qui se produisit durant cette vice-royauté.

Avec les bénéfices que lui donnèrent ces mines, le comte Alva de Aliste fit d'abord une fortune, puis il fit construire la cathédrale de Cutzamala, le plus beau temple de toute la région. On peut le voir à 9 lieues de distance, depuis l'endroit qu'on nomme « las tres Peñas », près de Rosario.

Le comte Alba fit encore don à Morelia de ses fameuses cloches, et passa pour avoir gagné 9 millions de piastres, soit près de 24 millions, avec les anciens

cours de l'argent, et cela en trois à quatre ans.

Les mines du Vadeliste furent plus tard le théâtre des exploits du colonel Aparicio, un révolutionnaire connu. Son quartier général était la montagne des Hipericones, et les souterrains des mines lui servaient de cachettes. Sous la présidence de Manuel Gonzales, ce brigand terrorisa le sud de l'État du Mexique et les montagnes de Cutzamala. Un jour, il fit fusiller tous les membres du conseil municipal de Tejupilco, localité peu éloignée de Temascaltepec et ancien chef-lieu du district. Lors de son arrivée au pouvoir, le général Porfirio Diaz lui déclara la guerre, le vainquit et le fit fusiller. Il parut alors un décret, d'après lequel personne n'avait plus le droit de dénoncer aucune mine sur la montagne du Vadeliste; le ministre Pacheco se réservait pour lui-même un territoire de 20 kilomètres carrés.

A la mort seulement de ce ministre, les mines purent être dénoncées à nouveau. On voit encore les anciennes fonderies et les ruines des anciennes localités habitées par les mineurs. Étant donnée la richesse des filons, une reprise ne se fera pas attendre longtemps. De Temascaltepec, la route qui y mène est très fréquentée, elle passe à Tejupilco, à El Salitre, descend à 700 mètres d'altitude au Paso de San Juan où il fait très chaud, pour remonter bientôt à 1 300 mètres à El Rodeo et à 1 700 mètres à San Cayetano.

Du Vadeliste, qui jouit d'un climat merveilleux et de sources délicieuses, on redescend facilement à la grande rivière de las Balsas, qui passe à la coquette petite ville de Coyuca, et se jette dans le Pacifique près de Petatlan, dans la baie de Zihuatanejo. Petatlan est célèbre par une statue du Christ, un type curieux de l'art et de l'esprit mexicains. Quant à Zihuatanejo, c'est une baie destinée à un avenir important, grâce

au voisinage de grandes mines de fer appartenant à une Compagnie américaine. Les terrains du port ainsi qu'une immense hacienda voisine appartiennent à la Compagnie française d'Inguaran, qui pourrait compenser par leur vente le défaut de richesse que pourraient présenter ses mines de cuivre. C'est ainsi que, plus on a d'argent, plus on peut en gagner, parce qu'on se trouve en avoir lorsque les occasions se présentent.

Le Guerrero possède également près de la frontière de l'État de Mexico un autre district argentifère, plus célèbre encore que celui du Vadeliste. C'est celui de Taxco. On s'y rend en trois jours à cheval, de Temascaltepec, par Sultepec et Zacualpan, car Taxco est sur le même alignement que ces trois endroits. On y va cependant plus facilement par le chemin de fer de Cuernavaca qui traverse une grandiose région de montagnes. De la station de Vista, ou de Naranjo, il n'y a que quelques heures jusqu'à Taxco.

Les mines de Taxco étaient déjà connues lors de la conquête espagnole. Fernand Cortez lui-même fit commencer le fameux tunnel du Roi (Socavon del Rey), qui, sur 90 mètres de longueur, est assez haut pour être parcouru à cheval. Ce tunnel fut poussé à 560 mètres de longueur. C'est ici que le fameux Français Laborde découvrit une bonanza si riche, qu'il bâtit à ses frais la cathédrale de Taxco, évaluée 3 000 000 de piastres, d'une grandeur féerique dans son cadre de montagnes. Laborde construisit ensuite son palais et ses jardins de Cuernavaca qui sont encore l'admiration des visiteurs.

Les travaux de Taxco furent suspendus, vers 1800, à la suite d'un tremblement de terre, qui détruisit les constructions, et, ce qui est pire, fit disparaître une rivière importante, la seule qui servît aux mines. Des

maraudeurs continuèrent d'épuiser les vieux travaux, jusqu'à une tentative toute récente de reprise par une Compagnie américaine.

L'État de Guerrero, qui est immense, et borde l'Océan Pacifique sur 800 kilomètres de longueur, n'a pas encore d'autre chemin de fer que la petite ligne de Cuernavaca au Rio Balsas (1). Le pays étant très accidenté, et la population éparpillée et peu dense, les transports sont difficiles, et le développement des ressources naturelles ne peut se faire que très lentement.

La capitale de l'État est Chilpancingo, qui a souffert d'un terrible tremblement de terre en 1907 : c'est une ancienne colonie mexicaine, enfermée dans les montagnes, siège d'un évêché, voisine d'anciennes ruines très peu explorées, et de vastes cavernes anciennement habitées.

Acapulco, le principal port sur le Pacifique, était autrefois le grand entrepôt de tout le commerce du Mexique avec l'Asie, et même de celui d'Europe, qui, d'Acapulco, allait à Vera-Cruz. Il y a encore des caravanes continuelles d'Acapulco à Rio Balsas, terminus du chemin de fer de Mexico. Du Rio Balsas à Chilpancingo, puis à la côte, la région est si accidentée, qu'un chemin de fer y serait extrêmement coûteux. On a proposé d'en construire un autre, le long de la côte, à travers les États de Michoacan, Guerrero et Oaxaca. Les grandes ressources forestières de ces États permettraient à une voie ferrée de se rémunérer, mais les populations sont peu denses, ce qui rend la main-d'œuvre difficile.

Le centre du Guerrero renferme une étendue, évaluée à 20 000 kilomètres carrés, qui n'a jamais été

(1) A Balsas, se trouvent les mineurs de Campo Morado, qui, récemment, ont eu une bonanza de plusieurs millions de piastres.

visitée par les blancs, et qui paraît très peu habitée par les Indiens : ceux-ci y parlent leur dialecte original, et paraissent même ignorer la conquête espagnole.

A 32 kilomètres au nord-ouest de Chilpancingo, dans les districts de Bravos et Traveres, se trouvent des mines de cuivre appartenant à une Compagnie américaine, qui possède en outre plus de 8000 hectares de terrain : les filons passent pour très puissants et très étendus. L'intallation est complète, même les fours, de sorte que la production ne doit pas se faire attendre. La mine d'argent Delfina, à des Français de Mexico, a eu tout récemment une bonanza.

L'État d'Oaxaca, qui fait suite au Guerrero, est un des plus riches en mines du Mexique, mais il est également très mal pourvu de chemins de fer, il est accidenté et peu habité. Les anciennes ruines y sont nombreuses, et si l'ancienne civilisation mexicaine était fondée sur les mines, comme bien des faits le laissent supposer, on conçoit qu'avec les travaux des Espagnols, ce qu'ont produit les mines a dû être énorme, et il ne peut guère rester de bonanzas. Par contre, les minerais à basse teneur peuvent être abondants.

Dès la ville d'Oaxaca, il y a des mines. Droit au Sud, c'est le district de Taviche, le seul accessible en chemin de fer et, par suite, le plus développé et le plus riche. De Taviche, les districts miniers se suivent par Ocotlan jusqu'à Ejutla. Ce nouveau chemin de fer a été construit récemment pour développer ces derniers districts.

Un embranchement de 11 kilomètres relie Oaxaca à Tulé, et doit aller aux fonderies d'argent de Magdalena, non loin des anciennes ruines de Mitla.

Oaxaca, la capitale de l'État, est une ville de 40000 habitants, dans un site magnifique, et ornée de beaux monuments.

La cathédrale est imposante, elle date de 1553, et il a fallu cent vingt ans pour la terminer. On estime que les dépenses complètes de ce sanctuaire, avec la chapelle de Guadelupe, dépassèrent 2 000 000 de piastres d'autrefois; elles furent en grande partie couvertes par les revenus des mines de la région, suivant l'habitude mexicaine.

L'église de Santo Domingo est beaucoup plus riche que la cathédrale, surtout à l'intérieur : il y a toute une théorie de saints de grandeur naturelle littéralement recouverts de feuilles d'or. Les murailles même étaient recouvertes d'or en feuilles, à tel point que, lors des nombreux sièges d'Oaxaca, il fallut en retirer les soldats qu'on y cantonnait parce qu'ils enlevaient l'or avec leurs sabres. Oaxaca eut une histoire si agitée, et il s'y passa tant de hauts faits qu'on la surnomma *la demeure des héros dans le jardin des dieux*.

Outre les églises précédentes, on compte encore dans cette ville plus de vingt églises remarquables.

Ce qui donne à Oaxaca un si grand charme, c'est son paysage, au confluent de deux magnifiques vallées, avec un horizon presque circulaire de hautes montagnes, le Monte Alban, le Cerro del Agua, le Cerro Fortin et le Cerro Creston. Le Monte Alban est célèbre par ses ruines d'une ville préhistorique. Près de là, à Xoxo, on a récemment trouvé d'anciennes sépultures. Les collines et les vallées sont pleines de vestiges d'une civilisation bien antérieure aux Indiens de l'époque de la conquête. Les monuments de Mitla sont classiques, et près d'eux, sur une montagne en éperon, à pic de trois côtés, se trouvent les murailles d'une forteresse qui devait être inexpugnable.

Les anciens monastères d'Oaxaca étaient en même temps des forteresses; ils ont quelque chose de cet aspect si caractéristique que j'ai décrit pour le grand

couvent de Zacatecas, qui de plus était une usine d'argent.

C'est ici le pays des roses : pendant une partie de l'année, on peut en trouver sur la place du marché, en telle abondance que, pour quelques sous, on en est surchargé. Les places ombragées et les parcs sont merveilleux.

Si la culture du sol a pris une assez grande extension dans l'état d'Oaxaca, les mines ont eu une immense importance, et continuent à produire de l'argent. A défaut de Compagnies, les « buscones », ou maraudeurs, font encore des trouvailles, au risque de leur vie, dans les vieux travaux.

Comme mine nouvelle, on peut citer celle de Hueco, redécouverte accidentellement. Un prospecteur américain, M. Moe, revenait d'une course dans les montagnes. Il remarqua un torrent qui disparaissait dans une crevasse, laissant les pentes à sec. S'étant arrêté pour élucider ce phénomène, il remarqua l'entrée d'un vieux tunnel éboulé, qui devait dater de l'époque où les Espagnols évacuèrent cette région. Moe revint avec des ouvriers, déblaya le tunnel, et, au fond, il retrouva du minerai riche. On est en train de rouvrir cette mine.

Comme partout au Mexique, les mines d'Oaxaca subissent d'énormes fluctuations, en harmonie avec celles du minerai. Ce sont toujours des bonanzas suivies de parties stériles. Citons la Natividad dont les actions de 150 francs descendirent à 10 francs, pour remonter un beau jour à 5 000 francs.

On a découvert du cuivre en plusieurs endroits. Du reste, tout le long du Guerrero et de l'Oaxaca, il y a des traces de cuivre, mais disséminées, et difficiles à mettre en valeur, à cause de la rareté de la main d'œuvre et des communications. Les indigènes sont

des Indiens de race pure, surtout des Mixtèques. Seules, les villes minières sont peuplées : Ocotlan et Tlacolula ont 5 à 6 000 habitants, Tlaxiaco et Miahuatlan arrivent à 8 et 10 000 âmes.

Je dirai enfin que dans certaines rivières de l'Oaxaca, et surtout du Guerrero, on a trouvé des alluvions aurifères exploitées par les Indiens d'une manière primitive. Il est possible qu'avec les dragues modernes, cette industrie se développe. Peu de régions, dans le monde entier, sont encore aussi mal connues, et cependant aussi intéressantes et riches à tous points de vue que le Guerrero, dont le port, Acapulco, a la réputation d'être un des plus beaux du monde, avec Sydney et Rio de Janeiro.

CHAPITRE X

SUR LES INDIENS

Il n'est point toujours très facile de distinguer du métis l'Indien de race pure, depuis quatre cents ans qu'il produit des croisements avec les Espagnols. C'est d'autant plus difficile que l'Indien a les traits réguliers, tout comme les blancs, et les cheveux lisses. Comme type, il rappelle un peu l'Arabe ou l'Égyptien, mais il a aussi du rapport avec les Asiatiques : Tartares et même Japonais. Certaines femmes se rapprochent curieusement du type japonais. D'ailleurs l'Indien, même de race indigène pure, peut provenir de différentes races plus anciennes, et appartenir à des types différents : mais il a toujours la peau très brune et les cheveux très noirs. Le métis est plus clair, il est quelquefois aussi blanc que l'Américain du Nord.

Comme constitution physique, l'Indien est bien bâti ; sans être très fort, sa taille est d'une bonne moyenne, il est agile et a les attaches fines, comparé surtout à l'Américain anglo-saxon. Il travaille bien, quand c'est pour son propre compte ; il est enclin à la paresse dès qu'il s'agit de travailler pour les autres. Sa figure est douce, et souvent intelligente, plutôt que rusée, et pourtant il n'a guère donné de témoignages de civilisation, depuis la conquête espagnole. Cela tient-il au régime d'oppression dans lequel il a été tenu ? On peut se le demander, car lors de la conquête de Fernand Cortez, Montezuma, qui était un Indien, avait un

palais et des temples, qui sans valoir ceux de notre moyen âge, étaient pourtant d'un degré de civilisation que n'ont pas connu, par exemple, les nègres de l'Afrique. L'Indien paraît donc parfaitement susceptible de développement. Seulement il est à craindre que le croisement ne finisse par détruire entièrement la race pure, que son origine soit ou non un mélange de races asiatiques.

Il y a toute une série de langues indiennes, sans rapports les unes avec les autres, ce qui semble bien indiquer différentes origines.

L'othomi est tout en monosyllabes, l'aztèque tout en mots composés : d'une langue à l'autre, il n'y a pas de transition. Pourtant toutes ces langues indiennes sont capables d'exprimer des idées abstraites, elles ne sont pas restreintes à des idées particulières. En général, elles sont douces, et sonores, et non pas ternes, comme nos langues du Nord. Cependant plusieurs consonnes leur manquent, comme *f*, *r*, *s*, elles sont remplacées par une abondance de *l*, *t*, *x* et *z*.

On a trouvé une ressemblance curieuse entre l'othomi et le chinois : un assez grand nombre de mots sont presque les mêmes, et des mots très usuels, noms et pronoms, ce qui est réellement suggestif.

Dans les petites villes, comme Temascaltepec, tout le monde parle l'espagnol, et même peu de gens savent l'indien, réservé aux paysans. Peut-être, comme nos patois, l'indien est-il destiné à disparaître. Ce serait fort dommage, à juger par la quantité de mots et d'expressions pittoresques et concises que renfermaient nos vieux patois : je connais un dictionnaire de patois savoyard dans lequel il y a plus de deux cents pages de mots sans équivalents en français. Il serait temps d'étudier ces vieux dialectes, on y retrouverait peut-être la vieille langue gauloise.

Donc on parle espagnol à Temascaltepec, tout le monde, sauf les Américains, qui ont un espagnol à eux : rien de plus baroque que cette langue sonore, le castillan, en proie à la prononciation terne et sourde des Anglo-Saxons. C'est en écoutant l'espagnol qu'on s'aperçoit de ce qu'il y a d'antiartistique dans l'anglais. Déjà le français a beaucoup assourdi les belles syllabes latines, l'anglais a exagéré. Je voudrais savoir ce qu'était la langue de nos ancêtres; si cela est impossible, pourquoi ne prend-on pas le latin comme langue universelle, n'en déplaise aux espérantistes? Il paraît que l'espéranto est pratique, le latin est idéal, et l'idéal vaincra sans doute le terre à terre, parce que celui-ci abaisse, et que l'abaissement détruit. L'humanité marche vers l'idéal, l'idéal l'attire.

Comme on regrette, en écoutant le grec moderne, la belle allure et les belles formes, si riches et si sonores, du grec ancien? C'en est presque une caricature. Et voilà un exemple de ce que deviennent nos langues modernes. Sans doute il faut une langue universelle, mais puisqu'on a le choix, qu'on prenne la plus belle. J'ai vaguement essayé de l'espéranto, et je ne l'ai point trouvé si facile : j'ajoute qu'il m'a paru baroque, c'est une langue métisse, et, ce qui est pire, artificielle.

La population indienne est misérable et d'ailleurs manque affreusement de propreté, mais elle a une apparence de santé; les hommes sont même fort robustes, car ils portent sur les épaules et sur les reins des fardeaux énormes sur de longues distances; ils sont moins forts des bras, ne les exerçant pas. La femme est presque à l'état d'esclave, le cheval même est mieux traité, et pourtant il faut voir les flancs saignants de ces pauvres bêtes sous le poids des charges, et leurs jambes vacillantes dans les mauvais sentiers des mon-

tagnes. L'Indien est dur pour lui, mais aussi pour les autres. Il ne craint pas la mort, mais ne craint pas de la donner à un autre, elle n'a guère plus de valeur pour lui que celle d'un animal. Pourtant il a les traits sympathiques et doux avec son teint cuivré et ses cheveux couleur du charbon. Le métis ne traite guère mieux sa femme que l'Indien, ce qui est pire, car elle peut avoir plus d'éducation. L'homme a facilement trois ou quatre ménages, mais cela n'a rien de surprenant pour qui a vu les populations des zones tropicales.

Dans les terres chaudes, les Indiens ont souvent une maladie de la peau, qui leur donne une apparence extraordinaire. On les appelle alors des *Pintos*. Cette maladie n'a rien de grave, puisqu'on peut vivre quatre-vingts ans à l'état de *pinto*. La peau prend d'abord une teinte noire, qui commence à la figure; sans leurs cheveux lisses, on prendrait alors les Mexicains pour des nègres. Ensuite la peau devient rouge, et le corps à ce moment exhale une odeur affreuse; les gens se cachent, d'ailleurs la peau est tachée par plaques, et striée, comme par exemple la fourrure du tigre. Enfin la peau devient blanche, toujours par plaques, et elle est alors insensible à tout, comme morte. Bien qu'on ait guéri certains cas par les sels de mercure, cette maladie disparaît surtout par le changement de régime. On l'attribue à l'usage d'eaux salées. Des tribus de pintos qui ont changé de place, et bu des eaux pures ont recouvré leur teint naturel. On n'a pu cependant généraliser cette guérison. On m'a cité des Européens devenus *pintos* et si honteux de leur état, qu'ils ont pour toujours quitté leurs semblables, et sont allés habiter avec les Indiens.

Cela nous semble être une véritable déchéance, et comment le nier? On me permettra pourtant une

petite digression pour montrer qu'en bien des cas la déchéance ne saurait exister.

Il semble, en général, bien difficile à l'homme qui a atteint un degré social et moral plus ou moins élevé, de faire ce qu'on pourrait appeler une étape en arrière. Et pourtant, à certains points de vue, c'est plus facile que de faire un pas en avant : car les instincts inférieurs de la nature sont plus faciles à suivre que les autres. Mais je veux parler ici du point de vue *physique,* car il est sûr qu'on peut, dans toute situation sociale, rencontrer des hommes qui possèdent une morale élevée.

Or, au point de vue physique, pour un homme que son éducation a conduit à un niveau social, où ses facultés intellectuelles sont presque seules utilisées, il est fort dur de revenir au travail manuel absolu, par exemple à cultiver la terre. C'est pourtant là l'impasse vers laquelle nous pousse le mouvement actuel des campagnes vers les villes, il faut remonter un courant. Il faudrait que le citadin, évincé par le paysan, revienne à la terre. Mais, outre qu'il a perdu l'habitude des travaux pénibles, il peut n'avoir ni la santé, ni la force physique suffisantes, et j'ai vu des cas de ce genre aux États-Unis (1).

C'est pourquoi il faudrait l'étape en arrière, et ce serait peut-être une renaissance de la race, car, c'est ici qu'on peut dire que toute civilisation raffinée est une *vraie déchéance*. Il faudrait donc rendre peu à peu à ses enfants l'amour et l'habitude des travaux de la campagne. Ce ne serait point très difficile : tout homme a, dans le cœur, cet amour du sol, profondément ancré, mais dès l'enfance, il en est détourné par

(1) Il est vrai que le développement de la mécanique peut compenser l'infériorité de la force physique.

l'étude. Plus tard, après d'arides études, souvent inutiles pour tout le reste de la vie, il y revient avec insistance. Beaucoup d'entre nous, revenant à la campagne, ont senti ce désir d'un retour vers la position des simples paysans et ouvriers des campagnes. Ils se sont sentis plus près d'eux que des élus du monde, et en retour certains paysans ont bien su reconnaître en eux comme une affinité de caractère et de sentiments. Or il ne faut pas oublier le point de vue d'en bas pour étudier la question sociale.

Si la recherche des places lucratives, des vains honneurs, de la science illusoire, des plaisirs raffinés, produit des vies plus tourmentées, des visages plus inquiets et plus contractés que ceux des campagnards, cela ne veut pas dire que tout soit admirable dans les âmes des humbles; le fond humain est partout le même, mais avec un fond de morale solide, la vie simple, quoique dure, semble bien préférable. Les détresses morales, fruit de la civilisation, sont peut-être pires que les souffrances physiques. Attendons qu'on nous décrive l'*Étape à rebours :* accompagnée de l'étape morale du caractère, cela vaudra mieux que l'étape d'une classe à une autre.

Les Indiens étaient extrêmement superstitieux avant la conquête espagnole; et dans les endroits écartés, où les Espagnols ont peu pénétré, ils le sont encore.

Ils avaient des sorciers et des sorcières, qui opéraient dans la nuit, et se livraient à des incantations magiques sur des décoctions de plantes et d'animaux des plus bizarres, absolument comme les sorcières de Macbeth, et on m'affirme que cela se pratique encore en certains endroits pour les mariages, les naissances, etc.

Ainsi les sorcières indiennes se servent de queues de serpents à sonnettes, de crêtes de caméléons, de

tarentules, de lézards, de vers de terre, et de toutes sortes de plantes plus ou moins vénéneuses. Elles tuent un coq après minuit et, de son sang, composent des cataplasmes souverains, ou bien elles font des pilules de chair de vipère, des liqueurs horribles qu'heureusement les moines ont su remplacer par une liqueur douceâtre appelée *maxtla* et conservée en bouteilles de forme bizarre, des *cañafistola,* pour satisfaire au goût indien.

Les Indiens avaient volontiers des sites consacrés, généralement sur des rochers à pic, pour y faire des sacrifices d'animaux. Le plus célèbre de ces sanctuaires était Tepeyac près de Mexico, devenu Guadalupe. La colline s'appelait la *Roche du Nez* à cause de sa forme taillée presque à pic, haute de 33 mètres. Sur cette roche, on invoquait une divinité aztèque appelée Tonantzin, sorte de vierge païenne, qui attirait de nombreux pèlerinages. Au sommet de la roche, était une grande table de granite autour de laquelle des prêtres ou *druides* faisaient des cérémonies et exécutaient des danses sacrées. Certain jour, une fois l'an, ils faisaient un sacrifice de petits enfants mâles, de un mois à deux ans, qu'ils égorgeaient avec des glaives (navajas) d'obsidienne (pierre coupante). Ces faits seraient incroyables, s'ils n'étaient certifiés par des historiens. La déesse n'était pas contente tant qu'elle n'avait pas reçu ce sang innocent, et menaçait de pluies, de tempêtes et de calamités de toutes sortes ceux qui résistaient à ses prêtres. Il fallait que les mères, malgré leurs cris lamentables qui, dit-on, s'entendaient jusqu'à Texcoco, livrassent leurs fils aux sauvages sacrificateurs.

Peu après la conquête, les moines eurent raison de cette horrible coutume, ils remplacèrent l'affreuse Tonantzin par la Vierge de Guadalupe qui défendait les

sacrifices et ne demandait que des fleurs. Les druides eurent beau danser, crier et gémir, ce fut en vain. Depuis lors, la Vierge de Guadalupe eut sa place dans tout le Mexique, aux lieux mêmes où les Indiens invoquaient leurs fétiches et faisaient des sacrifices. Ce fut le triomphe espagnol. Les anciennes coutumes du mariage, de la naissance, etc. furent partout remplacées par les cérémonies catholiques.

Les Indiens ont donc fait bon marché de leurs anciennes religions, fort grossières d'ailleurs. Cette Tonantzin, par exemple, était sans doute la Terre, la vierge-mère, Diane, Isis, qui enfante tout sans être fécondée. Ce grossier mythe solaire a été avantageusement remplacé par les fêtes catholiques et leurs symboles.

Les Mexicains aiment les fêtes, ils en créent le plus possible, et pour eux, il n'y a pas de fête sans un feu d'artifice, même de jour. Ce que j'ai remarqué de plus curieux dans leurs feux d'artifice, j'en ai vu durer jusqu'au matin dans de pauvres villages, c'est le silence de la foule. On n'entend pas d'autre bruit que celui des fusées, des pétards et des boîtes : rien de plus désagréable d'ailleurs que ce coup sec de boîtes en bronze surchargées de poudre. Tout le monde est dévoré de curiosité, et personne ne crie pour la témoigner, cela diffère fort de nos foules en France.

Le bruit qu'on aime le plus après celui des boîtes, c'est celui des cloches. Il dure parfois assez longtemps pour lasser tout le monde, sauf le sonneur. L'abus des cloches est un de ceux que nous a légués le moyen âge. En France seulement, on a su conserver à la religion son caractère de modération. Avec les Indiens du Mexique, les bons pères catholiques ont peut-être un peu abusé de leur supériorité : ils ne paraissent pas les avoir élevés, ni leur avoir donné conscience de leur

valeur. Les Indiens sont bons, crédules et patients par nature, il fallait développer leurs autres facultés : la raison et l'intelligence. Il fallait combattre la paresse, la malpropreté, les mauvais instincts, comme l'ivrognerie et le jeu. L'Indien paraît avoir assez bien le sens de la famille, on pouvait le développer par le sens de l'honneur, qu'ont si bien les Espagnols. Après l'éducation, la science et l'art se développent tout naturellement, puisque le champ est devenu libre.

Le croisement des races, inévitable au Mexique, exerce souvent une fâcheuse influence sur les familles. Les enfants arrivent à mépriser leurs parents indiens; ou bien, s'ils reviennent à la vie indienne, ils sont jaloux, tout en étant méprisés. On m'a cité l'exemple d'une femme, Doña Rosa, une veuve qui avait eu pour mari un Indien. Cette femme avait des mines. et, douée d'une énergie tout à fait virile, les exploitait elle-même. Elle avait aussi de belles propriétés. Mais les mines ne sont pas toujours en bonanzas, et celles de Doña Rosa ne firent pas exception. Il fallut emprunter pour continuer les travaux, et les embarras commencèrent. Doña Rosa avait beau se tenir constamment au fond de ses puits ou de ses tunnels, les bonanzas ne reparaissaient pas : rien de plus capricieux que les mines de certains districts mexicains.

Pendant ces recherches infructueuses, les enfants de Doña Rosa croissaient à l'aventure. Devenus grands, et ne fréquentant que des Indiens, parce qu'ils ne recevaient aucune éducation, ils revenaient peu à peu à la vie de leurs ancêtres paternels. D'ailleurs Doña Rosa, du fond de ses puits, ne voyait rien. Son énergie se dépensa à creuser le puits le plus profond de la région, celui de Paula, il a 250 mètres. Mais ce succès lui coûta des sacrifices tels, qu'elle dut vendre, une à une, ses terres magnifiques. C'est du moins ce qu'on

m'a raconté. Doña Rosa ne fut pas la seule dans ce cas. Il y a à Temascaltepec d'autres mines abandonnées. La hacienda de Doña Rosa est devenue la propriété de deux Français : outre une jolie usine, ils ont un vrai parc et des jardins de grand rapport, les plus beaux du pays. Doña Rosa aurait mieux fait de s'occuper de ses fils que de sa mine.

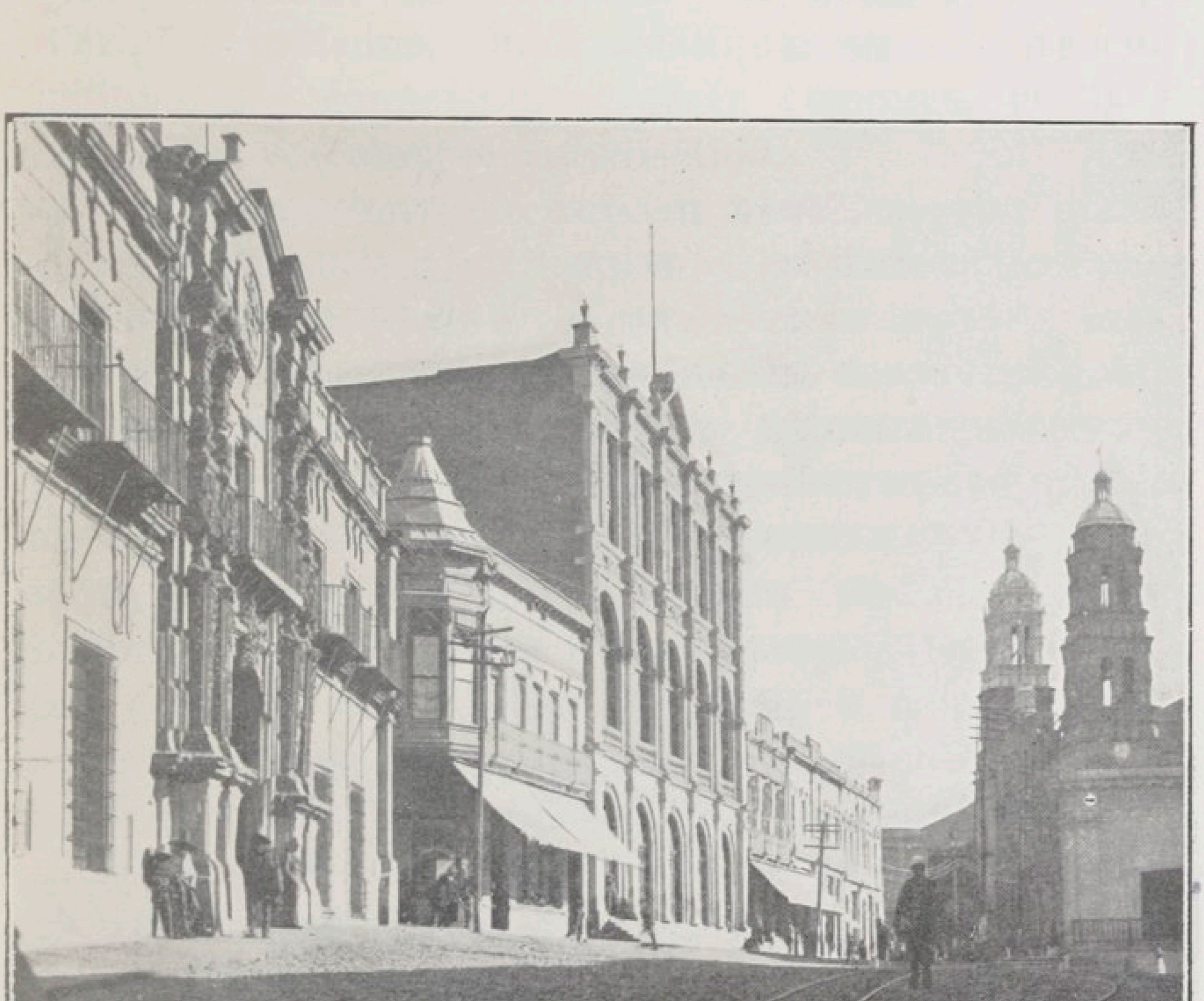
Ce qui me semble jeter un jour éclatant sur l'amitié, ou l'esprit de famille, c'est par contraste la force effrayante que peut prendre la haine fraternelle. Jamais un étranger n'éprouvera une telle haine, de même il ne peut éprouver l'affection d'un frère ou d'une sœur. L'amour même me semble moins puissant que l'amitié, il est, et on l'a symbolisé ainsi, *aveugle* : l'amitié ne l'est pas.

Je m'étais demandé plus d'une fois ce que voulait dire ce nom de Temascaltepec. Il appartient à la langue indienne, et il est formé de deux mots : *temascal* qui signifie bain d'air chaud, et *tepec* ou tepic, qui signifie sommet ou rocher.

Le bain d'air chaud est une coutume des Indiens pour se guérir de certaines fatigues, ils creusent un trou dans le sol, le remplissent de bois sec et de broussailles, et l'enflamment; lorsque le feu est suffisamment ardent, ils retirent rapidement le bois et se mettent à a place. C'est en somme un bain de sueur. Ce bain est très pratiqué par les Indiens, lorsqu'ils n'ont pas dans leur voisinage des sources chaudes. Le bain froid est laissé aux jeunes gens, plus tard l'Indien met une sorte d'orgueil à ne plus se laver : « Il y a longtemps que tu ne t'es pas lavé les mains », disait un docteur à son blessé. — « Jamais, dit l'autre, » comme s'il était indigné qu'on pût l'en supposer capable.

On ignorera l'origine des Indiens tant qu'on n'aura pas déchiffré les anciens hiéroglyphes mexicains. Les

L'ÉGLISE DE MINA DE AGUA



ZACATECAS — PLACE DU THÉATRE

vieilles ruines de Palenqué, d'Uxmal et d'ailleurs, au Mexique, ne paraissent pas être asiatiques d'origine; on serait bien plutôt tenté de les rapprocher de l'architecture égyptienne. Or, si les immigrations mexicaines sont très anciennes, et dues aux races de l'Inde et de l'Égypte, elles peuvent très bien avoir eu lieu avant la civilisation chinoise, telle qu'elle nous est connue, et être d'origine égyptienne.

Ce qui paraîtrait extraordinaire, c'est que cette race des Indiens d'Amérique n'eût rien inventé dans les sciences ou l'industrie. Faut-il voir dans ce fait une sorte de dégénérescence après une ancienne civilisation?

Il y a eu pourtant au Mexique une découverte industrielle. Le procédé du *patio* pour l'extraction de l'argent paraît bien être antérieur aux Espagnols; il est d'origine indienne, sinon asiatique. Or ce procédé indique des connaissances assez étendues, vestiges évidents d'une ancienne civilisation.

Une chose contribue puissamment à arrêter le développement d'une civilisation, c'est l'absence d'une écriture simple, facile à reproduire et à répandre : cela enlève tout moyen de coordonner les découvertes, et, par suite, d'en faire de nouvelles. L'ancienne écriture mexicaine, les hiéroglyphes des vieilles ruines, paraît avoir été d'une irrémédiable complexité. Les Grecs, en tout si remarquables, ont eu l'écriture dès leur époque historique. Il est vrai que d'autres peuples, les Hébreux par exemple, qui avaient une écriture, ne paraissent avoir été remarquables ni dans les sciences, ni dans les arts, à un degré comparable à celui des Grecs.

L'écriture donc ne saurait suffire, mais les Indiens ne l'avaient même pas.

CHAPITRE XI

MINES ET PRODUITS MEXICAINS

Je réunirai dans ce chapitre quelques-uns des avantages et des inconvénient que j'ai rencontrés dans les districts miniers du Mexique, spécialement à Temascaltepec. Les inconvénients sont de plusieurs sortes : dans les mines, ce sont les accidents, qu'ils soient du fait de la nature ou des hommes. Les tremblements de terre ensuite sont un accident des plus fréquents dans toute la zone volcanique. Quant aux avantages principaux, c'est d'abord une vie simple et aisée, puis une grande abondance de fruits et de légumes excellents, et enfin une cuisine savoureuse qu'on apprécie surtout en venant des États-Unis, et telle qu'on me permettra, pour les adeptes de l'art culinaire, d'en exposer les principales recettes.

Les accidents de mine sont fréquents. On ne compte pas les morts et les blessés. Et sans même être blessé gravement, il est fort peu agréable de passer, comme cela m'est arrivé, une dizaine d'heures dans l'obscurité la plus complète, incapable de mouvement, entre un tunnel à une hauteur inaccessible, et le fond d'un puits plein d'eau, sans autre société que des chauves-souris, et dans l'incertitude de ce qui se passe au dehors : quand et comment sortir de là? Les trous de mines, tunnels et puits intérieurs, sont innombrables au Mexique, et personne ne songe ni à les dégager de

bois pourris ou d'échelles qui ne tiennent que par miracle, ni à protéger leur entrée contre des chutes dangereuses. C'est le pays de l'indifférence vis-à-vis de la nature.

Quant aux accidents du fait des hommes, en voici quelques-uns, portés à ma connaissance, et qui sont tout récents.

A la mine de la Maroma, près de San Luis Potosi, un ingénieur américain, William Robertson Boggs, fut tué par ses employés mexicains le 1er décembre 1907, tout simplement parce que les conditions financières de la Compagnie lui avaient ôté toute possibilité de payer immédiatement ses ouvriers. La foule, devenue furieuse, l'attendit à son passage sur la route, et le lapida littéralement : c'était un homme de cinquante ans.

A Guanajuato, George Wolliam Rose, né en 1873, dans le Michigan, et qui venait d'être chargé de la conduite d'une usine de deux cents pilons, après avoir réussi à faire rendre des bénéfices à l'ancienne usine de cyanuration de la Compagnie, fut assassiné le 11 septembre 1907. Il avait été attaqué de grand matin dans sa maison par deux brigands mexicains, et perdit la vie en défendant sa femme et sa fille attaquées les premières à coups de poignard et de machete (sabre mexicain). Les brigands s'échappèrent, laissant M. Rose mort et sa femme grièvement blessée, mais qui guérit ensuite. La petite fille, qui avait cinq ans, était intacte.

On garde dans les mines une certaine appréhension des ouvriers mexicains. Aussi fait-on tout le possible pour les payer régulièrement toutes les semaines. En général, il semble bien que l'on devrait plutôt tenir en respect les ouvriers chez nous comme ailleurs, plutôt que les flatter. Ils sont partout les mêmes, très exigeants, mangeant tout ce qu'ils gagnent, ou le buvant,

sans aucune prévoyance pour l'avenir, et au moindre accroc, réclamant l'hôpital ou des pensions aux frais de la Société. Bien des bourgeois vivent moins bien que des ménages d'ouvriers : je ne parle pas des paysans, qui se nourrissent assez mal par économie. Et enfin, l'ouvrier qui ne court jamais aucun risque d'argent veut avoir part aux bénéfices ! Si du moins il commençait par se contenter de peu dans les entreprises pleines de risques à leur commencement, comme c'est le cas pour les mines. On pourrait alors en exploiter davantage, et partager ensuite les bénéfices.

Mais arrivons maintenant aux accidents généraux, aux tremblements de terre.

J'ai gardé un assez vif souvenir d'un tremblement de terre à Temascaltepec. Ces phénomènes y sont fréquents : celui que je ressentis fut particulièrement fatal à la petite ville de Chilpancingo, dans le Guerrero. Mais à Mexico même, il causa l'écroulement du grand mur d'une prison, sans parler d'autres dégâts. On ne peut dire que ce tremblement de terre fut causé par les infiltrations d'eau de mer dans les volcans, car Chilpancingo est assez loin de la mer. Le sol entier est volcanique.

Toute une immense étendue de pays, d'un diamètre de plus de 200 kilomètres, fut secouée vers 11 heures et demie du soir, dans la nuit du 20 avril. Le choc se fit sentir aussi dans les travaux de mine souterrains, sans pourtant y causer d'éboulements ou d'accidents. A Temascaltepec, je fus réveillé brusquement par les secousses de mon lit. Je me levai pour tourner le bouton d'une lampe électrique au milieu de la chambre, mais elle oscillait si vivement que j'eus beaucoup de peine à y parvenir. J'eus le temps d'ouvrir une fenêtre et plusieurs portes, tandis que la maison ne cessait de rembler en faisant un bruit de vitres, assez semblable

à celui d'un wagon très secoué sur des rails trop écartés. On eût dit que nous étions sous un sous-sol très rocailleux. Je comptai vingt-six secondes avant la cessation du phénomène. A ce moment je fus rejoint par un pensionnaire de la même maison, peu rassuré lui aussi, et nous passâmes près d'une heure à discourir, et même à relire les terrifiants passages de Humboldt sur le Xorullo, et d'un traité de géologie, où en quelques pages un auteur habile avait su condenser les observations les plus éloignées et les plus terribles pour faire plus d'impression. On ne sait jamais si le phénomène ne va pas recommencer, et c'est là ce qu'il y a de plus désagréable. Bientôt pourtant, le silence régnant obstinément, nous rîmes de nos inquiétudes, et retournâmes nous coucher.

Les maisons en *adobé*, c'est-à-dire en terre battue, semblent décidément faites pour résister aux tremblements de terre. On les dénommerait *quakeproofs* aux États-Unis. Ce qui m'étonna un peu, c'est que personne ne se montra sur la grande place à Temascaltepec, personne ne parut se préoccuper de ce mouvement pourtant assez vif du sol. Les Mexicains y sont faits, et d'ailleurs les dégâts furent sans importance, tout au plus des murs lézardés; or ces lézardes sont vite comblées avec de la terre battue. Par contre, Chilpancingo eut un bon nombre d'édifices en ruines et une quarantaine de morts, selon les uns, plusieurs centaines, selon les autres.

A Mexico, les journaux prétendirent que le tremblement de terre avait duré quatre minutes. Alors à San-Francisco, les Américains, ne voulant pas rester en arrière, puisque tout chez eux se passe sur une grande échelle, déclarèrent un tremblement de terre d'une demi-heure. Je me contentai fort bien des vingt-six secondes de Temascaltepec.

Ces tremblements de terre sont fréquemment précédés d'orages, tonnerre et grêle, terribles surtout dans les régions de montagnes. Je me rappelle à ce sujet avoir jadis envoyé au correspondant scientifique d'une revue une note inoffensive sur ce qui me paraissait être le phénomène réel de la foudre. Les manuels parlent toujours de nuages chargés d'électricité positive et négative qui se choquent. Or rien n'est plus faux; les nuages ont tous la même électricité, ou n'en ont pas. Il doit se passer le fait suivant, identique à l'électrolyse de l'eau. Sous l'influence de la chaleur et de la pression atmosphérique, l'hydrogène et l'oxygène de la vapeur d'eau se dissocient jusqu'à un degré maximun. Alors ils se recombinent d'un seul coup, en dégageant toute l'électricité qui a mis longtemps à s'accumuler : c'est pourquoi il pleut toujours quand la foudre éclate. La pluie n'est qu'une combinaison d'hydrogène et d'oxygène. Mais je ne reçus aucune réponse de mon « correspondant ».

Avant d'en venir à la cuisine mexicaine, disons quelques mots des produits du pays.

Nous parlerons d'abord des fruits, c'est ce que j'ai le plus goûté au Mexique. Dans les terres chaudes, on trouve tous ceux des tropiques; mangues, ananas, goyaves ou wayawas, grenadilles, ahuacates ou avocats, bananes, etc., mais il y en a bien d'autres qui sont spéciaux au pays, et poussent très bien aussi dans les *tierras templadas*, les terres tempérées : je ne dois pas oublier non plus l'orange et l'ananas.

Mais voici les fruits originaux : le *maméi*, gros comme un grand concombre, avec une peau grise. Sa chair épaisse et d'un jaune rosé entoure un triple noyau, le goût est savoureux mais si original qu'il faut quelque temps pour s'y faire. Le *chirimoya* est le meilleur fruit du Mexique : il a un goût parfumé d'une délicatesse par-

faite; sa forme, sa chair pulpeuse et molle, ses pépins noirs, rappellent la poire, et, comme elle, il est très sucré. C'est en vérité une poire énorme, bien qu'assez différente de la nôtre. L'*anona* est une variété du chirimoya, à la chair jaune, et un peu plus petite. L'*Ilama*, au contraire, est un gros chirimoya.

Le *sapote*, mou, avec sa peau verte, et sa chair noire comme une purée de pruneaux, est savoureux, bien que presque dénué de goût original. Il a une variété dont la chair est jaune, et une autre blanche. C'est donc un fruit qui semble fait pour correspondre aux trois races humaines.

La *mangue mexicaine* a un avantage sur celle des Guyanes, elle n'a presque pas de noyau ni de fibres, mais elle a le goût de térébenthine.

Le *piña anona* et le *piña grande* sont presque des fleurs très parfumées, au milieu d'un gros bouquet de feuilles, qui rappelle, en bien plus grand, le bouquet de feuilles de l'ananas. Ces fruits sont très filandreux, et de même est le *jiniquil*, qui est long et cotonneux.

Comme légumes, le *chilacayote* est une sorte de calebasse, la *chayote* croît sur une liane suspendue aux arbres, sa peau verte est toute semée de piquants mous, sa chair blanche est plutôt fade, aussi la fait-on cuire en tranches intercalées de fromage râpé; elle atteint les dimensions d'une courge. L'*ouacamote* est une patate sucrée. La *camote*, ou patate, est bien connue. Le *moralo*, tout rouge à l'intérieur, est aussi une sorte de patate, on le mange tout cru, il est craquant, sa chair est translucide. Les pastèques, les courges, les melons et les concombres abondent.

Le *molé* est un piment rouge, très apprécié pour assaisonner la dinde. Le *chile*, qui est un autre piment, est indispensable partout : il entre dans la composition

de tous les plats nationaux mexicains, comme nous allons bientôt le voir.

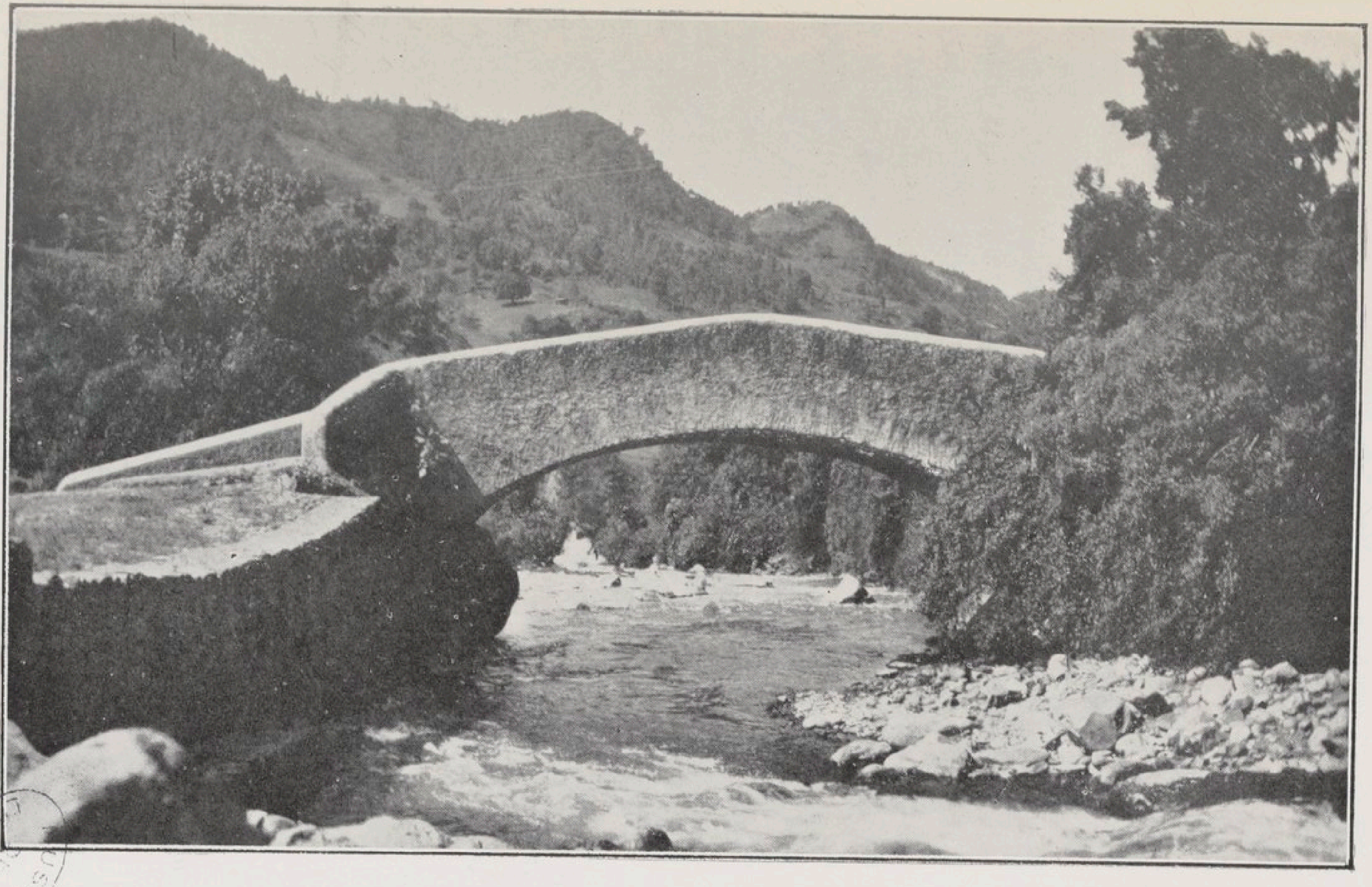
Les *friholitos* sont de petits haricots bruns qui ont usurpé la réputation de ne point incommoder du tout : on en mange à tous les repas, comme du riz en Chine : il est peut-être poli d'en refuser, pour signifier qu'on a bien dîné, ou qu'on n'a pas besoin de faire une expérience.

Le *maïs* enfin constitue avec les haricots tout le fond de la nourriture du peuple. Le maïs se mange sous forme de *tortillas*, c'est-à-dire de crêpes faites à la main : il y a, paraît-il, tout un art pour faire des tortillas, et, au dire des connaisseurs, c'est tout un poème : je crois qu'il faut assez longtemps pour acquérir cette spécialité du goût.

Venons-en maintenant à décrire, pour les spécialistes de la cuisine, les mets les plus goûtés et les plus originaux du Mexique. C'est un art que de grands hommes n'ont pas dédaigné, et on m'a affirmé qu'un chapitre sur les variétés culinaires du Mexique serait fort goûté. Sans en faire un chapitre, j'en écrirai consciencieusement quelques pages.

L'*enchilada* a pour base la tortilla. Aussi faut-il d'abord savoir faire la tortilla. Pour cela on fait cuire du maïs dans de l'eau, avec un peu de chaux pour enlever les pellicules de maïs, on laisse reposer une heure, on lave dans une ou deux eaux pour enlever ces pellicules. On moud entre deux pierres pour faire une pâte fine. Le maïs doit cuire sans arriver à bouillir, ce qu'on obtient en le remuant constamment. On le retire de l'eau, et on le bat entre les mains ou dans une serviette, pour l'amincir et le réduire en galette. On le cuit sur une plaque de fer chaud, sans graisse ni beurre.

Pour l'enchilada, on passe la tortilla dans la graisse



TEMASCALTEPEC — PONT SUR LA RIVIÈRE DE LA PRESA

chaude, puis dans la sauce de chile ou piment moulu, puis une deuxième fois dans la graisse chaude; on recouvre de fromage râpé et d'oignons hachés, et on roule sur elle-même la tortilla toute chaude. C'est fini.

La *tamale* est également obtenue avec une tortilla. On la recouvre de viande de porc hachée et salée, mêlée à une sauce de chile moulu. On étend le tout dans une feuille de maïs qu'on referme entièrement. On fait cuire dans la vapeur d'eau d'une marmite à double fond, ou, à défaut de cet instrument, sur de la paille dans de l'eau bouillante.

On fait aussi des *tamales* sucrées, en employant, au lieu de viande, des œufs avec du sucre, du beurre et de l'anis.

L'*atole* est obtenu avec du maïs bien moulu et battu dans de l'eau froide; on passe dans un tamis fin pour écarter les gousses de maïs. On fait cuire dans une casserole en ajoutant de l'eau et du lait, pour former une pâte. On ajoute du sucre pilé, de la vanille ou de la cannelle; la consistance à obtenir est celle de l'amidon.

Le *molé* est le plat national du Mexique. On fait cuire une dinde ou un poulet à l'eau et au sel avec de l'ail. On prépare la sauce de chile de la manière suivante : on enlève les graines et la jonction du manche pour éviter qu'il ne soit trop fort, il ne doit rester que l'écorce. Pour plus de perfection, on emploie une moitié de *chile jaralo*, et une moitié de *chile mulato*. On ajoute une tête d'ail, de l'amande rôtie, du sésame, de l'arachide, du pistache, de la mie de pain et on moud le tout avec de l'eau en ajoutant encore du poivre, de la cannelle, de la marjolaine, du thym et même du citron. Cela ne ressemble-t-il pas au thé de Mme Gibou?

On fait cuire dans une poêle avec du sel, on ajoute le bouillon de la poule ou du dindon, et on fait cuire le tout ensemble.

Le *barbacoa* est une spécialité assez connue du Mexique. C'est de la viande cuite dans la terre. On fait un creux où l'on allume un grand feu, puis on le remplace par un agneau ou un cochon de lait entouré de feuilles de maguey. L'animal a été d'abord entouré d'une ficelle qui vient jusqu'au dehors. On recouvre d'argile. Quand la ficelle cède, la cuisson est terminée. Et je crois avoir terminé aussi avec cette leçon de cuisine.

J'ai réuni à Temascaltepec une série de souvenirs relatifs à diverses régions du Mexique, parce que c'est ici que mon séjour a été le plus prolongé, et c'est ici aussi qu'il s'est terminé. Avant de le quitter définitivement je veux y jeter encore un coup d'œil d'ensemble. et même insister sur quelques détaits de cet endroit si intéressant.

C'est un pays véritablement fortuné, grâce à son printemps perpétuel qui permet pour certaines cultures plusieurs récoltes par an. Je crois que, même au Mexique, il n'y a pas beaucoup de régions aussi favorisées par la nature que celle qui s'étend du Michoacan au Guerrero. C'est étonnant de voir la variété de cultures de tous ces villages mexicains, depuis le maquey, la canne à sucre et le café, jusqu'au maïs et au blé.

Et les routes entre ces villages sont quelquefois ombragées et fraîches, à tel point qu'on se croirait en Suisse, avec ce décor de montagnes boisées, et de torrents bruyants. San-Simon a une belle place ombragée, une église à dôme de style florentin, entre des collines arrondies aux pentes douces qui lui font un décor plein de charme et de calme champêtre. Devant cette église se dressent deux frangipaniers couverts de fleurs rouges sans aucune feuille, la fleur passant ici avant les feuilles. Et dire que ce joli village, il y a trois ou quatre ans, était un repaire de bandits!

Réal de Arriba est un village extrêmement pittoresque, situé au fond d'un ravin, le long d'un torrent. J'ai vu là des courses de taureaux organisés par les paysans; elles sont sans danger. Ce sont des jeunes gens qui font des exercices d'adresse sur des veaux plus ou moins agiles, et très amusants. Une fête dans ces villages dure huit jours, et le soir pas un d'eux ne manquerait de donner des représentations dramatiques qui doivent durer au moins trois jours. La pièce en vogue est Don Juan Tenorio, l'éternel trompeur, dont jamais on ne se lasse. On commence le spectacle à dix heures du soir, et de la sorte ou ne va se coucher qu'à deux ou trois heures du matin. L'hospitalité mexicaine est pleine de largeur, celle des Russes n'y ajoute pas grand'chose.

Près de Réal de Arriba se trouvent les ruines d'une grande usine ou hacienda de beneficio. C'est tout ce qui reste des travaux d'une ancienne Compagnie française de mines. Une villa a été bâtie ici par une nouvelle Compagnie américaine, je suis entré dans cette villa; en causant avec une jeune Américaine, je lui racontai l'histoire de ces mines. Elle ne put cacher son dépit d'apprendre que des Français avaient occupé ces terrains. Était-ce possible! Les Américains, le premier peuple de la terre, distancés de loin par des Français! Les Francais sont décidément partout. Cet acte de franchise passé, l'Américaine me reçut fort bien.

Au sommet d'une montagne qui domine le pays, on est assez surpris de voir des tranchées longues et profondes qui ont été creusées par les Français lors de la guerre du Mexique. Les Français ont été partout dans cette guerre étrange qui rappelle, avec plus de gloire militaire, celle des Anglais au Transvaal. C'est ici que nous dirons adieu à Temascaltepec. Des retranchements, on embrasse un vaste panorama contenant une

quantité de mines d'argent. Ce qui frappe le plus, c'est cette vieille église blanche sur une colline devant des montagnes aux formes pastorales, qui s'appelle Mina de Agua, mine d'eau. Si on ne savait qu'il y eût autrefois de l'argent, ce nom-là n'aurait guère d'attraction. Les mines passent, mais les cultures restent.

CHAPITRE XII

UNE COURSE EN AUTO

Si invraisemblable que cela puisse paraître par la courte description que j'ai faite de la route de San Juan à Temascaltepec, M. X. m'arriva un beau jour en automobile par cette route. Il me l'avait annoncé, mais je regardais plutôt cela comme une gageure : il était sans doute bien capable d'essayer, pensais-je, mais en route il serait forcé de s'arrêter, ne fût-ce qu'en considérant les pentes à gravir en sens inverse ; il en serait quitte d'ailleurs pour laisser son auto à un village, et prendre les chevaux que je lui avais envoyés. Les autos peuvent descendre à peu près toutes les pentes, mais il n'en est pas tout à fait de même pour les remonter.

Pourtant, un soir, en descendant de la Mine d'Eau (Mina de Agua), on m'annonce cette nouvelle extraornaire : un auto est arrivé à Temascaltepec. On n'en avait jamais vu. En effet, dans la cour de ma maison, l'auto ronflait encore entre les mains de son chauffeur. C'était une belle machine de quarante-cinq chevaux, de construction américaine, un phaéton rouge très confortable, à quatre vastes sièges, comme il convient à des Yankees. Je regrettai que ce ne fût pas une machine française qui eût accompli ce tour de force ; toutefois, me dis-je, attendons, voyons comment les *Peerless* se tirent d'affaire : ce n'est rien de venir, il

faut s'en aller, en remontant de 1 700 à 3 000 mètres d'altitude.

Toute la population de Temascaltepec s'était précipitée à la rencontre de X. et lui avait fait une telle haie de curieux, que pour la satisfaire, il avait dû faire plusieurs fois le tour de la place sous les grands arbres. Je ne serais pas bien étonné que cette satisfaction de la foule n'en ait été une pour lui aussi, et qu'elle n'ait contribué à lui faire accomplir cette fantaisie. Ces grands arbres centenaires à côté de ce monstre moderne, cela faisait un joli contraste; et cette foule de Mexicains bronzés, aux pieds nus et aux grands sombreros, cela aussi contrastait fort avec les costumes de cuir des automobilistes. Personnellement, je trouvais les vêtements de toile blanche et les *zarapès* rouges des Mexicains plus pittoresques, mais on peut n'être pas de cet avis, c'est une question de goût.

La course, cependant, s'était faite sans incident grave, et la machine était, ou du moins paraissait en très bon état. Elle ne manquait que d'essence, ayant brûlé toute sa provision. Il fallait câbler à Toluca afin d'en avoir pour notre retour, car elle viendrait par ces moteurs antiques qu'on appelle des mules. Un seul passage avait causé un arrêt d'une bonne heure : le passage d'une *barranca*, un ravin dont le fond était semé de gros blocs arrondis, et dont un des bords formait comme une marche énorme, consolidée encore par un véritable pavage pour refouler l'eau; au delà, la route montait avec une de ces pentes vertigineuses comme nous n'en connaissons plus. Il avait donc fallu dépaver le passage, hisser l'auto au delà, puis la machine avait achevé de gravir la pente comme, paraît-il, un véritable hippogriffe, ou Pégase, au gré des amateurs de mythologie. Néanmoins M. X. avait jugé bon d'envoyer quelques hommes avec son domestique pour

arranger les plus mauvais passages qu'il avait notés en cours de route.

Du moment qu'on était arrivé, on n'avait plus guère de mérite à risquer le retour. Avec cette prudence élémentaire, qui consistait à emmener des chevaux avec nous, nous ne risquions même rien du tout, car la grande vitesse, danger des autos, était impossible sur ces routes.

Je serais un ingrat de dire ainsi adieu à Temascaltepec, sans témoigner aucun regret de quitter ce beau pays et ses Mexicains, ces montagnes et ces vallées où l'air est si frais, où la vie semble si facile, qu'on y doute des bienfaits de la civilisation. Pourtant c'est elle que nous amenons ici avec nos travaux de mines et nos usines électriques, et il est des gens qui préfèrent cela à la nature. « Quelle belle chose que ces tuyaux, me disait quelqu'un, en contemplant une colonne de 100 mètres de gros tuyaux de tôle, c'est la civilisation qui prend possession d'un pays! » Pour moi, ces gros tuyaux coupaient en deux de la manière la plus disgracieuse le joli paysage encadrant Temascaltepec et sa rivière.

Nous pensions partir de bonne heure, mais l'essence n'était pas arrivée. Comme l'attente finit généralement par impatienter, nous nous décidâmes vers 8 heures du matin à partir avec le peu d'essence qui restait. Si nous arrivions à faire la grosse montée mal pavée qui mène au sommet du contrefort montagneux de Temascaltepec, là justement où commence la colonne de tuyaux de 100 mètres de hauteur verticale qui fait le charme du pays, rien alors ne nous empêchera de faire une dizaine de kilomètres de route passable, et d'aller ainsi au-devant des mules qui portent l'essence. C'est du temps gagné.

Le chauffeur prépare donc sa machine, qui ronfle,

et pourtant lance d'inquiétantes pétarades, telles qu'on dirait des salves de mousqueterie. La population entoure l'auto sur la place, croyant sans doute que ces pétarades font partie du programme de la fête, et de la nature même de tout bon mécanisme. C'est l'effet du cheval fougueux qui se cabre avant de partir; les vieux chevaux sont plus calmes. Mais on préfère voir un cheval fougueux, comme un auto qui fait du bruit.

Bientôt les détonations cessent, l'auto nous cueille devant la maison, et la foule s'écarte pour nous permettre de monter à l'assaut de la pente étroite et pavée qui mène au sommet de la colline. Avec une ardeur surprenante, nous faisons une centaine de mètres sans trop d'effort, puis cette belle ardeur se calme un peu, devant les rigoles qui séparent les pavés, les arêtes abruptes de ceux-ci, les tournants brusques; à un tournant plus raide que tous les autres, la machine cède, et malgré les ronflements et les éclats de l'essence, nous n'avançons plus. Nous allons faire le reste de la montée à pied, le chauffeur étudiera la cause de l'arrêt, et seul il lui sera plus facile d'arriver au sommet. Il suffit évidemment à X. que les gens de Temascaltepec nous aient vu partir triomphalement, car il ne manifeste aucune mauvaise humeur contre sa machine *Peerless* qui reste la marque *sans rivale* au monde.

Au sommet de l'éperon montagneux, nous admirâmes le paysage, le canal et le réservoir d'eau de la Compagnie électrique chargés de fournir deux mille *chevaux*. Puis, comme on ne peut admirer indéfiniment, ce fut le tour de nos deux chevaux de remplacer les quarante-cinq chevaux Peerless, ce qu'ils firent sans se faire prier. Nous nous acheminâmes au pas, puis au petit trot sur la route rocailleuse et poudreuse où commençait à darder le soleil, à la rencontre de nos caisses d'essence.

Mais voici qu'un bruit bien connu se fait entendre derrière nous, et grandit rapidement. C'est la voiture, munie d'une caisse d'essence envoyée par la Compagnie électrique de Temascaltepec. Comment en faisions-nous venir de si loin, quand il y en avait tout près de nous? On se réinstalle confortablement, et on repart avec fracas sur une pente ascendante. Tout va comme sur des roulettes, malgré des chocs énormes, lorsque à une descente, légère heureusement, la voiture fait tout à coup un soubresaut, et voilà les arbres d'engrenage et de transmission qui partent sur la route, tandis que nous dévorons l'espace avec vélocité : « Ce n'est rien », dit le chauffeur. Il arrête, nous courons ramasser les pièces dispersées, qui retrouvent leur place sans retard, et nous repartons.

Nous arrivons à l'église du village d'Albarranes, et nous descendons, puis remontons sans trop de peine la profonde barranca ou ravine qui divise ce village en deux parties, dont la seconde s'appelle Comunidad.

Il est 11 heures et demie lorsqu'enfin nous rencontrons, sous un abri de pins, nos mules chargées d'essence. Il était temps, car les quelques litres qui nous restaient devenaient inutilisables sur les fortes pentes montantes, à cause de la disposition du réservoir, qui ne leur permettait plus de s'écouler vers le carburateur. Avis aux constructeurs d'autos pour pays de montagnes!

La marche est plus difficile encore lorsque les pentes sont recouvertes de pavés irréguliers dont les angles empêchent l'adhérence des pneus, ou surtout lorsque de gros blocs plus ou moins anguleux barrent à moitié le passage. Pendant quelque temps, notre machine Peerless fut réellement d'une opiniâtreté sans pareille, bien américaine, pour vaincre les obstacles, mais cela ne pouvait durer toujours.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette course, ce n'était pas le paysage, bien qu'il fût réellement merveilleux, avec ses montagnes boisées, ses ravins, et la neige du Toluca, c'étaient plutôt les contrastes entre cette nature et ses habitants, et notre course en auto : déjà l'ardeur du soleil cédait devant la brise produite par notre rapidité.

Des Indiens en costumes primitifs nous regardaient curieux, mais non étonnés : nous étions pour eux ce qu'est le dragon ailé pour les Chinois; tous les voyageurs en Chine ont observé que c'est un pays où rien n'étonne. L'Européen ne possède ses merveilleuses machines que parce que le dragon l'en a favorisé; il n'y a eu de sa part nul effort, c'est la chance. Sans doute le Chinois envie l'Européen, mais il ne lui reconnaît aucune supériorité. Je me demande si en France l'envie ne possède pas souvent le même caractère : pour déguiser son infériorité, on est parfois tenté d'appeler *chance* ce qui résulte du travail et de l'effort. Ainsi pourrait-on trouver l'envie au fond de certaines théories socialistes dans lesquelles on ne tient pas tant à posséder, qu'à empêcher les autres de posséder. Tel ce paysan qui trouve du charbon dans sa terre et le cache, parce qu'il ne veut pas qu'un autre puisse gagner de l'argent là où il serait incapable de le gagner lui-même. L'envie ne supprime pas la chance, mais elle est au fond du cœur de bien des gens, hors de Chine.

Mais voici une Indienne qui souligne encore ce sentiment chinois. A notre vue, elle se jette à terre et semble prier : serions-nous vraiment comme le char de feu du prophète Élie?

Plus loin, un Indien des terres chaudes, qui conduit des ânes, s'arrête en nous voyant prendre de l'eau pour rafraîchir le moteur. C'est un *pinto*, et je m'en

aperçois quand, avec familiarité, il nous tend la main, sur son bras et sa figure même, apparaissent des plaques rouges : c'est la seconde période de cette affection de la peau, qui n'a rien de commun avec la lèpre. Celle-ci est fréquente au Mexique, elle existe un peu partout, mais bénigne, et ne paraît nullement troubler l'âme des Indiens ou des Mexicains.

C'est bien toujours le pays des contrastes : nous touchons au voisinage des sapins du Nord, et pourtant nous traversons encore des champs d'agaves et de plantes tropicales. Le granite ancien touche aux laves modernes, et des chars primitifs aux roues pleines croisent nos pneus de caoutchouc.

Cependant nous voyons devant nous une crête qui sépare deux vallées, et qu'il faut franchir. La montée est ardue, mais le moteur rafraîchi et restauré nous la fait faire sans trop de peine. La descente, sous forme de montagnes russes hérissées d'obstacles, est vertigineuse. Je me demande comment l'auto à pu la gravir dans le sens inverse. Il paraît que c'était superbe à voir : on eût dit un oiseau, prétend X.

Il est près d'une heure quand nous sommes au village de San Francisco, où nous reprenons de l'eau. A la montée, qui prend la forme d'un éboulis de roches, l'auto se cabre (ceci n'est qu'une image de la réalité), quelque chose se brise et nous voilà réduits à marcher à trois cylindres au lieu de quatre, quand justement ce sont les montées les plus ardues qui vont commencer, celles qui montent à 3 000 mètres.

Pour comble, l'engrenage se fait mal, on ne fait pas de gros efforts impunément! Au milieu d'une montée, il faut descendre et laisser l'auto aux mains de son mécanicien pour le réparer. Nous profitons de l'arrêt, X. et moi, pour aller déjeuner avec nos provisions au sommet de la pente.

Le temps passe; ne voyant rien venir, je redescends en exploration du côté de l'auto, laissant X. avec les chevaux et le boy mexicain. La voiture était toujours en panne, malgré les réparations. Des gens du village sont venus nous examiner. J'en profite pour les faire travailler avec nous à hisser l'auto jusqu'en haut de la pente. Aidés du moteur, qui par moments fait rage, et crépite comme une fusillade, et à d'autres instants, refuse tout service, nous faisons des étapes *de 20 à 30 centimètres*, et avec peine; il faut caler les roues avec de grosses pierres à peu près tout le temps. Que d'efforts, que de ronflements, que de bruit, pour une marche à peine digne d'une tortue! Le contraste n'est plus à notre avantage. C'est que la pente touche à 20 pour 100, et que sur une machine qui pèse 2 000 kilos, s'exerce une force antique, mais énergique, imaginée par Kepler, calculée par Newton, et qu'on appelle *l'attraction*. Est-ce qu'on aurait oublié cela en venant à Temascaltepec? C'est un endroit si moyenâgeux, que la science a pu l'oublier.

Enfin, sur la route horizontale, la machine nous laisse assez de répit pour que X. et moi, qui en ai assez de pousser à la roue, y reprenions nos sièges confortables. Je goûte d'autant plus le plaisir d'être emporté dans l'air vif que j'ai davantage transpiré sur la route : il n'y a guère de peine sans plaisir, du moins de peine matérielle, hâtons-nous d'ajouter.

A une nouvelle montée, nous rencontrons les hommes envoyés en avant pour améliorer les pires endroits. Heureuse rencontre, car sans eux nous restions en panne, malgré les détonations du pétrole qu'on doit entendre de San Francisco.

Voici enfin la dernière montée, et il est près de 4 heures du soir. Arriverons-nous à la gravir avant la nuit? Elle est longue de plusieurs kilomètres, elle est

raide par moments, et semée de blocs affreux. Le paysage est fort pittoresque sans doute, mais cela nous est plutôt indifférent; rien ne nous touche, ni l'ombrage des grands pins, ni les falaises de rocs moussus, ni les gracieux contours des montagnes, ni les petites prairies vertes, qui sont les oasis de la forêt. L'automobiliste cesse de s'intéresser à ces choses. Après de nombreux efforts, infructueux, laissant nos hommes pousser aux roues, nous partons à cheval en avant, décidés à achever ainsi ce voyage fatigant.

Une surprise nous attend : nous avions fait près de 2 kilomètres quand il nous semble entendre le lointain ronflement de la machine. Ce n'est pas une erreur : elle arrive, elle monte en portant tous nos hommes, les uns dedans, les autres debout sur les marchepieds. Ils rient et triomphent, tout va à merveille. Décrivant une courbe agréable, l'auto nous cueille sur une verte prairie où nous pensons glisser comme sur un tapis moelleux. Installés avec tout le confort moderne, nous attendons. Mais rien ne bouge, en vain le chauffeur essaie de tous ses moyens d'action et de persuasion. La prairie même, si rare dans cette longue route caillouteuse, n'a pu séduire le moderne hippogriffe. Peu lui importe l'herbe, ce n'est pas d'elle qu'il se nourrit. Il faut y renoncer et remonter à cheval.

Nous arrivons, X. et moi, vers 6 heures, au point culminant, la Cruz, à 40 kilomètres de Tamascaltepec, il en reste 20 jusqu'à San Juan. La Cruz est cet endroit dont j'ai parlé où de petites croix de bois marquent les tombes d'anciens brigands ou de leurs victimes, et où de pieuses Indiennes trouvent encore moyen de satisfaire leurs superstitions. Il y a ici en ce moment une dizaine d'hommes, cinq ou six chars dételés et une vingtaine de mules qui errent alentour. Ces gens ont allumé leurs feux pour la nuit. Comme il y a de

grandes chances pour que le Peerless ou Sans-pareil n'arrive jamais jusqu'ici par ses propres forces, même unies à celles de nos gens, nous entrons en pourparlers pour lui envoyer des mules de renfort. Tandis que X. conférencie en espagnol, j'avise un autre Mexicain qui arrive avec quatre mules toutes harnachées, et traînant de front une chaîne destinée à tirer de lourds fardeaux. C'est exactement là ce qu'il nous faut. L'homme n'a pas plutôt compris ce qu'on lui demande, qu'il part avec ses mules à la recherche de la voiture.

Comme il fait frais ici, à cette attitude, à la tombée de la nuit, je descends la route avec lui. Bientôt un bruit trop bien connu nous annonce le voisinage du monstre qui vomit la fumée sans toutefois bouger.

On attelle les mules, je monte en voiture, et nous voilà en route. Car à peine les mules font-elles un effort que le moteur agit. Les mules jouent le rôle d'un volant qui, à chaque tour, fait repartir la machine : c'est en partie la faute du cylindre immobilisé qui crée un point mort. Les mules ont peu de peine en vérité, et cependant elles sont indispensables. Ainsi tout le long de cette course, le Peerless ne cessa de nous jouer des tours, se mettant en grève au moment où on comptait sur lui : on eût dit qu'il le faisait exprès.

Enfin voici les croix du sommet. C'est une entrée triomphale, avec quelque chose d'ironique pourtant, que nous faisons sur la cime, au milieu des chars et des charretiers qui se sont écartés pour nous livrer passage, avec nos quatre mules de front et l'auto impuissant ronflant par derrière. Il est nuit, et les feux des Mexicains ajoutent encore au pittoresque de cette scène sylvestre.

Cependant le Sans-pareil n'est point trop épuisé pour continuer la route sur une pente *descendante*, et il nous mène sans encombre jusqu'à la ferme de la

Puerta où nous sommes vers 8 heures du soir, ayant mis douze heures pour faire 50 kilomètres, un trajet qu'on fait à cheval en six heures. Mais évidemment ce qui convient au cheval ne convient pas à l'auto, et il reste encore à créer une marque pour les routes mexicaines, ou bien il faudra que le Mexique se décide à faire des routes. Il a d'immenses espaces en plaine où la construction des routes serait facile, mais il est juste d'ajouter que dans cette voie les États-Unis, qui vendent des autos, devraient donner l'exemple de construire des routes, et ce n'est guère ce qu'ils font. La France a possédé des routes avant de faire des chemins de fer ; elle a su les entretenir, et en faire de nouvelles, il est juste qu'elle en recueille quelque bénéfice par l'industrie des automobiles. L'Amérique voudrait vendre, avant d'avoir créé le moyen d'utiliser ses produits, c'est trop d'ambition. Il faut qu'elle songe un peu moins aux *railroads*, un peu plus aux routes.

Il était trop tard pour aller à Toluca, et l'auto n'en pouvait plus. Nous le laissâmes à la Puerta aux mains des chauffeurs et partîmes à cheval pour San Juan en pleine nuit. Les 9 kilomètres furent l'affaire de quarante minutes d'un trot continu sous la voûte des pins d'abord, puis dans la campagne éclairée par les étoiles.

L'auberge de San Juan est vraiment confortable pour un village. Les lits sont propres, le dîner y est bon, et l'on y boit du pulque ou plutôt de l'aguamiel de première fraîcheur : tout le pays en est plein. Au matin on jouit de la vue superbe des neiges du mont Toluca. L'air vif et même froid, le voisinage des sapins donnent l'impression des grandes Alpes. Rien ne manque au Mexique pour en faire un petit univers, même dans une zone restreinte.

Le Mexicain se contente d'un faible salaire, comparé surtout à celui du Yankee, mais il compte sur des gra-

tifications. A ce point de vue, il me rappelle le Russe. L'un et l'autre tâchent de tirer parti de tout. En fait de gratification, le *mozzo* ou boy, qui s'était chargé de nos chevaux pendant cette interminable journée en auto, et nous avait aidés de son mieux, me fit une demande singulière. Il me demanda de lui donner le costume en toile bleue que j'avais porté à cause de la chaleur. Comme d'ailleurs nous arrivions en pays civilisé, je n'eus pas de peine à me décider à changer de costume, et ainsi il repartit enchanté pour Temascaltepec, tandis que nous attendions le train.

Le chemin de fer à voie étroite de San Juan à Toluca fait de nombreuses sinuosités à travers de jolis paysages, des champs d'agaves; il passe dans de petits villages, dans la cour même de villas campagnardes, et enfin il débouche dans la rue principale de Toluca, après un parcours d'une vingtaine de kilomètres.

A l'hôtel de Toluca stationnait tout un groupe d'automobiles. La route de Mexico à Toluca est la seule du Mexique, et nous n'en avons pas de si mauvaise en France; mais au pays des aveugles, les borgnes sont rois, et les Mexicains se ruineraient pour avoir des autos. Tout à coup nous eûmes la surprise de voir arriver le nôtre dans un état qui n'était point trop piteux. Décidément c'était un garçon précieux que ce jeune chauffeur d'à peine vingt ans, ce petit Mexicain bronzé, agile et mince, toujours prêt à tout, mangeant quand il pouvait, dormant n'importe quand et n'importe où, et toujours de bonne humeur; il ne lui manquait qu'un peu plus d'expérience dans l'ajustement des pièces des machines. Si je ne craignais les répétitions, j'en dirais autant du petit aide-chauffeur.

Le Mexique fait de grands progrès depuis une dizaine d'années, le Mexicain fait preuve d'intelligence et il est possible qu'il nous étonne quelque jour dans

CATHÉDRALE DE TAXCO

les sciences et dans les arts; c'est lui qui autrefois a donné l'exemple de la civilisation la plus avancée de toute l'Amérique.

J'ai déjà décrit la route de Toluca à Mexico, avec ses sites qui rappellent étrangement la Suisse. Dans la montée de 400 mètres qui mène au col de las Cruces, nous eûmes une panne, mais nous en avions tellement pris l'habitude que cela n'avait plus rien d'intéressant. D'ailleurs le chauffeur eut la chance de s'en tirer plus promptement qu'on n'aurait pu le présager, d'après les expériences de la veille, et l'état dans lequel se trouvait la machine.

Du col, à 3 000 mètres d'altitude, on descend 800 mètres pour atteindre le niveau de Mexico, par une route qui serpente d'abord en lacets interminables, et traverse plusieurs villages. Cette descente tortueuse fut accomplie à une vitesse vertigineuse, tellement, qu'aux contours, pris au plus court pour avoir plus de rayon, la voiture semblait plonger dans le vide. Fort heureusement, il n'y avait que peu de monde sur cette route. Mais ce n'était pas trop de tout le sang-froid du chauffeur pour éviter un accident : qui croirait que le Mexicain si chaud puisse avoir tout son sang-froid? Durant ce retour, X. m'avoua s'être assuré pour une forte somme; cela m'expliqua quelque peu son indifférence au danger, acquise en outre par l'habitude fréquente de ce trajet.

Que dire de Mexico, de la vue lointaine qu'on a, pendant la descente, sur cette merveilleuse vallée? Tous les voyageurs l'ont décrite. Il y a peu de spectacles au monde plus grandioses, plus impressionnants que la vue de cette plaine infinie couverte de cultures de toutes sortes, appuyée sur des montagnes de 6 000 mètres, aux neiges éternelles surmontant des forêts de sapins noirs, avec des villages parsemant

l'étendue, jusqu'à l'immense ville de Mexico, étincelante avec ses clochers et ses dômes, et suivie de l'étincellement plus grand encore de ces lacs énormes, qu'elle draine davantage chaque année pour éviter les inondations.

Nous rentrons en longeant le parc et le château de Chapultepec, puis traversant le faubourg d'Icubaya. Lorsque je descendis devant mon hôtel, ce qui me frappa le plus, ce fut la chaleur du jour après la fraîcheur artificielle de cette descente féerique.

CHAPITRE XIII

D'EL ORO A PARRAL

Le lendemain même du tremblement de terre de Temascaltepec, j'avais reçu de France une dépêche me demandant un nouveau tour dans le Mexique. Ma réponse eut la bonne fortune de rassurer sur mon sort ceux qui s'y intéressaient, et, en même temps, elle m'évita de recevoir, comme bien d'autres Français, des cartes postales leur demandant, deux ou trois semaines après le choc, comment ils se trouvaient.

Il m'est arrivé plus d'une fois de quitter un pays sans pouvoir attendre le résultat de mes efforts non seulement industriels, mais même pour des cultures ou des jardins. Les Français manquent un peu de persévérance, si bien qu'il leur arrive de perdre le résultat de plusieurs années d'efforts. L'Anglais a parfois le tort de trop persévérer dans de mauvaises affaires, mais il sait ce qu'il fait et il ne se ruine pas toujours. Le Français, ému à la moindre alerte, lâche le manche après la cognée. C'est, dans certains cas, excès de réflexion, et il peut avoir raison. Pourtant le Saxon, qui réfléchit moins, fait peut-être plus d'affaires durables.

Voici quelques années que les Français se remettent à entreprendre des affaires sur tous les points du globe, et, à ce point de vue, les Américains sont loin de pouvoir en dire autant, puisque leurs capitaux restent chez eux, et qu'en outre ils ne se font pas faute d'attirer des capitaux français dans leurs affaires.

Je connais un *cow-boy* (au Mexique, cela s'appelle un vaquero, mais ce terme en France n'a pas acquis le prestige de cow-boy). Ce cow-boy s'est intitulé ingénieur et banquier dans une grande ville : de là il opère sur les actionnaires des sondages pour or et argent avec un aplomb que lui envierait le premier de nos polytechniciens. Je ne sais s'il réussit, mais après ce que j'ai vu dans diverses circonstances, je n'en serais nullement étonné.

J'en connais un autre qui, après un voyage en Nouvelle-Zélande, où il contemplait l'art du chercheur d'or pour la première fois de sa vie, s'est intitulé ingénieur-prospecteur; ce sont là deux titres bien difficiles à concilier, car il y faut consacrer, jeune, autant d'années de vie pratique d'un côté, que d'études théoriques de l'autre. Le prospecteur véritable est surtout un produit des États-Unis, c'est l'homme qui peut passer des mois, même des années, presque dans la solitude, sans abri, avec le strict nécessaire, et qui, familier dès l'enfance avec l'aspect des gîtes minéraux très divers, peut dire avec une certitude qui étonne l'ingénieur dans certains cas, que tel gîte vaut quelque chose.

L'ingénieur vient ensuite, et son rôle consiste à mettre en valeur le gîte découvert, avec les ressources de son expérience scientifique, et par les moyens les plus économiques. Evidemment l'homme capable de ces deux besognes serait le plus complet, mais il n'existe guère, même aux États-Unis.

Cependant on ne cesse jamais de s'instruire, quand ce ne serait que pour contrôler des expériences déjà faites. C'est de là que vint mon désir de visiter en passant les mines d'El Oro et Dos Estrellas, les plus fameuses des mines récentes du Mexique, à cause de l'allure de leurs veines et de leur teneur en or. Ce sont des mines d'or, plutôt que des mines d'argent.

Elle ne sont pas bien loin, à vol d'oiseau, de Temascaltepec, et l'on s'y rend par Toluca, en suivant au Nord la voie ferrée jusqu'à la station de Tultenango. De cette station déjà, on distingue les trois grandes mines d'El Oro avec la petite ville née de leur exploitation. Un embranchement y conduit, en grimpant jusqu'au pied de la belle montagne couverte de pins qui renferme dans ses flancs les fameuses veines dont il est sorti tant d'or et d'argent. Les veines de Dos Estrellas sont dans la même montagne, mais sur les pentes Ouest, du côté opposé qu'on ne voit pas.

A peine descendu du train à El Oro, on m'offre un cheval pour aller à Dos Estrellas, avec un guide. Il faut à peine une heure, mais il y a une montée à faire, et, sous le soleil du Mexique, un cheval est toujours le bienvenu.

En route, la poussière est telle, que j'apprécie davantage encore ma monture. Les pieds chaussés de sandales de mon guide disparaissent en faisant un nuage opaque heureusement trop lourd pour m'atteindre. Après le col, occupé par un village d'Indiens, voici le beau vallon de Dos Estrellas, un site alpestre et sauvage, hier encore vierge de toutes constructions. C'est un Français qui a fait la découverte, M. Fournier, un peu inconsciemment, dit-on, mais c'est le rôle des *découvreurs de mines*. Ils ont une foi aveugle et c'est ce qui les sauve. Celui-ci rencontra d'abord une bonanza de 3 000 000 de piastres, et ensuite un énorme filon, digne pendant de celui d'El Oro, qui a déjà donné 20 000 000 de dividendes, depuis 1903 surtout. Le fait est que les ingénieurs ne font guère de découvertes de mines, mais ils savent les mettre en valeur, quand c'est possible, et quand ils ne sont pas gênés par les *inventeurs d'affaires*.

Les trois mines d'El Oro : Esperanza, Mexico et El

Oro ne m'intéressèrent guère moins que Dos Estrellas, mais je ne veux consigner ici qu'une rencontre d'un autre genre. Ce fut celle d'un mineur, descendu du rang de directeur à celui de chef de section dans une grande batterie. Seulement il avait sacrifié tous ses appointements à son ancienne direction, en s'y donnant une peine énorme, tandis qu'ici il faisait des économies avec tranquillité pour sa famille. Honnête homme et droit, j'eus du plaisir à le revoir, et de son côté il me témoigna que ma visite lui était sensible.

Les retards sont si fréquents dans les trains du Mexique, qu'on finit par ne plus guère se soucier des horaires. Comme dans les vieilles carrioles d'antan, qui stationnaient à toutes les auberges, on prend patience, en se disant qu'après tout, on arrivera tout de même. On profite en outre des arrêts, qui sont d'autant plus longs que le train est plus en retard.

C'est ainsi qu'à la halte d'Aguas Calientes, non seulement j'eus un excellent déjeuner avec des fraises à profusion, mais je pus encore acheter des dentelles mexicaines, extrêmement jolies et délicates, pour un prix fantastiquement bas. Aguas Calientes, dont le nom signifie *les Eaux-Chaudes*, n'est pas moins célèbre par ses sources chaudes que par ses dentelles. Les sources chaudes sont fréquentes au Mexique, et nous en verrons d'autres dans les États de Chihuahua et de Durango.

Je dus pourtant coucher à Jimenez dans un hôtel italien tout en planches, signe du progrès de cette ville moderne, l'hôtel français étant complet comme une boîte de sardines. Une fois de plus, le matin, je déplorai cette habitude de certains Français à l'étranger, d'adopter les défauts des autres sans en prendre les qualités. Ainsi, à 8 heures du matin, un Américain n'éprouve aucune gêne à avaler un beefsteak et des

pommes de terre; lors même qu'il peut à peine ouvrir ses yeux, il ouvre sa bouche; en France, on se contente de café au lait, ou de choses appropriées à un estomac qui ne fait que s'entrouvrir. Mais tous les Américains ne mangent pas des beefsteaks, ils peuvent avoir le matin une quantité de choses qui s'harmonisent parfaitement à l'ouverture des yeux et de l'estomac : porridge, oatmeal, force, oranges, fraises à la crème, crêpes, sirop d'érable, miel, beurre, etc. Il y a bien des choses là dedans qui sont aussi douces que la rosée du matin ou le chant de l'alouette. Mais l'hôtelier français les ignore : il a le beefsteak, et ne vous offre que cela; il n'aime pas le porridge, donc le reste ne vaut rien, et donc tout Français doit le détester. Le porridge n'est pourtant guère qu'une soupe au lait et à la farine, les enfants l'aiment beaucoup, les estomacs délicats aussi. Au Mexique, l'imitation américaine n'a enfanté que le beefsteak, même à Mexico.

Le fait est qu'à Jimenez le beefsteak sévit, et je m'enfuis au plus tôt au restaurant de la gare tenu par des Japonais, et excellent pour des yeux à demi ouverts. Ces Japonais sont étonnants, ils ont trouvé moyen de rendre agréables certains endroits déshérités, le long du transmexicain, où, en l'absence de wagon-restaurant, on fait halte pour prendre ses repas. Ces haltes au milieu de Japonais souriants reposent de la route, et on envoie au plus profond des enfers la cuisine des nègres américains dans leurs *broiler-cars*, malgré la réclame qu'on leur fait.

La ligne de Jimenez à Parral manquerait d'intérêt sans le voisinage de mines célèbres comme celles qui remplissent les vides de la chaîne calcaire qu'on appelle la Sierra Almoloya. La plus célèbre parmi les mines récentes est la Palmilla, appartenant à un Mexicain, Pedro Alvarado. Malheureusement, après de riches

bonanzas, il faut s'attendre à des difficultés, comme, après le beau temps, vient la pluie. Il y a deux ans, Alvarado installa un tramway aérien de sa mine jusqu'à la station du chemin de fer de Parral; au moment de le mettre en marche, toute l'installation de force motrice et d'air comprimé à la mine prit feu, et lui causa une perte de 800 000 francs. Ne pouvant seul se relever de cet échec, Alvarado loua sa mine à une Compagnie américaine pour une durée de quinze ans, dans des conditions qui ne permettent que d'assez loin les magnifiques bénéfices d'antan.

A Parral, il y avait un hôtel français, mais de nouveau j'y dus faire l'expérience du beefsteak matinal obligatoire, sans porridge ni rien pour l'atténuer; il y avait du miel, mais plus liquide encore que du sirop d'érable, et amené à cet état, sans doute pour décourager les amateurs. Le miel n'est pourtant pas cher au Mexique. De même, dans un autre hôtel le propriétaire étalait sur toutes les tables ses cornichons confits au sucre, auxquels personne ne touchait. Au vinaigre, ils eussent probablement trop vite disparu.

Il est juste de dire que le prix de certains hôtels au Mexique est si bas qu'il explique quelques stratagèmes. Je n'en repris pas moins avec plaisir le train de Parral pour Ojitos. C'est aussi un train, celui-là, qui part bien à heure fixe, mais sans qu'on puisse jamais savoir à quelle heure on arrivera.

Cette fois nous n'eûmes que trois heures de retard, pour avoir rencontré une pierre tombée d'un remblai sous le train en marche. L'air placide des employés du train me donna à penser que les accidents faisaient depuis longtemps partie de leur service. La réparation est d'autant plus vite faite, et fait d'autant plus admirer aux badauds l'habileté des Américains.

Je passai à Ojitos une charmante soirée en compa-

TYPES D'ENFANTS MEXICAINS

gnie d'un Français qui fit défiler devant moi certains types pourvus d'anecdotes parfois désopilantes. Mais le côté triste ne manquait pas non plus, car s'*il est bon de rire,* comme disait l'autre en recevant des pierres de gamins qui s'amusaient, *il n'est pas drôle de les recevoir.* Faut-il que les dupes prêtent parfois à rire?

Il y avait à une mine dans cette région un jeune Français, charmant garçon d'ailleurs, qui avait adopté une singulière méthode d'agir vis-à-vis de sa Compagnie. Les lettres qu'il recevait, il les mettait soigneusement de côté, mais ne les ouvrait jamais. Il n'ouvrait que son journal. A la fin du mois, il se contentait de câbler pour avoir des fonds. A vrai dire, ce n'est pas un monceau de paperasses qui eût beaucoup changé les faits, encore fallait-il donner des informations : tout de même, il faut une certaine force d'âme, ou une bien grande indifférence pour ne pas ouvrir ses lettres.

J'avais une voiture toute prête à me conduire le lendemain à Piedra Larga, une petite localité qui n'est pas très loin des mines, autrefois bien connues, de Guadalupe y Calvo. Sans être muni cette fois d'aucune malle, ni de vingt-quatre caisses de provisions, ni de tente-abri, ni de lits pliants, ni de guides à cheval armés de fusils, bien que la distance fût la même qu'autrefois de Tepehuanes à Guanacevi, je partis avec un sac de voyage et une couverture mexicaine. Le trajet fut rapide et agréable. Aux relais, on m'offrit à boire et à manger. A l'un d'eux, j'eus même une très intéressante conversation avec une gentille fillette de sept à huit ans : elle vint s'asseoir, la mine toute curieuse et pleine de finesse, à côté de moi, pour me demander d'où je venais, et me raconter, elle aussi, ses lointains voyages, à quelque vingt lieues à la ronde, ce qui pour elle était le tour du monde.

Quant au paysage, il n'avait absolument pas d'intérêt.

Nous étions le soir même à San Estevan où se trouve une bonne auberge avec une rangée de lits dans une salle blanchie à la chaux. En route, j'avais causé avec mon cocher, un grand garçon de dix-neuf ans, nommé Nazario, à la mine fière, le teint chaud et les yeux noirs, avec cette allure à la fois souple et massive, qui tient du jeune âge et des fatigues précoces d'un métier parfois dur. Il m'avait parlé des sources chaudes de San Estevan, et son coureur, Timoteo, avait renchéri encore sur leurs vertus médicales. Ce Timoteo courait sans se fatiguer : de temps à autre il sautait à bas du siège, et, muni d'un fouet au manche court, il cinglait les mules paresseuses, ou bien il réparait les désordres des harnais et de l'attelage. Je lui avais d'abord trouvé l'air borné et paresseux; peu à peu je le jugeai mieux, je vis qu'il était consciencieux, mais ne tenait pas à se dépenser vainement : toujours prêt, il faisait le strict nécessaire. Bien des garçons de ferme, en France, pensais-je, seraient loin d'être aussi alertes; il était bien plus brun que l'autre, presque chocolat, et j'admirais sa soumission à un camarade à peine plus âgé que lui, mais déjà plus expérimenté.

La source est en effet très chaude. On l'a captée dans une piscine enfermée dans un petit bâtiment à côté d'un lac minuscule qui donne un aspect agréable et paisible à ce site entouré de collines. L'eau forme un joli bassin recouvert d'une construction en pierre. Elle est tellement chaude qu'on peut à peine y mettre la main. Peu à peu cependant on y pénètre; on finit même par nager dans cette eau presque brûlante et on n'a plus de hâte d'en sortir.

Il y a dans la région toute une série de ces sources chaudes, jusqu'à Tepehuanes et Papasquiaro, sur plus

de 150 kilomètres de longueur, et ce n'est pas la seule région du Mexique qui ait ce privilège. On s'en sert parfois pour échauder les porcs, tellement elles sont brûlantes. Je ne sais si elles ont des vertus médicales, mais j'ai appris par expérience, et on m'en avait prévenu, qu'un bain un peu prolongé cause, les jours suivants, de violents maux de tête. La haute température de ces sources indique à faible profondeur la présence de roches volcaniques encore brûlantes.

Le lendemain matin, nous partions à 7 heures, et à 11 heures nous étions à Piedra Larga. Il y a là une sorte d'hôtel qu'on appelle une *méson*, en castillan, c'est-à-dire une série de chambres sans restaurant. C'est ici un assez grand quadrilatère entourant une grande cour avec un seul étage pourvu d'une galerie. Le rez-de-chaussée est formé par les écuries, granges, remises, logements des cochers et domestiques. C'est curieux à voir, cette grande bâtisse de pierre, enfermée dans les croupes rocheuses de montagnes pelées, avec de grands blocs de pierre nue qui la séparent d'un filet d'eau courant entre des rocs.

C'est en suivant ce filet d'eau que j'arrivai à la *méson* San-José où je devais trouver un guide pour me conduire à des mines d'argent. Ce guide est là, mais j'ai peine à reconnaître un mineur américain dans ce personnage maigre, un peu solennel, enveloppé d'une longue redingote noire d'où sort un faux col. Il cause avec un mineur mexicain à la mine aussi expressive que la sienne est figée : il est vrai que la langue castillane n'est pas toujours familière aux Américains. Pour gagner du temps, je désirais coucher à une mine distante de une à deux heures ; il me promit de s'y trouver le lendemain de bonne heure ; de là, il faut encore une bonne douzaine d'heures à cheval jusqu'aux mines que nous devons voir.

En attendant le déjeuner, je fais le tour de la petite ville, à travers les méandres de son arroyo. Je ne veux pas manquer l'église, comme j'avais failli le faire à Guanacevi, tandis que j'attendais qu'un important personnage eût fini d'envoyer une dépêche. Cette visite à l'église m'enchante : elle a une fière apparence en haut de la berge rocheuse; avec ses deux tours, elle a quelque chose d'une forteresse.

Cette église, qui paraît grande, vue de l'extérieur, est étroite et longue à l'intérieur, mais elle est jolie, originale, bien mexicaine. Elle a peut-être des trésors; j'ai regretté ici encore de ne point posséder de connaissances artistiques assez grandes pour être capable d'apprécier tant d'œuvres, qui ont fait de tout temps la valeur des monuments religieux. C'est une question d'études, et la vie est trop courte pour tout savoir.

Ainsi la première impression que m'avait fait Piedra Larga était bien mauvaise; ce trou brûlant dans des rocs à peine embroussaillés, ce sec et malpropre arroyo, ces maisons basses, étagées l'une sur l'autre, aux toits plats, cela ne m'inspirait que la hâte de partir. Je comprends cependant qu'à la longue, on trouve que la chaleur n'est point fatigante, que les Mexicains sont pittoresques, ainsi que leurs maisons, et qu'en somme on peut tout se procurer ici comme ailleurs. Il y a même une chose qu'on se procure trop vite, dans bien des endroits, au Mexique, et qui devient la passion de beaucoup de gens, et non pas seulement des Mexicains, ce sont les boissons fortes : on en conclut, peut-être à tort, que la vie offre peu de distractions et d'agrément.

Mon guide me conduit à l'unique restaurant, tenu par un Chinois, dans une chambre basse et noire, faisant partie d'une affreuse baraque qui n'a rien d'une hôtellerie, même du bon vieux temps. Elle donne sur

une vilaine rue étroite, très en pente, mal pavée de galets ronds, et aboutissant à des rochers, le long desquels s'alignent des écuries de Mexicains et d'Arabes : voisinage en vérité peu odorant. Le Chinois, sans mot dire, nous sert des mets sans saveur.

C'est le cœur fort léger que je monte à cheval vers cinq heures du soir avec un Mexicain pour gravir les hauteurs qui dominent cet entonnoir. Mais d'abord il faut longtemps côtoyer l'arroyo qui fait d'interminables contours, en passant devant des usines qui traitent les minerais d'argent. Enfin l'horizon s'élargit. La Bufa, la plus haute cime des environs, elle atteint 3 000 mètres, semble monter aussi, les rochers se couvrent de buissons, puis d'arbustes, tout finit par être vert; depuis longtemps on ne voit plus Piedra Larga. Il paraît que parfois, après les orages, l'arroyo est si fort et si torrentueux que la petite ville en bas n'est plus abordable. Aussi est-ce avec plaisir que j'entends raconter que l'hiver dernier, en pareille occasion, un jeune Français a seul osé braver le danger, là où avaient reculé des Mexicains. Avait-il de puissants motifs pour s'y décider, je ne saurais le dire; mais, quand on est jeune, on n'a pas besoin de puissants motifs, on ne fait guère de différence entre la témérité et le courage.

La mine San Juliana n'est pas loin d'ici, mais il paraît que les résultats qu'on attendait n'ont pas répondu aux brillantes installations qu'on avait faites. La plus riche entreprise de la région a été celle de Guadalupe y Calvo, faite par une Compagnie anglaise vers 1830. Il paraît qu'une fois les mines épuisées, ce sont ces mêmes personnes qui ont fondé ailleurs, à Pachuca, la riche exploitation d'argent de Real del Monte.

Le lendemain, fidèle à ma promesse, je suis prêt avant 6 heures, et mon cheval aussi. Mais du guide

américain et de son mozzo, il n'est pas question. Il est près de 8 heures quand je vois venir un pauvre diable, traînant par la bride un cheval chargé, et tenant à la main un billet. Ce billet m'informe qu'on me rejoindra en route.

Sans plus attendre, nous partons. Au bout d'une heure, mon pauvre diable m'entraîne par un sentier si difficile que je me demande s'il est possible que ce soit mon chemin. Nous avons une conversation à bâtons rompus, si pleine de contradictions, que je suis sur le point de revenir en arrière. Les bandits n'ont pas encore disparu au Mexique. Mais celui-ci a l'air si simple et dénué d'artifice, que je décide de me fier à lui. Ses contradictions n'étaient sans doute que de la naïveté pour me complaire.

Bientôt nous sommes sur des cimes de roches claires, glissantes et pleines de fractures, avec quelques buissons à peine et un chaos de montagnes du même genre autour de nous, sans trace d'habitations. Ce chemin est le plus court, mais aussi le plus mauvais. Nous descendons dans un ravin, nous remontons, et nous retrouvons enfin un chemin meilleur.

A une ferme isolée nous mettons pied à terre, nous attachons nos bêtes près d'une femme qui allaite son bébé, elle nous dit que sa fille nous donnera à manger. En effet, assis sur un tronc d'arbre, nous voyons venir des tortillas, des œufs à la coque et du café au lait : on n'aurait pas mieux en Suisse, et cette heure de repos nous fait grand bien, à mon guide surtout, qui fait la course à pied.

A une heure, nous passons des rochers moussus, d'aspect druidique, à côté d'une prairie, et, plus loin, c'est un joli torrent plein de cailloux d'agate et d'opale; sur le sentier j'avais remarqué le gîte de ces jolies pierres auprès de porphyres et de granites

roses. Le Mexique a beaucoup de gîtes d'opales.

Vers 4 heures, voici de grandes cavernes noircies par le feu, sur la pente d'un ravin, et qui servent d'abri la nuit ou par le mauvais temps, aux convoyeurs de mules de transports. Nous faisons halte une heure et je découvre avec satisfaction qu'il me reste d'excellentes saucisses datant de deux jours, données par mon hôtelier français. Avec du pain sec, mais trempé dans l'eau, elles font un excellent repas où l'on n'a pas à faire l'assaut de caisses hermétiquement closes, non moins que difficiles à reclouer ensuite.

A 7 heures, nous faisons une montée abrupte dans les sapins, puis la nuit noire nous atteint. Nous suivons à tâtons, bien qu'assez vite encore, un long ravin que l'ombrage des grands pins rend encore plus sombre, puis nous descendons un sentier irrégulier et coupé de rocs pour arriver enfin vers 11 heures seulement à la mine que nous allons voir : la *Veta grande*.

Là, tout est sombre, tout dort, même au chalet de gros troncs d'arbres où habite le directeur des travaux. Il est couché; il est malade, dit-il, quand il m'a ouvert, malade de prostration nerveuse (c'est un mal américain fort connu des mineurs). Mais il est content de voir quelqu'un et il me fait du feu, car il fait froid. Puis il se trouve assez bien pour réveiller sa bonne, qui va me faire cuire des œufs. Après cela, prenant en pitié sa prostration, je le fais coucher et j'en fais autant.

A la mine, qui devait être terriblement riche pour se trouver au bout d'un sentier si long et si difficile, je fus conduit par un Arabe du Liban. Ceci n'est point un conte. Dans un espagnol, ardu de sa part comme de la mienne, nous nous fîmes part de nos impressions passées et actuelles; il regrettait les cèdres de son pays, et moi les sapins du mien. Puis, venant aux actualités, je lui manifestai un certain regret de ne pas trouver

une plus grande abondance de minerai d'argent, dans une mine vendue assez cher et pourvue d'un fort capital; il eut alors un mot typique :

« Qu'est-ce que cela comparé à l'immense étendue de la propriété? Elle contient des millions, et peut-être des milliards! »

Évidemment, mais il oubliait de tenir compte de la grosseur de la veine, de sa valeur et du prix de revient. Autrement il avait raison et je me tus.

Mais mon Arabe ne se tut pas, il découvrit de nouveaux arguments en sa faveur, bien entendu : « Les Français, dit-il, ne savent pas exploiter les mines, même quand elles sont très bonnes. — Ceci est exagéré, lui dis-je, connaissez-vous les mines de cuivre du Boléo, au Mexique? Non! Eh bien, elle sont exploitées par une Compagnie française qui en retire plus de 10 000 000 de piastres par an, dont la moitié de bénéfices. Et des ingénieurs et banquiers américains l'avaient trouvée trop difficile! Connaissez-vous *dos Estrellas?* C'est une mine d'or au Mexique, découverte et exploitée par des Français et qui a donné tant de profits, que les actions ont centuplé de valeur. » Alors mon Arabe se tut.

Je n'ajoutai pas que les Français, non moins que les Anglais et les Américains ont beaucoup gaspillé d'argent dans les mines. Mais le Français chante sa déconfiture à tous les vents, l'Anglo-Saxon la recouvre avec du *bluff*.

Néanmoins cela m'amuse de voir comment, au Mexique, les Arabes traitent les Français. Les Américains savent mieux leur en imposer.

Il faisait très frais dans ces montagnes dès le coucher du soleil, et après le repas du soir je n'étais pas fâché de retrouver, quelque dur qu'il fût, le plancher recouvert de couvertures qui me servait de couchette.

CHAPITRE XIV

DE PARRAL A CHIHUAHUA

En partant de la *Veta Grande,* je notai un accès de mauvaise humeur de la part du guide américain, qui ne m'avait rejoint qu'un jour après. Lui, qui avait vingt-quatre heures de retard, n'avait pu supporter une heure de retard de son mozzo, ou boy mexicain, et il était parti de *Piedra Larga*, emmenant à vide le cheval de celui-ci, obligeant ainsi ce pauvre garçon à faire à pied tout ce trajet qu'on met quatorze heures à faire à cheval. Comme on reconnaît là tout l'égoïsme anglo-saxon. Aussi je renonçai à ses services, et pris un Mexicain.

Je revins par un autre chemin fort pittoresque, avec des rochers pointus ayant l'aspect de châteaux forts crénelés. Au moment où nous étions le plus altérés, mon guide mexicain et moi, nous rencontrâmes des mules chargées d'oranges, venant des terres chaudes, et allant à Parral.

A Piedra Larga, en attendant que ma voiture fût prête à repartir pour Ojitos, d'où je retournerais à Parral, je rencontrai encore un Américain. Celui-ci, de haute stature, avait l'allure chevaleresque d'un gentilhomme, et je reconnus en lui plutôt un Anglais, mais une malheureuse habitude, le whisky, gâtait ses belles qualités. Il avait avec lui un mineur que j'avais connu en Californie, ce qui n'est point bizarre au Mexique.

A mon départ, pour me faire honneur, l'Anglais voulait m'accompagner à cheval, mais il ne put être prêt à temps. Ma voiture avec mon cocher Nazario se présenta inopinément devant ma porte. C'était l'heure de partir, l'Anglais ne me retint pas, et me souhaita bon voyage : il avait son projet.

J'étais le soir à San Estevan et j'y rencontrai deux mineurs en prospection pour le compte de l'Anglais.

Comme, après dîner, nous causions dans la grande cour à la lueur des étoiles, un gamin nous cria : « Voilà l'Anglais qui arrive. » On entendait galoper à distance. Bientôt, en effet, nous le vîmes arriver avec son air de mousquetaire, et la figure souriante, accompagné d'un jeune ingénieur mexicain qu'il avait chargé de mesurer ses concessions. Tout de suite, il me le présenta, et me demanda de le prendre dans ma voiture jusqu'à Ojitos.

J'étais enchanté de pouvoir lui rendre ce service, et nous passâmes une soirée très agréable, qui n'eut que le tort de se prolonger jusqu'à une heure du matin, elle se termina pourtant par le don d'une pépite d'argent que l'Anglais me força d'accepter. Faut-il que de si nobles qualités d'esprit et de cœur soient gâtées par une fâcheuse habitude? Mais tant d'hommes du Nord boivent un à deux litres d'alcool par jour!

Au matin, c'est un nouveau cadeau; il nous faut emporter, l'ingénieur mexicain et moi, quatre bouteilles d'excellent whisky d'Écosse, indispensables, paraît-il, pour arriver intact à Parral, c'est-à-dire pour un jour de voiture et un jour en chemin de fer. Je m'en serais passé, mais j'ignorais les goûts de mon Mexicain, et j'acceptai; celui-ci avait, me disait-il avec intention, du sang français.

Tandis que, cahotés dans notre voiture, sur la piste caillouteuse d'Ojitos, nous regardions le paysage plu-

tôt aride qui se déroulait sur nos yeux, je remarquai que mon jeune ingénieur faisait de fréquentes visites à celle des quatre bouteilles qu'il avait adoptée : son teint brun devenait de plus en plus rouge, finalement il devint violet et tomba dans une demi-somnolence. A un relai où je demandai du pulque, on me donna une eau blanche presque opaque, sans saveur. L'agavé ne vient point ici, et l'eau même est rare dans cette saison : on ne voit ici qu'un grand ravin desséché où le soleil darde sur des rocs polis et de chétifs buissons. Le pulque eût fait mon affaire, beaucoup mieux que le whisky.

Bientôt une de nos roues perd sa jante de fer et il faut faire halte. De mon mieux, j'aide Nazario dans sa réparation, tandis que l'ingénieur ronfle et que Timoteo arrange les mules. Comme, tout le long de la route, je n'avais pas perdu une occasion de descendre aux montées, au risque de courir dans la poussière pour suivre la vive allure des mules, Nazario me dit de son air sérieux que je ferais un bon *muchacho*. Le muchacho, c'est Timoteo, le gamin bon à tout faire. L'éloge est peu banal, quand on pourrait être le père d'un Timoteo. C'est ainsi qu'on peut être traité de fermier aux États-Unis, de guide alpin en Colombie, ou d'écuyer au Mexique, pour avoir fait une course fatigante, ou pour parler aux gens le langage qui leur convient.

Nous voilà repartis; Nazario et Timoteo s'entendent bien; ils se donnent des bourrées en se poussant de côté, tandis que les mules galopent, et que mon Mexicain ballotte de droite à gauche en dodelinant de la tête.

Des attelages de mules, traînant des tonnes de minerais, nous font pitié à voir. Ces bêtes ont fait le Mexique, comme les bœufs ont fait l'Afrique du Sud.

Leurs cadavres jonchent les pistes de ces continents en formation. Nous en avons croisé par douzaines, de ces attelages de quatorze mules, peinant au grand soleil, écorchées et meurtries par les chaînes d'attelage : la dernière porte en outre sur son dos le cocher, car le char n'a pas de siège. La pauvre bête tire quand même, malgré le poids d'un Mexicain de 80 kilos.

Et ces cochers, tannés par le soleil, le cuir aussi dur que celui de leurs bêtes, qui passent des mois entiers à cheval, on trouverait le temps de les admirer aussi, s'ils n'étaient pas si durs pour leurs bêtes.

L'hôtel International d'Ojitos est si dépourvu de charmes que je n'eus aucun regret de le quitter en prenant le train pour Parral.

Chose extraordinaire, nous n'eûmes aucun accident de chemin de fer entre Ojitos et Parral, et nous arrivâmes à l'heure juste. Le pays est monotone, le paysage sans intérêt; on ne vit guère ici que pour exploiter des mines.

Parral est un ancien camp minier mexicain, un peu modernisé par les Américains. Le pays n'offre rien d'intéressant; il est rocailleux et peu boisé. Mais les mines ont été fort riches autrefois : la mine Prieta, en ville même, date de 1650, et a été célèbre par sa production. Récemment les Américains ont essayé de *boomer*, comme ils disent, cette vieille cité minière, ils ont installé des moulins de cent pilons, des usines de cyanuration, des usines de force hydro-électrique ; tout près, à Santa Barbara, les Guggenheim de New-York ont fait de colossales dépenses. A présent, on se demande un peu quelle était la cause de ce *boom* : les choses reviennent à peu près à leur état normal.

La mine Palmarejo, qui a fait partie du boom de Parral, en est pourtant fort loin à l'Ouest : on s'y rend

même plus facilement de Chihuahua; cette mine fut riche autrefois, on lui a consacré 6 à 8 000 000 de piastres pour la renouveler. L'installation est magnifique.

Parral, comme ville, est loin de valoir Durango. Je crois avoir oublié de mentionner une agréable surprise de mon dernier passage à Durango. J'y trouvai un collège de maristes français. Appelés par les Mexicains, ils commencèrent avec vingt élèves il y a trois ans, et ils en ont cent cinquante maintenant. Leur établissement, tout simple qu'il est, avec ses cours, ses salles élevées, a cet air reposant et cette atmosphère calme et sérieuse, que prennent tout de suite les collèges de cet ordre familial. Ayant passé ma jeunesse parmi eux, je me retrouvai immédiatement chez des amis. Nous avions les mêmes noms sur les lèvres, les uns disparus, d'autres partis de France, d'autres attendant avec patience le sort que leur destinent nos gouvernants. Et beaucoup sont des Alsaciens. Aucun n'a un mot de plainte ou de regret : le sentiment du devoir bien rempli, le sens de la vie épurée des illusions et des ingratitudes, donnent à l'âme une allure élevée qui attire invinciblement. Ils sont mieux à Durango la calme, qu'à Parral l'agitée. Ils ont un climat si bon qu'on y vient en villégiature. Le seul inconvénient, ce sont les scorpions, mais ils sont en voie de disparaître définitivement.

L'embranchement de Parral rejoint la grande ligne à Jimenez. Le train express en part vers 2 heures du matin. Mais il est inutile de se presser, ce train ayant souvent trois ou quatre heures de retard. Et pour aller à Chihuahua, on a un autre train dans la journée. Jimenez est presque aussi chaud que Torreon, on y dort les fenêtres ouvertes sur un air très chaud, où chantent les moustiques et surtout les cloches des locomotives.

Le train de Chihuahua me rendit toute la poussière des anciens jours de mon arrivée au Mexique, si bien que je fus réellement satisfait de descendre de mon wagon dans une gare des plus médiocres, à 2 kilomètres de la ville de Chihuahua.

Un cab me conduisit, en compagnie de cinq ouvriers italiens qui cherchaient de l'ouvrage dans les mines, devant un hôtel modeste. Mais je préférai, dans le but de trouver des connaissances, continuer jusqu'au Palace-Hotel. Bien que, pour commencer, je dusse être déçu, je n'eus pas à le regretter ensuite. Le soir, par une de ces nuits magnifiques qui sont le charme du Mexique, j'eus un concert, donné par la musique militaire espagnole, sur la grande place, devant les magnifiques tours de la cathédrale, plus grandes encore dans la nuit, mais noires devant cette place immense toute constellée de lampes électriques.

Chihuahua rappelle les villes des États-Unis. Les Américains l'ont envahie et y ont tout accommodé à leur goût. Il reste les vieilles splendeurs, comme la cathédrale, un de ces monuments que rien ne peut changer, et que rien non plus ne peut donner aux États-Unis.

Cette ville est célèbre par ses chiens de race minuscule, qui ont les griffes très longues et l'odorat très fin. Une célébrité plus grande est le prêtre patriote Hidalgo qui, fugitif après sa victoire inespérée sur les Espagnols, fut fait prisonnier et exécuté à Chihuahua en 1811 avec ses compagnons. On lui a élevé une statue sur l'emplacement même de l'exécution

La monnaie est intéressante : on y voit fabriquer des piastres à raison de soixante par minute. L'argent vient surtout des mines de Santa Eulalia, anciennes et très riches; elles ont produit près de deux milliards de francs, ont fait de nombreuses fortunes, et produisent

avec plus d'abondance encore depuis quelques années entre des mains américaines.

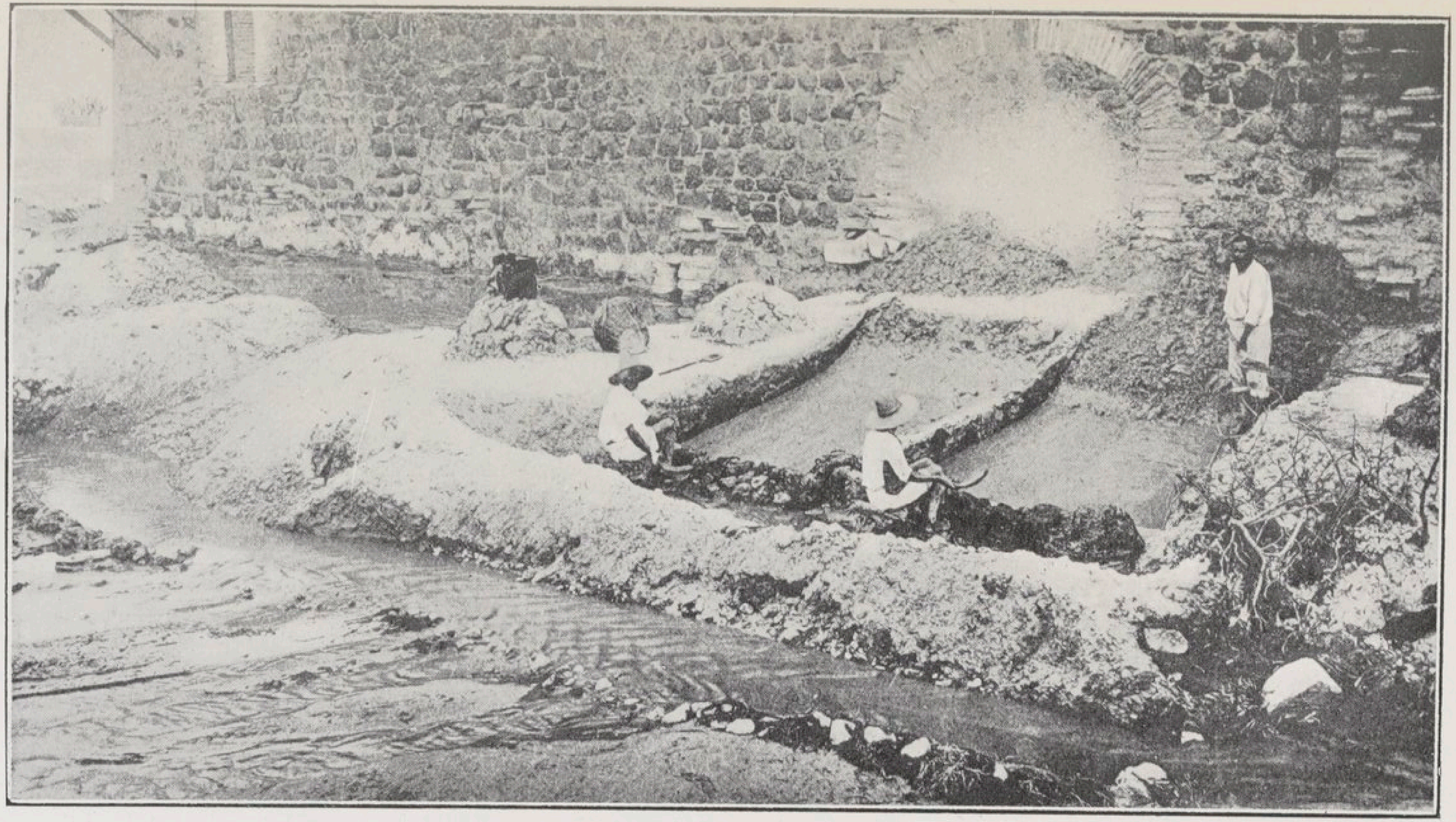
La cathédrale de Chihuahua a été bâtie sur le profit des mines, à raison de 25 sous par livre d'argent produite. Le coût total a atteint près d'un million de piastres. Elle est dédiée à saint François : la façade présente les statues de ce saint et des douze apôtres. On montre dans une des tours une cloche brisée qui fut frappée par un boulet français dans le siège de 1866.

Le surlendemain de mon arrivée je fus accosté tout à coup dans la rue par un Américain blond, l'air encore très jeune, qui me prit par le bras, en m'appelant par mon nom. Je le regardai surpris, sans pouvoir mettre un nom sur cette figure. Il sourit et se nomma. Aussitôt, quelle est la figure qui se présente à mon esprit, à la place de la sienne? Celle de son père, un grand vieillard de Californie, un ancien Français, fondateur d'une grande mine, la Mayflower, et avec lequel j'avais passé de charmantes soirées. Celui-ci, le fils, je l'avais connu aussi, quand il avait vingt ans à peine, et c'est l'âge où l'on change le plus. Son père est mort, mais les traits du fils maintenant le ressuscitent, et c'est grâce à cela seulement que je le reconnais.

Il me conduit aux mines de Santa Eulalia, et c'est bien là une des curiosités du Mexique. La roche calcaire est toute creusée de cavités que les minerais d'argent ont d'abord remplies, puis que les travaux d'exploitation ont rendues à leur premier état, pour ainsi dire. Certaines de ces cavités sont gigantesques et descendent à de grandes profondeurs. On leur a donné des noms imagés, en rapport avec leur forme : le Bataillon, l'Amphithéâtre, la Plaza de Toros, l'Église grecque. La caverne dite Potosi a 180 mètres de longueur. Celle de Bull-Pen, à 400 mètres de profondeur, a 30 mètres de haut et 130 de diamètre. On peut en certains endroits

descendre des hauteurs de 200 mètres à travers des cavités et des chenaux naturels. On a dépassé 500 mètres de profondeur sans sortir des minerais riches.

Enfin cette visite est des plus curieuses, et grâce à la rencontre de ce jeune homme, due à ce qu'il vit mon nom au Palace-Hotel, je passai quelques heures excellentes à Chihuahua. Ce fut mon dernier séjour au Mexique, que je quittai à El Paso pour rentrer dans le grand tourbillon de la vie américaine.



GUANAJUATO — LAVEURS DE BOUES ARGENTIFÈRES

CHAPITRE XV

DÉVELOPPEMENT DU MEXIQUE

La civilisation a apporté au Mexique des bienfaits très matériels, d'ailleurs réservés surtout aux riches et aux habiles, mais elle a introduit aussi une foule de maux et d'inconvénients. Sous ce nom de civilisation, qu'ils prononcent avec une emphase comique, les Américains comprennent tout le confort moderne, comme s'il devait résoudre toute la vie morale, y compris l'honneur et la religion. C'est une exagération digne d'un Méridional comme celui que je rencontrai à El Paso, mais par malheur elle est générale. Il est pourtant clair que le développement industriel n'influe nullement sur le développement de la morale, pas plus que le développement mécanique des moyens de reproduire la musique ne saurait influer sur le sens musical. Tout cela ne sert qu'à faire ressortir des contrastes.

Pour le cas du Mexique, ces contrastes ressortiront mieux encore au moyen d'une comparaison qu'on trouvera peut-être un peu dure, mais le pays et son climat sont assez beaux pour supporter quelques critiques.

Le type naturel du pays, c'est l'Indien; le type artificiel, c'est l'homme d'affaires :

L'Indien vit de tortillas, et ne possède rien. L'homme d'affaires vit à Mexico sur le pied de 200 000 livres de rentes, sans posséder plus que l'Indien; c'est qu'il

a fondé de grandes entreprises minières aléatoires, et qu'il en prépare de nouvelles, sur lesquelles les banques, à qui il doit, lui avancent de l'argent, pour éviter l'effondrement.

L'Indien ne craint ni l'orage, ni la pluie, ni les tremblements de terre, c'est sa vie; la vie de l'homme d'affaires se passe aussi en bourrasques, mais au figuré. Quant il est gêné, il cesse d'éblouir Mexico, il va à la campagne. Le baromètre baisse, dit-on : ce baromètre n'indique que des sautes brusques, il est très haut ou très bas; le temps moyen n'existe pas, ou du moins cela est très rare, et c'est bien d'accord avec le climat du Mexique : il n'y a que le beau fixe, ou les bourrasques épouvantables.

L'Indien a un vêtement pittoresque, avec son grand sombrero, sa couverture rouge et ses sandales. L'homme d'affaires, qui n'a en rien les traits d'un Indien, s'affuble aussi dans ses courses d'un immense chapeau pointu, et revêt les culottes étroites du toreador avec les grands éperons qui sonnent la ferraille, et il croit être devenu un Mexicain : il n'en a que l'écorce; la sève, c'est-à-dire la poésie, ou l'âme, lui manque.

L'Indien n'entend rien à la loi, ni à ceux qui la font. L'hommes d'affaires ne connaît que la loi mexicaine, et les gens qui la font, comme ceux qui l'appliquent, législateurs, avocats et procureurs, ce qui lui donne un avantage redoutable sur l'Indien et même sur bien d'autres : il ne peut, dit-on, terminer une affaire sans aller en justice, il obtient en tous cas de sérieuses indemnités.

L'Indien n'a que des sentiments naturels, il est même enclin parfois au vol ou à la cruauté, mais il est plutôt droit. L'homme d'affaires sait fort bien simuler les sentiments des autres, qu'il étudie dans ce but, et il ne craint pas la délation.

L'Indien est un *homme*, et il est crédule. L'homme d'affaire est un *surhomme* très averti : il ne croit à rien, mais il se garde d'enlever aux autres leur crédulité, car ses avantages, à lui, reposent sur cette crédulité qui est infinie comme l'océan. Comment la crédulité religieuse s'est-elle transportée dans le domaine de la politique, de la banque, de l'industrie, du commerce, et même de la littérature? C'est inconcevable, mais cela est; on devient athée, mais on reste crédule vis-à-vis des idoles humaines, tant l'esprit humain est dénué de logique, surtout l'esprit de l'Indien.

L'Indien a une religion primitive, il croit même aux sorciers, quelque rebutantes que puissent être leurs pratiques. L'homme d'affaires a toutes les religions, et il est sorcier; il est ensorcelant pour conquérir les autres. Rien ne le rebute : battu sur un point, il revient à la charge sur un autre. S'il ne peut enlever une situation, il est si tenace, qu'il fatigue l'adversaire. Il est comme la poix ou la glu qui commence par empêtrer, et finit par paralyser toute espèce de mouvement : ainsi le sorcier paralyse l'Indien.

L'Indien avoue ses fautes, il est naïf. L'homme d'affaires ne revient jamais en arrière, ses fautes fussent-elles évidentes. Il a toujours raison, tout ce qu'il a fait est bien fait, car il sait se servir de ce qu'il a dit et écrit, en lui donnant un nouveau sens. Il ne doit de reconnaissance à personne, car il a reconnu que l'égoïsme est partout, et le désintéressement nulle part.

Enfin l'Indien trompe grossièrement, mais il n'est pas sûr, et il hésite dans sa ruse. L'homme d'affaires trompe habilement, il se trompe lui-même quelquefois, mais c'est toujours avec une autorité sans égale. S'il est aux abois, il pleure et se lamente; on est convaicu de sa sincérité et de sa bonne foi, et tandis qu'on va

faire un nouvel effort en sa faveur, il a su retourner son terrain aux dépens mêmes de celui qui l'a cru, nouvelle dupe.

En un mot, la crédulité a fait le Mexique autrefois. elle est en train de le changer maintenant : *de la religion, elle passe aux affaires.*

Ainsi le côté moral de la transformation actuelle du Mexique ne paraît pas être bien avantageux pour le pays. La civilisation espagnole a eu de grands torts, surtout elle n'a pas élevé la population indigène, mais le type de l'homme moderne, en train de renverser l'ancien conquérant espagnol, ne paraît pas non plus s'occuper beaucoup du côté moral de la transformation. Le développement industriel, par contre, est assez grand, du moins dans les grands centres, mais il est surtout destiné à être une source de richesse pour ceux qui l'entreprennent, de même que les mines mexicaines, durant quatre cents ans, n'ont enrichi que les Espagnols, sans faire beaucoup pour le Mexique.

Pour être méthodique, nous passerons rapidement en revue les principales branches de l'administration mexicaine : politique, financière, agricole et minière, en donnant quelques exemples.

On dit que l'ensemble de l'administration du Mexique est composé de métis : il paraît bien que le gouvernement mexicain, issu de cette administration, a pris la ruse, l'astuce un peu grossière de l'Indien vis-à-vis des autres gouvernements, et aussi vis-à-vis des populations qu'il représente. C'est ainsi qu'il a su faire des lois telles, et de telle façon, qu'il puisse toujours les interpréter à son plus grand avantage. C'est être habile évidemment, à condition pourtant que l'habileté ne soit pas poussée jusqu'à la duperie et à la mauvaise foi, au mépris de toute promesse et enga-

gement. A ce point de vue, notre gouvernement français à l'intérieur, si exclusif et si partial à l'égard d'une clique, comme on dit aux États-Unis, semble suivre l'exemple du Mexique. Il a, lui aussi, déchiré d'anciens engagements, et il veut passer par-dessus tout obstacle, pour tenter l'expérience de l'État socialiste, dont plus tard sans doute le monde ne prendra que ce qui surnagera d'utile à la société. Quant à la religion, le Mexique n'est encore fidèle au catholicisme, que parce qu'il en a besoin.

Au point de vue financier, on est arrivé au Mexique à ériger la délation en méthode gouvernementale et en ressource fiscale. L'impôt sur le revenu ayant été pratiquement établi, on a décrété des amendes élevées pour toute fraude ou dissimulation, en réservant la moitié de cette amende comme prime au délateur de toute personne qui cache ses revenus ou sa comptabilité. J'avais été frappé aux États-Unis de voir avec quel scepticisme on accueille le mot d'honneur, il n'y a plus que le mot d'argent. Le Mexique a fait un pas de plus, est-ce dans la civilisation? en donnant à la délation une récompense en argent. C'est pourtant à l'encontre des idées de toute la population, des Indiens surtout, qui peuvent être cruels, mais qui sont droits. La délation en est donc réduite à se dissimuler, et justement pour découvrir un vice du même genre. La lutte des classes au Mexique est une guerre de ruses, plus que partout ailleurs.

Le Mexique a obtenu du crédit vis-à-vis des pays étrangers en tenant ses engagements, mais pour cela il a fallu qu'il trouvât des ressources chez lui. Pour attirer les capitaux étrangers, il a pris l'étalon d'or, et cela aussi a inspiré confiance, le change étant favorable à l'or. Mais le Mexique est surtout producteur d'argent. Ces dernières années il a réussi à écouler ses piastres

en Chine et dans les Indes, et le cours de l'argent montant, il a gagné sur le change. L'or est arrivé, mais aussi le papier et une masse d'entreprises se sont montées surtout avec des capitaux fictifs. Puis la pléthore de l'argent s'est fait sentir, l'or a fait prime, et le gouvernement a perdu tout ce qu'il a voulu sur le change, s'étant engagé à payer l'or un prix fixe, tandis que l'argent baissait. On a cru y parer en se servant du bas titre des demi-piastres mexicaines, qu'on appelle des *Limantour*, du nom du ministre des finances, et qui passent pour n'avoir pas l'argent réglementaire, au point que dans les grandes banques de Paris, on les paye proportionnellement moins que les piastres. On dit même qu'elles jaunissent.

Trop d'habileté finit toujours par nuire, car on ne saurait tout prévoir, et le Mexique ferait bien d'examiner mieux ce qui vaut d'être imité dans les gouvernements étrangers. Il a pris aux États-Unis leur constitution et leur division administrative, sans voir que ces analogies le rendent une proie plus facile à assimiler pour un puissant voisin. Il courtise la France, mais elle est bien loin, et l'expédition du Mexique a déjà fini sur une menace des États-Unis, pourtant bien moins forts qu'à présent. Le Mexique, il me semble, se trouverait mieux d'une constitution adaptée aux mœurs et à l'intelligence du peuple, Indiens compris. On a une constitution, on ne la décrète pas, il faut la comprendre, tout pays a besoin d'un lien qui le maintienne comme la religion ou la race; et pourtant, en fait, l'intérêt général semble toujours finir par se transformer dans l'intérêt particulier.

L'administration dans les provinces se ressent forcément de l'administration centrale : les préfets et le clergé jouent un rôle très important, ayant ainsi réuni le passé au présent, malgré d'apparentes incompatibilités.

En dehors des mines, l'agriculture est le fondement de la prospérité du Mexique, et nous verrons qu'il existe encore des fortunes terriennes gigantesques. Nous ne voulons parler ici que de l'administration. Pour les travaux agricoles, le facteur principal est la main-d'œuvre, et c'est ici que l'administration va jouer son rôle. Ce ne sont pas les bras qui manquent au Mexique, les districts agricoles sont même très peuplés, mais sous ce merveilleux climat, le Mexicain se soucie fort peu de gagner de l'argent; s'il a de quoi vivre, il est content, et on ne saurait lui en vouloir de sa simplicité, car elle exclut l'envie dont le socialisme a rempli nos populations; jusqu'ici le trop de bien-être a toujours été une cause de décrépitude.

Ce n'est pas par l'argent, qu'on retient sur les fermes les péons, les ouvriers des campagnes, on est même obligé de ne pas leur donner de l'argent; on inscrit leurs salaires sur des livres de compte, on leur donne quelques avances, et on ne les paye souvent qu'au bout de plusieurs années, avec quelles fraudes, il est inutile d'en parler. Mais si on les paye, ils s'en vont chez eux, et ne font plus rien, en dehors du strict nécessaire, jusqu'à ce qu'il soient forcés hors de leur gîte par la dure nécessité. Ils sont d'ailleurs fort peu payés, en moyenne on leur donne vingt à vingt-cinq sous mexicains par jour (dix à douze sous de notre monnaie), cela s'appelle deux réaux, des vieux usages espagnols,

Ainsi s'est perpétuée une sorte d'esclavage, maintenue encore par l'influence du chef politique, ou préfet, et du clergé. Ces personnages viennent en effet de temps à autre, sur les fermes, sollicités par des cadeaux intéressés de la part des propriétaires. Le préfet vient projeter sur les pauvres *péons* l'ombre menaçante de la justice et des prisons, en cas de désertion du travail; et le clergé, plus puissant encore, dispose de la menace

des peines de l'enfer, ce qui produit, sur des intelligences d'Indiens encore primitives, un effet irrésistible. C'est là un système d'intimidation auquel les Français, semble-t-il, n'aimeraient guère à recourir; pourtant ceux qui ont des fermes les emploient tout comme les autres, jouant ainsi le rôle des *superhommes* de Nietzsche. En France, nous nous contentons des superhommes en politique.

Pour les mines, les mêmes influences s'exercent, mais moins bien qu'autrefois. On ne va plus jusqu'à emprisonner les mineurs pour leur vie au fond des chantiers souterrains. On n'ose même plus retenir des salaires. Depuis la guerre d'indépendance, le mineur mexicain reste enclin à employer la force. On cite un certain nombre de cas où des Compagnies, se voyant obligées de fermer leur caisse, faute de fonds, par manque de prévoyance, les mineurs furieux ont fait l'assaut des bâtiments et des bureaux, les ont incendiés, et ont lynché soit un administrateur, soit un ingénieur.

Les Compagnies américaines ont introduit au Mexique de fâcheuses habitudes. Elles ont élevé les salaires des mineurs à deux dollars (mexicains) et plus, par jour, sans se rendre compte de l'inutilité de cette mesure, calculée pour attirer des ouvriers. Le Mexicain ne travaille pas davantage; quand il a ce qu'il lui faut, il s'en va; au lieu de travailler quinze jours, il en travaillera huit, et la Compagnie restera à court d'ouvriers. Ainsi les Américains gâtent les Mexicains aux frais des actionnaires, sans obtenir de réels avantages.

Les usines de réduction des minerais d'argent continuent, quand elles le peuvent, à garder leur ancien monopole. Le genre des minerais disposés en bonanzas a fait que l'usine était et est encore souvent à un autre propriétaire que ceux des mines; c'est le moyen

d'assurer la continuité du travail des fours ou des ateliers, lors même de la cessation de certaines parties riches ou bonanzas : d'autres venaient en compensation. Ce monopole permet à certaines usines, actuellement encore, de payer huit à neuf piastres (20 francs à 22 fr. 50) le kilogramme d'argent dans le minerai, quand le cours est de 36 piastres (90 francs). Et je ne parle pas des manières de frauder sur les analyses. Cet écart sensible permet de jolis bénéfices aux fonderies, mais il faut que le mineur ait du minerai fort riche pour arriver, lui, à faire un bénéfice.

Les parties riches des minerais d'argent, qu'on appelle les *bonanzas*, ont fait la fortune du Mexique. Certaines de ces bonanzas ont été formidables d'étendue et de durée, comme à Santa Eulalia. D'autres ont été petites, mais très riches. Ailleurs encore les filons, sans être bien riches, ont eu une régularité assez grande pour que leur exploitation fût profitable pendant plus d'un siècle.

Je citerai ici quelques bonanzas de ces dernières années, surtout dans le district de Temascaltepec où j'ai résidé le plus longtemps.

A Temascaltepec, une Compagnie française commença des travaux en 1885 à l'ancienne mine Rincon. Après diverses péripéties et une dépense de plusieurs millions, pour des puits et des tunnels, elle découvrit une bonanza à 130 mètres de profondeur, mais avec une telle abondance d'eaux qu'il fallut leur céder la place et la mine fut noyée. En même temps, le capital étant épuisé, les fondateurs de l'entreprise vendirent la mine pour un prix dérisoire à un ancien actionnaire qui avait organisé un petit syndicat mexicain. Celui-ci, sans ajouter de nouvelles machines cependant, arriva à dominer l'eau et entra dans une bonanza qui, de 1891 à 1895, produisit 8 à 9 millions de francs.

La mine Socorro eut une bonanza de 2 millions et demi entre 1896 et 1899.

La mine Quebradillas fut reprise en 1885 par le curé de Temascaltepec qui réussit à trouver des capitaux à Mexico. La bonanza qui fut découverte était en trois parties, qui donnèrent 8 millions de francs, et le curé à lui seul fit un bénéfice de 300 000 francs, qui lui permit de repartir pour l'Espagne et d'y rester.

A Sultepec, la mine Quemica fut pendant trente-six ans la propriété d'une famille française nommée Aubert (1862-1898), qui lui consacrait tous les profits provenant de ses moulins à huile et à farine. Durant cette longue période, on ne découvrit que de petites bonanzas de 30 à 40 000 francs. En 1898 la mine fut vendue, ayant coûté, en définitive, près de 2 millions à la famille Aubert. L'acheteur à son tour épuisa son capital en cinq ans, en recherches infructueuses. Mais en 1903, à bout de ressources, il tomba sur une bonanza toute voisine des travaux de la famille Aubert, et qui, en six à sept mois, produisit 3 millions et demi. D'ailleurs le même filon avait formé autrefois la mine Malacate, fameuse au moyen âge, au point d'avoir fait donner à la région le nom de provincia de *las Platas*, la province de l'argent.

Une bonanza récente, qui a fait beaucoup plus de bruit, dans le district de Tlalpuhahua, est celle de Dos Estrellas, découverte par hasard dans un filon neuf, et qui donna 7 à 8 millions. En outre on découvrit au delà de ce filon un autre filon beaucoup plus puissant et riche, au point qu'actuellement Dos Estrellas distribue cette année 1908 son vingtième million de dividendes.

Je citerai enfin la mine Peñoles, dans le district de Durango, qui, avec ses récentes bonanzas, a dépassé les 20 000 000 de dividendes.

Lorsqu'un district minier est soumis à ces fluctuation de bonanzas, il est assez difficile d'y établir une affaire de longue haleine, à moins de prendre des moyens énergiques, c'est-à-dire d'entreprendre des travaux assez importants pour retrouver en profondeur soit de nouvelles bonanzas, soit les parties inférieures des zones de minerai exploitées par les anciens. Cela est si difficile que, jusqu'ici, au Mexique, les brillantes entreprises minières ont été surtout des mines neuves, mais près des anciennes mines : or elles deviennent rares dans un pays comme le Mexique, exploré en tous sens depuis quatre cents ans.

D'autres raisons rendent aux étrangers ces entreprises difficiles : c'est d'abord la loi mexicaine faite en faveur, cela est tout naturel, de ses nationaux. Il est vrai qu'on tourne cette difficulté en créant des Compagnies sous les lois d'autres États. Mais encore, et cela s'est vu dans des cas célèbres, on peut avoir raison à Paris ou à Londres, et tort à Mexico. D'autre part, il s'est établi à Mexico un genre de population cosmopolite, surtout parmi les lanceurs d'affaires, qui semble dépourvu de toute espèce de scrupule, à force d'avoir passé par d'innombrables avatars.

J'ai vu le fait suivant se produire pour une mine. Bien que ce ne soit pas au Mexique, c'est un cas typique. Il s'agissait de vendre une mine d'or, et comme on y avait dépensé des sommes énormes, il fallait la vendre un beau prix. Pour faire illusion aux acheteurs, on imagina de forcer la production en triplant le nombre des mineurs. De la sorte, quelle que fût la valeur du minerai, l'usine aurait une production importante, et il ne serait pas très difficile de faire apparaître des bénéfices considérables. Le hasard voulut qu'au croisement de deux filons, on découvrît du minerai si riche, qu'avec un petit nombre de

mineurs dans cette bonanza, on fit des bénéfices réels si élevés qu'on paya toutes les dettes et qu'on n'eut pas besoin de vendre la mine.

Au Mexique, lorsqu'on a su réunir les fonds d'actionnaires, inoffensifs comme partout, on ne craint pas d'exagérer les dépenses pour faire ressortir l'intensité de la production, qu'elle soit ou non rémunératrice, c'est le cas des compagnies américaines, mais on sait être plus habile encore, comme le montrera la petite histoire suivante.

Dans une mine d'argent, sise en un district célèbre par ses bonanzas, on n'avait pas de chance; le minerai extrait n'était pas très riche. Comment se tirer d'affaire! C'est ici que le hazard, un hazard curieux, intervint. Un homme vint trouver l'administrateur, le gérant de la mine, et sous le sceau du secret, car il craignait la vengeance, raconta qu'on avait volé du minerai riche, et il donna des noms. Comme d'ailleurs on pouvait pénétrer dans la mine par un tunnel de drainage, dont les portes était tombées de vétusté, il y avait, en tout cas, de la vraisemblance dans l'accusation. La délation jouait son rôle, on peut se demander s'il est admissible que ce fût sans l'appât de l'argent. Une surveillance attentive fut exercée, mais ne réussit à prendre personne.

Cependant comme il y a, au Mexique, beaucoup de *buscones*, c'est-à-dire de mineurs exploitant à leurs risques et périls, soit des mines abandonnées, soit des mines où l'on ne travaille pas provisoirement, on arrive toujours à saisir du minerai dont on ne peut pas, ou dont on n'ose pas déclarer la provenance. C'est ainsi qu'on saisit une centaine de kilos, et qu'on trouva dans une cave un endroit qui avait dû servir à fondre l'argent, et qui semblait avoir été abandonné avec précipitation. C'en fut assez, la justice fut saisie,

et on emprisonna vingt-cinq personnes, mineurs, péons, même un chef mineur, enfin un barbier, car ce barbier était le frère d'un mineur : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère! » Le loup et l'agneau sont les deux castes du Mexique.

L'instruction dura deux mois pendant lesquels, l'un après l'autre, faute de preuves, tous les prévenus furent relâchés; le vol resta un mythe. Deux mois, en bien des circonstances, et avec le télégraphe et le téléphone, eussent suffi pour démontrer la richesse de la mine, puisqu'on volait le minerai. Ici les circonstances furent défavorables, l'argent s'obstina à ne pas venir, et il fallut fermer la mine. Tant d'habileté vraiment n'était pas récompensée! Plus tard, la mine fut mise en vente par le ministère, avec tout le matériel. C'est la loi mexicaine : une mine non exploitée est tout de suite déclarée en déchéance.

Cette histoire me fournit l'occasion de visiter les prisons dans un petit district du Mexique. Je les trouvai bondées, sans qu'elles parussent trop désagréables; mais pour quelques fautes sérieuses, combien de peccadilles! Je me demandais si, en dehors des prisons, on n'aurait pas trouvé une proportion tout à fait semblable de gens criminels et de gens vertueux. Beaucoup de ces prisonniers n'avaient pas fait autre chose que se trouver là dans une razzia de la police; ils n'avaient d'ailleurs aucune amertume contre leur sort, le Mexicain est insouciant. Un riche cosmopolite, que je rencontrai, se chargea de me consoler avec pharisaïsme : « Il y a des innocents en prison, me dit-il, mais parmi tous ces mendiants qui peuplent les petites villes du Mexique, il y a en revanche bien des canailles qu'on devrait enfermer. » Je n'eus pas beaucoup de peine à répondre : « On en trouverait davantage encore, en dehors des mendiants, parmi ces personnages qui

éblouissent Mexico. » Mais, comme on disait en France :

Aux petits voleurs la potence.
Aux grands voleurs la révérence.

Il n'y a rien de changé, au contraire, la civilisation contribue à augmenter les champs d'opérations et à donner des ailes aux gens entreprenants.

Le vol, au Mexique, est moins bien organisé que la délation : les mineurs le pratiquent en petit, comme un instinct de la nature primitive. Plus haut, il se continue par exemple sur les comptes des ouvriers agricoles, comme je l'ai expliqué précédemment; sur les comptes des mines, où l'on profite de l'ignorance des péons mexicains en arithmétique pour payer moins et marquer davantage, la différence allant dans la poche du comptable ou même plus haut, toujours plus haut. Parfois enfin, on ne paye pas du tout, et il arrive que le pauvre péon ne réclame rien.

C'est ainsi que cela se passe entre les petits propriétaires de mines et les puissants lanceurs d'affaires. Tel était ce chef mineur mexicain qui, plusieurs années durant, fit exécuter des travaux de recherche en diverses mines pour un gros personnage, en se passant de salaire : il demandait seulement 5 pour 100 sur le prix total de vente des propriétés. La vente eut lieu, mais les 5 pour 100, il les attendit vainement. Je le rencontrai un jour, et lui demandai s'il ne songeait pas à les réclamer.

« Bah! dit-il, les gros poissons mangent les petits. » C'est la philosophie de celui qui n'a pas de besoins. Après toutes ces critiques des hommes, nous pouvons passer à l'éloge du pays et de ses ressources.

Le Mexique est comme un rendez-vous des flores de tous les pays du monde, et il le doit à la fois à la

variété d'altitude de son sol et à son climat magnifique, pluvieux une partie de l'année. Il n'est pas jusqu'à cette ceinture de volcans compris entre le 18e et le 22e degré de latitude, qui ne doive contribuer à l'immense variété des cultures que possède le Mexique. Ces montagnes, qui atteignent 6 000 mètres, ce gigantesque haut plateau qui souvent dépasse 2 000 mètres, ces lacs, de toute grandeur, ces collines et ces ravins aux pentes tantôt abruptes et tantôt très douces, favorisent tour à tour telle ou telle culture, en la mettant en même temps dans le cadre le plus pittoresque.

Les hautes terres mexicaines dominent une ceinture de plaines, étroites vers le Sud, de plus en plus larges, à mesure qu'on s'avance vers le Nord. Si l'on part de Vera-Cruz, où s'épanouit une des plus luxuriantes végétations tropicales du monde, pour aller à Mexico, on atteint, à Jalapa et Orizaba, la zone tempérée, à 1 100 mètres d'altitude où poussent encore le caféier, le bananier, la canne à sucre. A Esperanza, on entre dans les terres froides, où le thermomètre monte rarement au-dessus de 25 degrés, et où ne poussent plus que les chênes, les oliviers et les cyprès. Enfin, plus haut, c'est l'immense région des pins qui, sans être tout à fait aussi beaux qu'en Californie, atteignent encore de belles dimensions. En allant de Mexico vers le Pacifique, on traverse les mêmes zones en sens inverse.

Ainsi le Mexique se partage en trois grandes zones : *tierras calientes*, ou terres chaudes; *tierras templadas*, ou tempérées, et *tierras frias*, ou froides. Les Templadas, où j'ai surtout résidé, possèdent sans conteste un des climats les plus merveilleux du monde entier. J'ai pu y faire en plein soleil, à pied même, à travers les montagnes, de longues courses sans fatigue; la sécheresse de l'air empêche les refroidissements et les rhu-

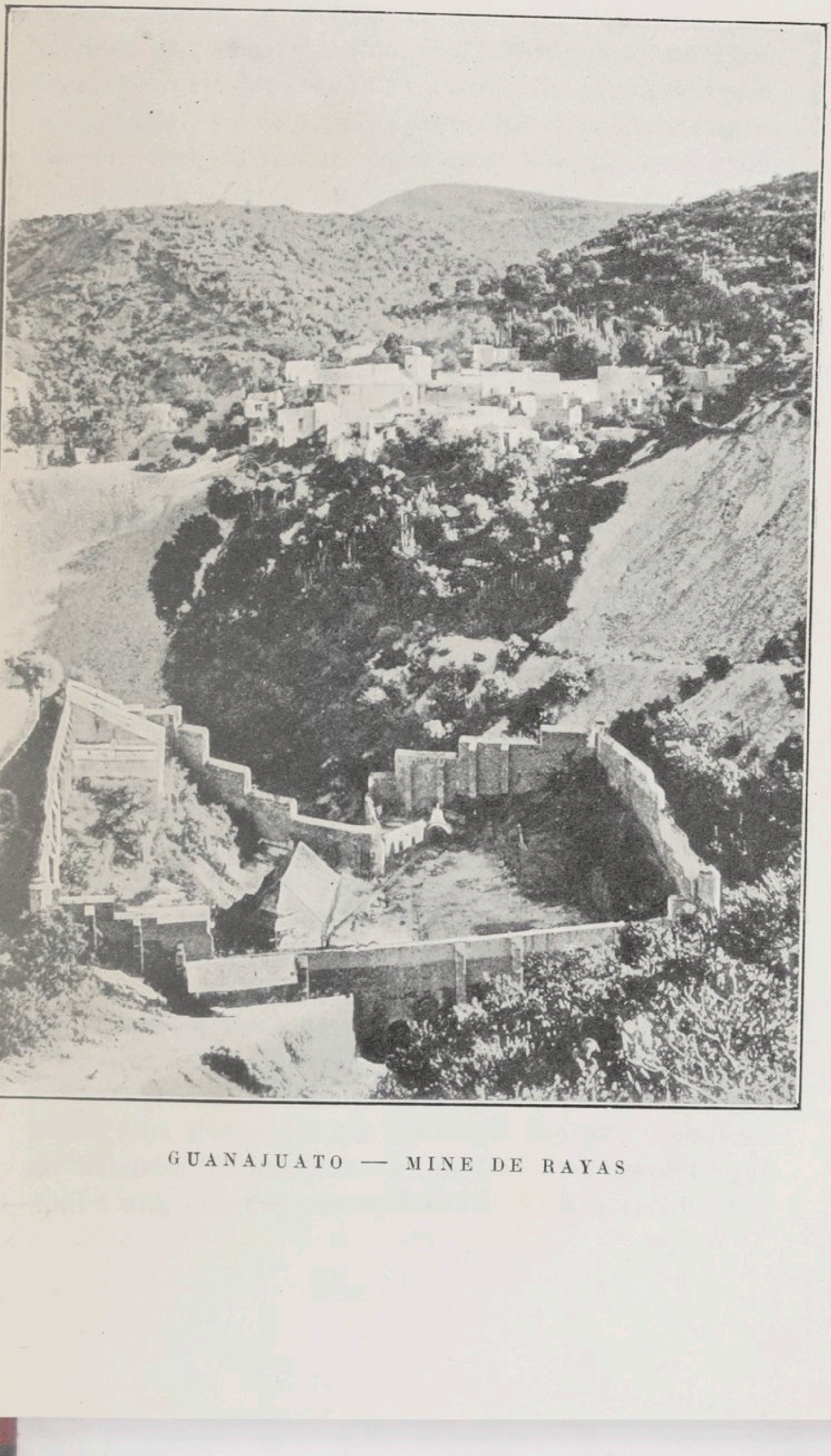
matismes, et l'altitude n'est pas excessive. C'est dans cette zone tempérée que le développement agricole du Mexique a pu prendre le plus grand essor, étant favorable au séjour des blancs.

D'abord, en dehors de tous les produits tropicaux, le Mexique a des fruits et des plantes originales : citons comme fruits le chirimoya et le mamey; et comme plantes, le julep de Jalapa, le liquidembar et l'amyris, arbustes épineux qui donnent les baumes de copahu et de tolu, le poivrier à longue cosse, et pour les naturalistes, l'héliantus, la mentzélia et la fleur cramoisie, ou solvita fulgens.

Il serait beaucoup trop long d'entrer ici dans le détail des cultures mexicaines, et on trouve à Mexico des ouvrages spéciaux sur ce sujet. Je dirai seulement que les cultures les plus rémunératrices sont le maguey, ce grand cactus dont on tire le pulque, la boisson favorite mexicaine, puis la vanille, qui est d'excellente qualité et se vend très cher; les oranges et les citrons ont une énorme extension du côté du Pacifique. La vigne est cultivée presque exclusivement dans la région de Parras, non loin de Monterrey, les vins rappellent les crus de Bordeaux, rouge et blanc

Le coton est cultivé un peu partout et sur une très grande échelle.

Certaines *haciendas,* ou fermes, sont immenses, et valent des millions. Elles possèdent des manufactures de mescal, de tequila et de tlachique, les eaux-de-vie mexicaines obtenues avec le maguey, et occupent des milliers de bras. Telle ferme où l'on ne cultive guère que le maïs et l'agave-maguey possède cinq cents mules, quinze cents bœufs et vaches, dix mille moutons et autant de porcs. La récolte arrive à sept ou huit cents tonnes de pommes de terre, soixante mille sacs de maïs, presque autant de blé, dix mille sacs de



GUANAJUATO — MINE DE RAYAS

fèves : quant aux pieds de maguey, ils arrivent au demi-million. Enfin ces fermes contiennent des forêts immenses de cèdres, de pins, etc. L'étendue totale d'une ferme peut atteindre celle d'un arrondissement français, et rappelle de fort près les propriétés féodales de notre moyen âge, d'autant plus que l'ouvrier agricole, comme je l'ai exposé, est tout à fait attaché à la glèbe.

Ces cultures entretiennent une population totale de 11 à 12 millions d'habitants, c'est-à-dire à peu près équivalente à celle que les Espagnols disent avoir trouvée au Mexique à l'époque de la conquête : sur ce total il y a près de la moitié d'Indiens avec quelques noirs, et sur le reste, composé de métis de toute sorte, il n'y a qu'une faible proportion d'Espagnols et Européens de race blanche.

Les rivières navigables et les eaux en général ne sont pas trop abondantes. Il faut aider la culture par l'irrigation. Les grands lacs de l'intérieur, qui sont les vestiges d'un immense bassin occupant autrefois tout le plateau central mexicain, sont très peu profonds, et semblent destinés à disparaître par l'évaporation : leurs rivages n'ont plus même la belle verdure et la vigoureuse végétation de l'époque de Fernand Cortez. Il semble aussi que les parties élevées du haut plateau sont plus arides qu'autrefois. A cela, la civilisation moderne n'a pu remédier.

Les forêts, encore peu exploitées, renferment dans les zones tropicales plusieurs des variétés de bois précieux qu'on rencontre en Guyane par exemple : acajou, ébène, bois de rose, gaïac, bois de fer, amourette ou bois de lettres, courbaril, etc. Je n'ai pas entendu parler du caoutchouc, ni du balata, mais dans les régions arides, on a découvert il y a peu d'années, un arbuste, le *guaioulé* en anglais greasewood, qui donne une gomme susceptible de remplacer en bien

des cas le caoutchouc. On l'a mis en coupe réglée, et il a produit des fortunes, tout récemment. Le *palo amarillo* qu'on vient d'expérimenter, semble vouloir donner les mêmes résultats.

Depuis dix à douze ans, il s'est créé, avec les produits du sol mexicain, de nombreuses manufactures. Le Mexique est arrivé à pouvoir suppléer à peu près aux besoins de la population entière sans importations : il fournit les vêtements complets, la nourriture, les boissons, même le mobilier. Ce qui manque le plus au Mexique, c'est le charbon ; on utilise les forêts et les chutes d'eau pour les manufactures, on a découvert des sources de pétrole qui sont en voie d'exploitation.

Je pourrais citer ici les principales manufactures du Mexique, en dehors des fonderies de fer, cuivre et plomb, et des fabriques de monnaies. On fait les lainages et les tapis à Celaya, Salvatierra, etc. ; les cotonnades et calicots à Terreon, Queretaro, Mexico ; les couvertures indiennes et européennes en beaucoup d'endroits, le cuirs, chaussures, selles, harnais, à Léon, Maravatio, Mexico, etc. Mais ce serait une fastidieuse énumération que de citer les fabriques de tabacs, de savons, de bière, de porcelaine, faïence, etc. Je ne citerai plus que l'exploitation des marbres et onyx de Puebla et les opales de Queretaro.

Par exemple, le tissage mécanique est loin de donner la perfection du travail à la main. Il se passe un peu au Mexique ce qui s'est passé pour les cachemires des Indes remplacés par les affreuses cotonnades anglaises de Manchester et Birmingham. Voici comment un vieux Mexicain expliquait la différence entre les couleurs d'autrefois et celles d'aujourd'hui : « Autrefois les motifs décoratifs étaient directement empruntés aux fleurs naturelles et au plumage des oiseaux, et de

façon à adoucir les nuances aux endroits trop éclatants, sans diminuer l'effet. Aujourd'hui on est surtout saisi de l'éclat factice de teintes arbitraires à bon marché, d'un papillotement de couleurs et de nuances, dont les combinaisons dénotent une complète absence de goût. » Et il en est de même pour les porcelaines nouvelles du Mexique. Voilà le procès jugé entre le goût indien, le goût mexicain et le goût anglo-saxon. On le voit, la civilisation n'amène pas que de belles et bonnes choses, son but principal est de faire de l'argent, et un de ses moyens est de sacrifier la qualité à la quantité.

Heureusement, la qualité des nouveaux trains de chemin de fer au Mexique laisse moins à désirer, et on ne saurait avoir le moindre regret pour les vieilles diligences mexicaines et leurs misérables mules : il faut les avoir connues pour apprécier les broiler-cars et leur cuisine. Je remarquerai toutefois que voilà bien encore un point, la cuisine, où la civilisation nouvelle n'a rien fait de bon au Mexique. Il n'y a aucun rapport entre les mets savoureux des Mexicains et la cuisine industrielle et fade des Anglo-Saxons, c'est là une question de goût. Mais qui n'en a pas n'est évidemment pas en posture de pouvoir juger.

La principale voie ferrée des Américains au Mexique, le Mexican Central, vient d'être achetée par le gouvernement mexicain. Cette compagnie favorisait un peu trop ouvertement ses nationaux; le gouvernement saura y mettre, au moins en apparence, plus de modération. Car il ne craint pas trop une invasion d'argent, pourvu que cet argent reste au Mexique. Depuis la fameuse crise de New-York on a remarqué que les Américains continuent d'affluer par les trains, mais ils ne dépensent plus, ils comptent, et le résultat est sensiblement différent.

Je ne dénombrerai pas les chemins de fer mexicains qui d'ailleurs augmentent de longueur tous les ans. La région qui manque le plus de développement et qui pourtant est destinée peut-être à devenir la plus riche du Mexique, est celle du Sud-Ouest, vers le Pacifique; elle est très boisée et très accidentée, donc d'un accès difficile. Elle renferme d'anciennes ruines, et le climat en est, paraît-il, excellent, meilleur que la côte correspondante de l'Atlantique; il n'y a ni fièvres, ni dysenterie, grâce aux vents du Pacifique qui balayent et assainissent cette région. Il sera curieux de voir ici la civilisation moderne en contact avec les antiques cités ruinées, encore si mystérieuses, du Guerrero, du Chiapas, et de la presqu'île du Yacatan : elle aura sans doute bien des surprises.

Je n'ai que très peu parlé jusqu'ici du climat du Mexique : il est extrêmement varié, depuis celui des régions montagneuses, qui rappelle la Suisse, jusqu'à celui des côtes du Pacifique et de l'Atlantique, qui est tropical. La zone de la Sonora, sèche et brûlante, est peu agréable, bien que très saine : les nuits même sont si chaudes, qu'on n'y peut dormir qu'étendu sans vêtements sur une peau de bœuf rigidement tendue entre quatre pieux. Sous les tropiques et près des Océans, c'est le climat chaud et humide des Guyanes : sans maladies graves, c'est pourtant le domaine des fièvres paludéennes, qui affaiblissent à la longue et anémient jusqu'à produire l'enflure et l'éléphantiasis. La côte du Pacifique est beaucoup plus saine que celle de l'Atlantique, et les populations indiennes y sont plus robustes. Pas plus cependant qu'aux Guyanes, on ne saurait conseiller aux blancs d'y faire des séjours prolongés sans revenir de temps à autre se retremper au climat tempéré de l'Europe.

On exploite des placers en certains endroits où l'or

existe en paillettes dans les rivières, comme en Guyane, mais les teneurs ne sont pas élevées, et les frais sont considérables pour la même raison que dans les pays tropicaux : l'absence ou l'infériorité de la main-d'œuvre; le rendement humain est très affaibli par les climats chauds et humides qui brisent toute énergie par leur mollesse. C'est ce qui fait qu'on a tant de peine à établir des centres industriels dans les pays chauds. Les mines d'argent du Mexique sont presque toutes sous un ciel tempéré, et c'est ce qui a été le principal facteur de leur immense développement. L'or, est ou associé au cuivre dans la Sonora, ou en placers dans la zone tropicale, et c'est pourquoi son développement a été si lent. Le moment vient cependant où le Mexique va développer aussi son industrie aurifère, en même temps que dans d'autres pays tropicaux comme la Guyane, où l'industrie, sous forme de dragues aurifères, commence à prendre son essor.

CHAPITRE XVI

LES ANTIQUITÉS DU MEXIQUE

Bien que je n'aie vu que peu de chose des antiques monuments du Mexique, ils sont si intéressants, et la visite du musée de Mexico en donne déjà une idée telle, qu'un ouvrage sur le Mexique serait bien incomplet s'il n'en disait rien.

C'est que ces monuments se rattachent aux anciennes races du Mexique, et sont surtout religieux : ce sont des temples où l'on faisait des sacrifices, et cette idée des sacrifices anciens accomplis par des races revenues aujourd'hui presque à l'état sauvage, est parmi les plus passionnantes de l'histoire.

J'ai dit, dans un chapitre précédent, que lors de la venue des Espagnols, les sacrifices au Mexique, et les sacrifices humains étaient effroyables. Sur la seule colline où se trouve actuellement l'église de Guadelupe, les prêtres sacrifiaient une fois par an des centaines de petits enfants. Il a fallu un miracle, l'apparition de la Vierge, comme à Lourdes, pour les faire cesser, et remplacer ces horribles coutumes par des offrandes de fleurs. La pierre des sacrifices de l'ancien *téocalli,* ou temple de Mexico, se trouve dans le musée actuellement, et cela suffit à faire une impression ineffaçable, de voir cette profonde rainure qui part de ce disque énorme et servait à faire écouler le sang des victimes. Les prêtres mexicains sacrifiaient, disent les

auteurs espagnols, jusqu'à 20 000 victimes par an, et, pour se les procurer, ils déclaraient la guerre aux peuples voisins ou sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des pauvres êtres égorgés, et en arrachait le cœur : il exprimait le sang sur la bouche de l'idole, et tous les prêtres mangeaient la chair des victimes.

Ces coutumes étaient si anciennes et si profondément enracinées que les peuples eurent une peine énorme à y renoncer. On nous a conservé le discours du grand prêtre qui reçut Fernand Cortez à Tlascala et dans lequel il dit ceci : « Nous ne pouvons nous former l'idée d'un véritable sacrifice, à moins qu'un homme ne meure pour le salut des autres. » Sans doute, on peut, comme Joseph de Maistre, découvrir encore une raison d'être, d'origine même divine, dans ces sacrifices, pourtant ils ont cessé partout devant le christianisme qui a pu seul trouver à les remplacer d'une manière à la fois plus haute et plus humaine. Mais il a dû combattre des instincts profondement enracinés, quand on voit l'antiquité à laquelle remontent d'anciens monuments de ces coutumes barbares. C'est le caractère propre du catholicisme de combattre tous les mauvais instincts de la nature humaine, et c'est cela qui lui fait tant d'ennemis, bien plutôt que ses dogmes. Si jamais le catholicisme avait érigé en dogme le panthéisme ou l'humanitarisme actuel (1), l'homme devenant Dieu, une véritable absurdité au point de vue de la raison, on n'aurait pas assez eu de sarcasmes pour lui. Mais c'est là une digression qui montre seulement que l'esprit humain n'a pas fait de bien grands progrès en intelligence, depuis les races anciennes qui ont couvert le

(1) Dérivé de nietzschéisme, et par là de la monadologie de Leibniz, la monade s'intégrant elle-même conception mathématique.

sud du Mexique de monuments et d'hiéroglyphes.

On a réuni dans le musée de Mexico d'anciennes œuvres éparses dans le Mexique : idoles, ornements, armes, ustensiles, joyaux etc., ayant appartenu aux Aztèques ou aux races qui les ont précédés. Disons à propos des Indiens actuels du Mexique, qui sont de vrais sauvages, qu'ils semblent donner raison à une opinion, pourtant paradoxale au premier abord, de Joseph de Maistre. C'est que les sauvages ne peuvent être que les descendants d'un peuple autrefois civilisé, mais « atteint de dégradation pour quelqu'une de ces prévarications qui, suivant les apparences, ne sont plus guère possibles dans l'état actuel des choses. Cette dégradation s'ajoutant constamment à elle-même et pesant sans intervalle sur les descendants, en a fait à la fin ce que nous appelons des *sauvages*. C'est le dernier degré d'abrutissement, que Rousseau appelle *l'état de nature* ». Les Indiens du Mexique descendent sans aucun doute de races civilisées, à un degré que leurs monuments mettent aussi haut que les Égyptiens. Comment a disparu cette civilisation, nous n'en savons rien, mais il est temps de parler de ce qu'il en reste.

La pierre solaire, au musée de Mexico, très ornementée, est un porphyre noir, pesant 24 tonnes; c'était un calendrier, bien que les divisions, qui sont surtout des multiples de deux et de cinq, aient pu suggérer d'autres usages.

La pierre des sacrifices, dont je parlais plus haut, est également circulaire, et pèse aussi plus de 20 tonnes. Sur les bords, on distingue des dessins profondément gravés, qui représentent les vainqueurs traînant leurs victimes par la chevelure pour les sacrifier au soleil.

La déesse de l'eau est un monolithe de 12 pieds de haut, pesant 20 tonnes, c'était une idole provenant de la pyramide du soleil.

D'autres monolithes du musée de Mexico représentent le dieu de la guerre, le dieu du feu, et bien d'autres. Puis c'est une énorme tête de serpent, un serpent à plumes replié sur lui-même, une colossale tête humaine, en diorite, de 2 mètres de circonférence, et portant des divisions correspondantes à celles de la pierre solaire, etc.

Je citerai aussi une statue colossale, informe à première vue, et couverte de dessins étranges : on s'aperçoit au bout de quelque temps qu'elle représente un homme et une femme adossés l'un à l'autre.

D'autres salles du musée sont consacrées à des reproductions en relief des plus fameux bas-reliefs découverts dans les anciennes ruines de Palenqué et d'Ouxmal, dont nous allons parler, comme aussi à des reproductions en petit d'anciens temples. Il y a une très belle collection de photographies des anciens monuments mexicains, qui suffit à en donner une idée aussi complète que possible, ce qui nous aidera pour la description que nous voulons tenter. Après avoir passé quelques heures à cette collection, on s'imagine presque avoir visité ces ruines si extraordinaires.

Enfin le musée renferme beaucoup de manuscrits antérieurs à la conquête espagnole : ce sont des hiéroglyphes, c'est-à-dire des figures représentant par un dessin informe l'objet dont on parle. Ainsi Chapultepec (montagne de la sauterelle) est figuré par une montagne et une sauterelle. On conçoit la difficulté de déchiffrer une pareille écriture. C'est là ce qui rend si ardu de trouver le secret des antiquités du Mexique.

Le Mexique tient, en effet, au nouveau monde, une place à peu près équivalente à celle de l'Égypte dans l'ancien monde. Seulement l'histoire de ses monuments est encore inconnue, plus mal connue même que, par exemple, les ruines fameuses de Zimbabié, dans

l'Afrique du Sud, et que j'ai eu l'occasion de décrire. Il est vraiment regrettable que, lors de leur conquête, les Espagnols aient détruit tant de vieux documents qui auraient pu jeter quelque jour sur les ruines des monuments mexicains. Ce qui reste suffira-t-il pour qu'on arrive jamais à connaître leur origine et celle du peuple qui les a construits?

Nous allons décrire les principales de ces ruines, celles de Mitla, de Palenqué et d'Ouxmal. Malheureusement nous serons obligés de demeurer à peu près muets sur leur histoire.

Mitla est situé dans les montagnes de l'État d'Oaxaca. Les Indiens appellent l'endroit Lyo-baa, ce qui, paraît-il, signifie la porte du tombeau. On s'y rend facilement depuis la ville d'Oaxaca. Une voie ferrée, achevée en 1906, conduit d'Oaxaca à Tula, mais le trajet est préférable en voiture; comme ce trajet est presque dépouvu d'arbres, on se rend mieux compte du pays.

A Tulé, on montre un arbre géant, de 47 mètres de circonférence, et d'une hauteur telle, qu'il faut, comme disent les gens du pays, s'y prendre à deux fois pour voir le sommet. C'est une sorte de cyprès, l'*ahuehuetl*, sur une des faces duquel Humboldt, après avoir enlevé l'écorce en forme de cadre, a mis une inscription. L'écorce envahit à nouveau peu à peu l'espace découvert, en recouvrant les lettres.

De Tulé, la route entre dans les montagnes, et en trois à quatre heures depuis Oaxaca, on se trouve rendu à Mitla. Les voitures s'arrêtent à l'auberge qui fait partie de l'ancienne hacienda.

La partie la plus importante des ruines était sans doute un temple, mais certains restes ont pu aussi bien faire partie d'un palais, de style rappelant celui des Assyriens.

Ce qui frappe le plus, c'est une magnifique muraille

sculptée, au-dessus d'une terrasse en pierre, coupée d'un vaste escalier de neuf marches. Cette muraille est percée de trois portes carrées, larges et hautes de 3m,50, et décorée de figures géométriques, variées dans leur régularité compliquée, ciselées dans la pierre. Cette muraille a 7 à 8 mètres de haut, et ne paraît pas avoir eu davantage lorsqu'elle fut construite : elle a résisté à toutes les intempéries et aux tremblements de terre, bien qu'on lui attribue plus de deux mille ans de durée. Derrière cette muraille, dans une longue salle, se trouve une rangée de six monolithes : ce sont des colonnes massives, de près de 4 mètres de hauteur; leur poids est tel que, seul, un plan incliné a pu permettre de les amener sur place. Derrière cette salle, s'en trouve une autre, plus étroite, qu'on appelle le corridor des mosaïques. Les parois en sont entièrement recouvertes de mosaïques, figurant des dessins géométriques compliqués, et encore intactes bien qu'elles ne soient retenues par aucun ciment. On le voit, dans toute cette architecture, l'arcade est inconnue, c'est l'art égyptien, ou plutôt assyrien : l'art des mosaïques existe seul, sans arriver d'ailleurs à la perfection des dessins de M. Laisant.

Deux galeries souterraines, dont la plus longue est dirigée Est-Ouest, parcourent toute la longueur de la cour qui précède ces constructions. Une chambre souterraine, en forme de croix, a été découverte en 1902 sous la cour Sud dont nous allons parler.

En effet, un autre monument, qui devait être tout semblable à celui-ci, existe à son voisinage. Il avait aussi un hall de monolithes dont il ne reste que deux colonnes, et deux grandes salles conduisant à quatre autres plus petites.

Plus au Nord, se trouvent encore des murailles orientées dans le même sens que les précédentes, et

au milieu desquelles on a construit une église, avec les anciennes pierres. Ces murailles forment les côtés extrêmes de l'ensemble constitué par les autres constructions, elles portent les mêmes dessins au ciseau. Le centre de toutes ces ruines est occupé par une petite pyramide surmontée d'une croix.

Il y a plusieurs autres pyramides de terre et de pierres tout alentour.

Une sorte de sépulcre, à une petite distance au Sud, porte les mêmes sculptures dans la pierre que les murs de Mitla.

Au mont Giri, un peu plus loin encore, on a découvert un autre sépulcre, creusé en forme de croix, et décoré des mêmes dessins géométriques au ciseau que tous les autres monuments.

Ces ruines sont presque exactement telles qu'elles ont été vues pour la première fois par les Espagnols en 1533, mais leur histoire n'est pas mieux connue.

Au Monte Alban, qui n'est pas non plus très loin d'Oaxaca, se trouvent des ruines encore plus mystérieuses, elles ne portent même plus de sculptures. Ce sont de vastes espaces de terrain, rectangulaires, et absolument nivelés, isolés les uns des autres par des pyramides tronquées faites de terre et de pierre, entièrement recouvertes maintenant de broussailles. Le fond est occupé par trois collines pyramidales, la plus haute au milieu; et également envahies par la végétation. Il est peu de spectacles plus curieux que ce paysage demi-artificiel du mont Alban, avec son horizon de hautes montagnes qui se perdent dans un lointain de demi-teintes, habituel à cette atmosphère tropicale.

Les ruines de Palenqué sont autrement considérables que celles de Mitla. Elles se trouvent au nord de l'État de Chiapas, et au milieu de broussailles et

d'immenses forêts. C'est par hasard que les Espagnols ont découvert, en 1750, cette vieille cité inconnue, de plusieurs lieues carrées d'étendue, et sur laquelle on ne possède aucune tradition. Les ruines ont été explorées par ordre du roi d'Espagne en 1787, mais le rapport des explorateurs n'a été publié qu'en 1822. Depuis lors, elles ont été étudiées par plusieurs voyageurs, dont Waldeck, qui y séjourna deux ans, et en rapporta de magnifiques dessins. Deux autres voyageurs anglais, Stephens et Catherwood, en ont fait une description de plus de deux cents pages, avec une quantité de gravures.

On se rend aux ruines par le village de Santo Domingo del Palenqué, d'où il faut environ trois heures à cheval. Leur nom provisoire de Palenqué vient de ce village. La vieille ville est recouverte de forêts si touffues, qu'on peut passer à 100 mètres du plus grand de ses temples sans le voir, sans même voir la tour qui le surmonte. Cortez passa à moins de 50 kilomètres de là sans s'en douter.

La plus grande construction découverte s'appelle le palais. Elle s'élève au sommet d'une pyramide de 93 mètres de longueur, 78 de largeur et 12 de hauteur, coupée d'un escalier sur une de ses faces. L'édifice a sa façade au levant : cette façade a 39 mètres de longueur; la profondeur est de 54 mètres et la hauteur de 7m,50. Une corniche en pierre règne tout autour des murailles. La façade est coupée de quatorze portes cintrées larges de 3 mètres, séparées par des pilastres ornés de figures et de signes bizarres. Six seulement de ces pilastres sont absolument intacts. Un escalier conduit à une tour carrée, ou plutôt en forme de tronc de pyramide, haute encore de 15 mètres. Tout l'intérieur de l'édifice est rempli de grands arbres.

Voici maintenant ce que représente le mieux con-

servé des bas-reliefs qui ornent les pilastres de la façade. D'un côté, un personnage avec une coiffure de feuillage et de fleurs, souffle dans une trompe d'où sort une vapeur. On a voulu y voir le Créateur insufflant la vie. De l'autre, un homme coiffé de plumes et de l'oiseau sacré, un épervier qui tient un poisson dans son bec, est revêtu d'une peau de tigre et d'autres ornements bizarres; il tient dans la main une sorte de sceptre. Entre ces deux personnages s'en trouvent quatre autres, deux debout, et deux accroupis, semblant supporter une idole sur leurs épaules.

Ces personnages, comme ceux des autres pilastres, ont un angle facial de 45 degrés, et le front allongé en arrière, comme les Indiens du nord de l'Amérique, race qui n'existe plus au Mexique, ce qui semble indiquer une époque très ancienne. Ces bas-reliefs sont recouverts d'un stuc aussi dur que la pierre; ce stuc qui revêtait également toute la façade, était peint autrefois de couleurs brillantes, dont il reste encore des traces.

Les bas-reliefs des autres pilastres ont été davantage abîmés par le temps. Leur ensemble représentait ou bien de grands événements, ou bien l'histoire d'une famille. La façade d'arrière a quatorze portes, et les façades latérales ont chacune onze portes.

L'entrée principale n'est pas plus large que les autres, mais des degrés de pierre y donnent accès depuis le pied de la pyramide. Toute la longueur des quatre côtés est occupée par des corridors. Les murs portent des médaillons dont l'encadrement subsiste seul, ce qui est regrettable, car ils portaient peut-être les portraits des possesseurs du palais. Le sol des corridors est en ciment aussi dur que le ciment romain. La partie supérieure est en forme de trapèze, disposition qui permet d'éviter la voûte.

Au delà des corridors, des degrés en pierre sur 9 mètres de hauteur conduisent à une cour rectangulaire de 24 mètres sur 21. Au pied de l'escalier, et de chaque côté, se trouvent des figures de 3 mètres de hauteur, en bas-relief, ou sculptées, réprésentant des personnages, dont l'anatomie est défectueuse, mais dont l'expression indique très bien la douleur ou l'inquiétude : ils ont les jambes ployées, et les bras, ou au moins un des bras, repliés sur la poitrine. De l'autre côté de la cour, où se trouve un autre escalier, sont des figures semblables, qui se font vis-à-vis.

Plus loin, et dans la même direction, après avoir traversé deux galeries, on trouve une autre cour de 24 mètres sur 9 seulement de largeur aboutissant aux corridors de la façade ouest. Ces corridors ont tous des bas-reliefs représentant des personnages et des hiéroglyphes : on remarque en plusieurs endroit le *Tau* égyptien.

Tout ce qui précède forme la partie de droite, ou Nord, au palais. La partie gauche est bien plus compliquée. Il y a d'abord la tour de 15 mètres, à trois étages, avec une partie centrale renfermant un escalier extrêmement étroit et sans issue au sommet, ce qui le rend incompréhensible, à moins qu'autrefois on ne pût soulever une dalle en haut.

Les autres constructions de gauche du palais forment un dédale de chambres avec des appartements presque souterrains, éclairés seulement par de vrais soupiraux. On y trouve des bas-reliefs et une table en pierre rectangulaire longue de $2^{m},40$. Tel est le palais de Palenqué.

Mais il y a beaucoup d'autres monuments. C'est d'abord une vaste pyramide, de 33 mètres d'élévation, et qui paraît avoir été entourée d'escaliers sur tout son pourtour, mais la végétation a tout envahi. Au

sommet se trouve un édifice délabré, encombré de débris recouverts de mousse, de sculptures et d'hiéroglyphes pêle-mêle avec de grands arbres qui ont poussé partout. Cet édifice avait 23 mètres de long et 8 de large; la façade, avec cinq portes et huit pilastres, et revêtue de stuc très dur, était pleine d'ornements et d'hiéroglyphes; quatre des pilastres portent des figures humaines.

L'intérieur est formé de deux corridors parallèles avec des bas-reliefs que Stephens dut dessiner à la lumière des torches, car cet intérieur est très obscur : Toutes les hiéroglyphes de Palenqué sont semblables à celles d'autres villes ruinées au Guatemala, telles que Copan et Quirigua, ce qui semble indiquer qu'un même peuple occupait toute l'Amérique centrale, malgré la diversité de langage des Indiens actuels. Le sommet de l'édifice est formé par une galerie de petits piliers d'un demi-mètre de haut, en pierres scellées enduites de stuc, et couronnés de pierres plates : l'effet en était gracieux, bien que d'une architecture primitive.

Au voisinage de ce temple se trouve un aqueduc, puis une petite rivière, et ensuite une autre pyramide de 40 mètres de haut, supportant encore un édifice, caché par les arbres, de 15 mètres de long sur 10 de large. C'est dans une salle de cet édifice que se trouvait, avec d'autres, le fameux bas-relief de la Croix, si célèbre par les discussions auxquelles il a donné lieu. Ce bas-relief a un peu plus de 3 mètres de haut sur 2 mètres de large. Il est formé de trois pierres dont deux sont au musée de Mexico, et la troisième aux États-Unis : celle-ci avait été trouvée en bas de la pyramide, dans le *rio*. Voici le sujet du bas-relief : deux personnages, l'un surchargé d'ornements, l'autre présentant ce qui semble être un enfant, se font vis-à-vis,

RÉGION TROPICALE DU BAS MEXIQUE

étant séparés par une croix très ornementée. Le caractère des figures, bien que bizarre, est moins barbare, plus élégant que dans les autres bas-reliefs de Palenqué. Cette pierre, en tout cas fort antérieure à la venue des Espagnols en 1520, semble prouver que la croix, emblème ou instrument de supplice, avait pénétré, il y a plus de mille ans dans le nouveau monde, que ce soit ou non par l'Asie. Au milieu de débris de statues, on a trouvé une tête et deux corps qui se rapprochent des modèles de la statuaire grecque, avec une énorme statue de caractère égyptien. On peut se demander si à Palenqué, la civilisation chrétienne n'aurait pas pénétré, et fait cesser, au moins momentanément, les barbares sacrifices d'anciennes religions.

Une quatrième pyramide, avec un temple masqué par les arbres, se trouve tout au voisinage : un bas-relief porte les mêmes personnages que ceux de la croix, mais sans la croix. On n'a pas idée comme l'exubérante végétation tropicale s'est emparée de ces vieux édifices; elle est inextricable et gigantesque.

Il y a bien d'autres ruines à Palenqué, mais leur description nous entraînerait trop loin; je passerai même sous silence une autre ville ancienne du Chiapas, nommée Ocozimbo, et qui a les mêmes caractères.

La presqu'île du Yucatan renferme encore un plus grand nombre de ruines extraordinaires. Ce sont d'abord, autour de Campêche, de grands *tumuli* auprès desquels on a trouvé des débris de poterie et de lances artistement travaillés. De même, sur la route d'Equelchacan, et non loin du Rio Lagartos, se trouvent des pyramides, dont le sommet est couronné d'arbres.

Au cap Catoche, en face de l'île Cozumel, à la pointe Soliman, à la baie d'Espiritu-Santo, comme sur

la route de Bucalar, on trouve des ruines non seulement de tumuli ou de pyramides, mais de villes entières. On dirait presque que des tremblements de terre ont passé par là.

Les ruines de Chichenitza et celles de Tichoualatoun sont très intéressantes, de même que celles qu'on trouve dans la chaîne de montagnes qui traverse la péninsule du Yucatan, de Muna à Tecax. Il y eut là autrefois une nation puissante.

Cependant les ruines les plus curieuses et les plus étudiées du Yucatan sont celles d'Ouxmal (prononcer *ouchmal*, qui veut dire ancien), à 68 kilomètres au sud de Mérida. M. Waldeck, qui a étudié ces ruines en détail, et en a fourni les gravures au musée de Mexico, dit qu'elles sont mieux conservées que celles de Palenqué. Elles couvrent plusieurs lieues carrés. L'aspect des ruines est plus imposant qu'à Palenqué, parce que les monuments sont plus grands et qu'on les a mieux dégagés de la forêt.

Le *palais du gouverneur* était bâti sur une série de terrasses superposées, atteignant ensemble 11 mètres de hauteur : la première avait 1^{m},60 de haut, et 190 mètres de long; elle était surmontée d'une plate-forme de 6 mètres de largeur. La seconde terrasse, élevée de 4^{m},60, portait une autre plate-forme de 5 à 6 mètres, dont une partie, longue de 30 mètres, porte encore une rangée de petites colonnes de un mètre de hauteur. Un escalier en pierre, de trente-cinq marches, large de 30 mètres, conduit à la troisième terrasse. Celle-ci a encore 4^{m},60 de haut, et c'est au-dessus qu'est bâti le palais. Ce palais, de 100 mètres de longueur, est encore très bien conservé, il a surtout le caractère de la simplicité et de la symétrie : il n'a qu'une corniche tout le tour, et le dessus des portes est seul ornementé. Il a trois portes

principales, la plus large au milieu, ouvrant sur une salle de 18 mètres de long, et 8 de large, divisée en deux par un mur épais, pavée de dalles carrées, et portant un plafond en trapèze, comme ceux de Palenqué. Il n'y a ni peintures, ni bas-reliefs, ni ornements. Ce monument si simple a quelque chose de l'art grec ou romain, sauf une anomalie étrange : tous les linteaux des portes sont des pièces de bois. Ce bois a beau être très dur, comme il a à supporter un mur de 4 à 5 mètres de hauteur, et qu'il est rongé par les fourmis, il a cédé en plusieurs endroits. Sans cela les édifices d'Ouxmal seraient encore presque intacts.

La *Maison du Nain*, du nom d'une légende indienne, est bâtie sur une terrasse de 10 à 12 mètres de haut, oblongue et arrondie aux deux extrémités : elle a 75 mètres de long et 37 de large; elle est revêtue de pierres carrées. Un escalier abrupt mène à une plate-forme de $1^{m},40$, qui fait le tour du monument. Celui ci a une ouverture à chaque bout; au-dessus de chaque porte est une corniche sculptée d'où partent des dessins très compliqués couvrant toutes les faces du monument, et sans rapport avec ceux de Palenqué, figurant des carrés, des polygones, des fleurs, des têtes d'hommes et d'animaux, tous différents les uns des autres, sans qu'on saisisse aucune idée d'ensemble. L'intérieur de cet édifice est formé de pièces de petites dimensions.

Sur la même terrasse, mais plus bas, est un monument tout semblable, placé de manière que la terrasse du premier soit au sommet du second.

La *Maison des Tortues*, en face de la précédente, tire son nom de grandes tortues sculptées au-dessus de la porte. Elle a été crevassée par un tremblement de terre.

La *Maison des Pigeons* a une longue muraille portant une succession de surélèvements disposés en gradins très élevés, comme des pigeonniers énormes. Elle

s'élève en face d'une avenue de ruines aboutissant à une cour et à un grand édifice en ruines. On a trouvé un souterrain sous la cour.

La *Maison des Nonnes* (Casa de las Monjas), dont il existe un grand nombre de photographies au musée de Mexico, passe pour avoir servi de couvent à des religieuses consacrées à la garde du feu sacré, comme les Vestales. Il est situé sur une terrasse de 5 mètres de hauteur et de 60 mètres de longueur, il a 35 mètres de longueur. Il est couvert d'ornements sculptés, d'un détail compliqué et d'un caractère difficile à définir. L'entrée principale ouvre sur une belle cour que les arbres avaient envahie, mais qu'on a dégagée et dont la façade est encore plus ornée que celle de l'extérieur. A l'extrémité, deux serpents gigantesques s'enroulent mutuellement en arrivant de deux directions opposées : les dessins sont plutôt géométriques; des statues en relief sont assez grossièrement sculptées. On ignore l'usage de toutes les cours intérieures.

Un fait étrange à Ouxmal est qu'on n'y trouve pas d'eau jusqu'à une grande hacienda située à 2 500 mètres de distance : on suppose qu'il existait des réservoirs souterrains destinés à conserver les eaux, ou qu'un tremblement de terre a fait disparaître une rivière, comme cela est arrivé ailleurs, à Taxco.

On ne trouve, en définitive, aucune analogie entre ces vieux monuments mexicains et ceux de l'Asie ou de l'Égypte. Les pyramides d'Égypte n'ont aucun rapport avec celles-ci : elles étaient pointues et constituaient par elles seules un monument, tandis qu'au Mexique elles sont simplement destinées à servir de support à un monument. Ce sont les restes d'une civilisation originale sans analogue dans le passé.

Comme antiquité, ces édifices sont antérieurs aux Aztèques venus en 1196, car les hiéroglyphes n'ont

rien d'aztèque. Les monuments des Aztèques ont été une copie de ceux que nous venons de décrire. Leurs grands *téocallis* étaient des pyramides supportant un temple de sacrifices. Doit-on en conclure que les pyramides d'Ouxmal et de Palenqué ont servi aussi à faire des sacrifices. C'est une question qui n'est pas encore résolue (1).

Nous passerons plus rapidement sur d'autres monuments mexicains.

La grande pyramide de Cholula est située à faible distance de Puebla, et il s'y rattache une légende ou tradition assez semblable à celle du déluge, en ce sens que ce seraient les survivants du déluge qui l'auraient bâtie pour y échapper s'il recommençait, comme ce fut le cas de la tour de Babel. La pyramide, actuellement recouverte d'arbres, a l'apparence d'une colline naturelle, mais elle est bâtie en briques; sa hauteur est de 54 mètres; elle est orientée suivant les quatre points cardinaux, et a plus de 300 mètres de côté à la base, c'est-à-dire deux fois plus que la pyramide de Chéops. Une route pavée conduit au sommet où se trouve actuellement une église dédiée à Nuestra Señora de los Remedios. Cette pyramide supportait autrefois un temple de sacrifices.

Dans le voisinage, se trouvent deux autres pyramides, le Cerro de Acozac, haut de 15 mètres avec des parois verticales de 45 mètres de long, et le Cerro de la Cruz, de même hauteur, en tronc de cône circulaire de 60 mètres de diamètre à la base, et 22 mètres au sommet. On ignore l'usage de ces deux pyramides.

Les pyramides du Soleil et de la Lune sont à 42 kilomètres de Mexico, sur la ligne de Vera-Cruz. On ne sait rien sur leur origine. La pyramide du Soleil a

(1) Il faudrait ajouter les ruines de Nakeun nouvellement découvertes par M. de Périgny en pleine forêt vierge.

66 mètres de haut et une base de 230 mètres sur 217 : le sommet aplati a 30 mètres sur 18.

La pyramide de la Lune a 46 mètres de haut, avec une base de 154 mètres sur 128; le sommet n'a que quelques mètres carrés. La plaine d'alentour est couverte de ruines, de petites pyramides et de tumulis, avec des restes d'ornements, des poteries, des ossements, etc., le tout appartenant à une race antérieure aux Aztèques.

Je citerai encore quelques ruines suivantes. Tonala, dans l'État de Chiapas, montre les restes d'une ancienne cité, avec des temples et des forteresses en pierre, au milieu d'une forêt inextricable.

A 30 kilomètres de Cuernavaca, dans l'État de Morelos, se trouvent les ruines de Xochicalco, où on remarque un bâtiment en pierre taillée, de 20 mètres sur 25, d'un style sans analogue en Égypte ou en Syrie.

La Quemada, à 50 kilomètres à l'ouest de Zacatecas, montre des pyramides, des colonnes, des remparts de style massif : les colonnes ont 2 mètres de diamètre, et passent pour être l'ouvrage des Aztèques.

A 15 kilomètres de Tampico, on a découvert une ancienne cité qui peut aussi avoir été bâtie par les Aztèques, comme l'ancienne Tlaxcala, qui avait 300 000 habitants, et l'ancienne Texcoco, qui passait pour l'Athènes de l'ancien monde, lorsque Tenoxtitlan ou Mexico tenait la place de Rome.

L'on s'occupe beaucoup à Mexico actuellement de rechercher l'origine de ces anciennes cités, et des anciens temples de Palenqué et du Yucatan, mais je n'ai pas appris qu'on ait encore rien découvert d'intéressant; nous quitterons donc ce théâtre de l'ancienne civilisation mexicaine pour passer dans le Mexique d'avant 1850 et parcourir l'Ouest américain où nous avons fait de longs séjours, et dont le développement moderne est d'un si grand intérêt.

CHAPITRE XVII

A TRAVERS L'OUEST AMÉRICAIN

Le chemin classique qu'indiquent les guides et les agences pour parcourir, en partant du Mexique, l'Ouest américain, est celui de la Californie. En partant de la frontière d'El Paso, on est invité à visiter la fameuse vallée de Yosémite, la perle des États-Unis, tellement vantée et exposée partout en images, qu'on la connaît sans l'avoir vue; puis on *doit* s'arrêter aux champs d'orangers de los Angeles, et aux champs de désolation, heureusement en voie d'amélioration, de San Francisco. En passant, que les guides les indiquent ou non, on ne peut manquer de voir les déserts de l'Arizona et du sud de la Californie, avec des champs de borax et d'alcali, d'une aridité telle que la vallée qui les renferme porte le nom de « Vallée de la Mort »; enfin, à los Angeles, on voit aussi des champs de pétrole, assurément moins pittoresques que des champs d'orangers.

J'ai pourtant préféré à cette route celle de Denver, parce que je connaissais déjà la Californie, et je n'ai pas eu à le regretter, même au point de vue pittoresque. Dès le début du parcours, on longe des gorges profondes avec des cascades, et même le train s'engage dans un tunnel, chose extraordinaire aux États-Unis, où le tracé des voies dessine des courbes trancendantes pour éviter des tunnels.

L'État du Nouveau-Mexique, sans être fertile, offre quelques chances aux agriculteurs, de même qu'il a un peu de cuivre et de charbon pour faire tenter la fortune aux mineurs ; on distingue, en effet, quelques puits de mine, mais pas de tunnels, suivant ce principe bien connu des ingénieurs yankees, que les mines s'améliorent en profondeur.

Dans d'immenses étendues d'herbages et de collines peu boisées, se dressent, de temps à autre, comme des palais de la Belle au Bois Dormant, de merveilleuses stations de chemin de fer : Albuquerque, las Vegas, Trinidad. On dirait de grands couvents espagnols, d'un style un peu fantaisiste, avec des arcades, des tourelles, et revêtus des couleurs voyantes. Ce sont des gares-hôtels, où l'on fait une excellente cuisine, et où le service est rempli par de belles personnes, élégamment vêtues, qui semblent condescendre au rôle modeste de servantes. Voilà un mot évidemment ridicule. Ces dames et demoiselles ne manient que de la vaisselle étincelante, elles se servent de gants pour la nettoyer et connaissent la manière d'accommoder les fruits de la terre (viandes comprises), suivant des rites consacrés par un usage antique; elles daignent en apporter aux pauvres pèlerins qui passent... *pour de l'argent*. Qu'un tel service est loin de nos vulgaires tables d'hôte! C'est nous qui n'entendons rien à la vie. Là-bas, la pauvreté n'existe pas, ni, par suite, la concurrence, et une jeune fille peut aisément et proprement se procurer un joli salaire, sans déroger. Il faudra arriver, chez nous aussi, à supprimer la concurrence et la pauvreté, c'est-à-dire une bonne partie de la multitude qui encombre nos rues et nos campagnes. Quand la France sera aussi déserte que le Nouveau-Mexique, nous pourrons enfin bâtir des gares-hôtels en forme de couvents moyenâgeux, et voyager confortablement.

Je n'ai plus rien vu d'aussi curieux sur ma route, pas même Colorado Springs, le fameux *summer-resort*, site balnéaire et cure d'air, des Américains. C'est un peu mesquin : trop de monde, et pas assez de sites alpestres. Les États-Unis ont beau faire, ils n'ont pu se construire une *Suisse*, il faut aller en Colombie britannique pour la retrouver. Mais les montagnes du Colorado sont abondamment pourvues des moyens mécaniques les plus perfectionnés pour les gravir, et Daudet n'aurait pas eu la peine d'y inventer la Société dont parle Bompard, qui se charge d'organiser des chutes savantes, en matelassant les abîmes, pour faire au pays une réclame vraiment industrielle.

C'est un peu à vol d'oiseau que je vais parcourir ces États de l'Ouest américain, le Colorado, le Nevada, la Californie, l'Oregon et le Washington. Je ne mentionnerai que ce qui m'a le plus frappé, ou m'a donné le plus de souvenirs.

Après Denver, grande et jolie ville, avec un fond lointain de cimes neigeuses, je passai à Ogden, où toute la nuit des locomotives agitent leurs cloches et soufflent dans leurs *sirènes*, un nom évocateur qui pourtant ici n'a plus rien d'enchanteur; mais cloches et sirènes n'évoquent plus de légendes aux États-Unis.

Dans le Nevada, je m'arrêtai à Palissade, tête de ligne d'un embranchement des mines d'argent qui s'appellent Eureka, et de cuivre, qui s'appellent Ely. Je n'insiste plus sur les évocations. A Palissade, il n'y a qu'un tout petit hôtel, une auberge, dans un site de collines arides enfermant une rivière.

Au matin, je prends le petit train qui va à Eureka. Quoi que prétendent les Transatlantiques, ce n'est pas qu'en France qu'il y a des petits trains. Nous avons environ 150 kilomètres à parcourir à travers un pays aride; c'est ici le pays du *sage-brush*, l'armoise, une

plante d'un vert grisâtre avec une petite fleur violette peu odorante. C'est la fleur nationale du Nevada, car chaque État de l'Union a sa fleur, et la porte dans ses armes.

Il y a aussi des cactus et un buisson qui me rappelle certains sites de Californie, le greasewood. Les Américains ont su tirer parti des uns et des autres : en cultivant le cactus, on lui fait perdre ses dards, et les bestiaux le mangent. Quant au greasewood, il fait des fortunes en ce moment : on a découvert que son suc vaut celui du caoutchouc, et comme ce buisson couvre parfois des hectares, voilà qu'il prend un caractère industriel, qui lui vaut la reconnaissance des faiseurs d'autos.

Nous traversons de grandes étendues blanchâtres, où l'herbe même fait à peu près défaut : c'est un désert de soude, comme il y en a aussi dans le sud de la Californie et en Arizona. Et la voie file toujours à perte de vue, toute droite.

A l'Ouest se dessinent d'assez hautes montagnes, blanches au sommet, et il se met à faire presque froid. Il y a à l'Est aussi des cimes dénudées. Ce pays a quelque chose de hargneux. Il est heureux qu'il renferme des mines, sans quoi il n'y aurait personne. Comment est-on venu si loin chercher des mines, dans ce pays qui ne produit rien? Il y avait des Indiens nomades qui les connaissaient, et qui élevaient quelque bétail dans des oasis de ce désert. Les Indiens ont disparu, sans laisser même de métis, comme au Mexique. L'Anglo-Saxon a le mépris inné de toute autre race, car les nègres, même aux États-Unis, ont donné plutôt des métis de Français et d'Espagnols. Quelqu'un ici me suggère que les colonies françaises et espagnoles ont tant de métis, parce que les premiers colons ont été des soldats, d'origine plutôt commune, et peu délicats,

tandis qu'en colonies anglaises, les premiers colons ont été des marchands d'un goût plus affiné. Vraiment! Je crois plutôt, moi, à la sympathie des Français pour les Indiennes, comme à celle des Anglais pour les boissons. En Louisiane, les noirs sont venus après les soldats français, et ce sont des planteurs américains qui les ont fait venir d'Afrique, sur les fameux *Négriers!*

Ce pays est si laid et si peu attrayant, que je suis bien surpris de trouver, enfin, à Eureka, une petite ville assez propre, avec quelques bâtiments convenables. L'hôtel est même joli, et il est entouré d'arbres. Mais, de même que le pays est sans attraits, les gens de l'hôtel sont peu aimables; on est reçu comme si l'on était trop heureux de trouver un gîte dans un pareil pays : on sent cela si bien qu'on ne se plaint pas. Eureka est à 2 000 mètres d'altitude, et les mines sont encore à 200 mètres plus haut, presque à la cime des montagnes.

Le lendemain de mon arrivée, il pleut; c'est un fait malheureux pour moi, dans ce pays si sec. Comme je n'ai pris ni caoutchouc, ni parapluie, je cherche dans les rares magasins quelque chose d'imperméable. Tout ce que je trouve, c'est une casquette cirée, et encore pour une tête d'enfant. On n'a rien prévu ici pour la pluie, elle est si rare. Et pourtant elle tombe sans interruption, et, par moments, ce sont de véritables averses torrentielles. En cherchant un abri, je trouve un Allemand, et le voilà tout heureux de parler avec moi sa langue maternelle. Il est si heureux qu'il m'entraîne chez ses connaissances, en me présentant partout sous le titre de *professeur*. C'est là un titre très estimé aux États-Unis, plus même que celui de duc ou de marquis, et voilà ma modestie soumise à une dure épreuve. Il y met le comble, mon Allemand, en faisant

de moi des éloges déconcertants, il parle de mon *expérience mondiale*. Enfin, il y a une compensation ; on me montre les minéraux rares et les curiosités qu'on a tirés des mines de la région. La zone minière est très petite, et il n'y a plus qu'une Compagnie, qui achève d'épuiser toutes les mines. Eureka date de 1869 et a produit plus d'un demi-milliard d'argent et d'or, provenant de vastes amas accumulés comme qui dirait dans les vastes grottes d'un calcaire décomposable par l'eau.

Malgré la pluie, et sans mon Allemand qu'elle a découragé, je fais une ascension aux mines en franchissant un col. C'est vraiment d'un aspect étrange, ces constructions, ces cheminées d'usines, ces chevalements, sur le sommet désolé de montagnes ravinées par le temps d'abord, et par l'homme ensuite. Ici, du moins, les gens sont aimables, et compensent le manque de charme de leur pays. Quant aux mines, après avoir gravi les 200 mètres d'Eureka, il faut descendre 4 à 500 mètres pour en voir le fond, mais du moins les moyens mécaniques ne font pas défaut.

C'est actuellement un autre district, peu éloigné, et un autre minerai, qui prennent la place d'Eureka : c'est Ély et ses mines de cuivre. Cette nouvelle découverte achève de clairsemer la population d'Eureka, déjà bien diminuée par la baisse de la production de ses mines. C'est l'histoire de toutes les mines d'Amérique : un clou chasse l'autre, et le premier n'est bientôt plus qu'un souvenir.

Pour aller à Ély, en temps ordinaire, ce n'est pas très difficile, il y a même plusieurs voies, mais toutes de 100 kilomètres et plus, à pacourir en diligence. En ce moment, mai 1906, le chemin de fer, entrepris par des milliardaires de New-York, pour relier Ély à la voie ferrée que j'ai quittée à Palissade, n'est pas achevé :

sur 200 kilomètres, 150 seulement sont terminés, et les constructeurs font le reste en auto, à travers la brousse; mais le commun des mortels ne peut user de ces avantages et n'a que la ressource de la diligence : on part d'Eureka vers 3 ou 4 heures après-midi, pour arriver le lendemain vers midi. Ce voyage étant sans intérêt, je n'en dirai rien et reprendrai à Palissade la suite de mon récit.

A mon retour à Palissade, je rencontrai des Américains qui parcouraient les États à la recherche de mines riches; car les capitalistes américains, plus pratiques que les nôtres, n'attendent pas que le premier venu leur apporte des mines dans leurs bureaux; ils vont les chercher et les choisir, conseillés par des gens d'expérience. C'est une manière d'agir qu'on ne m'a pas paru goûter du tout à Paris, tant il est vrai que le bon sens est beaucoup plus rare qu'on ne l'imaginerait.

Durant la soirée que je passai avec ces Américains, il se passa un petit épisode bien typique. A une table voisine de la nôtre, dans la salle à manger, se trouvait un groupe de mineurs, assez reconnaissables malgré leur costume de gentlemen. Nous parlions des conditions sociales actuelles aux États-Unis, en les comparant à l'état social de l'Europe, et un de mes Américains me fit cette remarque :

« Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il y a une immense différence en faveur des États-Unis? Nous n'avons pas de castes, pas de noblesse; tous sont égaux. Chez vous, au contraire, même dans la République française, vous êtes encore séparés en véritables castes, entre lesquelles il n'y a presque pas de rapports. Est-ce que vous n'admirez pas notre égalité, et cette liberté absolue dont nous jouissons? » Et il s'étendait à perte de vue sur l'admirable organisation sociale de son pays.

« Ma foi, dis-je, il me semble qu'avec tout cela, un homme, chez vous, s'il n'a pas d'argent, se trouve tout de même relégué à un niveau tout à fait inférieur. » Et j'allais continuer, quand un grand rire éclata à la table voisine. C'étaient les mineurs, nos voisins; peu fortunés, ils ne goûtaient guère aux fruits merveilleux de l'égalité américaine. Cela jeta un froid, et nous parlâmes d'autre chose.

Pour moi, j'admire le courage des mineurs américains, à partir sans cesse à la recherche de mines nouvelles. Je trouve seulement que beaucoup d'entre eux, qui ont déjà de l'argent, pourraient trouver un autre but à leur activité. Mais l'argent, voilà pour tous le but unique de la vie; ils en veulent toujours davantage, et avec cela, ils ont dans le sang le goût des aventures. Toute la race américaine n'est formée que des plus aventureux d'entre nous autres, Européens : que leur importent donc les échecs, les privations! Beaucoup meurent à la peine, mais c'est leur vie de courir des risques. Dans la nature ils ne voient qu'une chose, des rochers; et dans ces rochers, ils ne cherchent qu'une chose, des parcelles brillantes de minerai. J'avoue que pour moi, la nature et la vie ont de tout autres attraits, et dans ce que j'allais voir en Californie, après le Nevada, s'il y avait des mines, il y avait aussi autre chose, des souvenirs, et je crois bien que c'était cela qui m'y attirait le plus.

Je vais voir, dans la Sierra Nevada, une région où j'ai passé trois ans. Que la nature est donc belle, dans la Sierra, entre Truckee et Summit! Nous montons à près de 3 000 mètres d'altitude, en présence de cimes alpestres toutes blanches de neige. La voie serpente à travers les neiges amoncelées si haut, qu'il a fallu construire ces interminables tunnels en charpentes qu'on appelle des *snow-sheds,* pour empêcher les trains d'être bloqués.

A Summit, où je descends, il y a 4 à 5 mètres de neige, bien que ce soit le commencement de mai. Ici je me retrouve en pays de connaissances. Dans ce grand hôtel glacial, dont la toiture prolonge la neige d'alentour, je suis accueilli comme un ami parti de la veille, tandis qu'il y a cinq ans que je l'ai quitté. On m'a gardé ici, avec une fidélité antique, ce que j'y avait laissé, des caisses, du mobilier. Il semble parfois que les petites choses font la valeur de la vie. Mais il m'en manque une de ces petites choses, une voiturette d'enfant, un buggy californien. Il paraît qu'il est à 4 kilomètres d'ici, à la station de Soda Springs. Sans un instant d'hésitation, me voilà parti à sa recherche à pied, le long de la voie, sous l'abri des *snow-sheds*. A Soda Springs, il faut traverser dans la campagne des champs de neige de plus de 2 mètres de hauteur; elle est heureusement durcie. Je découvre la baraque et le hangar où doit être le buggy. Un souvenir d'enfant, qu'en fera le socialisme futur? Au fond du hangar, voilà le buggy. Il est encore joli, sa coupe élégante, si bien faite pour les mauvais sentiers de montagne, fait passer son usure. Si jamais je m'installais dans le Far-West, je serais content de l'avoir.

Non sans peine, le buggy franchit les champs de neige et leurs crevasses où l'eau commence à couler, et bientôt le voilà qui roule derrière moi sur la voie ferrée. Il y a cinq et six ans qu'il roulait ainsi sous les grands pins de la Sierra Nevada, dans des sentiers de chevreuils, et toute la joie d'alors est revenue. Au dehors du tunnel de bois, la nuit approche, et avec elle la pluie et l'orage; un train arrive, passe en ronflant et nous couvrant de vapeur. Et puis l'orage éclate avec une pluie torrentielle, sur les champs de neige et sur les snow-sheds qui vont me servir d'abri jusqu'à Summit. Qu'il faut peu de chose à l'homme

pour combler ses désirs quelquefois, et le placer comme au-dessus et hors de la vie réelle! Il suffit d'un souvenir, qui condense en quelques instants plusieurs années d'existence.

L'absence, dit-on, est le plus grand des maux. Comme dans la fable d'Ésope, on pourrait dire aussi que c'est le plus grand des biens. C'est elle qui fait surtout apprécier la valeur de la vie, en permettant la joie des retours.

Un jour plus tard, le train m'emportait à Auburn, jolie ville ensoleillée, au pied des pentes de la Sierra Nevada. La voie longeait les immenses exploitations hydrauliques de graviers qui ont produit des millions d'or. C'est tout ce qui reste maintenant de cette époque de 1850 à 1870, qu'on peut appeler l'âge d'or de la Californie. Auburn est un jardin de fleurs et de fruits, et la température y est délicieuse une grande partie de l'année.

Voici la maison où j'ai passé un mois, et voilà la diligence qui m'emportait à Forest Hill, ou le buggy trouva sa raison d'être. Une fois de plus, je reprends la diligence; j'en ai pour six à sept heures à gravir des pentes caillouteuses, mais aussi avec des échappées de vues magnifiques. Et puis voici les interminables forêt de pins qui défilent dans les ombres de la soirée. C'est bien ce que j'attendais, je suis reçu à bras ouverts dans une famille d'Irlandais où l'on ne croyait pas que je reviendrais jamais. Mais quelles nouvelles va-t-on me donner de tant de choses et de tant de gens? On n'écrit pas souvent, de Californie en France, et l'Américain passe d'un endroit à l'autre, sans se soucier de garder des souvenirs. L'Européen est un être exceptionnel; son temps n'est pas de l'argent, est-ce assez extraordinaire?

Les nouvelles sont imprévues en Amérique : celui-ci

est mort d'un accident de mine, il est tombé dans un puits. Cet autre a gagné 5 000 000 de francs avec une mine de gravier aurifère qu'il a payée 2 000 francs; il a vendu l'hôtel qu'il tenait ici, pour aller à Sacramento faire en grand le commerce du whisky; ainsi il compte augmenter encore sa fortune; c'est d'ailleurs un homme du tempérament le plus calme qui soit au monde. Le vieux père S., un Français venu ici en 1848, à loué ses mines à des Américains qui n'y ont encore rien trouvé de bon; lui, en attendant, se fait des rentes. Un autre vieux Français est mort : c'était le fondateur de la fameuse mine Mayflower, qui a donné des millions : ces millions ont servi à explorer d'autres mines, mais elles n'ont rien donné, et l'argent a été englouti infructueusement. Toutes les mines ne sont pas bonnes, mais tout le monde connaît les bonnes, et on se hâte d'oublier les mauvaises.

Voici la jolie maison bariolée de blanc et de rouge si pleine de souvenirs vivants pour moi, et son jardin charmant tout comme celui de Faust et Marguerite : pourquoi pas?

Faut-il dire aussi l'histoire de cette mine du Long Canyon, une mine intéressante, là-bas dans les montagnes, dans un des plus beaux sites de la Californie? Elle a dû être abandonnée après de beaux espoirs, comme bien d'autres, mais plus lamentablement, car c'est bien plus loin d'y revenir de France. D'autres sont venus, se sont approprié le matériel, puis ont dilapidé les constructions, enlevé les meubles et jusqu'aux fenêtres. Le Yankee se considère partout comme chez lui. Ce qui n'a pas de maître est à lui, et il a forgé une loi pour se donner raison. Toute mine non exploitée et n'ayant pas payé la patente peut être déchue au bout d'un an, en faveur du nouvel occupant, et celui-ci, outre la mine, peut prendre possession des machines,

des usines, et de tous les bâtiments. La déchéance est complète. C'est pire encore : ici, au Long Canyon, il n'y a pas d'occupant légal, il n'y a pas d'occupant du tout, mais comme il n'y a pas de surveillant, rien n'a été plus facile que de dévaliser, et l'on n'a aucun recours.

A vrai dire, quand on a fait acte d'abandon, on ne voit pas pourquoi on voudrait empêcher un autre de profiter de ce qu'on a abandonné. Mais en Amérique, il ne manque pas d'amateurs de mines, et on peut toujours trouver un acheteur.

Voilà pour le moment tout ce qui reste d'un rêve : des bâtiments en bois, vides de leur mobilier et que la nature commence d'envahir. Elle est si belle ici, cette nature californienne, qu'à elle volontiers on rendrait les armes ! Que ce soit par la pluie ou la neige, ou par ce clair soleil tempéré par la brise des montagnes, on ne peut s'empêcher de l'admirer, et surtout lorsqu'elle est, comme ici, pleine de souvenirs.

Voici la cabine des deux Corcorans, ces deux vieillards dont l'accueil était plein de prévenance. Ils sont morts tous les deux, et leur neveu, un jeune gaillard pour qui c'était une fête de venir passer des mois chez eux, s'est vu dépouiller par un créancier de cette pauvre cabane, de la mine, et de ces pins séculaires qui, près de la maison, formaient un vrai parc avec des fontaines et un sol de mousse ; surtout c'était le seuil de la forêt toute pleine d'oiseaux et de chevreuils.

A Georgetown aussi, je reçus un accueil vraiment enchanteur, car c'est ici une famille que je retrouve, dans laquelle on aime tout ce qui touche à la nature et à l'art. Il y a quatre jeunes gens, que leur milieu semblerait avoir destinés à la vie calme et intérieure des villes et qui s'occupent surtout de mines et de forêts. La vie au grand air les a rendus solides, alors qu'au-

trefois ils paraissaient plutôt délicats. Je me demande pourquoi tant de jeunes gens en France, au lieu de passer dix à quinze ans dans des collèges et des lycées, pour arriver à faire de pauvres fonctionnaires, ne partiraient pas en Californie ou dans le Far-West. Ils acquerraient sur place le métier qu'il faudrait. Mais pour cela il faudrait aussi que la famille partît avec eux. Quel est le père de famille français qui, à quinze ans, enverrait son fils seul en Amérique? Et puis, on n'ose refuser à son fils l'éducation qu'on a reçue soi-même.

Nos causeries sont, le soir, agrémentées par un violon d'une réelle valeur; il chante une mélodie de Schumann avec une telle pureté, que vraiment c'est lui le roi des instruments à cordes même vocales.

J'étais bien tenté, en quittant Georgetown, d'aller voir les ruines de San-Francisco, mais c'était devenu le rendez-vous de tous les curieux des États-Unis, en quête de sensations, et ma curiosité n'alla pas jusque-là. Je passai quelques heures à Sacramento, et je pris la route de l'Orégon pour aller à Seattle et dans l'île de Vancouver.

Rien n'est plus pittoresque que le nord de la Californie et l'État d'Orégon. Il faut, il est vrai, traverser une grande plaine avec des palmiers et dont Redding est la ville principale, puis les collines commencent. Les tunnels se succèdent par douzaines suivis d'autant de ponts de fer sur le Sacramento de plus en plus étroit, et devenu torrent de montagne, mais avec une puissante masse d'eau.

Dunsmuir est dans un élargissement subit du vallon, puis la vallée se rétrécit, mais pour montrer tout à coup dans une courbe une montagne en cône, éblouissante de neige, le mont Shasta, un des superbes volcans de la côte du Pacifique, qui peuvent rivaliser avec le Fujiyama des Japonais.

De grandioses rochers surmontés de neige couronnent des montagnes de sapins noirs serrés les uns contre les autres, ou mêlés de manzanitas aux fleurs roses et de cornouillers aux grandes fleurs blanches. De temps à autre, c'est une échappée sur le Shasta, qui du haut en bas est d'un blanc étincelant, puis la gorge se resserre et la voie longe le torrent en suivant avec lenteur le tortueux circuit de ce ravin profond. A un détour, le train ralentit encore, et enfin s'arrête dans la cour même d'un vaste hôtel moderne. Nous sommes à Shasta Springs; c'est ici un site balnéaire avec des sources merveilleuses, que la Compagnie du chemin de fer, aimable envers ses passagers, veut leur permettre de visiter et d'apprécier.

On n'est pas plus galant; une telle réclame se fait tout pardonner, car elle est pleine d'attention délicate. Même d'élégantes personnes, comme dans les gares-hôtels du Nouveau-Mexique, nous invitent à goûter, dans des verres faits comme d'une mousse à demi opaque, l'eau gazeuse qui sourd d'une vasque au milieu d'une allée.

Il y a deux sources énormes, deux torrents bondissant de haut sur la mousse et les plantes vertes, et, un peu plus bas, deux véritables geysers montant à 10 et 12 mètres de hauteur. Le tout se termine par une série de cascades sur un fond de mousse d'une luxuriance extraordinaire.

L'eau est froide, mais très gazeuse; elle est sulfureuse, mais pas assez pour faire une sensation désagréable; elle s'épand dans un bassin limpide et frais qui réfléchit le ciel et les sources, grâce à l'escarpement des pentes.

L'hôtel est composé de plusieurs bâtiments de bois peints de couleurs claires; il est orné d'une quantité de moulures, puis de belvédères, de kiosques, d'un goût

américain en parfait accord avec ce site alpestre. Ce serait un plaisir de passer là quelques jours, et il n'est pas sûr que nombre de voyageurs ne s'arrêtent ici, subitement captivés par le charme séduisant du site.

Le train cependant s'apprête à partir, et je résiste aux sirènes du mont Shasta, elles doivent faire assez de victimes. Nous retraversons le Sacramento, puis la gorge devient si étroite que le train rebrousse chemin en arrière pour se retrouver à 100 mètres plus haut que le point d'où il était parti. Après quelques zigzags de ce genre et des traversées de torrents escarpés, on arrive enfin dans la région des grandes altitudes : c'est un peu la Suisse des Grandes Alpes. Le mont Shasta se dresse tout blanc à 4 400 mètres d'altitude, et ses glaciers étincellent au soleil, dominant des rangées de cimes blanches et de forêts de pins. Le Shasta est unique, tandis qu'en Suisse, les pics rivalisent d'altitude. Ici ils n'ont que 2 000 à 2 500 mètres et, bien que pittoresques, ils laissent l'impression d'un ancien plateau découpé en ravins, et au-dessus duquel a surgi cet immense volcan, semblable au cône de Fujiyama, le mont Shasta. Ce roi des montagnes n'a pas de peine à se faire admirer, dans son « splendide isolement ».

Nous filons à grande allure sur ce vaste plateau raviné, et nous distinguons bientôt à l'horizon toute une série d'anciens volcans plus ou moins semblables au mont Shasta. Ce sont les Trois Sœurs, et le mont Jefferson, et le mont Adams, et le mont Hood, et le mont Pitt; même on croit voir le fameux mont Rainier, près de Seattle, qui a, lui aussi, 4 400 mètres. Les autres varient, de 3 000 à 3 600 seulement. Un de ces cratères, celui du mont Matzuma, est fort curieux : il forme un vaste lac de 12 kilomètres sur 9, avec des parois presque verticales de 2 à 300 mètres de haut :

au centre s'élève un cône de plus de 200 mètres. Les eaux claires regorgent de truites, paraît-il, qui sans doute vivent paisiblement, personne ne songeant à aller s'installer sur des rives aussi abruptes et aussi peu fortunées.

Maintenant que nous descendons du haut plateau, nous traversons un magnifique pays, des prairies et des forêts, avec des fermes opulentes. La voie ferrée est fort loin de la côte et presque au milieu de l'Orégon, dont nous parcourons sans doute la région la plus fertile et la plus boisée. On se croirait ici dans les plantureuses vallées du canton de Berne, en Suisse, et nul doute qu'un jour on y verra des villes aussi riches, plus riches même; si une grande partie de l'Orégon est privée de l'opulence de ces riches vallées, il reste assez d'espace cultivé pour couvrir plus d'une fois la superficie de la Suisse.

Voici Salem, la capitale de l'Orégon, dans une vaste plaine. C'est une ville superbe, avec son capitole, aussi paresseusement assise sur sa rivière que semble l'indiquer son nom d'allure orientale.

Il fait nuit quand nous passons ce grand fleuve qui s'appelle la Columbia, et nous ne voyons rien de Portland. Mais à l'aube du jour nous serons dans cette étonnante Seattle qui, née de quelque dix ans, rivalisait déjà avec San-Francisco avant le tremblement de terre. Que sera-ce dans dix ans?

Seattle était le nom d'un chef indien; les Indiens n'avaient ici que des huttes de pêcheurs, et maintenant on y construit jusqu'à des navires de guerre. Bientôt toute cette côte, Seattle, Tacoma, Everett ne formera qu'une immense cité, longue de plus de 100 kilomètres, et ce sera là la *New-York* du Pacifique.

Vancouver et Victoria, cités bien plus anciennes que Seattle, ne peuvent rivaliser avec elle : je suis

allé les voir et j'ai trouvé là le calme britannique à côté de l'activité du Yankee. De jolis vapeurs font le service d'une ville à l'autre, et ces traversées de quatre à six heures sont une joie véritable, en face des chaînes dentelées de la côte : à la fois, c'est la Suisse et l'Océan. En outre, bonne nouvelle pour les voyageurs, la douane est très bon enfant et ne scrute pas le fond des choses.

De mon voyage dans l'île de Vancouver, je retiens un épisode. J'allais voir une mine et une fonderie de cuivre à Ladysmith, et qui retrouvai-je là? Des mineurs italiens, que j'avais occupés dans le nord de l'Italie, et dont l'un avait fait venir sa famille, une de ces familles piémontaises, presque sœurs des familles savoyardes. Leur cabane avait brûlé le mois précédent, mais ils m'emmenèrent dans une autre toute neuve, et m'y firent faire un dîner comme je n'en avais pas fait encore dans tout le nord de l'Amérique. L'Italien a du goût, l'Américain n'a pas de palais, il est industriel, comme je l'ai déjà dit, mais c'est toujours vrai. Bref, l'hospitalité de ces braves gens reste un de mes meilleurs souvenirs de voyage.

Voici déjà deux épisodes de retour que je raconte; avant la fin de ce voyage, on en verra d'autres; il semble vraiment que cette période de 1906-1907 a marqué pour moi comme une *voie de retours*.

CHAPITRE XVIII

LE MONTANA

La voie ferrée qui mène de Seattle au Montana traverse, dans l'État de Washington, une des régions les plus originales, les plus luxuriantes et les plus pittoresques du monde. Décidément les États-Unis réunissent bien des extrêmes, comme paysages et comme individus. J'en faisais la remarque à mon vis-à-vis dans le Pullman-car : « Les États-Unis sont une agrégation de nations. — Non, me dit-il, une congrégation. » Peu importe le mot, c'est ici la congrégation des arbres et des plantes, du vert le plus riche et le plus puissant que je connaisse.

Cette fois, je laisse entièrement ma lecture; on se figure, pourtant, comme il est agréable de lire un conte intéressant dans ces élégants wagons aux grandes baies vitrées, tandis qu'on roule sans secousses des journées entières, à travers des paysages toujours changeants. Je lisais les merveilleux contes de Stevenson, et le plus captivant de tous, le *Maître de Ballantrae;* mais je dus y renoncer, devant cette nature exubérante, aussi puissante que celle des tropiques, avec l'enchantement suprême, la neige des sommets.

Des heures entières, ce fut un défilé de sapins gigantesques, de gorges profondes, de rocs couverts de mousse, de fourrés impénétrables, de fougères

énormes et de torrents blancs d'écume, et à chaque instant c'était une montagne nouvelle, de la forme la plus capricieuse et la plus imprévue, depuis ce cône suraigu, qui s'appelle *Index* et qui est teinté de vert par un filon de cuivre, jusqu'à des dômes tout blancs immergés dans le vert des forêts. L'homme n'a fait encore ici d'autre travail que la voie ferrée; la nature est intacte, domaine inviolé des ours et de toute une faune. Sous ce climat pluvieux, résultat de l'accumulation des pluies du Pacifique, précipitées par la chaîne de montagnes si bien nommées *les Cascades*, la nature a pris une force irrésistible. Les cataractes du ciel produisent les innombrables cascades naturelles qui rendent ce pays incomparable à certains points de vue. Ce sont les Alpes, telles qu'elles devaient être il y a deux ou trois mille ans, sauf, pourtant, que les Alpes sont plus hautes.

Skykomish répond bien à ce nom sauvage. A Madison, ce sont de fabuleux blocs de granit, à demi couverts de mousse, dans un site aussi primitif que les plus reculés sites alpestres. Sous de hautes cimes neigeuses déchiquetées, la voie surplombe une gorge profonde où le torrent tourbillonne en cascades. Nous traversons des abris de neige, des *snowsheds*, et nous pénétrons dans le Cascade Tunnel, long de 5 kilomètres, qui nous fait franchir la ligne de partage des eaux du Pacifique et de la rivière Columbia.

De l'autre côté, ce sont toujours des gorges boisées, de hautes cimes, un pays encore inhabité, et même inhabitable, car en dehors des forêts, il ne produit rien. Bientôt pourtant apparaissent des exploitations de bois; le long d'une rivière torrentueuse, toute en rapides, voici des bois qui flottent, et que des hommes, armés de longues perches, s'occupent à diriger et à maintenir dans le courant.

A Leavenworth, les forêts commencent à s'éclaircir; c'est ici un village de scieurs de bois; nous approchons de la rivière Columbia.

Wenatchee est un centre important : c'est le débouché de toute une région récemment ouverte à la colonisation dans la vallée de la rivière Okanogan. A Wenatchee, le sol est plutôt dénudé, mais on y voit d'immenses plantations d'arbres fruitiers, puis des champs de fraises, de framboises, de groseilles et de mûres, celles-ci fort goûtées des Américains pour leurs gâteaux.

La rivière Columbia est si poissonneuse, que les Américains, toujours pratiques, y ont installé des *roues à poissons*. Ces roues tournent sous l'action du courant, le poisson entre par des ouvertures ménagées sur les côtés, et ne peut plus sortir, repoussé par l'eau : le soir, le propriétaire rentre de ses affaires, et n'a plus que la peine d'arrêter sa roue, et de compter ses victimes.

Spokane est une fort jolie ville, centre d'un district agricole très prospère, où la culture favorite est celle de la grosse pomme rouge, qui est vraiment délicieuse. Spokane a 40 000 habitants, des chutes d'eau, un quartier de villas magnifiques, c'est le pays des gens qui font, ou qui ont fait fortune. Les fruits et le blé ont créé dans ce pays une prospérité extraordinaire.

Les tribus indiennes de ce pays ont toutes des noms français : ce sont les Pend d'Oreille, les Cœurs d'Alène, les Gros Ventres, et rien n'est plus cocasse que d'entendre ces noms prononcés par des Américains. Je cherchais un jour l'origine de ce nom de Cœur d'Alène, et un Canadien m'en fournit une explication ingénieuse : en tenant compte de la prononciation anglaise, Cœur d'Alène peut bien être une déformation de Cœur de l'Ane. L'explication est peu flatteuse pour

les Indiens, mais les Gros Ventres et les Nez Percés ne sont pas non plus des noms bien flatteurs.

On entre dans le Montana en traversant une seconde chaîne de montagnes, mais ce ne sont pas encore les Rockies, ou Montagnes-Rocheuses; celles-ci sont au milieu du Montana, où elles achèvent de précipiter tout ce qui reste d'humidité dans les nuages venant du Pacifique. Au delà, les États-Unis doivent se contenter d'un climat tout à fait sec.

La région du Montana, qui m'a retenu le plus longtemps, est celle qui s'étend de Butte à Kalispell, par le lac Flathead. C'est une des régions du monde les plus riches en mines, en même temps qu'elle est très favorisée par la nature au point de vue agricole et même pittoresque. Il y a de beaux lacs et de belles montagnes. Le lac Mac-Donald est un des joyaux des États-Unis, et il y a des glaciers au sud du lac Flathead. Quant aux mines, elles ont été ou sont encore célèbres, que ce soit pour de l'or, comme à Helena, de l'argent, comme à Neihart, Drum-Lummon, etc., ou du cuivre, comme à Butte. Butte se vante d'être le plus riche camp minier du monde, après Johannesburg au Transvaal.

Kalispell est une jolie petite ville de 3 000 habitants, dans une vaste et riche plaine entourée de collines et de montagnes, près de la rivière Kootenay. Les rivières de cette région forment fréquemment des lacs peu profonds, sauf lorsqu'ils rencontrent une ligne de fractures au pied des montagnes, comme c'est alors le cas du lac Mac-Donald et du lac Chelan.

Le lac Flathead est le plus grand de toute la région. Il a environ 40 kilomètres de long, et sa largeur varie de 12 à 25 kilomètres. Pour le traverser en bateau, on s'embarque à quelques kilomètres de Kalispell. On suit d'abord les méandres d'une rivière sur les bords

de laquelle se trouvent d'assez nombreuses fermes, qui paraissent prospères. Le bateau s'appelle le *Klondyke*, et il est fort petit; il est composé d'un pont supérieur, d'une partie moyenne, presque à fleur d'eau, comprenant les machines, la cuisine et la salle à manger, avec un entrepôt de bois; enfin son fond est plat; il est mû par une roue arrière. Il ne vaut pas, et de loin, les bateaux russes des fleuves sibériens.

J'ai voyagé là une fois avec des Indiens, pauvres hères d'apparence fort différente de ceux de Fenimore Cooper, une autre fois avec des Canadiens; nous causâmes tant, qu'à la fin les Américains même se mirent à parler français. Dans ces États frontière, tout le monde le parle plus ou moins, mais n'ose pas l'avouer. Ces traversées de cinq à six heures amènent toujours un peu d'intimité entre les passagers.

L'entrée du lac est plate et sans joie. Puis ce sont de faibles pentes et de maigres vignobles, des rochers calcaires à pic; enfin des îles, et le pittoresque se dessine.

Derrière ces îles couvertes de pins, il y a sur la côte des pâturages et des tentes d'Indiens : c'est ici la réserve, le domaine réservé des Indiens *Têtes Plates*. Le bateau s'arrête, et deux voitures viennent prendre quelques passagers pour les sources chaudes, qui sont à une heure ou deux dans l'intérieur.

La station balnéaire est fort primitive, paraît-il, on y vit sous la tente pour le moment. C'est que tout le terrain est aux Indiens, mais ils sont si peu nombreux, qu'on va bientôt les parquer sur un espace beaucoup plus petit; leur territoire va être divisé en lots et distribué à des colons appelés de toutes parts par une formidable réclame des Compagnies de chemins de fer. La petite somme exigée pour chaque lot servira à payer les frais de la distribution du terrain

et à donner aux Indiens une petite indemnité. Ensuite, on bâtira un hôtel aux sources chaudes, on fera un chemin de fer au lac Flathead, et on *boomera* le pays. Que de gens à Kalispell et ailleurs escomptent ce boom! Le truc commence à s'user quand il dure trop longtemps; il y a deux ans que les journaux en parlent et montent des bateaux bien plus beaux que le *Klondyke*.

Au delà des îles qui le séparent en deux parties, le lac n'a plus que 3 ou 4 mètres de profondeur. La passe entre les îles est jolie, mais les montagnes de la côte ont un air aride; heureusement il y a un fond merveilleux de cimes blanches et bleues, avec un glacier. En outre, avis aux chasseurs, cette lagune peu profonde est une vraie colonie de canards.

Pourtant, malgré le lac, ce pays est plutôt sec. L'humidité vient surtout d'un vent, qu'on appelle ici le *chinook*, et qui me paraît rappeler le *foehn* des Alpes. Quand un courant d'air passe sur une cime, il se refroidit et précipite sa vapeur d'eau; et cette vapeur d'eau, en se condensant, restitue la chaleur latente qu'elle avait absorbée, d'où une forte atténuation de l'abaissement de la température en hiver. Est-ce clair? Ainsi le vent du Pacifique est ici un vent chaud. Dans le nord de l'Italie, le foehn, qui est un vent du nord, est pourtant, lui aussi, un vent chaud, en plein hiver.

La station méridionale du lac, Polson, est reliée par un service de diligences à Ravalli, sur la voie ferrée qui relie Butte à Spokane. La réserve indienne qu'on traverse alors a des parties bien cultivées, de beaux bouquets d'arbres, des troupeaux de buffles, qui servent surtout à peupler les musées américains, et de nombreux chevaux.

Le cheval est la joie de l'Indien. Nous nous arrêtons un instant pour voir de près une centaine d'assez

beaux hommes très bronzés, aux cheveux lisses très noirs, sans barbe. Ils discutent avec animation de l'échange de leurs montures, et ne s'occupent pas de nous. L'Américain s'occupe d'eux pour son commerce, surtout celui de l'alcool.

Une mission catholique possède ici de vastes terres et s'est consacrée à l'instruction et à l'éducation des jeunes Indiens; la mission a aussi une église et un hôpital; elle comprend des Jésuites, des sœurs de la Charité et des Ursulines.

Ravalli est pittoresque, mais c'est presque uniquement une auberge. Un Italien rencontré ici avec sa veste et sa ceinture rouge semble attester encore l'origine italienne de l'endroit; son petit hôtel est propre et agréable.

Je suis allé voir là un ranch avec un jeune homme de vingt-quatre ans, déjà veuf et père d'un gamin de cinq ans. Je compris là combien le métier de *cow-boy*, si attrayant et si lucratif autrefois, devenait difficile à force d'avoir des chevaux et du bétail dans des espaces toujours les mêmes. L'herbe disparaît à tel point que les racines mêmes périssent desséchées par le soleil, et que d'immenses pâturages ne sont plus maintenant que des étendues de poussière, presque comme nos routes en été.

Mais au Montana, il faut toujours en venir à parler des mines, et des mines de cuivre. Si Butte est le plus grand camp minier du monde après Johannesburg au Transvaal, il me semble mériter le premier rang comme manque de charmes. L'intérêt heureusement fait compensation; il y a des volumes entiers consacrés à Butte, mais ce ne sont pas des récits de voyage. Le climat est rude et le pays est laid. Il m'arriva le 15 mai d'y recevoir une forte chute de neige, suivie, dans la soirée, d'éclairs et de tonnerre, qui d'ailleurs nous

laissèrent le lendemain sous un manteau de neige. L'hiver est froid à cette altitude de 2 000 mètres, et même en été le vent garde quelque chose de dur et d'âpre. La ville est organisée comme un camp de mineurs, qui possèdent leurs magasins, clubs, chambres syndicales, etc. Il y a même une école des mines d'État bien organisée, dont le directeur, M. Léonard, me fit visiter les détails : quelque temps on y admit les jeunes filles, mais il paraît que d'elles-mêmes, elles renoncèrent à s'occuper des mines.

Un chef mineur me fit entrer un jour chez lui; il avait un fort joli appartement, une villa avec un salon et un piano, dont lui-même ne jouait pas; mais ce qui m'intrigua le plus, ce fut de voir une lampe brûlant en plein jour dans un recoin profond, derrière une large portière de soie. Je me demandais quel était ce sanctuaire, quand on me le découvrit. C'était une complète collection de liqueurs, disposée de façon à offrir toutes les combinaisons de cocktails, un jeu d'orgue pour le palais, un bar chez soi. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Sans doute le travail est assez dur, et la vie peut-être trop renfermée du mineur américain, qui ne songe qu'à son gain, lui fait chercher une forte compensation. Il n'a rien à se refuser, il est richement payé.

Les mines de Butte distribuent en effet 8 000 000 de salaires par mois, et Butte compte 60 000 âmes, compris les femmes et les enfants.

Jusqu'en 1906, Butte était de plus une mine de procès, à cause de la fameuse loi de l'*apex*, insuffisante à délimiter les mines en profondeur. Mais les rois du cuivre se sont mis d'accord, sans doute pour mieux s'égorger ensuite, en dehors de toute loi, grâce aux bienfaits de la spéculation qui n'a d'autre limite aux États-Unis que la fortune des intéressés. Et celle-ci,

comme celle de l'Amalgamated, par exemple, peut être énorme!

L'histoire des luttes épiques entre les rois du cuivre remplirait des volumes, mais elle n'intéresse plus, car c'est le passé, et en Amérique l'avenir seul intéresse. L'avenir intéresse surtout la spéculation, et ici un peu de mystère lui est favorable. Le mystère, c'est la valeur des mines aux grandes profondeurs, les inventions possibles de la métallurgie, etc. A ce point de vue, le mineur profite du spéculateur, mais non le public ignorant. Aussi toute personne, qui cherche à voir de sang-froid une affaire de mines, est-elle mal vue des mineurs, qui la considèrent comme un détracteur, et c'est ce qui se passe à Butte. L'Amalgamated l'a bien compris; elle flatte les mineurs, mais elle les paye bien; ensuite, elle applique imperturbablement le mot de Rockefeller, à la fois roi du pétrole et roi du cuivre : « Extrayez de tout homme le maximum de dollars qu'il peut rendre, et ne vous occupez plus de lui. »

Aux amateurs de chiffres, je donnerai les suivants sur Butte : le salaire moyen des mineurs, pour huit heures de travail, est de 20 francs par jour; l'ouvrier de surface reçoit 15 francs, le maçon et le plâtrier ont 35 francs.

Il y a plus de cent vingt-cinq mines en activité, quatre fonderies de cuivre à Butte, et une, la plus grande du monde, tout près, à Anaconda. La valeur annuelle de la production de cuivre, or et argent, varie de 300 à 400 millions. Il y a plus de 100 kilomètres d'aqueducs d'eau potable. La ville a quatre théâtres, huit banques, trente écoles, quarante églises, etc., etc.

Je préfère Anaconda à Butte. Le site, bien que dénudé, est plus pittoresque, et la petite ville est propre, avec un hôtel qui détonne par son luxe sur la simplicité des habitations. Et puis, ce qui captive l'in-

TYPES MEXICAINS

térêt au delà de toute mesure, ce sont les immenses fonderies de cuivre. Un tramway y conduit en quinze ou vingt minutes, un tramway qui fait partie des fonderies, car ceux qui le prennent ne sont que des fondeurs et ouvriers d'usines. Ce qui frappe lorsqu'on voyage dans ce tramway, c'est le mutisme général; on dirait que lorsqu'on fait ensemble le même travail toute la journée, on n'a vraiment rien à se dire. L'ensemble des usines est une merveille, quand on songe à l'énorme matériel, à la masse de minerai, de charbon, de roches, d'eau, d'outils, etc., qu'il faut pour produire tous les jours plus de deux cent cinquante tonnes de cuivre, avec du minerai à trois pour cent.

D'autres parties du Montana sont célèbres par leurs mines d'argent : Butte d'ailleurs a été à l'origine une mine d'argent. Mais Granite Mountain et Drum-Lummon ont été fameuses dans le monde entier, ainsi que Neihart que nous verrons bientôt.

La capitale du Montana est Helena : c'est une jolie ville, disposée en pente sur les bords d'une rivière dont les alluvions ont produit des millions d'or, mais on n'en parle plus; il y a de cela trente ou quarante ans. La ville est bien calme maintenant; on a en vain essayé d'y attirer du monde et d'y créer de l'agitation, en y organisant une immense piscine d'eau chaude naturelle, à 35 degrés. Une gigantesque toiture protège cet aquarium de 150 mètres de long, où l'on a imaginé toutes sortes de divertissements aquatiques. N'importe, il n'y a personne; malgré le plaisir de passer sa journée en maillot dans cette atmosphère, nous n'étions pas six personnes pour en jouir, et encore il y avait des enfants, pour lesquels tout ce qui est nouveau, l'eau surtout, est une fascination.

Dans le train qui m'emmenait un jour d'Helena à

Great Falls, sur le Missouri, je fus accosté par un gentleman qui parlait français, et ce fut ainsi le commencement d'une aventure assez fréquente aux États-Unis. Ce gentleman me dit s'appeler Laroche et être Canadien ; il venait d'acheter des chevaux pour les emmener dans l'Alberta, le pays de l'élevage. Il avait, disait-il, soixante chevaux dans le train de marchandises qui nous suivait ; cela, naturellement, lui donnait du crédit. Il s'arrêtait à Great Falls pous les soigner ; aussi me proposa-t-il de venir le soir causer avec moi à l'hôtel, après dîner.

A l'heure dite, je le vis entrer dans le hall. Il vint à moi et me proposa d'aller avec lui, voir un de ses amis qui parlait aussi français. Je refusai d'abord, ayant projeté une autre visite, mais il insista, et je pensai que dix minutes de conversation ne me gêneraient pas. Nous sortîmes donc dans la rue, puis montâmes un escalier. Dans une assez grande chambre, nous trouvâmes un individu nommé Johnson, de trente-cinq ans environ, blond, fumant une pipe avec l'air un peu éteint de ces gens qui fument l'opium, comme j'en avais vu en Mandchourie. Il nous salua, nous fit asseoir, et nous causâmes en anglais. Je demandai où était l'ami qui parlait français. Johnson me dit qu'il était occupé dans la chambre voisine.

Cependant Laroche et Johnson faisaient entre eux une partie de cartes. Je me levai pour sortir, mais ils me firent asseoir obligeamment et m'invitèrent à jouer aussi en attendant leur ami. Je déclarai ignorer toute espèce de jeu de cartes ; on me montra un jeu si simple que nul ne pouvait l'ignorer. Ce jeu consistait à retourner une carte sur cinq, les quatre autres étalées sur la table ; celui qui avait les deux plus fortes cartes gagnait. Je gagnai ainsi quelques dollars, et Laroche cessa de jouer pour s'occuper de mon jeu avec plus d'intérêt,

Tout à coup Johnson proposa quelque chose de plus drôle, suivant son expression. Il donna les cartes et me dit : « Si vous gagnez cette fois, vous gagnez cent dollars, plus les enjeux, qui sont encore de dix ou de vingt dollars; mais si vous refusez de jouer, vous perdez cent dollars. » Revenant d'un long voyage dans le Nevada, je n'avais plus cent dollars, et ma banque était à Kalispell, où je rentrais. Je l'avouai.

« N'importe, dit Johnson, la banque de Great Falls vous avancera cent dollars sur celle de Kalispell, vous n'avez qu'à signer un chèque. »

Pendant ce temps, Laroche avait regardé ma carte retournée, c'était un as.

« Vous ne pouvez refuser de jouer, me dit-il à l'oreille, vous êtes sûr de gagner, vous avez deux as, les cartes les plus fortes. »

Cependant j'hésitais devant cette perspective de dépouiller un inconnu, chez lui, de près de six cents francs !

Laroche insistait : « Signez donc un chèque; d'ailleurs, tenez, si vous perdez, c'est moi qui paye les cent dollars. » Et il me montrait un chèque de mille dollars en sa faveur.

« Soit, dis-je, avez-vous des chèques en blanc ? »

Johnson sortit un instant et rentra avec deux chèques. J'en signai un, qu'il plia et mit sous les enjeux.

Nous tournâmes nos cartes. J'avais deux as, mais Johnson avait *trois* sept, donc il gagnait. Je me levai un peu dépité, quand Laroche prit mon chèque plié, le déchira en cent morceaux et le jeta à terre. « J'ai dit que je payerais, dit-il, je paye. » Johnson se fâchait de son air éteint, quand Laroche lui passa son chèque de mille dollars en lui demandant la différence pour le lendemain matin. Nous sortîmes, il fallut passer au bar, et je rentrai me coucher.

Cependant je trouvais fort singulière cette histoire. Ils sont capables, pensai-je, de recoller mon chèque et de s'en servir. Et le lendemain matin, je me levai à 7 heures pour aller trouver le directeur de la banque. Il arrosait son jardin; nous causâmes et je lui racontai l'aventure. « Soyez tranquille, me dit-il, si votre chèque arrive, nous le refuserons. »

Quelques jours plus tard, je recevais une lettre de la banque. A 10 heures du matin, on était venu présenter un chèque signé de moi, mais intact, sans trace de déchirure. La police était là, l'individu était reconduit à son domicile où l'on trouvait son compère et les débris d'un chèque en blanc. Ainsi, ce n'était pas mon chèque qui avait été déchiré, mais un double; Johnson avait habilement exécuté un tour de passe-passe. La police emmena les deux associés passer leur nuit au violon, et le lendemain les embarqua dans le train, avec interdiction de revenir à Great Falls. Ils durent trouver la chose mauvaise de ma part, après avoir cru me jouer si habilement.

Je lus depuis, dans les journaux, que ce coup est fréquent, et qu'on arrive parfois à voler ainsi plus de mille dollars en une soirée. D'autres fois, la victime se fâche, il y a des rixes, et même le revolver s'en mêle, de sorte que ma petite histoire peut avoir son utilité en mettant les gens sur leurs gardes. L'Ouest n'est plus ce qu'il était, alors que la confiance était générale, que tout le monde se connaissait, que les chemins de fer ne favorisaient pas les escapades. La civilisation amène avec elle toutes ses tares, dont le jeu professionnel est une des plus profondes, bien que la loi l'interdise.

Aux fonderies de Great Falls, je fus piloté en italien par un ouvrier italien, auquel son intelligence avait valu un poste important; il était là depuis une dou-

zaine d'années. L'adresse joue un rôle plus grand que la force dans ces grands halls où se meuvent des ponts roulants et des convertisseurs pleins de métal en fusion, comme des jouets maniés par des enfants qui jouent aux marionnettes.

Un chemin de fer à voie étroite relie Great Falls aux mines d'argent de Neihart. On remonte un canyon boisé, resserré entre des parois calcaires, qu'on exploite en certains endroits comme fondant, pour les usines de Great Falls. Il paraît même que ce calcaire renferme près d'un gramme d'or par tonne, et cet or, se retrouvant avec le cuivre, paye une bonne partie des frais d'exploitation du calcaire. C'est une heureuse chance, comme les Américains en ont tant. Près de Neihart, ce ne sont que forêts de sapins sur des pentes escarpées, torrents et cascades. La découverte de l'argent ici date de 1881, la production a atteint une trentaine de millions, puis la baisse de l'argent, suivie du changement de nature des minerais en profondeur, a arrêté l'essor de ce district.

J'ai découvert là une famille de Français, alliés à des Norvégiens. Ce sont de bien curieuses histoires que celles des Français émigrés dans le Nord-Ouest américain. Ici c'est un médecin qui avait cru faire une fortune plus rapide en Amérique. Il organisa avec sa femme un commerce de fleurs à New-York et le succès vint. De retour en France et mis en goût par le succès, il vint acheter des fermes dans l'État d'Ohio, mais il s'enliza, toujours avec sa femme.

Un beau jour, la nouvelle leur arriva des riches découvertes de mines d'argent à Neihart. Avec une mobilité tout américaine, les voilà à Neihart, spéculant sur les mines. Mais la débâcle arriva, les actions baissèrent, et maintenant ils sont encore heureux d'avoir les revenus de leurs fermes de l'Ohio.

Entre temps, ils mariaient leur fille à un chef mineur, d'origine norvégienne et, quand je les trouvai, ils étaient installés dans un gentil chalet, d'ailleurs fort simple, bâti par leur gendre en personne, qui avait là une mine à explorer. Le chalet était égayé par deux gamins de huit et dix ans, solides comme de petits sauvages, habitués à vivre au grand air et habiles déjà à manier le marteau et le pic, et à forger des burins sur l'enclume. C'est un plaisir de les voir travailler, comme les gnomes de Mime, avec autant de grâce que d'activité. Dans le chalet, il y a un piano, et même un petit violon, sur lequel le plus jeune des deux bambins ébauche des airs norvégiens. Il faut du sang français pour donner une tournure d'art au sens pratique américain.

Le vieux médecin, lui, m'a paru douter de l'efficacité de sa profession, et je crois qu'il eût applaudi Molière. Pour ses petits-fils, il préfère les soins de la nature, les exercices de forge et la nage dans la rivière à la recherche des castors. Lui-même n'a surmonté une grave affection, qui désespérait les médecins de Chicago, qu'en vivant naturellement, faisant le plus d'exercice possible.

En rentrant à Kalispell, je fus si étonné un jour de voir affiché dans une gare le détail des objets trouvés dans les wagons et non réclamés, que je ne pus m'empêcher de le copier. Tous les ans on met ces objets en vente au plus offrant, et au profit de la Compagnie du chemin de fer. En voici le détail :

69 malles en zinc.	108 valises.
26 malles en cuir.	220 lorgnettes.
47 caisses en bois et fer.	415 sacs de voyages.
4 caisses en bois.	378 parapluies, cannes, etc.
29 bicyclettes et voiturettes.	500 paquets divers.

L'arrivée à Kalispell est vraiment grandiose par les magnifiques gorges de la Columbia, couvertes de sapins superbes; et cela fait un frappant contraste avec la champêtre vallée du lac Flathead

Le Montana possède une grande variété de paysages. La région de l'est est une immense étendue de collines ondulées avec de maigres pâturages. J'ai voyagé là avec un banquier américain auquel l'élevage a rapporté plus de 5 000 000 de dollars et qui voulait me vendre une mine d'argent. Un Français aussi a fait fortune ici de la même manière, et il est en train de la perdre dans une mine d'or. Ce sont là les rois du bétail, les cattle-kings, dont la période héroïque semble un peu passée. La concurrence leur a gâté le métier, et aussi autre chose : les maladies du bétail, la sécheresse qui a tué les herbages, que sais-je?

Le Montana ouvre enfin la porte du parc de Yellowstone. C'est un voyage devenu classique, où l'on se repaît des phrases calculées du Baedeker, dans de grandes voitures pleines de confort, en considérant des paysages qui portent les noms arrachés par l'enthousiasme aux voyageurs opulents. Tout cela est plus curieux que beau. Je me rappelle un certain endroit où l'on nous montrait des sources prétendues *insondables*, aussi insondables en tous cas que l'ignorance américaine pour tout ce qui ne touche pas au *business* et au *sport*. On en vient à apprécier notre culture générale, quelque peu qu'elle nous serve dans la vie courante.

L'Idaho, qui borde à l'ouest le Montana, a de belles vallées bien cultivées. On les quitte pour gravir les montagnes de Butte, au milieu desquelles, la nuit, cette cité du cuivre fait l'effet, avec ses millions de lampes électriques, d'un bouquet de feu d'artifice. Je ne connais guère de ville où l'on puisse, toutes les

nuits, voir une aussi prestigieuse profusion de lumières, sur un espace aussi restreint, que les principales rues de Butte. C'est une avalanche, un déluge de lumières; les moindres enseignes sont centuplées par un ruissellement d'arabesques de feu.

CHAPITRE XIX

PIONNIERS ET MINEURS

Les Indiens du nord de l'Amérique qui ne sont pas abâtardis, sont réellement un des beaux types de l'espèce humaine, au point de vue physique. Même au Mexique, dans les régions chaudes, où le climat est débilitant, leurs descendants et leurs métis sont souvent encore de beaux hommes. Quant au point de vue moral, s'ils n'ont pas laissé aux États-Unis de preuves d'une civilisation créatrice, du moins ceux du Mexique ont laissé des monuments absolument comparables à ceux de l'ancienne Égypte. L'histoire des Indiens du Far-West, même racontée par les Américains, montre qu'ils possédaient de sérieuses qualités morales. Ils sont fidèles dans l'amitié, mais inflexibles dans la haine; ils sont énergiques et compatissants, généreux, hospitaliers, surtout courageux. Ils ne sont ni voleurs ni menteurs. Ils fabriquent des vêtements, des canots, des armes; ils ont une écriture hiéroglyphique. Leur origine paraît être asiatique, leur type est plutôt tartare. Cependant, dès le neuvième siècle le Canada a été visité par les Norvégiens et les Irlandais.

Les Américains des États-Unis n'ont eu raison des Indiens que par leurs armes perfectionnées et la supériorité de leurs moyens de faire la guerre. Ils achèvent de les détruire par l'eau-de-vie, et c'est là ce qui a définitivement abâtardi la race indienne. On est stupéfait

de voir qu'il n'y a presque pas de métis d'Indiens aux États-Unis, alors qu'il y en a tant au Mexique. Les États-Unis ne manquent pourtant pas de métis de nègres. Il faut croire que l'Indienne, la *squaw,* si méprisée de l'Anglo-Saxon, a su, de son côté, rester indépendante. Le métis d'Indien pourtant se rapproche bien plus de l'Européen que le métis nègre, comme on le voit au Canada et en Louisiane.

Les premiers Américains venus dans le Far-West ont fait preuve de qualités de courage et d'endurance presque aussi complètes que celles des Indiens. C'étaient les fameux trappeurs, comme il y en a encore quelques-uns dans le nord du Canada, des gens vivant toute l'année à la dure, sans abri, le plus souvent sans même cuire leur nourriture, les sens rendus plus aigus par cette vie de continuel contact avec la nature.

Je raconterai ici un fait bien typique qui s'est passé dans le Montana, où on me l'a répété. C'était pendant l'expédition de Lewis et Clarke en 1805. L'expédition comprenait trente-trois personnes dans six canots et deux grandes pirogues, pour remonter la rivière Yellowstone. Parmi les pionniers, il y avait cinq Français : Frazier, Cruzatte, Lepage, Labiche et Villard.

Comme l'expédition remontait un affluent de la Yellowstone, Colter, un des guides, obtint la permission pour lui et un autre trappeur, nommé Potts, de rester en arrière pour chasser les castors. Connaissant l'hostilité des Indiens *Pieds Noirs*, ils mettaient leurs trappes le soir et les enlevaient le matin, restant cachés pendant le jour.

Ils examinaient leurs trappes un matin, en remontant la rivière en canot, quand ils entendirent soudain comme un piétinement d'animaux au galop, mais ils ne pouvaient rien voir, à cause des bords abrupts de la rivière qui leur barraient la vue. Colter affirma

immédiatement que c'étaient les Indiens et conseilla la retraite, mais Potts prétendit que c'étaient des buffles et se moqua de Colter, le traitant de peureux. Ils continuèrent leur course, mais bien vite leurs doutes furent dissipés par l'apparition de cinq ou six cents Indiens sur les deux rives, qui leur faisaient signe d'aborder. La retraite étant impossible, Colter dirigea le canot vers le rivage; au moment où il abordait, un Indien saisit le fusil de Potts, mais Colter le lui arracha immédiatement et le rendit à Potts. Celui-ci resté dans le canot le repoussa aussitôt dans la rivière. Il avait à peine fait quelques mètres qu'une flèche l'atteignit et il s'écria : « Colter, je suis blessé ! » Colter lui montra la folie de vouloir s'enfuir et le pressa de revenir à terre. Au lieu de l'écouter, Potts mit en joue un Indien et le tua net.

Cette conduite de Potts peut sembler un acte de folie. Elle lui fut sans doute inspirée par un raisonnement brusque, mais assez juste. Il devait s'attendre à être torturé à mort suivant la coutume de certains Indiens. Il fut à l'instant percé de flèches si nombreuses, que pour employer l'expression de Colter, il en était tout hérissé. Il tomba mort.

Les Indiens saisirent ensuite Colter, le mirent entièrement nu et se consultèrent sur la manière de le mettre à mort. Ils voulaient le faire servir de cible à leurs flèches, quand le chef intervint, et prenant Colter par l'épaule, lui demanda s'il courait vite. Colter avait été quelques temps chez les Indiens *Corbeaux*, et connaissait un peu la langue des *Pieds Noirs* et les coutumes indiennes. Il comprit qu'il allait avoir à courir pour sa vie, avec une horde effroyable de cinq cents Indiens armés derrière lui. Il répondit adroitement qu'il était très mauvais coureur, bien qu'au contraire il fut doué d'une agilité remarquable.

Le chef commanda alors à sa troupe de ne pas bouger; il conduisit Colter dans la prairie à 3 à 400 mètres, et le lâcha en disant : « Sauve-toi, si tu peux. » Au même instant, le cri de guerre résonna aux oreilles du pauvre Colter qui, excité par l'espoir de sauver sa vie, courut avec une rapidité qui le surprit lui-même.

Il avait à traverser une plaine de 8 à 9 kilomètres où poussait une plante épineuse sur laquelle il marchait à tout instant avec ses pieds nus. Il parcourut presque la moitié de la plaine avant de s'aventurer à regarder par-dessus son épaule; alors il s'aperçut que les Indiens étaient très éparpillés et qu'il avait gagné beaucoup sur le corps principal. Mais un Indien, armé d'une lance, était fortement en avant des autres, tout au plus à 100 mètres de lui.

Un rayon d'espérance vint alors au cœur de Colter, mais, à cet instant, il était excité et échauffé à un degré tel que le sang lui jaillit des narines et inonda sa poitrine et ses jambes. Il était maintenant à 1 500 mètres de la rivière, alors il entendit distinctement le bruit fatal des pas derrière lui : il s'attendait à recevoir la lance de celui qui le poursuivait. Il tourna la tête et vit l'Indien à 20 mètres de lui.

Décidé, si possible, à parer le coup, Colter s'arrêta soudain, se retourna et étendit les bras en avant. L'Indien, surpris de ce mouvement et sans doute aussi de la vue du sang qui inondait Colter, essaya de s'arrêter, mais épuisé, il chancela en jetant sa lance, qui frappa le sol et se brisa, il tomba aussi. Colter saisit ce qui restait de la lance, en cloua l'Indien au sol, et continua sa fuite.

Les Indiens qui suivaient, en arrivant à cet endroit, en attendirent d'autres, puis tous poussèrent des cris affreux. Colter profitait de ce répit, bien qu'épuisé et haletant. Il gagna un bois de cotonniers qui longeait

la rivière, le traversa, et plongea dans l'eau. Heureusement pour lui, il y avait, un peu plus bas, une île contre la pointe de laquelle s'était logé un amas de bois flottant. Il plongea au-dessous, et, après quelques efforts, sortit sa tête de l'eau entre des troncs recouverts de petit bois, de sorte qu'il était invisible. Il était à peine installé là que les Indiens débouchaient sur la berge, criant et se démenant, disait Colter, comme des démons.

Pendant la journée, ils vinrent souvent sur le bois. Colter les voyait à travers les interstices des troncs, il avait l'anxiété que les Indiens ne missent le feu à cette masse de bois flottant. A la nuit seulement, ne les entendant plus, il plongea de nouveau et nagea une bonne distance entre deux eaux; alors il aborda, et marcha toute la nuit. Bien qu'heureux d'avoir échappé aux Indiens, il était encore dans une terrible situation. Il était nu sous un soleil brûlant, les pieds remplis d'épines; il avait faim et n'avait aucune arme, bien qu'il vît du gibier : enfin il était à grande distance du fort le plus voisin. C'est là surtout qu'il montra l'endurance du trappeur de profession. Après sept jours de marche pénible, durant lesquels Colter n'eut d'autre subsistance que la racine, connue des naturalistes sous le nom de *Psoralea esculenta*, il arriva enfin au fort de Lisa, sur un affluent de la Yellowstone. L'aventure de Colter est restée célèbre.

Tout autre fut celle, beaucoup plus tard, du général Custer, également dans le Montana, mais un peu plus en amont sur la Yellowstone. Il fut cerné avec 300 hommes par les Indiens, et tous périrent jusqu'au dernier, après avoir épuisé leurs munitions. Pas un ne resta pour raconter l'histoire; on ne trouva que leurs corps qui furent ensevelis sous des colonnes funéraires; c'est ce qu'on montre au voyageur sous le nom

de champ de bataille de Custer. Le trait serait digne de Léonidas, si, comme lui et ses Spartiates, Custer eût défendu sa patrie au lieu d'envahir le territoire des Indiens.

Ce qu'on ne peut refuser au pionnier américain, c'est d'être débrouillard, entreprenant, énergique, enfin excellent lorsque l'audace est nécessaire et lorsqu'il y a des risques à courir. C'est au plus haut point une qualité de marins, dont les officiers américains ont fait preuve récemment même, dans la guerre russo-japonaise, au Yalou, avec des équipages russes sur des bateaux chinois.

L'Américain a aussi les idées larges et la décision rapide. Il est prompt comme l'Achille aux pieds légers, c'est d'ailleurs là aussi un trait du caractère français. Me sentant porté moi-même à la violence, on me permettra bien un petit panégyrique du bouillant Achille, ce type que personne n'a refait depuis Homère. Achille n'a pas de petitesse, car lorsque le danger est menaçant, il envoie son ami, Patrocle, pour lui donner la gloire de vaincre. Mais Patrocle est tué, et alors quelle n'est pas la force de cette amitié antique, puisque, pour sauver le corps de son ami, Achille vient lui-même, sans armes, jusqu'au champ de bataille, où les dieux allument une flamme sur son front? Il est violent, mais fort, et il dompte sa colère pour rendre à Priam le corps d'Hector, et il pleure sur Patrocle, comme Priam sur son fils. Ne faut-il pas être violent pour avoir à se dominer? Donc le vrai fort doit sentir le feu de la violence. C'est ainsi qu'Homère l'a symbolisée par le feu sur le front d'Achille, et par la rapidité de sa course. Achille furieux ne peut être qu'Achille aux pieds légers. J'ai tant vu vanter Hector aux dépens d'Achille, que je me suis laissé tenter de prendre sa défense (1).

(1) Il est évident que toute *l'Iliade* est faite pour Achille,

Ce qui manque à l'Américain, c'est le rêve, l'imagination. Il tient une bonne moyenne, mais il n'a ni haut, ni bas ; j'ai déjà dit qu'il s'industrialise. L'invention, l'art, c'est trop pour son activité pratique. Quant à la simplicité de nos paysans européens, j'estime que c'est elle qui est notre ressource de l'avenir, par la somme de possibilité réservée à ces intelligences vierges; c'est là, peut-être, ce qui mettra toujours l'Europe au-dessus de l'Amérique. Cette simplicité n'exclut pas le rêve, au contraire. Je suis tenté de croire que l'activité pratique étouffera toujours le rêve en Amérique, car ceux qui y sont allés et qui y vont encore tous les jours n'y vont pas pour rêver.

Nous sommes, certains d'entre nous, des plantes difficiles à transplanter. Celles qui se transplantent facilement n'ont pas beaucoup d'attachement à leur terre. Les racines fortes sont comme les traditions. Il ne faut briser ni les unes ni les autres. La tradition est la source de l'art et de tout idéal, même scientifique. On connaît les rêveries de Kepler avant d'arriver à ses lois. L'hypothèse est la rêverie scientifique.

Ainsi, quand on est fortement enraciné à sa terre, on sent trop bien ce qu'on perdrait à la quitter. Pourtant, c'est à la venue de ces plantes à racines profondes que l'Amérique gagnerait le plus : car l'Américain actuel, bien que d'une culture moyenne peut-être supérieure à la nôtre, est sec et brutal : la race, c'est l'Europe.

Il y a une chose aussi en Europe qui a favorisé le rêve et l'idéal, c'est la religion. Une comparaison rend le fait plus saisissant, celle de la Chine et de l'Inde

même les épisodes, comme celui des chevaux de Rhésus, dont le résultat doit être de tenter la jalousie et l'émulation d'Achille. Le caractère d'Hector est supérieur, mais Achille est davantage un homme,

avec l'Europe : on voit l'avortement du bouddhisme, alors que la civilisation chrétienne, depuis le moyen âge et la Renaissance, a eu et a encore un essor extraordinaire dont on ne voit pas la fin, et aussi brillant dans les sciences que dans les arts.

Le milliardaire américain est lui aussi un pionnier, d'autant plus que souvent il l'a été de ses bras avant de l'être de ses millions. Si l'on en croit pourtant le diagnostic du fameux Italien Lombroso, les milliardaires américains sont des types de criminels et d'avares, qui ont commencé, dès dix ou douze ans, à pratiquer la vie sans être gênés par aucune morale, ni aucune théorie, d'où un avantage marqué sur les autres, qui peuvent avoir des scrupules. Leur seul frein, c'est l'égalité. Évidemment, ce type existe en Europe même en dehors des millionnaires. Mais, dit Lombroso, les Américains sont dénués de génie, et n'ont pas de culture intellectuelle. On est forcé de convenir, en effet, qu'ils doivent beaucoup aux occasions fournies par la richesse naturelle de leur pays. La lutte pour la vie avait de beaux enjeux, aussi ils ne se sont pas fait faute de lutter les uns contre les autres, mais si la victoire des parvenus est due aux facultés signalées par Lombroso, l'intérêt qu'ils inspirent diminue et change même de caractère.

Je ne suis pas physiologiste, j'ai pourtant observé que certains sens font, en général, défaut aux pionniers américains, je dirais presque aux Anglo-Saxons. C'est d'abord le sens de la mesure : ils l'ont si peu qu'ils n'arrivent pas à comprendre le système métrique, et Dieu sait s'ils l'étudient! Ils n'ont ni l'esprit de finesse dans les idées, ni l'art des nuances, ni le sens critique.

Ils n'ont pas de souplesse pour s'adapter à des conditions différentes de celles où ils ont toujours vécu.

Un témoin entre mille, ces affreuses fenêtres à guillotine, compliquées et privant d'air, qu'ils ont introduites partout, au lieu des fenêtres françaises. Ce manque de souplesse se manifeste au physique : ils ont l'échine raide, et ils parlent en ne remuant que la mâchoire inférieure.

Ils n'ont pas de goût, car leur cuisine est fade et leurs boissons sont fortes, ce qui doit contribuer à leur fausser le goût, même au sens intellectuel.

Enfin, ils ne connaissent pas le sentiment comme motif de décision, c'est une force dans la vie, mais ce n'est pas moins antisocial, même antihumain. Avouons qu'ils connaissent peu un autre sentiment, non moins humain, mais qui, pour nous autres Français, a été la source de bien des revers, la jalousie : il paraît qu'elle est si saillante que déjà César l'a signalée chez nos ancêtres, les Gaulois.

Les mines ont été la principale source de fortune des Américains, les chemins de fer et l'agriculture ont été la conséquence. C'était une chance inespérée de trouver tant de riches mines sur un si grand continent, et, il faut le dire, les Américains les ont magnifiquement mises en valeur, car ils ont le sens des mines, le sens du risque et de l'effort. Beaucoup sont morts à la peine ou ont échoué; aucun ne s'est plaint, sachant ce qu'il faisait. Voilà un sens qui nous manque, à nous Français, celui du risque : notre caractère, disposé à l'épargne, ne veut rien risquer, et c'est tout naturel. L'Américain a l'initiative, l'esprit d'entreprise, parfois poussé trop loin, mais c'est justement parce qu'il ne réfléchit pas.

Si l'on réfléchit trop, voici en effet ce que l'on voit. Que l'on prenne la plupart des districts miniers, il s'y trouve des mines par centaines, mais très peu sont riches et payent des dividendes; les autres, ou bien

payent tout juste les mineurs, dont le travail est plus dur que celui de la terre, ou bien ne vivent que du capital amené à force de réclame. C'est à peine si, en tenant compte des mines les plus riches, on équilibre le capital total engagé dans un district avec la valeur des produits extraits. Le métal sorti : or, plomb, cuivre, fer, passe dans la circulation : là il est, tantôt gaspillé, comme dans les mines, tantôt usé, en un mot, consommé dans le travail de la civilisation. En somme, le revenu des mines sert à faire vivre des gens dans des pays dont le sol ne produit pas de quoi vivre, à augmenter le confortable de certains autres, et à enrichir quelques-uns contre d'autres qui se ruinent.

Puisque je parle de mines, il faut dire un mot des *prospects*. Un prospect, c'est un peu de minerai mis à jour par des travaux insignifiants. On part de ce prospect, et on se croit tout permis pour spéculer sur l'ignorance où le public se trouve vis-à-vis de sa valeur. L'Américain, qui sait ce que cela veut dire, risque ce qu'il veut, mais le Français, économe et crédule, y va de bonne foi, surtout si, à ses oreilles démocratiques, on fait sonner des noms aristocratiques. L'Américain cultive la noblesse pour se donner ce qui manque à son argent ; le Français, tout en la dénigrant, l'envie au point de créer chez lui cette nouvelle caste qu'on a si plaisamment nommée : les *demi-sang*.

Comme exemple de mœurs minières américaines, je citerai une petite anecdote. Une après-midi, en compagnie d'un prospecteur, je fus surpris par une pluie torrentielle dans un sentier à peine frayé au milieu de grands arbres, à travers un petit vallon. Nous cherchions un abri et préparions une retraite, car il se faisait tard, quand nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée d'un autre prospecteur, nommé Morris.

Il revenait de chasse et nous invita à passer la nuit dans sa cabine, qui n'était pas loin, et où Mme Morris avait dû faire son dîner. La perspective était engageante, aussi nous ne nous fîmes point prier. Bientôt une maison se dessina sur la pente des collines, à travers les arbres et la pluie. C'était un peu mieux qu'une cabine ordinaire de mineur, de larges fenêtres lui donnaient l'air d'une petite villa. Il faisait un vent frais, assez fort, et aux fenêtres, sans carreaux, s'agitaient de petits rideaux blancs avec des claquements de drapeaux.

Mme Morris parut bientôt, toute pimpante et décolletée, dans une toilette qui voltigeait autour d'elle sans qu'elle s'en souciât, habituée qu'elle était, sans doute, aux courants d'air. Le dîner fut très gai, les bougies vacillantes projetaient des lueurs étranges sur la table et dessinaient nos ombres sur les murs, de la manière la plus fantastique. On parlait de décors pittoresques et Mme Morris nous proposa une promenade de nuit à travers les tunnels de son mari. Il fallait d'abord arriver à l'entrée de la mine, et je n'oublierai pas cette promenade nocturne à la lueur des bougies, par le vent et la pluie, avec une dame en toilette à effet.

Le piquant de cette histoire, que nous apprîmes ensuite, c'est que cette dame représentait pour Morris une valeur marchande, car elle était le prix d'un filon aurifère qu'il avait cédé à un camarade de prospection. Nous ne sûmes jamais si le filon aurifère donna des résultats satisfaisants, mais quant à Morris, il paraissait enchanté de son affaire, qu'il appelait *a very good bargain*, un excellent échange; sa femme valait son pesant d'or.

Le mineur américain aime son indépendance et il arrive à la posséder, tout comme le cultivateur : il est en effet maître de son contrat de travail et il traite

d'égal à égal avec son patron, qu'il quitte quand il lui plaît. En France, le paysan est plus indépendant que l'ouvrier, jusqu'à présent; il est plus maître de sa vie et de son avenir, mais, en revanche, l'ouvrier est mieux logé, mieux nourri, il a du confort et des distractions : si on ne lui disait pas de tous les côtés qu'il est malheureux, il serait heureux. Mais voilà, il n'a pas le sens du travail machinal, comme l'Américain; j'estime qu'il lui est supérieur et qu'il aura toujours l'avantage du travail bien fait.

Aux États-Unis, la vie est évidemment plus large qu'en Europe, grâce au prix élevé des salaires. En outre, le souci de la vie est moindre : dans l'ouest, le pays des mineurs, la famille n'a que des liens très lâches, le père pouvant tester en faveur d'un étranger et les enfants trouvant tout jeunes du travail ou même des terres gratuites à cultiver. Cela favorise le socialisme, mais un socialisme bien différent du nôtre, et où le gouvernement n'a rien à voir. Il reste à savoir aussi si, à la longue, ce n'est pas à notre condition sociale que viendront les Américains, plutôt que nous à la leur.

Pour moi, je préfère les conditions sociales de l'Europe, malgré tous leurs inconvénients : il y a, en Europe, une part réservée à la nature humaine, qui semble faire défaut à l'industrialisme américain. Si j'aime les mines, je ne les sépare pas des mineurs : mes souvenirs ne vont pas à la nature seule, il faut qu'il s'y trouve quelque chose d'humain. Rien de ce qui est humain ne m'est étranger, a dit Térence; il devait aimer aussi les mines.

Ainsi, j'ai toujours eu une émotion profonde à revoir les êtres avec les choses. J'ai dit, en Californie, ma joie de revoir ses montagnes, et pourquoi ne rappellerais-je pas ici encore un autre souvenir, européen

cette fois? Lorsque j'ai cherché à revoir, au bout de treize ans, la jolie vallée transylvaine de Poiana, n'est-ce pas que j'ai voulu, outre les souvenirs de mines :

Retrouver ceux des gens d'une heureuse vallée?

C'était en hiver, et j'avais à faire plus de 40 kilomètres depuis la voie ferrée. Il avait neigé, et plus je montais dans la vallée, plus elle disparaissait sous la neige. La route devenait affreuse pour ma voiture; d'ailleurs ce n'était plus qu'une piste à travers les méandres du torrent. Le paysage était beau, superbe même, mais à quoi bon décrire des montagnes, des torrents, de la neige? Ce n'était pas là ce que je cherchais.

J'étais fatigué d'une longue course en montagnes, dans les neiges également, et il faisait froid, mais je n'y pouvais penser. Je pensais à trop d'autres choses, ce vallon me parlait un langage que je ne croyais plus jamais entendre. Bientôt ma voiture ne put aller plus loin. Je la laissai à un petit village où déjà je me trouvais en pays de connaissances, et un paysan m'offrit son traîneau pour continuer. C'était un traîneau à un cheval, juste ce qu'il fallait pour traverser de mauvais passages.

J'arrivai à Poiana quand la nuit commençait à tomber. A la première maison, il y avait un petit groupe d'hommes. Je demandai : « Un tel est-il ici? — Non. — Et un tel? — Oui. » J'avais repris la langue du pays. Et un garçon de quinze ou seize ans monta dans mon traîneau pour me guider dans ce village aux maisons éparpillées. Il ne m'avait j'avais vu, et pourtant il avait l'air de se douter de quelque chose. Je lui dis que je n'étais pas venu dans le pays depuis treize ans. — « Ah! je savais bien! » dit-il. Que pouvait-il savoir? Il n'y avait pourtant pas à s'y tromper, à son accent.

Ainsi je n'étais pas oublié : on avait parlé de moi autour de lui. Il y a vraiment des années dans quelques paroles : je me retrouvais faire partie de ce pays, des êtres et des choses qu'il renfermait.

Et je revis celui-ci et celui-là, et d'autres, tous changés beaucoup. Et mon traîneau s'arrêta devant une chaumière habitée par deux frères : le plus jeune avait bien grandi, il avait dépassé l'aîné, mais il avait toujours ce mouvement des yeux, signe de réflexion, tout spécial, quand je lui parlais, et l'autre avait toujours ce creux au poignet, marque d'un accident, quand il tendait la main. Cela les mettait comme hors d'eux de me reconnaître. Est-il possible qu'il y ait tant de puissance dans le souvenir?

Le temps avait arrêté sa marche pour moi, et je retrouvais exactement ce que j'avais laissé.

Le soir nous étions bien douze dans la petite chambre d'une chaumière; un étranger aurait trouvé cela au moins bizarre, ce voyageur tombé comme de la lune, dans un groupe de paysans. Je n'avais guère écrit depuis treize ans. Les courses à travers le monde m'avaient fait voir tant d'autres choses! Eh bien! ces treize années, elles étaient anéanties, les hommes avaient vieilli, le fond humain était resté immuable comme la nature. L'eau coule, la pierre reste, avait dit quelqu'un de Poiana à mon départ.

Je repartis la nuit même pour mon auberge, heureux d'avoir renoué la chaîne du passé. C'est le lendemain que j'eus quelques regrets de partir si vite. L'amitié est chose rare, puisque l'histoire en conserve les exemples. Ce qui fait qu'elle est rare, c'est peut-être que la sincérité et la fraîcheur de la sensibilité sont rares : la vie use trop vite ces dons naturels. Il faut se retremper dans le retour au foyer. C'est ainsi qu'il existe dans la famille tant d'affections, plus fortes

que l'amour, parce qu'elles ne sont jamais usées.

La simplicité attire toujours la sincérité, elle n'exclut pas la valeur du caractère, dans quelque situation sociale que ce soit. On voit des gens occuper de hautes places qui n'ont qu'une valeur fort matérielle; quelquefois la nature, et non pas le jugement des autres hommes, les remet à leur place. C'est que la nature n'est pas que matière, et que certains hommes ont peu d'esprit.

Il y a une théorie toute récente qui me donne raison contre l'esprit de civilisation matérielle des Américains : depuis la découverte du radium, il semble que notre monde, issu de l'énergie, ne retournera pas, comme le croyaient les géologues, au froid et à l'inertie définitives, mais à la chaleur et à une autre manifestation de l'énergie. Ainsi l'esprit dominera toujours la matière, et la science elle-même devra écouter ces raisons du cœur « que la raison ne connaît pas ». Ce sont elles qui lui font faire les plus grands pas, par l'imagination.

CHAPITRE XX

DANS L'OUEST CANADIEN

Kalispell avait été mon centre de rayonnement pendant quatre à cinq mois, et m'avait procuré l'occasion, sinon de connaître, du moins de retrouver cette sorte de camaraderie, qui est la marque distinctive des Américains de l'Ouest. Il y a plus de laisser-aller, moins de réserve qu'en France, on organise des courses et on vit ensemble, comme si on se connaissait depuis vingt ans. D'ailleurs, chacun reste tout à fait libre; on peut être bons amis, tout en ayant des intérêts opposés : le plaisir est une chose, les affaires en sont une autre, la liberté passe avant tout.

Il n'y a pas de conventions; ainsi tel docteur à Kalispell, manquant de pratiques, à cause du manque de malades dans le pays, tenait une grande boutique, à la fois pharmacie, épicerie et bar, mais bar de boissons hygiéniques. Il vendait aussi des kodaks, avec plaques et accessoires, et des gramophones avec leurs disques Le soir, pour attirer le monde, il offrait de la limonade avec des glaces, et donnait un concert de gramophone. Ce qui plaisait le plus, c'était la musique cocasse, les chansons nègres, les sifflets, les cris, les hurlements, les instruments bizarres et drôlement accouplés. Un soir, à côté de moi, un Japonais éclatait de rire à entendre cette musique drôle, sans paroles. Et voilà un docteur qui n'engendrait pas la mélancolie !

Je partis de Kalispell pour l'Alberta en passant par la fameuse région de Rossland, connue par ses mines de cuivre et d'or. Ces pays sont si pittoresques qu'ils valent la peine au moins d'une description rapide.

De Kalispell à Rexford, on traverse des forêts de pins, puis on longe le petit lac Whitefish entouré de montagnes boisées. Il se prolonge par une rivière limpide, et un autre petit lac, presque aussi pittoresque que le fameux lac Mac-Donald, tout voisin d'ailleurs, et que nul voyageur n'a pu éviter de voir sur les horaires-réclames des chemins de fer.

Les Tobacco-Plains sont une région de belles prairies arrosées par une belle rivière et où l'on cultive avec succès des hectares entiers de fraises, framboises et groseilles. Les montagnes voisines ont pourtant encore de la neige en plein mois de mai. Ce fut une de mes excursions avec des gens de Kalispell ; elle fut agrémentée d'éclairs et de tonnerres, et tout cela pour voir des mines, bien entendu ! Quel est l'Américain qui n'a pas en tête une affaire de mines ?

Sous les pins, les pentes des montagnes sont couvertes parfois d'une herbe très dure, en grosses touffes, rappelant le gazon japonais. Le *bitterroot,* ou marguerite rouge, fleur nationale de Montana, y pousse aussi abondamment.

Nous passâmes la soirée dans une hutte, à côté de champs de neige, amoncelée par endroits, à devenir infranchissable. La soirée fut égayée par une drôle d'histoire de George S., un Irlandais bon vivant, dont la chambre à Kalispell était pleine de gravures drôlatiques, inoffensives d'ailleurs, sur des sujets d'église. L'histoire n'est rien, mais elle montre l'esprit superficiel des Américains.

Il s'agissait d'un marchand juif, dont les affaires n'allaient pas. Il alla trouver le curé de son endroit :

« C'est bien simple, lui dit celui-ci, faites-vous catholique, et vous aurez des pratiques. — Ah! très bien, et comment faire? — Venez me trouvez demain, et je ferai la cérémonie. »

Le lendemain, le juif entre chez le curé. Celui-ci, après quelques explications, fait apporter un bol d'eau fraîche (c'est le style de l'histoire) et en asperge trois fois le juif en disant : « Vous êtes chrétien. » Et c'est fini, le juif n'a plus qu'à attendre les pratiques. En effet, toute la population, charmée d'apprendre cette conversion, courut chez le juif.

Un jour, il était dans un restaurant et savourait un superbe beefsteak, quand le curé entre dans la salle. Il s'approche : « Comment, un vendredi! Vous mangez de la viande! — Ah! c'est vrai, je n'y ai pas pensé! — Eh bien, renvoyez ce beefsteak. — Mais c'est qu'il faudra le payer, il est commencé. — N'importe, tant pis pour vous! — Voyons, voyons,... il y a peut-être un moyen d'arranger cela. » Et le juif sonne le garçon : « Apportez-moi un bol d'eau fraîche. »

On apporte le bol. Le juif en asperge trois fois son beefsteak en disant : « Vous êtes poisson. » Et il se retourne triomphant vers le curé : « Maintenant, dit-il, je crois que je puis manger du poisson. — Votre argent est sauvé, dit le curé. »

Cette histoire, dite avec le ton approprié, avait le don d'égayer beaucoup l'auditoire de Georges S. Et ces mêmes gens, si disposés à rire, prennent tout de suite une contenance presque émue, en entendant un gramophone leur chanter des chorals protestants, quelque peu empreints de sentiment religieux. Tout cela ressemble bien à du convenu, qui dispense de réfléchir; tout est étiqueté et classé.

Divers embranchements conduisent à Rossland. M. Hill, milliardaire, chef du *Great Northern* et du *Nor-*

thern Pacific, a fait pousser toute une série de branches comme des rameaux d'un même cep, vers le Canada et la Colombie anglaise, pour drainer chez lui tous les produits de ces régions.

La montée à Rossland est un des spectacles les plus curieux qu'on puisse imaginer. Comme les mines sont souvent situées à des endroits auxquels nul ne songerait à aller habiter, on conçoit la singularité d'aspect, l'imprévu que peuvent présenter les régions minières. J'ai bien rarement vu des mines sans être frappé par l'aspect même du paysage où elles se trouvent.

Pour aller à Rossland, depuis Northport sur la rivière Columbia, on remonte une gorge absolument originale, avec des surprises continuelles, sans aucun habitant, sur un parcours de 30 kilomètres. D'abord la gorge est étroite; en gravissant les pentes, on a en face de soi des cascades, dont une surtout est magnifique. A mesure qu'on monte, le pays devient plus sauvage, couvert de pins, puis d'arbustes et de broussailles, et l'horizon s'étend. La voie fait une double boucle, équivalente à ces tunnels en spirale ou en hélice du Saint-Gothard et du Simplon, pour gagner en hauteur sans avancer horizontalement.

On voit des cimes à perte de vue, absolument désertes, on franchit un col, et tout à coup on se trouve en face d'une ville de sept à huit mille habitants, étalée en amphithéâtre sur les collines, à 1 100 mètres d'altitude.

C'est ici absolument un séjour alpestre; il y a plusieurs hôtels, dont l'un est tout à fait digne d'une station de cure d'air en Suisse, et la cuisine en est excellente. Mais les autres hôtels sont tous convenables; dans la plupart, on a ses trois repas par jour et sa chambre pour le prix total d'un dollar (5 francs). C'est fort modeste, et pour faire une cure d'air, on

serait fort tenté d'aller à Rossland plutôt qu'en Suisse, si ce n'était aussi loin. Les habitants sont très hospitaliers; on me pria de faire partie du Rossland-Club pendant mon séjour : des balcons du club, on jouit d'une vue merveilleuse sur les montagnes, et ce long ravin, le Trail-creek, qui aboutit dans la Columbia. Les mines furent découvertes par deux Canadiens, appelés Bourgeois et Bordeaux.

On s'aperçoit partout que le monde n'est pas grand. En visitant une mine, le directeur, qui m'accompagnait, me parla de la Transylvanie, et c'est à Rossland que j'appris ce qui s'était passé là-bas à ma mine depuis mon départ. On avait cessé, puis repris le travail, et enfin une Compagnie anglaise, des amis de mon narrateur, avait pris une option d'un an sur la mine pour l'étudier. Le plus curieux, c'est que moins de six mois après mon passage à Rossland, je faisais un voyage en Transylvanie, j'y rencontrais les ingénieurs anglais de la mine en question, et je pouvais enfin relier la chaîne de tout ce qui s'était passé depuis quinze ans.

Je regrettai réellement de quitter Rossland, cette petite ville où l'on est comme à la campagne, avec des distractions industrielles de toute sorte, même un procédé à l'huile qu'on ne s'attendrait pas à voir appliquer à des minerais : il est vrai que cette huile est du pétrole, les Américains ignorant notre huile de cuisine.

Enfin je dus voir une séance de boxe au théâtre de Rossland. Ce sport national des Anglo-Américains me parut d'un intérêt médiocre, et il est beaucoup moins théâtral que le spectacle des courses de taureaux. Mais il est des gens qui ne rêvent que *plaies et bosses* : à eux d'apprécier l'élégance d'un jeu, où l'un présente sa tête continuellement, en sautillant sur de longues

jambes comme un bouc, tandis que l'autre est figé comme un bœuf dans une attitude massive.

Le lac Kootenay, où l'on descend de Rossland, commence à Nelson, et c'est le plus joli lac de la Colombie anglaise. Nelson n'a rien de bien séduisant, mais c'est le point de départ des excursions sur le lac. Sur les bords de ce lac, il y a des mines intéressantes, dans des situations merveilleuses, à Ainsworth, et surtout à Blue Bells, les cloches bleues (d'Écosse, seul pays où il y ait des cloches bleues).

Je fus tenté d'acheter des terrains dans un site admirable, entouré de montagnes arrondies et gracieuses comme en Italie. Le lac Kootenay me rappelait étonnamment le lac Majeur. Comme lui, il a souvent des falaises plongeant presque à pic dans des profondeurs assez grandes. Ailleurs il a de jolies grèves. Les montagnes des rives sont couvertes de pins, petits, mais serrés, avec des buissons et des fougères en abondance. Maintenant c'est la nature sauvage; dans quarante ans, il y aura peut-être des villas, comme sur le lac Majeur, ou le lac de Genève, car le climat d'été y est délicieux, et l'hiver n'est pas extrêmement froid.

On parcourt le lac sur un très joli bateau qui a de grands salons. Ce bateau est à fond plat avec une roue arrière, pour arriver à toucher presque les rives, car il n'y a pas de quais de débarquement. On débarque d'ailleurs où l'on veut, ou plutôt où l'on peut; les passagers sont surtout des mineurs et des prospecteurs. Il y a très peu de cultures sur les bords du lac.

En mai, la neige couvre encore bien des sommets, au sud comme au nord. L'absence de cultures, les rochers, enlèvent un peu à ce lac de ce qui fait l'enchantement des lacs italiens. Il faudra des millions pour le civiliser. Voici une gorge avec un fond de montagnes déchiquetées rappelant une vallée des bords

du lac Majeur. Tout un parti de prospecteurs descend là, avec des chevaux, des provisions, un fourneau : on leur souhaite bonne chance.

La pointe sud du lac, où se trouve son déservoir, forme un grand delta marécageux. Des *ferry-boats* à remorqueurs transportent les trains de marchandises depuis Nelson jusqu'à Kootenay-landing où nous abordons. Décidément, les bords de ce lac ne me paraissent pas habitables sans un canot automobile!

La rivière Kootenay, qu'on suit en chemin de fer, est un torrent écumant dans une vallée étroite, couverte de pins serrés, que l'on exploite avec des scieries à vapeur. Ces scieries sont en ce moment la grande industrie dans tout l'Ouest américain. Il faut souhaiter qu'on ne la pousse pas trop loin, on arriverait à changer le climat, et à nuire à l'agriculture de l'avenir, comme cela s'est passé pour la Chine, inconsidérément déboisée.

Nous passons au pied des mines de Saint-Eugène, qui, en quelques années, ont produit huit millions et demi.

De Northport part un nouvel embranchement de M. Hill, pour le Montana. A Fernie, où nous allons arriver, il y en a un autre. Les Canadiens se disent enchantés que M. Hill leur fasse des chemins de fer : ils n'aiment pas le *Canadian Pacific Railroad*, le *Cipiar* (Ci., Pi., aR., noms des initiales anglaises) comme ils l'appellent. C'est grâce à la concurrence de M. Hill que le *Cipiar* a dû abaisser ses tarifs; sans elle, il abuserait de son monopole.

La vallée de Fernie est grandiose; à partir d'Elko, c'est toute la Suisse : gorges profondes, hautes montagnes, étroits torrents, petits tunnels, etc. Et de plus qu'en Suisse, il y a des mines de charbon, de la meilleure qualité qu'on trouve dans tout l'Ouest américain,

le seul qu'on emploie au Montana pour fondre le cuivre. Et il y en a ici des couches indéfinies, jusque dans l'Alberta. Elles sont même grisouteuses, ce dont on se passerait fort bien, car ce gaz y a donné lieu à de terribles accidents : dans l'un deux, plus de cent mineurs ont trouvé la mort.

En visitant aux environs de Fernie, des mines de charbon, j'y ai rencontré de nombreux Italiens, de la Lombardie, des Abruzzes, de Naples, de Gaète. Ils aiment peu travailler dans le charbon, et je partage ce sentiment. C'est noir, poussiéreux et grisouteux. Par contre, ici, le pays des mines est fort beau, et je préférerais cent fois y exploiter du charbon, plutôt que dans le bassin franco-belge. L'exploitation est très fructueuse. M. Hill lui-même en fait chercher par ses prospecteurs, en leur promettant un chemin de fer spécial pour y aboutir. Cet homme a la maladie des chemins de fer.

J'ai eu, dans cette petite ville de Fernie, l'occasion de voir un spectacle très agréable, celui des *minstrels,* les nègres musiciens ou ménestrels. Ils jouent bien et sans fracas, et ils sont, sans contredit, les meilleurs musiciens de l'Amérique du Nord, à telle enseigne que leur musique a tout envahi : le goût américain s'y est précipité comme dans son élément, ne pouvant même le combler. Seuls les groupes allemands des grandes villes de l'Est ont conservé le culte de l'art véritable. Mais dans leur genre, ces ménestrels sont des artistes : les Américains les payent et les traitent comme des domestiques, mais sans pouvoir en faire autant. Ce n'est pas leur faute, le sens musical leur manque, la musique n'est pour eux qu'un divertissement, elle doit être vive et drôle, mais tout extérieure. Ils ne vont pas au delà de l'écorce, car s'ils veulent aller plus avant, la musique les confond. On voit que je suis tenté de

faire une citation de Bossuet, mais pour des Américains, elle est trop subtile.

Ces ménestrels en gais costumes, paradant en grand nombre dans les rues, sont vraiment un spectacle fort gai, un peu comme la parade des quadrilles de toreros. Mais pour moi, c'est surtout un prétexte de songer à l'art musical. Il me tombe justement sous les yeux un article d'un magazine américain sur la musique moderne, et cet article est bien typique. Il établit d'abord un parallèle entre les modernes et les classiques : les modernes sont Richard Strauss, Mc' Dowell Reger, etc., ils ont remplacé les phrases par des points sonores. Au rancart Saint-Saëns et les restes du classicisme, ils n'ont pas fait de progrès; car ici le progrès est étudié au point de vue *scientifique*, comme s'il s'agissait de progrès réalisés à force d'expériences, ainsi que dans la fusion du cuivre, par exemple. C'est là qu'on voit que l'auteur du parallèle est bien américain. Évidemment alors Paganini, qui a imaginé sur le violon les accords de dixièmes, et toute l'échelle des harmoniques, a fait de la musique bien supérieure à celle des Mozart et des Beethoven; encore plus haut est Richard Strauss avec ses violoncelles qui imitent des cornets à piston ou produisent des sons qui confondent l'imagination. Pourtant Paganini, avec des gammes d'harmoniques doubles, imitait les flûtes et les clarinettes. Listz, avec un piano, faisait entendre tout un orchestre.

Il n'y a qu'un Américain pour confondre le progrès des instruments de musique avec celui de l'art musical. Celui-ci profite des nouveaux instruments, mais il s'en passe aussi. Au Texas, je demandais un jour, à un certain C., s'il connaissait Beethoven : « Non, me dit-il, mais nous avons Souza! » Paris a vu Souza et sa fanfare en 1900, et n'en a point été ébloui.

Voyons, de bonne foi, est-ce que la musique de vir-

tuose, même celle de Wagner ou de Berlioz, vaudra jamais celle de Mozart ou celle de Beethoven, de la grande époque? La complexité est une chose, l'art en est une autre, et plus les moyens employés sont simples pour réaliser une pensée supérieure, plus l'art est grand. C'est la solution élégante en mathématiques. La science non plus n'atteint pas du premier coup à la vérité : son domaine se complique et, pour avancer, elle suit des chemins longs et détournés; mais vienne un savant de génie, il relie les faits épars, et fait jaillir la lumière par une solution simple; c'est toute l'histoire des sciences, même modernes.

C'est pour cela que Mozart occupe dans l'art une place si haute. Sa musique, si sensible, est *intelligente;* chaque fois qu'elle va toucher à un domaine en dehors d'elle, comme la passion violente, la sentimentalité, elle s'arrête, elle a dit tout ce qu'elle doit dire. Pourtant elle atteint dans tous les genres le maximun d'intensité, sans aucune recherche; l'élévation et la grandeur lui sont aussi naturelles que la simplicité et l'émotion. Mozart est le seul qui n'ait pas craint de paraître au-dessous de sa grandeur véritable; il est si limpide qu'on ne voit pas d'abord sa difficulté, c'est à l'exécution qu'on s'aperçoit comme il est ardu de le réaliser. Beaucoup ne le comprennent pas.

Serait-il que d'autres, de plus d'effet, émoussent la sensibilité, qui ne parvient plus à retrouver sa fraîcheur? Ce n'est pas Beethoven que je veux dire, car il sait avoir autant de fraîcheur, lui aussi, que de puissance. Quel monument que celui qu'il a élevé! Mais qu'y a-t-il de plus grand dans ce monument? C'est ce qu'il y a d'ordonné. Évidemment, il y a dans cette œuvre tout un côté romantique que Mozart n'a fait qu'effleurer; mais où il atteint la grandeur suprême dans ce domaine de la passion et de la nature, c'est

lorsque Beethoven s'est dominé lui-même. Son œuvre presque entière porte le cachet de la douleur qu'il a si longtemps connue, et c'est ce qui donne tant d'émotion au voyageur qui pénètre dans cette maison à Bonn, où il a passé son enfance. Il y a là ce piano d'où, pour la première fois, ont jailli tant de phrases merveilleuses, parmi les plus belles qui aient enchanté l'oreille humaine, tout en serrant le cœur.

Mais il me semble que je suis bien loin de Fernie et de ses nègres ménestrels. Je n'y reviendrai pourtant qu'afin d'en repartir pour l'Alberta. La nuit, Fernie jouit d'un spectacle peu banal. C'est celui de plusieurs centaines de fours à coke établis en plein air et perdant à l'envi leurs gaz dans l'atmosphère, en brillant comme des étoiles de toute première grandeur.

Il y a un col fameux dans cette région, le Crow's Nest Pass, ou Col du Nid de Corbeau. Le parcours de ce col est absolument grandiose, avec ses cônes de déjection, ses ravins et son torrent, bien que le sommet du col ne soit qu'à 1 700 mètres d'altitude. De chaque côté du sommet se trouve un petit lac, dans lequel vient baigner la neige des montagnes, même en avril et en mai.

Deux Compagnies françaises de charbonnages se sont installées à Coleman et à Frank, c'est-à-dire de chaque côté du *Corbeau*, qui marque la frontière entre la Colombie britannique et l'Alberta. A Frank se trouve en outre la première fonderie de zinc du Canada, installée par une Compagnie française, pour utiliser les minerais de toute la région jusqu'au lac Kootenay.

Un formidable éboulement s'est produit à Frank, il y a quelques années, par-dessus l'entrée même des mines de charbon. Il fit quatre-vingts victimes, et emporta la forge, le ventilateur et les moteurs, à plus

de 400 mètres de distance; un petit lac s'est formé derrière les éboulis qui ont fait barrage.

A partir de Frank, les montagnes s'abaissent et on entre dans les immenses plaines de l'Alberta, bien connues par leur fertilité. Le Canada fait tant de réclame pour ce pays, que je me suis arrêté à Cowley pour visiter des fermes. Cowley est une petite localité toute nouvelle, de cent cinquante habitants, tous fermiers ou épiciers. Nouvelle rencontre ici : un paysan savoyard, parti depuis trois ans des montagnes d'Hauteluce, en Savoie, un endroit où plusieurs fois j'ai passé les mois d'été. Avec quelques compatriotes, il était allé chercher fortune au Canada, mais il était seul arrivé en Alberta, laissant les autres dans la province de Québec où, disait-il, on gagne trop peu. Ici, à Cowley, il venait enfin d'obtenir du gouvernement un des derniers homesteads vacants, de 64 hectares, et il allait commencer à exploiter cette terre vierge, à 15 kilomètres du chemin de fer.

D'abord, pour apprendre les méthodes de culture canadiennes, il s'était engagé comme fermier, puis lorsqu'il avait besoin de gagner davantage, il allait à Frank, aux mines de charbon de la Compagnie française, qui paye 15 francs par jour. C'est grâce à lui que je fis connaissance d'un fermier canadien en pleine prospérité, mais il ne faudrait pas croire qu'on puisse établir entre lui et un fermier suisse aisé la moindre comparaison : le Canada en est à la simplicité rudimentaire.

Cependant d'autres Français cherchaient aussi fortune ici et réussissaient médiocrement. C'est qu'il faut, pour le métier de fermier et de mineur, une endurance assez rare chez les citadins. Rien ne ressemblait moins à des paysans que ces trois compagnons que je vis à Cowley, dans un char traîné par deux mulets, et

me racontant leurs déboires : « Cette vie terre à terre est bien dure, quand on a reçu une autre éducation; on ne peut même plus penser. — Il y a des cas, disais-je, où cela devient un grand bien de ne plus penser. — C'est vrai, mais il semble qu'on retourne au niveau des bêtes. » Le grand tort de l'*émigration officielle* dans le Canada est de faire une vaste réclame pour attirer des capitaux, quand ce sont des bras qu'il faudrait. Le capital français se laisse tenter, et ceux qui l'apportent, croyant récolter, se ruinent, parce qu'il faut trop payer; ils n'ont ni l'expérience, ni l'endurance du travail manuel. Et il ne manque pas de gens au Canada pour s'enrichir à leurs dépens.

Il n'y a pas un arbre, ni même une pousse pour attacher son cheval, dans l'immence prairie. Et la terre vierge est si dure la première année, qu'il faut la casser, comme disent les Canadiens, et qu'elle ne produira que la seconde année.

Une fois labourées, ces terres se vendent, aux environs de Cowley, 200 à 250 francs l'hectare, de sorte que l'unité du pays, le *homestead* de 64 hectares, vaut 15 à 20 000 francs. Seulement il faut un capital pour le mettre en valeur, c'est-à-dire des outils, chevaux, etc., et une maison, en tout 8 à 10 000 francs, et enfin il faut vivre au moins deux ans, de sorte que le prix de 15 000 francs ne semble pas exagéré. On peut faire de petites fortunes, si l'on est cultivateur et si l'on a un petit capital. Actuellement, le sud de l'Alberta n'a plus de terres gratuites : pour en avoir, il faut aller au nord, à Calgary et même à Edmonton, et sur la Saskatchewan.

A Lethbridge, se trouve un autre embranchement de M. Hill sur le Montana. Cette petite ville est assez agréable. C'est le centre d'approvisionnements d'une immense région agricole, surtout florissante aux bords

de la Saskatchewan où quelques Français se sont installés. Il y a en outre à Lethbridge du charbon mis à découvert par les érosions de la rivière ; bien qu'il n'y ait pas de grisou, les mineurs sont en grève en ce moment. Quant à l'agriculture, on parle surtout de l'élevage des moutons, mais tout n'y est pas couleur de rose. Pour les garder, on emploie des métis d'Indiens et même de nègres ; et pour les vendre, il faut leur faire parcourir d'immenses espaces par troupeaux de plusieurs milliers. Les tribulations des *sheep-boys* font que leur métier n'est pas aussi *snob* que celui des *cow-boys*.

De Lethbridge, je suivis la ligne de M. Hill, puis je fis un crochet dans le South Dakota pour aller voir les fameuses mines d'or des Black Hills, surtout la mine Homestake, à Deadwood, qui a plus de mille pilons. Elle exploite un filon qui atteint plus de 100 mètres de puissance, de sorte qu'on peut imaginer et les excavations de la surface, et les cathédrales souterraines produites par les vides de l'exploitation. Bien des montagnes de l'Amérique sont pleines de puits, de vieux travaux, même d'abîmes véritables, où la végétation repousse peu à peu, sans qu'on ait pris la moindre précaution pour indiquer ces endroits dangereux.

Deadwood est une petite ville très calme et propre, où le travail est assuré et bien payé. La Homestake fait des millions de bénéfices, avec un minerai qui ne vaut que 17 francs par tonne : le principal actionnaire est une dame, la veuve d'un ancien sénateur de New-York.

Les Black Hills, depuis 1874, ont produit près de 800 millions de francs ; la région, bien que boisée, est fort sèche et l'agriculture est fort médiocre. C'est le climat continental qui sévit dans tout le centre des États-Unis.

Du reste, de mon voyage en chemin de fer à travers les États de l'Union, je ne dirais rien — tant de gens le font journellement — si je n'avais rencontré, un jour, un Américain tout à fait lancé dans les idées socialistes, et qui passa une journée à me les exposer avec un grand luxe de détails. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas pris de nombreuses notes qui m'eussent permis d'en faire le sujet d'une conférence; il existe bien des ouvrages, des catéchismes exposant le fonctionnement futur de cette séduisante théorie, mais je n'ai pu me les procurer. Enfin, voici ce que je me rappelle de ces conversations, où l'enthousiasme ne tarissait pas.

Dans le socialisme de l'avenir, l'étalon d'or sera remplacé par des *bons*, représentant des heures de travail. Ces bons en papier seront de vrais billets de banque. Il suffira que chacun travaille trois heures quinze minutes par jour, pour faire un travail égal à celui qui se fait actuellement. On pourra travailler davantage, si on le désire.

Le choix du travail est sans importance, puisque sa durée est si courte; pour être fructueux, il sera en partie déterminé par les aptitudes naturelles.

Tout cela est très bien pour le travail physique. Mais le travail mental, comment sera-t-il évalué? Mon Américain dit qu'on ne payera que le travail utile. Comment évaluer l'utilité? Cela va encore pour le travail administratif et même le travail judiciaire, qu'on pourra estimer à la quantité de papier, ou d'heures utilisées. Et la littérature, l'art, la musique, la religion, etc.? La réponse est simple; on ne les payera pas et comme les œuvres de valeur n'ont jamais été payées, l'art n'y perdra plus grand'chose; j'ai peur qu'il n'y gagne!

En tout cas, le socialisme américain ne touche ni à la famille, ni à la liberté, et c'est une considération

qui a sa valeur en France, où notre socialisme veut tout enlever aux citoyens pour le donner à l'État. Il y a d'autres solutions au socialisme.

Il me paraît à moi difficile d'imposer aux hommes un état de choses. C'est plutôt l'état de choses, la loi nouvelle, qui doit résulter des nouvelles conditions de la vie. Une loi n'est jamais, aussi bien en mathématique qu'en physique, que le résultat d'un ensemble de faits. Imposer une loi me semble donc aussi utopique que de faire, par exemple, de la *musique* d'après une loi *mathématique*. J'ai fait un essai de ce genre, il y a douze ou quinze ans. Une spirale, convenablement calculée, me permettait d'inscrire toutes les notes de la gamme les unes par les autres, et suivant des rapports mathématiques, par puissances de deux. En établissant une correspondance entre la simplicité des rapports et l'agrément des accords, on pouvait établir une véritable échelle des modulations. Pourtant cela ne pouvait aboutir à rien, il n'y a plus de coïncidence entre les octaves (1), tellement il y a un abîme entre la théorie et l'art des sons, il faut un *tempérament*.

Ainsi il y a également un abîme entre le socialisme théorique et l'état vers lequel tend l'humanité. Le socialisme ne peut être agressif, il ne peut se fonder sur l'athéisme et jouir de ce monde sans se préoccuper de l'autre. Si l'homme a des droits, il a aussi des devoirs, et le premier de tous est de respecter la liberté d'autrui; il ne faut pas faire croire aux gens qu'ils sont malheureux et que leurs voisins ne font que jouir. On ne dit pas aux États-Unis qu'il faut enlever quelque chose à autrui, on dit qu'il faut que tout le

(1) Car on obtient l'infinie division des sons, et non pas la gamme usuelle.

monde ait un travail assuré, et des heures de repos pour développer ses facultés; on veut proscrire la paresse et la misère.

En France, on veut, pour réaliser le socialisme, enlever leur bien à ceux qui ont quelque chose, et pour commencer, on l'enlève à ceux qui ont fort peu de chose, comme tant de gens, hommes et femmes, mis à la porte de chez eux parce qu'ils ont une religion.

Nous admettrons donc que toutes les considérations sur l'avenir de l'humanité, qu'elles viennent de France ou d'Amérique, sont encore dans le vague. Mais en attendant qu'elles se réalisent, on peut constater, une fois de plus, le manque de logique de l'homme. C'est aux États-Unis, pays *socialiste* et démocrate, qu'on voit les plus grandes fortunes, et qu'on fait le plus d'efforts pour leur donner toutes les satisfactions possibles, par exemple, par ces *palace-trains* qui sillonnent les États.

Et puis, le véritable excitateur du socialisme *actuel*, c'est le vieux dicton : « Qui terre a, guerre a. » Dans le cas des mines, on pourrait lui faire subir, à ce dicton, une légère transformation : l'histoire des mines montrant que, bien souvent, elles ne sont qu'une série de vols successifs, en faveur du plus puissant, on pourrait dire : « Qui mine a, vol a. » Évidemment, la vie est un combat, et il faudra longtemps pour qu'on cesse de pouvoir dire :

Aux petits voleurs la potence,
Aux grands voleurs la révérence.

Il serait dommage de terminer un voyage à travers l'Ouest américain par un proverbe aussi ancien que peu consolant pour l'humanité. Aussi je m'empresse d'ajouter que, souvent, aux Etats-Unis, la fortune non seulement rend d'immenses services, mais qu'elle se trouve souvent entre des mains généreuses, qui savent

la répandre avec intelligence, soit pour le bien général, soit pour beaucoup de bien particulier.

Je n'en retiendrai ici qu'un exemple. En passant à Chicago, à mon retour, je rendis visite au consul de France et, par lui, j'appris d'abord l'existence d'une revue française en pleine prospérité : *l'Écho des Deux Mondes*. Ensuite je fus mis au courant de plusieurs œuvres américaines et françaises, ces dernières soutenues surtout par un Français bien connu, qui sait avoir autant de tact que de générosité. Il a contribué, en outre, à faire estimer la France aux États-Unis, en faisant rechercher les noms des Français morts pour l'Indépendance américaine et faisant éditer, avec cette liste étonnamment nombreuse, un ouvrage maintenant classique aux États-Unis, et adopté par le Sénat de Washington.

Il était bon de montrer, en terminant ces pages, que, même en Amérique, dès qu'il s'agit d'œuvres sociales, la France n'est pas en retard, et que le socialisme peut aussi être mis en pratique par la fortune.

CHAPITRE XXI

LES MINES D'ARGENT DU MEXIQUE

Les mines d'argent du Mexique appartiennent à un nombre très restreint de gîtes typiques. Il suffit donc d'avoir visité les principaux de ces gîtes, comme nous l'avons fait, et d'avoir étudié les autres dans des ouvrages tels que celui, tout récent, de la commission géologique du Mexique, pour en donner un aperçu suffisamment complet.

Le Mexique occupe, depuis plusieurs siècles, le premier rang parmi les pays producteurs d'argent. Depuis trois ans, il atteint le second rang comme producteur de cuivre. Pour l'or, il est au septième rang, et sa production augmente sans cesse.

Le capital engagé dans les entreprises de mines et de fonderies dépasse un milliard 250 millions, et la production annuelle en métaux, a dépassé 400 millions. Il y a plus de vingt mille titres de propriétés de mines. Humboldt, en 1811, estimait déjà le nombre des mines à plus de trois mille.

La région minière traverse presque tout le Mexique, de la Sonora à l'État d'Oaxaca, sur 2574 kilomètres de lougueur et 3 à 400 kilomètres de largeur, à travers des altitudes variant de 1 200 à 2 400 mètres. On compte 902 districts miniers, dont la majeure partie, 553, contiennent de l'argent.

L'argent produit au Mexique dépasse le tiers de la production mondiale, il a été estimé entre 21 et 22 milliards depuis la conquête espagnole jusqu'en 1906. Mais bien des mines étaient exploitées avant les Espagnols, les anciennes villes ruinées, ensevelies sous les forêts, peuvent bien être redevables de leur prospérité à des exploitations argentifères. Voici comment on répartit entre les principaux districts miniers du Mexique les milliards d'argent extrait :

Chihuahua	Santa Eulalia, etc.	2 700 millions.
	Batopilas, Guadalupe, etc.	500 —
Potosi : Catorce, etc.		2 500 —
Zacatecas : avec Fresnillo, etc.		4 500 —
Guanajuato : avec La Luz		5 000 —
Pachuca et Real del Monte		2 500 —
Mexico : Taxco, Malacate, El Oro, etc.		1 800 —
Divers		1 500 —
TOTAL		21 milliards.

Le Mexique a une configuration générale assez simple. Le trait caractéristique est le grand plateau central, qui a la forme d'un plan gauche incliné vers l'est et vers le nord, et dont l'altitude varie de 1 500 à 2 200 mètres. Le sous-sol de ce plateau est formé de schistes jurassiques, de calcaires et d'autres roches crétacées et tertiaires, plus ou moins parcourus d'amas et de filons minéralisés.

L'ouest est formé de hautes montagnes, de pics et de ravins, descendant en pente plus ou moins brusque vers le Pacifique. Ces montagnes, la Sierra Madre, etc., sont constituées surtout par des roches cristallines et éruptives : d'abord les granites, syénites, diorites, puis les andésites, dacites, porphyres divers, avec des veines et des imprégnations de minerais. L'altitude des pics varie de 3 à 4 000 mètres.

L'est est une autre Sierra Madre, moins haute, et non plus formée de roches cristallines, ce sont des calcaires avec des cavités minéralisées.

Vers le sud, s'étend la grande ligne de volcans, presque parallèle à l'Équateur, du mont Orizaba au mont Colima, ils atteignent parfois 6 000 mètres. Leur soulèvement paraît postérieur aux fractures filoniennes du Mexique.

Le nord est une région souvent sèche et désertique, semblable à l'Arizona, et au sud de la Californie. Le sous-sol est formé, tantôt de roches cristallines avec de l'argent et du cuivre, tantôt de calcaires sans fossilles, avec amas argentifères.

Les premières mines que les Espagnols ont reprises ou mises en valeur au Mexique ont été les plus voisines de la capitale : districts de Taxco, Temascaltepec, etc.; de Real del Monte, et Pachuca; de El Oro, Anganguéo, etc. Puis sont venues les exploitations de Guanajuato, Zacatecas, Fresnillo, Catorce, etc. Dans tous ces districts, les roches sont traversées de pointements éruptifs : diorites, porphyres, etc., qui ont dû être le point de départ des minerais d'argent. Ces roches sont fort antérieures à celles qui forment les masses volcaniques du sud du Mexique et qui ne sont pas minéralisées.

Le plateau central mexicain renferme encore de nombreuses lagunes salées, restes d'un ancien lac qui recouvrait peut-être tout ce plateau, de même que le lac Salé des Mormons a été autrefois beaucoup plus grand. C'est le chlore du sel marin qui a sans doute été cause du dépôt des chlorures d'argent dans les filons; l'effet est analogue à celui de certains traitements métallurgiques ayant pour but d'extraire les métaux précieux. La nature donne l'exemple à l'homme.

Division du Mexique en zones argentifères.

Les mines d'argent du Mexique appartiennent à trois principales catégories de gisements : veines et stockwerks en roches éruptives, filons de fracture à travers les schistes cristallins, etc. ; veines et amas de substitution dans les calcaires.

Chacune de ces catégories de gîtes se poursuit à travers plusieurs États du Mexique, en suivant des alignements montagneux, et comme l'indique le tableau suivant :

En roches éruptives.	Dans les schistes.	Dans les calcaires.
—	—	—
Chihuahua Ouest.	Sonora Est.	Chihuahua Est.
Sinaloa Ouest.	Zacatecas.	Sinaloa Est.
Durango Ouest.	Jalisco.	Durango Est.
Tepic.	Guanajuato.	Coahuila.
Queretaro.	Michoacan.	Nuevo Leon.
Hidalgo.	Mexico.	Potosi et Tamaulipas.
Puebla.	Guerrero.	
	Oaxaca.	

Il faudrait ajouter la basse Californie au premier groupe.

L'État d'Oaxaca et celui de Guerrero ont une constitution très complexe, par suite du grand nombre d'alignements montagneux qui s'y réunissent et s'y croisent. C'est comme le nœud orographique du Mexique.

I. *Stockwerks et veines en roches éruptives.* — Nous suivrons l'ordre du tableau ci-dessus, qui est celui d'alignement nord-sud des États mexicains. Le gîte de Guanacevi (voir ci-après) nous servira de type.

1° *Chihuahua Ouest.* — Les roches principales sont le granite et la syénite, et différents porphyres. Le calcaire ne paraît qu'à l'est. La surface, souvent aride,

est formée surtout de roches volcaniques, ryolithes, et rappelle la Californie du sud, aux États-Unis.

La Sierra Madre où se trouvent les mines d'argent, varie de 1 800 à 3 000 mètres d'altitude, et les principaux districts miniers en roches éruptives sont les suivants :

Le district de Batopilas et Andres del Rio renferme des porphyres, diabases et granites et il est remarquable comme irrégularité et basse teneur ; il est pourtant exploité depuis longtemps. Un des mineurs qui le découvrirent, Angelo Bustamente, fut créé marquis de Batopilas. Les principales mines sont : Pastrana qui a produit 130 millions de 1730 à 1750; San Antonio, 30 millions de 1786 à 1800; Carmen, 80 millions de 1790 à 1820, Los Tajos 50 à 60 millions. De 1880 à 1892, le district a produit environ 45 millions (Compagnie consolidée de Batopilas). Un tunnel de fond, nommé Porfirio Diaz, terminé en quinze ans, a facilité le drainage des mines.

Le district d'Arteago, près de Batopilas, a pour mine principale Palmarejo qui a dépensé une vingtaine de millions avant de payer un dividende.

Le district d'Ocampo (Rayon, Jésus-Maria, etc.), passe pour avoir produit 250 millions. Il s'y trouve la Compagnie Greene Gold-Silver C°, comprenant les mines Balvanera, San Juan, Santa Juliana, etc., groupe célèbre surtout comme appartenant au propriétaire des fameuses mines de cuivre de la Cananea.

Le district de Parral, comprenant Santa Barbara et Minas Nuevas, date de plus de trois cents ans. La *Veta colorada* a parfois 90 mètres de puissance entre les porphyres quartzifères et les schistes, elle est tracée sur 16 kilomètres de longueur. Les veines San Patricio et Refugio lui sont parallèles. A Santa Barbara, le zinc abonde, mais se sépare très facilement. La fameuse

mine Palmillas de P. Alvaredo est dans ce district : le minerai y forme de véritables bonanzas sans régularité suivant la direction des veines du calcaire qui constitue toute la Sierra Almoloya sur 16 kilomètres de longueur. Voir les calcaires.

Le district d'Abasolo (mines Cusihuirachic, etc.), a produit 250 à 300 millions de 1660 à 1880. Il a atteint 300 mètres de profondeur.

Le district de Camargo (mines Encinillas, etc.) est en développement.

Le district de Mina est connu par la mine Guadalupe y Calvo, appartenant à une Compagnie anglaise qui a produit 150 millions jusque vers 1830; on exploita d'abord à ciel ouvert, puis par puits de 180 et 270 mètres de profondeur. Le minerai a pour gangue le quartz compris entre le porphyre quartzifère et l'andésite. L'altitude est de 2 500 mètres.

2° *Sinaloa Ouest*. — Les districts suivants sont dans les porphyres et la syénite :

Le district de Fuerte avec d'anciennes mines actuellement inexploitées.

Le district de Sinaloa a de nombreuses veines aurifères : la Purissima, la Piramide, El Rosario (quartz aurifères et pyrites), Jésus-Maria, à la Mexican Mining C°, produit 2 à 3 millions par an par amalgamation.

Le district de Mocorito, mines Palmarito, etc., produit aussi de l'or.

De même les districts de Culiacan et de San Ignacio.

Les gisements forment ici un passage entre les veines argentifères et cuprifères.

Le district de Concordia possède la mine Panuco, anciennement exploitée, et qui, reprise il y a trente ans environ, a distribué environ 20 millions de dividendes.

Les autres districts miniers du Sinalo sont dans les calcaires.

3° *Durango Ouest.* — Durango est célèbre par son gîte de fer météorique, inexploité d'ailleurs en ce moment, et que les Espagnols, lors de la conquête, avaient cru être de l'argent, sur la foi des Indiens. Les districts argentifères en roches éruptives sont :

Le district de Gabriel, avec la mine Avino, autrefois exploitée à ciel ouvert et qui marque la fondation de Durango vers 1550 : la cathédrale de Durango fut bâtie avec les taxes levées sur cette mine. Le ciel ouvert avait 150 mètres de largeur, on y a trouvé du cuivre en profondeur, la lixiviation donne 30 pour 100 de cuivre, et de l'argent; avec six cents hommes, on extrait et traite 100 tonnes par jour. La concentration est très difficile. La mine Gavilanes passe pour avoir donné 30 millions à Charles-Quint. Comme à Avino, il y a du zinc et de la baryte.

Le district de Conatlan et El Rodeo avec les mines Purissima, Providencia, Coneto, etc.

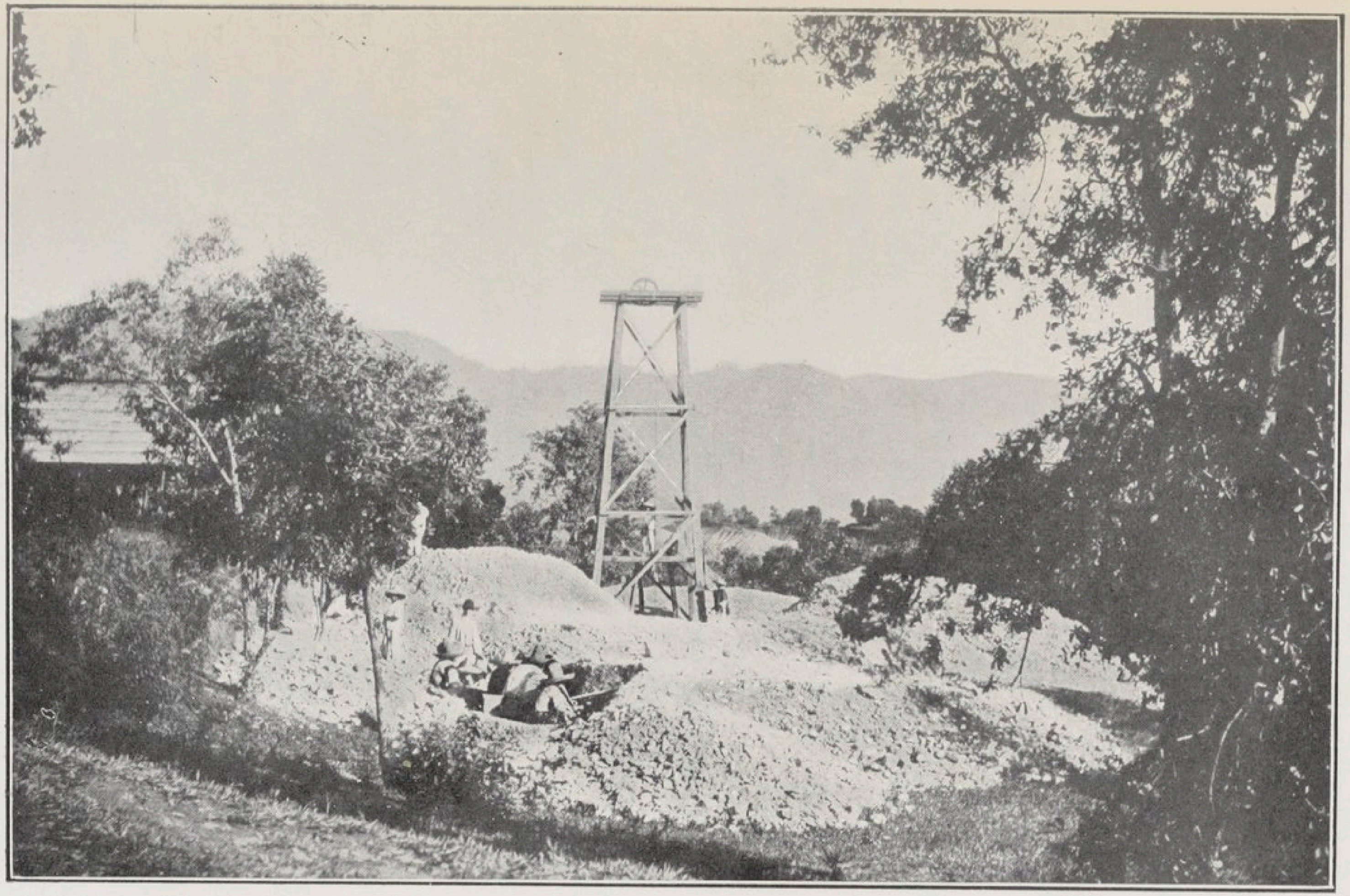
Le district de Papasquiaro et Tepehuanes avec les mines la Portilla, Mina Grande, etc.

Le district de Topia avec les mines Liona et Mardugarda, renfermant beaucoup de zinc.

Le district de San Fernando renferme du cuivre avec l'argent entre les porphyres quartzifères, andésites et rhyolithes.

Le district de El Oro et Inde avec la Compagnie La Lustre, qui a dépensé plus de 5 millions en essais de traitement infructueux, pour revenir à la fusion directe.

Le district de Guanacevi me servira à décrire plus complètement ce genre de gisements. La roche minéralisée est la propylite (andésite amphibolique). Le gîte est un réseau de fissures se bifurquant, se séparant, se coinçant, avec des intervalles de propylite plus ou moins compacte et toujours imprégnée de



MINE D'ARGENT DE SANTA ANA — PUITS D'EXTRACTION

pyrite de fer. L'ensemble des fissures peut atteindre 40 mètres de puissance, avec la roche éruptive, ce qui donne absolument l'aspect d'un *stockwerk*. Il n'y a pas de salbandes. C'est une zone de roches brisées ayant offert un passage facile à la circulation des eaux thermo-minérales. La gangue est plutôt le quartz dans la pro-pylite, la calcite dans la syenite. La calcite favorise la présence de l'argent. Les colonnes riches sont très redressées et tiennent toujours un peu d'or. Le fels-path du porphyre paraît avoir été décomposé et rem-placé par du minerai (substitution).

Ailleurs le gîte est une rhyolithe altérée grise et rou-geâtre traversée de filons de roche verte (andésite) contenant des fragments de ryolithe, d'où formation d'un conglomérat bréchiforme. La puissance minéra-lisée varie de zéro à toute la veine de roche verte, sui-vant qu'elle est plus ou moins parcourue de veines ou *hilos* (filets, en espagnol) de sulfure d'argent. C'est alors l'aspect de ce qu'on convient d'appeler un *stockwerk*. Ces filons de roche verte sont disloqués par des failles atteignant 50 mètres. Le minerai est formé de pyrite, galène, blende (rare), mispickel, cuivre gris, argen-tite, argent rouge, argent natif, etc. Il est parfois assez compact pour être abattu sans la roche.

La région à l'ouest de Guanacevi renferme des gneiss, granites, diorites et diabases, puis reviennent les porphyres quartzifères et andésites amphiboliques. En somme, les veines sont minces, mais riches, à Guanacevi.

La mine la plus riche en ce moment appartient à la *Compagnie Mexico Consolidated* (de Boston), elle dis-tribue des dividendes trimestriels de 300 000 francs depuis 1906. Ce sont les anciennes mines El Trueno, Soto, El Porvenir, et Nueva Australia : les travaux de développement et installations ont coûté 4 millions. Il

ya beaucoup d'eaux souterraines. Les autres mines du district sont exploitées par des mineurs, qui envoient leurs minerais à six ou sept moulins pour être concentrés et expédiés (custom-mills). C'est le cas de beaucoup de districts au Mexique.

4° *Territoire de Tepic.* — Plusieurs petites mines : Zapilote, etc., sont en voie de reprise avec des capitaux américains.

Des installations de broyage et cyanuration ont été faites à Buenavista et à Castellana pour des minerais du genre de ceux de Guanacevi.

Il y a de l'argent et de l'or en veines irrégulières dans les anciennes mines de Compostela, Santa Maria del Oro, Yegua, Santiago, Amatlan, etc., qui sont noyées et abandonnées depuis assez longtemps.

Ce qui attire l'attention sur Tepic depuis quelque temps, c'est l'utilisation des chutes d'eau. Tepic est au centre d'une région tout à fait tropicale, mais saine.

5° *Queretaro.* — Les mines d'argent sont à l'état de prospections. Il y a pourtant une mine, El Doctor, qui est exploitée depuis 1876. Le minerai est formé de sulfure d'argent, avec pyrite, chalcopyrite, galène et blende. Il y a quelques autres anciennes mines et fonderies d'argent.

6° *Hidalgo.* — Cet État renferme un des districts miniers les plus célèbres du Mexique, celui de Pachuca et Real del Monte, qui passe pour avoir été déjà en exploitation avant l'arrivée des Espagnols au Mexique.

Le sous-sol est formé de roches éruptives tertiaires : andésite, ryolithe et basalte, puis de diorites quartzifères d'un vert foncé, d'argilophyres et de schistes. L'andésite est parcourue de veines minéralisées riches dès la surface. A Zimapan, la roche est verte et avait reçu le nom de *trapp*, familier aux ingénieurs américains pour désigner une roche dont ils ignorent la

nature (trapp vient de *treppe*, escalier, à cause de la forme en échelons de la roche).

A Pachuca, la rivière Bonanza longe toute une série d'anciennes usines ou *haciendas de beneficio*. La veine principale, étendue et puissante, rappelle celle de Comstock au Nevada, ou celles de Chemnitz en Hongrie, elle fut riche dès la surface, mais elle eut des bonanzas à 150 mètres de profondeur.

Real del Monte, à quelques kilomètres de Pachuca, produit 60 000 tonnes par an au procédé du patio, un peu modernisé, que nous décrirons plus loin, et 13 000 tonnes au procédé du tonneau. Le minerai rend 1 kilog. 200 d'argent par tonne. En ce moment, on remplace en plusieurs mines le patio par la cyanuration.

A Santa Gertrudis, dont les veines sont dans une andésite à pyroxène, la veine principale a 4 mètres de puissance et a produit, de 1877 à 1903, 193 120 tonnes de minerai valant 32 millions ou plus de 150 francs par tonne (1 kilog. 500 d'argent). La mine Amistad, à la même Compagnie, a produit, de 1886 à 1903, 368 526 tonnes valant 65 millions ou 180 francs par tonne environ. Le total des dividendes distribués dans cette période par ces deux mines atteint 30 millions de francs. Le procédé métallurgique employé est celui du patio et des moulins chiliens (voir plus loin). Les puits principaux ont 242^{m},50, 400 mètres, et 426^{m},50 de profondeur.

Les mines San Rafael, Sorpresa et Soledad ont une masse de minerai en réseau de veines à basse teneur, exploitées jusqu'à 425 mètres de profondeur. Un tunnel long de 1 500 mètres, part de l'usine même et aboutit au niveau de 220 mètres. Le minerai tient 1 kilogramme à 1 250 grammes d'argent et 4 à 5 grammes d'or par tonne. La production, au 31 décembre 1905, était de

600 000 tonnes valant 60 millions (ou 100 francs par tonne); les dividendes dépassaient 25 millions de francs.

La mine Trinidad a donné environ 100 millions en dix ans.

La veine la plus puissante est à Arevalo, près d'El Chico, elle varie de 19 à 23 mètres, mais avec beaucoup de parties stériles.

La veine la plus longue est la *Veta Biscaina*, qui a 10 kilomètres et qu'on dit être la suite de la Veta Madre de Guanajuato.

Le minerai de Pachuca est l'argent natif et la stéphanite; la blende et le cuivre sont rares, ainsi que la baryte et même la calcite.

Ce gîte pourrait être classé parmi les filons de fracture. Il a produit 2 à 3 milliards.

7° *Puebla*. — Puebla est plutôt un État agricole; on est cependant en voie de prospecter quelques mines d'argent dans les districts de Tezintlan et de Chiantla, comme aussi à San Juan de los Llanas, à Matamoros, à Zacatlan.

8° *Basse Californie*. — En dehors du cuivre, la basse Californie possède des placers aurifères et des quartz aurifères, tenant un peu d'argent. Mais elle n'a pas à proprement parler de mines d'argent. Il y a eu pourtant la mine Progreso, près de Triumfo, qui date de 1778. Les roches sont des granites et syénites avec des dykes de porphyres.

II. *Filons de fracture dans les schistes, etc.* — Le type de gisement sera celui de Guanajuato.

1° *Sonora*. — Il existe d'abord la région des mines de cuivre dont plusieurs ont été, à l'origine, des mines d'argent, comme à Butte, au Montana.

Les mines d'argent datent de la conquête espagnole : il existe une zone aurifère plus ou moins parallèle à la

zone cuivreuse, passant à travers Magdalena, Ures, Hermosillo, et s'étendant jusqu'à Guaymas : on y exploite aussi des placers.

Citons, dans le district d'Arizpe, les mines Arizpe, Moctezuma, les Consolidated Goldfields of Mexico, les placers de Santo Domingo et la Brisca.

A Altar, on exploite des placers d'or et d'argent sans eau, par des laveurs à sec, composés d'un soufflet de forge agissant sur une plaque inclinée. Le rendement atteint 60 pour 100.

A Magdalena, on trouva une énorme pépite d'argent de plus de 200 kilogrammes.

Dans le district d'Alamos, la mine Quintera fit la fortune de son inventeur Almada, qui, dit-on, fit recouvrir de lames d'argent la chambre nuptiale de sa fille et en fit paver le chemin du cortège de sa maison à l'église. On raconte le même trait de José de la Borde, le Français qui découvrit les mines de Taxco, dans le Guerrero.

Dans le district de Moctezuma, les mines de Doña Maria ont une autre légende : cette dame conservait ses barres d'argent et d'or, jusqu'à en charger un convoi de 40 mules. A 100 kilogrammes par mule, cela fait 4 000 kilogrammes, mais on ne dit pas la proportion d'argent et d'or. Citons les mines Prietas, où on a installé la cyanuration; Lampazos, découverte et opérée par deux jésuites, encore en production ; Democrata, Sonora, etc., contenant de l'or et du cuivre. Les mines Green Compania de Oro y Plata, Mulatos, Balvanera, Ronquillo, Guadalupe, Santa Juliana, Pinos Altos, Guaynopila, Square and Compass, etc., toutes ces dernières dans le district de Rayon, par Ocampo.

2° *Zacatecas*. — Les mines de Zacatecas et Fresnillo sont très connues. Ce sont des fractures très étendues, et atteignant 20 à 30 mètres de puissance, à travers

les schistes, les quartzites, et même les calcaires, puis la grauwacke, conglomérat rouge à fragments de syénite, enfin un tuf sédimentaire à débris de porphyre (non pas un porphyre éruptif, comme disent les Mexicains.) La zone à bonanzas est celle des sulfures, entre les oxydes et chlorures, en haut, — et les antimoniures en profondeur, c'est-à-dire entre 100 et 300 mètres de profondeur.

On appelle *colorados* les minerais oxydés rouges, les chlorures, bleu-noir, les bromures (plata verde, etc.); les *negros* sont les sulfures : argentite, stéphanite, polybasite; les *azulaques* sont bleuâtres : tellurures, etc., plata azul cuivre gris et carbonaté.

On fait remonter la découverte de Zacatecas au 8 septembre 1546, en l'attribuant à un lieutenant de F. Cortez, Juan de Tolosa. Les mines Alvaredo, San Barnabé, Tajos de Panuco datent de 1548. Cortez fut longtemps propriétaire de la mine Alvaredo, et on a conservé ses comptes très exactement tenus.

De 1548 à 1867 on estime la production d'argent de Zacatecas avec Sombrerete et Fresnillo à près de 5 000 000 000 de francs, sans tenir compte des vols et de ce qui a échappé au Trésor espagnol. La moyenne des minerais était estimée à 70 pesos par tonne (175 à 350 francs suivant le cours).

Citons dans le district de Zacatecas, la mine El Bote où les croisements de veines de quartz atteignent 6 à 16 mètres de puissance, formant des bonanzas de 40 à 60 mètres de longueur, en exploitation actuellement à 280 mètres de profondeur, huitième niveau, et durant depuis la surface : le minerai est formé de pyrite et argentite, valant en moyenne 80 francs par tonne, or compris et représentant $3^{gr},50$ par tonne. Pour le moment on ne fait que la concentration et l'amalgamation, on songe à installer la cyanuration.

District de Sombrerete : mines Sombrerete, la Noria, la Palma.

Les autres districts sont actuellement très peu exploités : les zones les plus riches sont El Bote, Veta Grande et Panuco, par Zacatecas.

Il existe une zone cuivreuse au nord-ouest de la ville de Zacatecas : ce sont des lentilles entre le granite et le calcaire, ou entre un porphyre et le calcaire (voir plus haut). Ces mines produisent par mois 2 500 à 4 000 tonnes de minerai d'argent, 5 à 6 000 de minerais cuivreux, et 2 500 tonnes de flux. Il y a une fonderie de cuivre à Conception del Oro. Le minerai est formé de cuivre gris argentifère, pyrite, oxyde et carbonates de cuivre, un peu de galène et de blende argentifères. La veine a 6 à 8 mètres de puissance.

3° *Jalisco*. — Les minerais sont complexes, tenant de l'argent, du cuivre, de l'or, et souvent du plomb et du zinc; les schistes sont recoupés de dykes de porphyre, et d'un conglomérat à galets de dolérite, d'où une grande irrégularité. Il y a enfin un grand dépôt de fer à Tula, exploité antérieurement à Fernand Cortez. Les districts d'Autlan et de Guatchinango cherchent à se développer.

Dans le district de Mascota, on a des tellurures avec les chlorures. A Cuale, on fait la chloruration. A Bramador, les mines La Conception et Las Delicias ont été exploitées par Maximilien pour soutenir son parti, puis les mines ont été incendiées, la production a été estimée à 50 millions de pesos (1).

4° *Guanajuato*. — Cette région, comme celle de Zacatecas, est bien connue des mineurs, mais en ce moment elle prend un nouveau développement par l'afflux du

(1) Le peso mexicain vaut actuellement 2 fr. 60; il valait 5 francs jusqu'en 1850 environ.

capital américain. Les mines ayant été exploitées à des profondeurs de 400 à 500 mètres et davantage, il n'y reste guère que des minerais à basse teneur, et les résidus des anciens traitements, également à basse teneur. Le problème était donc de trouver un procédé économique et on essaya la cyanuration, comme pour les minerais d'or. Le procédé est arrivé déjà à un point de perfectionnement assez grand pour qu'on obtienne un rendement de 60 à 70 pour 100 sur la teneur en argent et 90 pour 100 sur la teneur en or. La principale difficulté vient des slimes qu'on débourbe soit par l'agitation mécanique soit par l'air comprimé. Nous en reparlerons plus loin : c'est l'antimoine surtout qui gênait l'amalgamation.

Les mines de Guanajuato datent de 1400, en tout cas bien avant l'occupation espagnole, et ont produit 4 à 5 milliards jusqu'en 1870. Les trois veines principales ont 6, 7 et 12 kilomètres de long. A Valenciana, la mine la plus célèbre, durant quarante ans, les mineurs durent passer leur vie dans la mine. Des gardes armés faisaient immédiatement rentrer ceux qui portaient le minerai au jour. Beaucoup moururent, et ce fut une des causes de la révolution contre l'Espagne; il faut cependant dire qu'en certains cas ces mesures étaient motivées par les vols de minerais riches.

La veine principale varie de 6 à 100 mètres de puissance, elle recoupe les schistes à hornblende et la grauwacke, puis des dykes de diorite, serpentine, andésite, et un conglomérat de tuf feldspathique appelé *lezero*, d'allure stratifiée; la pyrite est fréquente, la galène et la blende sont rares, le quartz est souvent violet, l'argent rouge et le cuivre gris sont assez fréquents : le minerai moyen valait en moyenne 35 pesos; le minerai riche 100 pesos. Comme minéraux, on trouve le gypse, la sidérose, le spathfluor, l'asbeste,

l'apophyllite, etc; la fluorine est caractéristique de ces filons.

Les Compagnies américaines suivantes se sont partagé les principales anciennes mines :

a) Guanajuato Development C° : El Pinguico, El Cedro, la Central, San Prospero, etc.

b) Guanajuato Amalgamated C° : La Luz et La Paz, San Cayetano, etc.

c) Peregrina Mining and Milling C° : Peregrina, etc.

d) Mineral Development C° : Nueva Luz, la Torre, etc.

e) Guanajuato Consolidated C° : Sirena, Cardonas, Carmen, etc., Concordia, Rayas.

f) Guanajuato Reduction and Mines : Valenciana, Cata, Mellado, etc.

Ces Compagnies ont construit une série de moulins de concentration et de cyanuration pour traiter, soit leurs minerais, soit ceux des mineurs de la région.

Voici ces usines, avec leur future capacité :

Peregrina.....	20	pilons.	projet.	100	pilons.	Cyanuration
El Cubo	20	—	—	»	—	—
Nayal.....	10	—	—	20	—	—
Guanajuato Consolidated ..	80	—	—	»	—	—
Guanajuato Reduction	80	—	—	160	—	—
Guanajuato amalgamated..	»	—	—	100	—	—
El Cedro.....	»	—	—	100	—	—
San Prospero	40	—	—	»	—	—
San Cayetano	30	—	—	50	—	—
Central	10	—	—	40	—	—

Enfin on projette 20 pilons à Noria Alta, 40 à Pinginco, 50 à Refugio.

Le moulin de San Prospero (San Mathias) a passé 70 000 tonnes à la cyanuration avec un rendement de 350 grammes d'argent, 3 à 4 grammes d'or représentant 85 pour 100 de la teneur totale.

5° *Michoacan*. — Cet État est célèbre surtout par le

groupe des mines Esperanza, El Oro et Dos Estrellas dont la production a été énorme ces années dernières. C'est le district d'Anganguéo où, durant plus de cinquante ans, un groupe de treize mines, appartenant à Sébastien Camacho de Mexico, expédia plus de 200 tonnes par jour aux fonderies d'Aguas Calientes. Actuellement ce sont surtout des mines d'or.

La mine El Oro exploite les veines San Rafael et Victoria avec 200 pilons, et une usine de concentration.

La mine Esperanza à donné des bénéfices mensuels de 1 200 000 francs.

La mine Dos Estrellas a la même formation géologique qu'El Oro et Esperanza, mais étant de l'autre côté de la montagne, on n'y avait pas attaché autant d'importance, bien qu'il y eût des affleurements et des éboulis des mêmes minerais.

Ce sont des veines de quartz à or libre et argentite encaissées dans les schistes. Deux tunnels parallèles, distants de un kilomètre, ont recoupé trois veines : El Salto; Veta Nueva, minerai riche irrégulier, riche surtout en or; Veta Verde, puissante de 4 à 20 mètres, rendant 150 à 200 francs par tonne, où les épontes surtout sont riches, le quartz du centre est en général très pauvre, mais permet de grands abatages. Il y a 100 mètres d'amont-pendage au-dessus du niveau recoupé par les tunnels, et il y a près de 4 kilomètres de développement à Veta Nueva, et 2 500 mètres à Veta Verde.

Le minerai, depuis 1907, est passé à deux batteries de 130 et 120 pilons, passant de 2 tonnes 1/2 à 3 tonnes par pilon, le quartz étant très dur; et à la cyanuration avec agitation par pompes centrifuges. Depuis 1903, la production est de 7 à 8 millions d'or et argent par an. Comme à Esperanza, la proportion dans les lingots est

de 200 grammes d'or pour 800 grammes d'argent. Dans le minerai il y a 16 grammes d'or pour 100 grammes d'argent, mais on retire 97 pour 100 de l'or, et seulement 60 pour 100 de l'argent. La force motrice, à 300 kilomètres de distance, est capable de 3 500 chevaux.

Dans l'État de Michoacan, il faut citer aussi l'ancienne mine de José de la Borde, à Tlalpujahua, qui a eu quatre bonanzas célèbres, dont la dernière, vers 1750, donna à la Borde 12 millions de pesos en huit ans, et on dit que c'était la moins riche. La Borde exploita jusqu'à 350 mètres de profondeur avec des *malacates*, treuils à manèges de chevaux; il est probable qu'il n'avait pas beaucoup d'eau pour le gêner.

6° *Mexico.* — Les districts miniers s'étendent de Temascaltepec à Zacualpan.

Les mines sont des filons de quartz encaissés dans les schistes anciens, parfois dans le granite, et recoupés de dykes éruptifs aquifères.

Les mines de Temascaltepec forment un réseau de veines tantôt E.-O., tantôt N.-O.-S.-E., avec des bonanzas, lentilles ou cheminées (ore-shoots), en divers endroits. Les intervalles de ces bonanzas sont tantôt du quartz à basse teneur, puissant de plusieurs mètres, avec *horse* stérile, tantôt de simples filets de quartz à peine visibles. Cependant certaines veines ont pu être tracées sur plusieurs kilomètres. Les parties riches varient depuis 1 ou 2 mètres de longueur jusqu'à 30 et même 40 mètres, mais les plus courtes sont les plus riches. Leur puissance atteint plusieurs mètres. Tantôt on n'a que de petites bonanzas de $ 5 000 à $ 12 000, tantôt, mais rarement, on arrive à $ 400 000 et même $ 600 000. Depuis 1885, on en a eu deux de ce genre, à Rincon et à Quebradillas.

Le district est plutôt une zone de bonanzas que de

minerai à basse teneur en grandes masses, ce qui explique l'abondance de vieux travaux, jusqu'à 250 mètres de profondeur.

Les mines les plus célèbres ont été Mina de Agua, Quebradillas et El Rincon, toutes les trois tenant de l'eau en abondance, et provenant des croiseurs. El Socorro, tout aussi riche, a beaucoup moins d'eau.

La veine El Rey est un filon de quartz dans le granite, qui a souvent 15 à 20 mètres de puissance : mais sa richesse est irrégulière : il a des poches très riches, du minerai moyen et du minerai pauvre. Le mercure dominait à la surface.

L'alignement des fractures paraît irrégulier : Quebradillas signifie brisures; il y a eu un fléchissement dans le granite, dû sans doute à la résistance plus grande de cette roche, qui s'est ouverte par contre sur plus de largeur.

On installe la cyanuration à Temascaltepec pour traiter les minerais antimonieux pour lesquels l'amalgamation donnait un rendement trop faible. Le minerai est de l'argentite, mais surtout de la stéphanite.

Le district de Sultepec est formé par des schistes quartzeux et métamorphiques, redressés par des trachytes. Il n'y a pas de salbande, mais imprégnation progressive sur 1 mètre à 1^{m},50 : parfois on arrive à 6 mètres de quartz et d'argile kaolinienne. La pyrite et l'argentite dominent dans le minerai, il y a très peu de galène et blende. On n'a pas dépassé 150 mètres de profondeur. Récemment la mine Quemica a eu une bonanza de $ 300 000.

Dans le district de Zacualpan, on retrouve les mêmes veines de quartz dans les schistes crétacés, avec plus d'abondance encore, et toujours des bonanzas.

Les mines des trois districts de Temascaltepec, Sul-

tepec et Zacualpan ont produit ensemble près de $ 60 000 000. Les veines sont bien moins puissantes qu'à Zacatecas et à Guanajuato, et ont été exploitées moins profondément. Mais il est possible que le changement de nature des minerais, la moindre puissance des veines, la plus grande abondance d'eaux, aient été de plus sérieux obstacles. Le district intermédiaire d'El Oro est également intermédiaire comme puissance des veines, et la minéralisation y est assez différente : c'est là une zone de minerais à basse teneur, mais payante et en grandes masses.

7° *Guerrero*. — Ici les formations sont enchevêtrées, les mines sont au contact des schistes et des calcaires crétacés sous-jacents : on trouve partout des pointements d'andésite. Il a du cuivre et de l'argent. Les veines sont irrégulières.

Le minerai de Taxco est complexe, il tient de l'antimoine, de la blende, et même un peu d'étain ; les veines ont 1 à 2 mètres de puissance moyenne.

Les schistes calcaires ont fourni d'importantes bonanzas. La syénite et l'andésite renferment des veines puissantes au Vadeliste, à la frontière de l'État de Mexico.

L'État de Guerrero a plus de 20 000 kilomètres carrés au S.-E. qui paraissent très peu habités, avec une flore et une faune très riches et des ruines très anciennes. Il serait très intéressant à étudier. Le climat est bon, les rivières sont abondantes.

8° *Oaxaca*. — Dans l'État d'Oaxaca, plus encore que dans le Guerrero, les conditions géologiques se compliquent ; les montagnes de Zempoaltepec forment comme le nœud des deux grandes chaînes qui traversent le Mexique.

On compte une douzaine de zones minières plus ou moins irrégulières, et renfermant non seulement de l'ar-

gent, mais de l'or, du cuivre, du plomb, du zinc, etc.

Le district d'Ixtlan (Sierra Juarez) a de l'argent et de l'or.

Le district de Tlacolula a eu les plus riches minerais d'argent du Mexique, et l'exploitation est antérieure à la conquête espagnole.

Le district de Taviche (Ocotlan) a eu de riches bonanzas.

Le district d'Ejutla a de l'argent et du cuivre.

Le district de Juquila a de l'argent et du plomb.

Le district de Zimatlan (Peras) est le meilleur producteur d'or du Mexique.

Les districts de Peñoles, Tepantepec, Parian, etc., ont de l'or.

Le district de Silacayoapam a du cuivre.

Le district de Zehuantepec a des placers aurifères.

La plus riche mine de l'Oaxaca est celle d'Ixtlan qui n'a coûté que 600 000 francs de frais avant de donner de très riches bonanzas. Elle est à 64 kilomètres d'Oaxaca.

III. *Gîtes intercalés dans les calcaires.* — Nous prendrons comme type le gîte de Santa Eulalia.

1° *Chihuahua Est.* — Le calcaire crétacé contient quelques-uns des plus grands gîtes d'argent du Mexique. En outre, *l'adobé*, ou *tepetate*, si usité au Mexique pour construire les habitations, est formé surtout de débris calcaires (et feldspathiques). L'eau transporte la chaux en solution à faible distance seulement, puis elle s'évapore, laissant un dépôt calcaire qui ne va pas jusqu'à la mer : d'où l'aspect aride du centre du Mexique. Les *karrenfelder* sont des miniatures en relief dessinées par l'eau sur des surfaces calcaires. Monterey est bâti sur des dépôts donnant naissance à ces karrenfelder. L'adobé est brun, le tepetate est blanc.

Le calcaire, avec ses vides caverneux et ses immenses grottes et tunnels creusés par l'eau, est très favorable à des dépôts minéraux; c'est un excellent exemple de gîte secondaire, souvent très riche puisqu'il y a eu une seconde concentration.

La Sierra Almoloya, à 40 kilomètres de Jimenez, longue de 16 kilomètres et près de Parral, est entièrement formée de calcaires très disloqués. Elle comprend les mines de Cigarrera, Tacuba, Palmillas, etc., toutes irrégulières à bonanzas. Ce district de Jimenez a des gîtes de carbonate de plomb avec de l'argent dans des calcaires, mais ils sont remplacés par du cuivre à faible profondeur.

Le grand gîte d'argent en calcaires, du Chihuahua, est celui de Santa Eulalia, dans le district d'Iturbide, à quelques kilomètres de la ville de Chihuahua et du chemin de fer central mexicain. La découverte date de 1704. La production, de 1705 à 1900, dépasse 900 millions de pesos, elle est encore de 10 à 12 millions de pesos par an, grâce à une impulsion nouvelle des capitaux américains. On prétend que les Aztecs ont exploité avant les Espagnols.

D'une manière générale, le gîte est une colline calcaire pleine de cavités et coupée de profonds ravins sur une surface de 10 à 12 kilomètres carrés; le minerai est en colonnes, cheminées, cavités quelconques et anciens chenaux creusés par l'eau dans le calcaire; on arrive actuellement à 500 mètres de profondeur sans sortir des bons minerais : on trouve les chlorure, sulfure, bromure et iodure d'argent, avec l'anglésite, la galène et le fer oxydé, même en profondeur. Le gîte a été exploité par tout un groupe de Compagnies et propriétaires différents.

Le calcaire est en bancs orientés E.-O., avec pendage de 5 à 15° vers le sud et autant vers le nord, de sorte

qu'il y a un pli anticlinal : les plus grandes fissures sont à angle droit sur l'axe principal. Le calcaire passe parfois à la dolomie. Les sommets sont formés de *cantera* ou tuf volcanique recouvrant le calcaire qui, au-dessous, s'est trouvé souvent minéralisé, d'où de nouvelles découvertes. Les dykes de porphyre sont plutôt rares dans les mines, on en remarque comme des traînées rayant le calcaire, le porphyre existe probablement en profondeur au-dessous des calcaires. Ceux-ci sont minéralisés sur 750 à 1 000 mètres de puissance, sans failles ou rejets dépassant 50 centimètres. Le minerai existe sous deux formes : les *mantos*, de forme aplatie, visiblement produits par substitution au calcaire; les *abras* ou fissures plus ou moins redressées. Le minerai est tantôt postérieur aux cavités, tantôt contemporain de celles-ci. (Philip Argall)

Les cavités voisines de la surface ont subi une redissolution des minerais d'argent et de plomb, qui se sont précipités dans les cavités plus profondes, à 300 et 400 mètres de profondeur; ces dernières sont à la fois plus grandes et plus riches en plomb carbonaté argentifère. Quelques cavités ont eu 90 mètres de largeur; on cite celle de Bull-Pen qui a 130 mètres de diamètre et 30 mètres de hauteur, à 390 mètres de profondeur. Une autre a 48 mètres de large sur 90 de long. Des fissures très minces relient ces cavités. Cependant dans une mine, on descend une hauteur verticale de 210 mètres à travers des cavités et chenaux naturels. C'est par millions de tonnes que le calcaire a été dissous et entraîné par l'eau. Ces cavités ont des noms pittoresques : le Bataillon, la Plaza de Toros, l'Iglesia, grande comme la cathédrale de Chihuahua. Celle de Potosi a 90 mètres sur 180 de longueur.

Certains travaux sont curieux : une route en hélice inclinée relie deux cavités pour faciliter le transport

par mules de l'une à l'autre. Le remblayage par le stérile ou le minerai pauvre fait qu'il y a très peu de déblais à la surface; d'ailleurs le minerai était riche en général. Il n'y a pas d'eau dans la mine, et la contrée est aride (altitude 1 800 mètres). Le dernier niveau, 520 mètres, à Santo Domingo, est toujours riche en carbonates.

Les éboulements ont été nombreux autrefois, et il y a eu beaucoup de mineurs ensevelis.

Les mines les plus riches sont au centre du massif calcaire : Potosi, San Domingo, Mina Nueva, Prieto. Cependant à l'ouest, il y a eu Santa Rita, Parcionera, Mina Vieja; et à l'est San Antonio, Santa Juliana, las Tres Mercedes. On a trouvé un peu d'or aux mines Chiribel et Josefina.

2° *Sinaloa Est.* — L'est du Sinaloa est connu d'abord par des placers aurifères, sur la rivière Petatlan, exploités par les Indiens, et par des quartz aurifères à la Joya et à Copala.

Les mines d'argent en calcaire les plus importantes sont dans le district de Rosario. La mine El Tajo est à côté de dykes de porphyre, comme celle de Tiro Real où l'on exploite à 150 mètres de profondeur. Ces mines remontent au dix-septième siècle; à Tiro Real on découvrit une grande bonanza, dite « Bramador » vers 1880 : on l'exploite encore.

Citons encore dans l'est du Sinaloa la mine Guadalupe de los Reyes, la Republicana, la Nuestra Señora, qui a de la blende, la Rastra, etc.

3° *Durango Est.* — Avant de parler de la fameuse mine de Peñoles, citons d'abord dans le district de Canelas, les mines El Carmen, etc.; dans celui de Quaysimillas, la mine Trinidad; dans celui de Lerdo, les mines Velardeña, Descubridora, Vacas, San Marcos, etc.; dans le district de Torreon, la mine Ji-

mulco, avec de grandes cavernes dans les calcaires.

Mais le district célèbre par la mine de Peñoles est celui de Mapimi. Le gîte est formé de calcaires avec des intrusions de dykes porphyriques. Le minerai consiste surtout en oxydes et carbonates, il y a peu de cuivre et de zinc. C'est une ancienne mine, déjà reprise en 1829 sans grands résultats, mais on a récemment découvert une grande bonanza, et on exploite les autres par un tunnel principal réunissant une dizaine de mines. On a atteint 650 mètres de profondeur; plus de cinq mille personnes vivent des mines et des fonderies situées à 8 kilomètres et reliées aux mines par un chemin de fer électrique et un pont suspendu de 290 mètres. La production est de 100 à 120 000 tonnes par an valant 2 millions de pesos, dont la moitié environ est distribuée en dividendes.

4° *Coahuila*. — La Sierra Mojada renferme de la galène argentifère dans les calcaires carbonifères sous forme de dépôts et d'imprégnations, et des carbonates de plomb et de zinc sous forme de minerai de substitution. Le district de Saltillo produit ainsi environ 5 millions de pesos par an. Le zinc abonde surtout à la mine S. Luis, à Norias de Bahan, etc. Il y a du cuivre à Mazapil, et du fer à Morclova.

5° *Nuevo Leon*. — L'État de Nuevo Leon expédiait annuellement aux fonderies de Monterey environ 3 millions de pesos d'argent, plomb, zinc et fer. Cependant cette production a subi récemment une baisse considérable.

6° *Potosi*. — L'État de Potosi a beaucoup de mines fameuses et très anciennes, surtout dans le district de Catorce. Citons d'abord les autres districts argentifères.

District de Charcas. Mine du Tiro General qui a

produit 17 millions de pesos en trente ans, de 1865 à 1895, dont 7 millions de pesos de dividendes. On emploie à Charcas le procédé du patio. La mine a 2 pour 100 de cuivre, fondu à Agnas Calientes.

District de Ramos. Il passe pour avoir produit 60 millions de pesos.

District de San-Francisco de Guadalcazar. Il a produit de l'argent avec beaucoup de petites mines, mais a été abandonné pour Catorce en 1772.

District de Catorce. La production, sur plusieurs centaines d'années, est estimée à 2 milliards et demi de francs, jusqu'à 250 mètres de profondeur. Le sous-sol est formé d'andésite surmontée par les calcaires, puis par la ryolithe. Le minerai est au contact de l'andésite et du calcaire. La ryolithe est stérile. Comme minerais, on trouve le chlorure d'argent, le carbonate de plomb, puis l'hématite avec gangue d'agate et de calcite, l'hématite tient de l'or; on trouve parfois un peu de cuivre. Le minerai forme des masses puissantes, contenant en outre pyrite, galène et blende. Les tunnels de Potosi atteignent au total 3 à 400 kilomètres de longueur, il n'y a pas de boisage, mais un peu de maçonnerie, les travaux sont en mauvais état, et il n'en existe aucun plan. D'une manière générale, s'il y a de l'or libre, il n'y a pas d'argent natif, et inversement; on n'a jamais à la fois haute teneur en argent et en or.

La mine Santa Anna a produit 28 millions de pesos de 1885 à 1904; elle exploite à 600 mètres de profondeur, avec des pompes élevant 2 000 litres par minute à 400 mètres de hauteur, jusqu'au niveau d'écoulement : il y a 40 kilomètres de travaux souterrains, 13 tunnels d'accès. La mine emploie 350 chevaux électriques.

La mine Palmillas a été célèbre récemment par une nouvelle bonanza.

La mine Proteccion al Trabajo a un tunnel d'accès de 2 250 mètres. En 1902, le minerai tenait 3 500 grammes d'argent par tonne. En 1904, le dividende a été de 59 pour 100.

La mine Zavalo donna 4 millions de pesos en deux ans.

La mine la Luz, en 1778, entra dans une bonanza qui donna plus de 100 millions de pesos, avec beaucoup de *ptala azul*.

La mine Padres Flores, payée 700 pesos, donna 7 millions de pesos en trois ans, avec deux bonanzas de chlorure d'argent.

La Purissima Conception fut une des meilleures mines de Potosi. Découverte en 1780 et vendue 200 pesos, elle donna 200 000 pesos par an de 1787 à 1803, et 3 200 000 pesos la dernière année, après quoi elle s'appauvrit, les oxydes et carbonates laissant place à la pyrite en profondeur.

Les églises de Santa Anna et de Catorce furent construites sur la règle suivante : les mineurs devaient prendre chaque jour un morceau de minerai aussi gros qu'ils le pouvaient et en faire don au curé. Ainsi l'église de Catorce valut 1 800 000 pesos.

Il y a à Potosi plusieurs Compagnies métallurgiques avec des fours à plomb et même à cuivre. La Compania Mexicana passe annuellement 200 000 tonnes de minerais d'argent. La Compania Nacional et la Compania de la Paz sont également prospères.

Traitement des minerais d'argent. — Nous ne ferons ici que signaler le nouveau perfectionnement apporté au procédé du patio et l'adaptation du procédé de la cyanuration aux minerais d'argent.

C'est à Pachuca surtout qu'on a remis en honneur le

procédé du patio. On se sert, pour le broyage, de moulins chiliens (à meules verticales), puis le minerai passe sur des tables Johnson qui donnent des concentrés à 10 kilogrammes d'argent et 60 grammes d'or par tonne. Ces concentrés, tenant 35 pour 100 de l'argent total, sont expédiés en Allemagne.

Les résidus, tenant 800 grammes d'argent et 4 grammes d'or subissent le traitement du patio. Étalés sur un sol dallé, ils sont malaxés par des charrues électriques (au lieu de mules ou de chevaux), et on recouvre 90 pour 100 de l'argent et 30 pour 100 de l'or qu'ils contiennent.

On sait que l'on ajoute au minerai, du sel marin et du magistral (pyrite de fer et de cuivre décomposée en sulfate de fer et de cuivre), et que l'on obtient du sulfate de soude et du chlorure de cuivre, qui, avec le mercure et le sulfure d'argent, donnent du sous-sulfure de cuivre et de l'argent-métal qui s'amalgame au mercure.

Après l'amalgamation, on fait une nouvelle concentration sur tables Wilfley et Johnson. Voici les résultats du patio moderne d'après les auteurs :

1er Concentration.....	35 %	de l'argent	42 %	de l'or.
Amalgamation au patio.	58 %	—	18 %	—
2e Concentation.....	2 %	—	24 %	—
Perte.....	5 %	—	16 %	—
Total.....	100 %	de l'argent	100 %	de l'or.

Les 2e concentrés, à un kilogramme un quart d'argent et 25 grammes d'or sont fondus à Mexico. Le coût total du procédé est de 8 pesos 60 centavos, soit 22 francs environ par tonne.

La cyanuration, appliquée au sulfure et à l'antimoniure d'argent, donne des résultats assez variables

suivant la composition des minerais. Alors qu'avec l'or, le rendement est de 95 à 98 pour 100, avec l'argent, il varie de 60 à 70, rarement 80 pour 100. Il faut ajouter de la chaux, et de la baryte dans les tanks, et aussi de l'acétate de plomb, s'il y a du zinc, pour aider à la précipitation. Il faut broyer fin, au tamis 60, et à cause de l'argile, l'agitation est nécessaire. Pour l'agitation, il y a deux procédés en présence : l'agitation mécanique et l'air comprimé; on a même réalisé une combinaison de ces deux systèmes par un axe et des agitateurs creux à travers lesquels on envoie l'air comprimé. Suivant certains théoriciens, la présence de l'air est nécessaire pour oxyder le sulfure d'argent et préparer la dissolution de l'argent. Suivant d'autres, et d'après des résultats d'expérience, l'air est inutile, il y a assez d'oxygène dans l'eau. Dans plusieurs usines, on a passé 50, 70 et 80 000 tonnes de résidus et slimes à la cyanuration, avec des résultats atteignant 60 à 80 pour 100, y compris la concentration sur table Wilfley ou Johnson. On essaie maintenant l'emploi des *tube-mills* sans faire de concentration. Lorsque l'or domine sur l'argent, l'opération réussit très vite avec un bon rendement, d'où l'emploi de pompes centrifuges sans air comprimé à El Oro, Dos Estrellas, etc. Si l'argent domine, les formules sont plus complexes; on peut dire cependant qu'avec une étude préalable du minerai, on s'assure vite du degré de rendement qu'on peut atteindre et que même on le perfectionne, soit comme teneur, soit comme diminution de la durée du traitement.

La production d'argent pour 1907 au Mexique a été de 77 088 827 piastres, en augmentation de 1 483 221 piastres sur 1906. Au cours de 2 fr. 60 la piastre, cela représente plus de 2 millions de francs par an. L'augmentation est due, partie à de nouvelles

découvertes et bonanzas comme à Dos Estrellas, partie à la nouvelle impulsion donnée à d'anciennes mines par les capitaux américains.

La production de 1909 a été de 2 330 tonnes d'argent valant environ 90 millions de piastres.

FIN

ÉTATS-UNIS
NOUVELLE ORLEANS
Mississipi
Rio Grande
Galveston
Eagle Pass
Laredo
Nuevo Laredo
Monclova
Matamoros
GOLFE DU MEXIQUE
Golfe de Campêche
Golfe de Tehuantepec
OCÉAN PACIFIQUE
BASSE CALIFORNIE
SONORA
CHIHUAHUA
Chihuahua
Llano
Llano Mojada
Hermosillo
Mineral
Minas Prietas
Yaqui
Mayo
Sierra de Durazno
Fiedra Larga
COAHUILA
Saltillo
Monterey
Parras
DURANGO
Durango
Culiacan
Mazatlan
Tepic
Guadalajara
JALISCO
NUEVO LEON
TAMAULIPAS
Victoria
Tampico
Zacatecas
Aguas Calientes
S. Luis Potosi
GUANAJUATO
QUERETARO
HIDALGO
Pachuca
Jalapa
Vera Cruz
Morelia
MICHOACAN
Colima
MEXICO
MORELOS
Cuernavaca
Acapulco
GUERRERO
OAXACA
Oaxaca
Istlme de Tehuantepec
Chilpancingo
TABASCO
Villa Hermosa
Palenque
CHIAPAS
S. Cristobal
Merida
Campêche
YUCATAN
CAMPECHE
BELIZE
HONDURAS ANGLAIS
ÉTAT DE GUATEMALA
GUATEMALA
HONDURAS
SALVADOR
S. SALVADOR
LES MINES D'ARGENT DU
MEXIQUE
A. BORDEAUX
Légende
Rivières
Limites des États mexicains
Principaux chemins de fer
ÉCHELLE 1/13000000
Gites d'argent etc.
en roches éruptives
en schistes cristallins etc.
en calcaires
Mines de cuivre
Longitudes ouest de Greenwich.
H. TROPE Cartographe

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
Une mine d'argent indienne (État de Durango).....	25
Vue de Zacatecas.....	33
Zacatecas, portail de la cathédrale.....	41
Guanajuato, vue d'ensemble.....	57
Guanajuato, mine de Mellado.....	65
Temascaltepec, place du Marché.....	81
Temascaltepec, rue de Allende.....	89
L'église de Mina de Agua Zacatecas, place du Théâtre }	113
Temascaltepec, pont sur la rivière de la Presa	121
Cathédrale de Taxco.....	137
Types d'enfants mexicains.....	145
Laveurs de boues argentifères.....	161
Guanajuato, mine de Rayas.....	177
Région tropicale du bas Mexique.....	193
Types mexicains.....	225
Mine d'argent de Santa Ana.....	273

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
INTRODUCTION		1
CHAPITRE PREMIER.	— D'El Paso à Durango	1
— II.	— Durango	13
— III.	— Guanacevi	22
— IV.	— Zacatecas	34
— V.	— Guanajuato	46
— VI.	— Mexico	63
— VII.	— Toluca	73
— VIII.	— Temascaltepec	81
— IX.	— Guerrero et Oaxaca	94
— X.	— Les Indiens	103
— XI.	— Mines et produits mexicains	114
— XII.	— Course en automobile	125
— XIII.	— D'El Oro à Parral	139
— XIV.	— De Parral à Chihuahua	153
— XV.	— Développement du Mexique	161
— XVI.	— Antiquités du Mexique	182
— XVII.	— A travers l'Ouest américain	199
— XVIII.	— Le Montana	216
— XIX.	— Pionniers et mineurs	233
— XX.	— Dans l'Ouest canadien	248
— XXI.	— Les Mines du Mexique	266

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. 8, RUE GARANCIÈRE. — 14036.

A LA MÊME LIBRAIRIE

De Barcelonnette au Mexique. *Inde, Birmanie, Chine, Japon, Etats-Unis,* par Emile CHABRAND. Un vol. in-18, orné de 40 illustrations par G. PROFIT, d'après les photographies de l'auteur . . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Onze mois au Mexique et au Centre-Amérique, par LAMBERT DE SAINTE-CROIX. Un volume in-18 accompagné de gravures et d'une carte. . . . . 4 fr.

Le Mexique aujourd'hui. Impressions et souvenirs de voyage, par A. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, chargé de mission. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Au Pays de « la Vie intense », par l'abbé Félix KLEIN. 10e édition, revue. Un volume in-16. . 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

L'Amérique de demain, par l'abbé Félix KLEIN. 4e édition. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'Ile de Cuba : *Santiago ; Puerto-Principe ; Matanzas, la Havane,* par Hippolyte PIRON. 2e édition. Un vol. in-18 orné de gravures sur bois. . . . . 4 fr.

Un Parisien dans les Antilles. Saint-Thomas, Puerto-Rico, la Havane, la vie de province sous les tropiques, par QUATRELLES. Ouvrage illustré de dessins de RIOU. Un vol. petit in-8° anglais. . . . . 5 fr.

Haïti ou la République noire, par sir SPENSER ST-JOHN, traduit de l'anglais par M. J. WEST, capitaine de frégate en retraite. Un vol. in-8° anglais elzévirien accompagné d'une carte. . . . . 5 fr.

Le Pôle latin de l'Amérique. **La République argentine.** par SISSON. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Chez les Français du Canada. *Les Émigrants — Québec — Ottawa — le Grand-Ouest — Vancouver,* par Jean LIONNET. 3e édition. Un volume in-16. . 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Sorbier-Arnould.)

Souvenirs du Venezuela, notes de voyage, par J. DE TALLENAY. Ouvrage illustré par SAINT-ÉLME GAUTHIER. Un vol. in-18. . . . . 4 fr.

Paris. — Typ. Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière. — 14036.

Médiathèque
Musée du quai Branly
E99676